

Ernest Hemingway
La vérité
à la lumière de l'aube



Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

Ernest Hemingway



**La vérité
à la lumière de l'aube**

Récit autobiographique

Traduit de l'anglais par Marcel Duhamel

1970



KOTOBONLINE
Livres pour Tous

Bibliothèque numérique Ali Ben Salah

INTRODUCTION

Cette histoire débute en un lieu et à une époque qui n'ont rien perdu de leur importance, du moins pour moi. J'ai passé la première moitié de ma vie d'adulte en Afrique de l'Est et me suis longuement penché sur l'histoire et les écrits des minorités allemandes et britanniques qui y vécurent pendant une courte période couvrant moins de trois générations. On aura peut-être un peu de mal à en suivre aujourd'hui les cinq premiers chapitres sans quelques éclaircissements sur les événements survenus pendant l'hiver 1953-1954 dans la partie du Kenya située au nord de l'équateur.

Jomo Kenyatta, Africain noir cultivé et ayant beaucoup voyagé, un Kikuyu qui avait épousé une Anglaise lorsqu'il vivait en Grande-Bretagne, avait, au dire de l'administration coloniale britannique de l'époque, regagné son Kenya natal et déclenché une insurrection de travailleurs agricoles noirs, les Mau-Mau, contre les cultivateurs blancs émigrés d'Europe que les Kikuyu accusaient de les avoir spoliés de leurs terres. C'est la plainte de Caliban dans La Tempête :

De par ma mère Sycorax, elle est à moi
Cette île que tu m'as prise. Pour commencer,
Quand tu es arrivé ici, tu me flattais
Et tu faisais grand cas de moi ; tu me donnais
De l'eau avec des baies dedans ; tu m'apprenais
À nommer la grande lumière et la petite
Qui brillent le jour et la nuit ; moi, je t'aimais
Alors, je te montrais les ressources de l'île,
Eaux douces, puits salés, lieux ingrats, lieux fertiles¹.

Les Mau-Mau n'étaient nullement le mouvement d'indépendance panafricain qui a réussi à mettre en place, quarante ans plus tard, le régime de la majorité africaine noire dans tout le continent subsaharien, mais essentiellement un phénomène propre au contexte anthropologique de la tribu kikuyu. Un Kikuyu devenait mau-mau en prononçant un serment sacrilège qui le coupait de la vie normale pour le transformer en missile humain prêt à fondre comme un kamikaze sur son employeur, le fermier européen émigré. L'outil agricole de base du pays était le panga², mot swahili désignant un coutelas à lourde lame d'un seul tranchant, confectionnée dans une feuille d'acier des Midlands anglais dûment poinçonnée et capable, suivant le contexte, de tailler les broussailles, creuser des trous et tuer les gens. Presque tous les ouvriers agricoles en étaient équipés. Je ne suis pas anthropologue et ce que je décris peut paraître absurde, mais les fermiers européens émigrés, leurs femmes et leurs enfants voyaient ainsi les Mau-Mau. Or la plupart des gens tués ou estropiés par ce fragment d'anthropologie appliquée n'étaient pas les agriculteurs européens visés, mais bien les Kikuyu qui refusaient de prêter serment et coopéraient avec les instances coloniales britanniques.

Les « White Highlands », comme on les appelait à l'époque de ce récit, une réserve abritant exclusivement les exploitations agricoles des Européens et dont les Kikuyu se sentaient dépossédés, occupaient une zone située plus haut que les terres traditionnelles des Kamba et mieux irriguée. Bien que parlant une langue bantoue très proche du kikuyu, les fermiers kamba vivant de la terre devaient compléter la production aléatoire de leurs champs par des activités de chasse et de cueillette plus indispensables et se montraient, par nécessité, moins attachés à leur lieu de résidence que leurs voisins kikuyu. Il existe des différences culturelles subtiles entre les deux peuples, et l'on peut s'en faire une idée assez exacte en comparant les deux nations qui cohabitent dans la péninsule Ibérique, l'Espagne et le Portugal. Nous connaissons assez ces pays, en général, pour comprendre pourquoi ce qui parle peut-être aux uns ne dira rien aux autres, or c'est ce qui se passait avec les Mau-Mau. La plupart du temps cela ne parlait pas aux Kamba, et tant mieux pour le couple Hemingway, Ernest et Mary, qui auraient fortement risqué, sinon, d'être

massacrés dans leur lit pendant leur sommeil par les serviteurs auxquels ils faisaient tant confiance et qu'ils croyaient comprendre.

Lorsque s'ouvre le chapitre VI, le danger d'une attaque extérieure contre le camp de safari des Hemingway par un groupe de Mau-Mau kamba évadés de prison s'est dissipé comme la brume de l'aube sous la chaleur du soleil matinal, et le lecteur contemporain goûtera ce récit sans difficulté.

Ma position fortuite de fils puîné me valut de passer beaucoup de temps avec mon père à la fin de mon enfance et pendant mon adolescence, période où il convola, successivement, avec Martha Gelhorn et Mary Welsh. Je me souviens de l'été de mes treize ans, où j'entrai par inadvertance dans la chambre à coucher de Papa dans la maison que Mary leur avait dénichée à Cuba, et les surpris à faire l'amour dans l'une de ces postures acrobatiques conseillées par les manuels pour traquer le bonheur dans le mariage. Je battis aussitôt en retraite et je ne crois pas qu'ils m'aient vu, mais en mettant en forme ce récit et en tombant sur le passage où Papa traite Mary de simulatrice, cette scène, après cinquante-six ans d'oubli, me revint à l'esprit avec une précision étonnante. Une admirable simulatrice.

Ne comportant pas de titre, le manuscrit de Hemingway compte environ deux cent mille mots et n'a absolument rien d'un journal. Ce qu'on lira ici, soit à peu près la moitié, est une œuvre de fiction. J'espère que Mary ne m'en voudra pas trop de faire la part si belle à Debba, sorte d'image solarisée à l'opposé de l'élégance souveraine avec laquelle Mary tint jusqu'au bout son rôle d'épouse en commettant un interminable suttee de vingt-cinq ans, où le gin remplaça le bois de santal.

Ce récit s'articule autour d'un contrepoint ambigu entre fiction et vérité. En l'exploitant, l'auteur détaille tout à loisir son doigté dans des passages dont se délectera le lecteur sensible à cette musique. J'ai passé quelque temps au camp de safari de Kimana et je connaissais tout le monde, noirs et blancs, j'ai lu tout ce qui le concernait, et, pour une raison que je ne parviens pas à préciser, il me rappelle un peu ce qui se passait à l'été 1942, quand mon frère Gregory et moi, émules du fils de treize ans du général Grant, Fred, à

Vicksburg, passâmes enfants un mois à bord du Pilar, avec son équipage admirable qui effectuait une période d'auxiliaires de la marine. Le radio était un marin de carrière qui avait été un moment affecté en Chine. Pendant cet été de chasse aux sous-marins, il eut l'occasion de lire Guerre et Paix pour la première fois, car il ne travaillait que pendant de courts intervalles tout en restant prêt à intervenir la plus grande partie du jour et de la nuit, et le livre faisait partie de la bibliothèque du bateau. Je l'entends encore nous dire tout ce que ce roman signifiait pour lui, qui avait connu tous les Russes blancs de Shanghai.

Hemingway fut interrompu dans la rédaction de son premier et unique brouillon du manuscrit par Leland Hayward, alors marié à la dame qui doit se contenter de vivre par communications téléphoniques à longue distance dans ce récit, et par l'équipe de tournage du Vieil Homme et la Mer qui l'appela à la rescousse pour pêcher un marlin photogénique au large du Pérou. La crise de Suez, qui ferma le canal et mit fin à son projet d'une nouvelle expédition en Afrique de l'Est, explique peut-être, entre autres raisons, qu'il n'ait jamais repris le manuscrit inachevé. Nous savons par ce récit qu'il songeait au Paris d'« autrefois », et peut-être l'abandonna-t-il aussi parce qu'il s'aperçut qu'il écrivait avec plus de bonheur sur Paris que sur l'Afrique de l'Est ; malgré son immense beauté photogénique et ses émotions fortes, l'Afrique n'avait constitué qu'une brève expérience et l'avait durement malmené, la première fois avec une dysenterie amibienne, la seconde avec les accidents d'avion.

S'il vivait encore, j'aurais demandé à Ralph Ellison ce mot d'introduction, en raison de ce que lui-même écrivait dans *Shadow and Act* :

« Vous demandez-vous encore pourquoi Hemingway avait plus d'importance pour moi que Wright ? Ce n'est pas parce qu'il était blanc, ou plus “reconnu”. Mais parce qu'il goûtait les choses de cette terre que j'aime et que Wright était trop surmené, démuné ou inexpérimenté pour connaître : le temps qu'il fait, les fusils, les chiens, les chevaux, l'amour mais aussi la haine et ces situations extrêmes que les êtres courageux et passionnés pouvaient transformer en avantages et en victoires. Parce qu'il décrivait avec tant de précision les procédés et les techniques permettant de subsister au jour le jour

que je pus nous maintenir en vie, mon frère et moi, pendant la crise de 1937 en suivant ses explications sur le « wing-shooting » ; parce qu'il connaissait la différence entre la politique et la littérature et avait une idée de leur véritable rapport à l'écrivain. Parce que tout ce qu'il écrivait – et c'est capital – était imprégné d'une ardeur qui transcendait le tragique et qui me parlait au cœur, car elle est très proche de l'inspiration du blues, qui est peut-être ce qui se rapproche le plus, chez les Américains, du sens du tragique. »

Je suis convaincu que Hemingway avait lu *Homme invisible*, pour qui chantes-tu ?, et que ce livre l'aida à reprendre pied après les deux accidents d'avion qui faillirent les tuer, Mary et lui, lorsqu'il se remit à écrire son manuscrit africain au milieu des années cinquante, un an au moins après les événements qui inspirèrent ce retour à la création. Peut-être songeait-il à Ellison dans les piques qu'il adressait dans ce premier jet aux auteurs qui se pillent mutuellement, car la scène des aliénés de l'asile du roman d'Ellison ressemble beaucoup à celle des anciens combattants du bar de Key West d'*En avoir ou pas*.

Ellison écrivit son essai au début des années soixante, pas si longtemps après la mort de Hemingway, à l'été 1961, et il n'avait pas lu, bien entendu, le manuscrit africain inachevé, que j'ai toiletté et livre ici sous une forme que j'espère ne pas être la plus contestable, *La vérité à la lumière de l'aube*, recueillant ce que mon père écrivait le matin pour effectuer ce que Suétone décrit dans ses *Vies des hommes illustres* :

« On raconte que, lorsqu'il écrivit les *Géorgiques*, Virgile avait coutume de dicter tous les jours un grand nombre de vers qu'il composait le matin, et passait ensuite le reste de la journée à les réduire à un nombre infime, observant avec humour qu'il léchait son poème comme une ourse lèche son petit, et lui donnait peu à peu sa forme définitive. »

Seul Hemingway aurait pu lécher cette première version inachevée pour en faire l'*Ursus horribilis* qu'il aurait peut-être été. Ce que je propose, avec *La vérité à la lumière de l'aube*, ressemble à l'ours en peluche d'un enfant. Je le prendrai toujours dans mon lit avec moi désormais, et avant de glisser dans le

sommeil, me recommandant à Dieu si je venais à mourir avant mon réveil, je remettrai mon âme entre les mains du Seigneur et prierai Dieu de te bénir, Papa.

PATRICK HEMINGWAY
Bozeman, Montana
16 juillet 1998

1 La Tempête, traduction de Pierre Leyris, Paris, Club Français du Livre, 1971. (N.d.T.)

2 La plupart des mots en swahili émaillant le texte de Hemingway sont expliqués dans le glossaire, en fin de volume, où l'on trouvera par ailleurs une liste des personnages. (N.d.T.)

CHAPITRE PREMIER

Les choses n'étaient pas si simples dans ce safari car la situation avait beaucoup changé en Afrique de l'Est. Le chasseur blanc était un ami très proche depuis de nombreuses années. Je le respectais plus que je n'avais jamais respecté mon père et lui me faisait confiance, et je n'en méritais pas tant. Cela valait, cependant, la peine d'essayer. Il m'avait appris en me laissant me débrouiller et en me reprenant en cas d'erreur. Lorsque je faisais une erreur, il m'expliquait. Puis, si je ne refaisais plus la même erreur, il m'en expliquait un peu plus long. Mais il avait besoin de bouger et il nous quittait finalement parce que sa ferme, comme on vous appelle un élevage de huit mille hectares au Kenya, exigeait sa présence. C'était un homme très compliqué, qui alliait à un courage sans faille toutes les bonnes vieilles imperfections humaines et une compréhension des gens étonnamment fine et très tatillonne. Il était voué corps et âme à sa famille et à sa maison mais il aimait encore plus vivre loin d'elles. Il adorait sa maison, sa femme et ses enfants.

« Avez-vous des problèmes ?

– Je ne veux pas me couvrir de ridicule avec les éléphants.

– Vous apprendrez.

– C'est tout ?

– Dites-vous bien que tout le monde en sait plus que vous mais que c'est à vous de prendre les décisions et d'assurer. Laissez le camp et l'intendance à Keiti. Donnez le meilleur de vous-même. »

Il y a des gens qui aiment commander, et dans leur impatience de prendre les choses en main ils abrègent volontiers les formalités de la relève. J'aime commander car c'est une combinaison idéale de liberté et d'esclavage. Vous

pouvez apprécier votre liberté, et lorsqu'elle devient trop dangereuse vous vous réfugiez dans vos obligations. Depuis des années mon commandement s'exerçait sur ma seule personne et cela m'excédait car je ne la connaissais que trop, avec ses manques et ses ressources, et ceux-ci me donnaient peu de liberté et beaucoup d'obligations. Dernièrement j'avais lu avec exaspération plusieurs livres écrits sur moi par des gens qui savaient tout de ma nature profonde, de mes buts et de mes motivations. Ils vous donnaient l'impression de lire le récit d'une bataille que vous aviez livrée écrit par quelqu'un qui non seulement n'y avait pas assisté mais, dans certains cas, n'était même pas né quand elle s'était déroulée. Tous ces gens qui écrivaient sur ma vie intime et publique le faisaient avec une assurance que je n'avais jamais ressentie.

Ce matin-là, j'aurais aimé que mon grand ami et maître Philip Percival ne se fût pas cru obligé de recourir au bizarre langage codé usant de litote qui nous servait de langue officielle. J'aurais aimé pouvoir lui poser les questions impossibles à poser. J'aurais surtout aimé recevoir des instructions aussi complètes et efficaces que celles des Britanniques à leurs aviateurs. Mais je savais que les règles ordinaires qui gouvernaient mes rapports avec Philip Percival étaient aussi rigides que le droit coutumier des Kamba. C'est seulement en apprenant par moi-même, avait-on décrété en des temps anciens, que je deviendrais moins ignorant. Mais je savais que personne ne corrigerait plus mes erreurs et, malgré toute ma joie d'être aux commandes, je me sentais très seul ce matin-là.

Depuis longtemps nous nous appelions l'un l'autre Pop. Au début, il y avait plus de vingt ans, lorsque je l'avais appelé Pop, M. Percival ne s'en était pas formalisé du moment que cette entorse au code de la civilité ne se produisait pas en public. Mais après que j'eus atteint la cinquantaine, qui faisait de moi un sage, ou Mzee, il avait pris l'habitude, avec plaisir, de m'appeler Pop par une sorte de faveur, accordée sans insister et dont le retrait eût été insupportable. Je ne peux pas imaginer une situation, ou, plutôt, je ne voudrais pas survivre à une situation où je l'aurais appelé, en privé, M. Percival, et où il se serait adressé à moi en m'appelant par mon nom.

Aussi ce matin-là y avait-il beaucoup de questions que j'aurais aimé poser et de nombreux points qui me tarabustaient. Mais nous gardions, par habitude, le silence là-dessus. Je me sentais très seul et il le savait, bien sûr.

« Si vous n'aviez pas de problèmes, vous vous ennuierez, dit Pop. Vous n'êtes pas mécanicien et ceux qu'on appelle maintenant des chasseurs blancs sont surtout des mécaniciens qui parlent la langue du pays et suivent les pistes des autres. Vous maîtrisez peu la langue. Mais vous et vos compagnons peu recommandables avez tracé les pistes qui existent et rien ne vous empêche d'en tracer d'autres. Si vous n'arrivez pas à trouver le bon mot en kikamba, votre nouvelle langue, parlez en espagnol. Tout le monde adore ça. Ou laissez parler la Memsahib. Elle se débrouille un tout petit peu mieux que vous.

– Allez au diable.

– “Je pars te préparer une place”, cita Pop.

– Et les éléphants ?

– Oubliez-les, dit Pop. D'énormes bêtes stupides. Inoffensives de l'avis unanime. Rappelez-vous seulement que vous êtes dangereux pour tous les autres animaux. Après tout, ce ne sont pas des mastodontes laineux. Je n'en ai jamais vu dont la trompe faisait une double boucle.

– Qui vous en a parlé ?

– Keiti, dit Pop. Il m'a dit que vous en abattiez des milliers à la mortaison. Sans parler de votre tigre à dents de sabre et de vos brontosaures.

– L'enfant de putain, dis-je.

– Pas du tout. Il le croit dur comme fer. Il a un exemplaire du magazine et ils ont l'air très convaincants. À mon avis, il y a des jours où il y croit et d'autres pas. Suivant que vous lui rapportez une pintade, et votre façon de tirer en général.

– C'était un article rudement bien illustré sur les animaux préhistoriques.

– Pas mal en effet. Des dessins exquis. Et votre réputation de chasseur

blanc est montée en flèche quand vous lui avez dit que vous étiez venu en Afrique seulement parce que vous aviez atteint votre quota de mastodontes dans votre pays et dépassé celui de tigres à dents de sabre. Je lui ai garanti que c'était la vérité vraie et que vous étiez une sorte de braconnier d'ivoire obligé de vous enfuir de Rawlins, dans le Wyoming, qui ressemblait à l'enclave de Lado autrefois, que vous étiez venu ici pour me rendre hommage, moi qui vous avais appris le métier tout gamin, pieds nus évidemment, et essayer de garder la main pour le jour où on vous laisserait rentrer chez vous et prendre un nouveau permis de chasse au mastodonte.

– Pop, je vous en prie, parlez-moi sérieusement des éléphants. Vous savez que je devrai les abattre s'ils ne sont pas sages et si on me demande de le faire.

– Rappelez-vous simplement votre vieille technique avec les mastodontes, dit Pop. Essayez de placer le premier coup au milieu de cette seconde boucle de la trompe. Dans l'os frontal, le septième pli en partant du haut. Incroyable, cette hauteur d'os frontal. Un véritable à-pic. Si vous vous sentez nerveux, visez-le à l'oreille. Vous verrez, c'est un jeu.

– Merci, dis-je.

– Je n'ai jamais craint que vous ne fassiez pas attention à la Memsahib mais faites un peu attention à vous et tâchez d'être aussi sage que possible.

– Vous de même.

– Cela fait des années que j'essaie », remarqua-t-il. Puis, reprenant la formule classique : « Maintenant, à vous de jouer », dit-il.

À moi donc. À moi de jouer par un matin sans un souffle d'air du dernier jour de l'avant-dernier mois de l'année. Je regardai la tente-salle à manger et notre tente à nous. Puis revins aux canadiennes et aux hommes qui s'affairaient autour du feu, puis aux camions et à la voiture, les véhicules semblant couverts de givre sous l'épaisse rosée. Puis je regardai, à travers les arbres, la Montagne qui paraissait très massive et très proche ce matin-là ; la neige fraîchement tombée scintillait dans les premiers rayons de soleil.

« Ça ira, dans le camion ?

– Parfaitement bien. C'est une bonne route, vous savez, quand elle est sèche.

– Prenez donc la voiture. Je n'en aurai pas besoin.

– Restez modeste, dit Pop. Je veux ramener ce camion et vous en envoyer un autre en meilleur état. Celui-ci ne leur inspire pas confiance. »

C'étaient toujours ils. C'étaient les indigènes, les watu. Ils avaient été les boys en d'autres temps. Ils le restaient pour Pop. Mais il les avait tous connus quand ils étaient en effet des gamins ou connu leurs pères quand ceux-ci étaient des enfants. Vingt ans auparavant je les avais appelés les boys moi aussi, et ni eux ni moi n'avions jamais pensé que je n'en avais pas le droit. Maintenant aucun ne se serait formalisé si j'avais employé le terme. Mais les choses avaient changé et on ne le faisait plus. Tout le monde effectuait une tâche précise et tout le monde avait un nom. Ne pas connaître un nom était à la fois impoli et une marque de désinvolture. Il existait aussi toutes sortes de noms et de diminutifs, et de sobriquets affectueux ou dénués de tendresse. Pop continuait à les maudire en anglais ou en swahili et ils étaient ravis. Rien ne m'autorisait à le faire et je m'en abstenais toujours. Nous avions tous aussi, depuis la virée à Magadi, certains secrets et certaines choses que nous partageons en privé. Maintenant il y avait beaucoup de choses qui étaient des secrets et il y en avait qui étaient plus que des secrets et se comprenaient sans mot dire. Certains secrets manquaient totalement d'élégance et certains étaient si comiques qu'il vous arrivait de voir un des trois porteurs de fusils éclater de rire, de le regarder et de savoir pourquoi, et de partir ensemble d'un tel fou rire qu'à force de vouloir vous retenir vous en aviez mal aux côtes.

Le matin était clair et ensoleillé tandis que nous roulions dans la plaine, laissant la Montagne et les arbres du camp derrière nous. Il y avait de nombreuses gazelles de Thomson devant nous sur l'étendue plate et verte, fouettant l'air de la queue tout en pâture. Il y avait des troupeaux de gnous et de gazelles de Grant qui broutaient près des zones de brousse. Nous

arrivâmes à la piste d'envol que nous avions tracée dans une longue prairie dégagée en effectuant plusieurs allées et venues avec la voiture et le camion sur la jeune herbe courte et en déterrants les souches et les racines d'une plaque de brousse à une extrémité. Malmené par le vent qui avait soufflé avec violence pendant la nuit, le mât coupé dans un jeune arbre piquait du nez et la manche à air confectionnée avec les moyens du bord, un sac de farine, pendait mollement. Nous arrêtâmes la voiture et je descendis vérifier le mât. Il tenait, bien que penché, et la manche à air flotterait une fois que le vent se lèverait. Haut dans le ciel, des nuages annonçaient le retour du vent et c'était superbe de voir, au bout de la verte prairie, la Montagne qui paraissait si énorme et si large d'où nous étions.

« Veux-tu filmer les couleurs et la piste d'envol ? demandai-je à ma femme.

– Nous l'avons déjà, et encore mieux que ce matin. Allons voir les renards à oreilles de chauvesouris et jeter un coup d'œil au lion.

– On ne le verra pas maintenant. Il est trop tard.

– À tout hasard. »

Nous suivîmes donc nos anciennes traces de roues qui conduisaient au lick. À gauche se déployaient une plaine dégagée et la ligne brisée de grands arbres au tronc jaune et au feuillage vert qui marquait la lisière de la forêt où le troupeau de buffles se trouvait peut-être. De hautes herbes sèches poussaient en bordure, et de nombreux arbres renversés par des éléphants ou déracinés par les orages jonchaient le sol. Devant nous la plaine déployait un tapis d'herbe jeune, courte, verdoyante, et à droite défilaient des clairières accidentées, mouchetées d'îlots de buissons verts épais, et ici et là de grands épineux à la cime plate. Partout du gibier pâturait. Il s'éloignait à notre approche, détalant tantôt dans une brusque détente, tantôt à un petit trot régulier ; parfois s'écartant simplement de la voiture pour aller brouter un peu plus loin. Lorsque nous faisons ainsi une ronde de routine ou quand Miss Mary photographiait, ils ne nous accordaient pas plus d'attention qu'au lion lorsqu'il ne chasse pas. Ils l'évitent mais ne sont pas effrayés.

J'étais penché à la portière, guettant des traces sur la route, comme le faisait mon porteur de fusil, Ngui, assis derrière moi en position extérieure. Mthuka, qui conduisait, inspectait le terrain devant lui et sur les côtés. Il avait le coup d'œil le plus infallible et le plus rapide de nous tous. Son visage était ascétique, fin et intelligent, et il arborait les scarifications tribales en pointe de flèche des Wakamba sur les deux joues. Il était sourd comme un pot, et fils de Mkola, et il avait un an de plus que moi. Il n'était pas mahométan, à la différence de son père. Il adorait chasser et se montrait un chauffeur hors de pair. Il ne faisait jamais rien d'imprudent ni d'irréfléchi, mais lui, Ngui et moi formions un trio particulièrement indiscipliné.

Nous étions depuis longtemps des amis intimes, et un jour je lui demandai à quelle occasion on lui avait fait ces profondes entailles tribales qu'il était seul à afficher. Ceux qui en avaient tout de même s'en tenaient à des incisions très légères.

Il rit et dit :

« À un très grand ngoma. Tu sais bien... Pour plaire à une fille. »

Ngui et Charo, le porteur de fusils de Miss Mary, éclatèrent de rire.

Charo était un mahométan vraiment pieux, et réputé aussi pour sa loyauté indéfectible. Naturellement il n'avait aucune idée de son âge, mais Pop lui donnait plus de soixante-dix ans. Avec son turban il mesurait cinq centimètres de moins que Miss Mary et, en les observant debout l'un à côté de l'autre, les yeux fixés de l'autre côté du lick gris, à l'endroit où les buffles entraient maintenant avec prudence, contre le vent, dans la forêt, le grand mâle aux cornes somptueuses jetant un regard derrière lui et de chaque côté avant de s'y enfoncer le dernier, je me disais que Miss Mary et Charo formaient sans doute un couple étrange pour les animaux. Leur vue n'inspirait de crainte à aucun d'eux. Nous en avons eu souvent la preuve. Loin de les effaroucher, la petite blonde en manteau vert sapin et le noir encore plus petit en veste bleue semblaient éveiller leur intérêt. Un peu comme s'ils avaient eu l'occasion de voir un cirque, en tout cas un spectacle d'une extrême bizarrerie, et les prédateurs paraissaient indiscutablement attirés par eux. Ce matin-là,

nous étions tous détendus. Quelque chose, quelque chose d'horrible ou de prodigieux, survenait inmanquablement tous les jours dans cette partie de l'Afrique. Vous vous réveilliez tous les matins le cœur battant, comme si vous alliez faire une compétition de skis ou piloter un bobsleigh dans un anneau de vitesse. Quelque chose allait se passer, vous le saviez, et en général avant onze heures. Je ne connais pas de matin en Afrique où je ne me sois pas réveillé heureux. Au moins jusqu'à ce que les affaires à régler me reviennent en mémoire. Mais ce matin-là nous goûtions l'insouciance d'être déchargés provisoirement du commandement et je bénissais le ciel que les buffles, notre problème par excellence, fussent de toute évidence dans un lieu inaccessible. Pour le sort que nous leur réservions, c'était à eux de venir à nous et non à nous d'aller à eux.

« Que vas-tu faire ?

– Conduire la voiture jusque là-bas, faire un crochet pour vérifier les empreintes à la grande mare et puis aller dans la forêt à l'endroit où elle borde le marécage, jeter un coup d'œil, et puis ressortir. Nous serons sous le vent de l'éléphant et tu le verras peut-être. Mais cela m'étonnerait.

– Pouvons-nous revenir par le territoire des guérénoûks ?

– Bien sûr. Je regrette qu'on ait démarré si tard. Mais avec Pop qui partait et tout...

– J'aime bien ce coin accidenté. Je peux voir ce qu'il nous faudrait comme sapin de Noël. Tu crois que mon lion est là-bas ?

– Probablement. Mais on ne le verra pas dans un terrain pareil.

– Il n'est pas né de la dernière pluie, ce sacré lion. Pourquoi ne m'ont-ils pas laissée tirer tranquillement cette beauté sous l'arbre, l'autre jour ? C'est la façon idéale de tirer le lion pour les femmes.

– C'est la façon idéale de le tirer et le plus superbe lion à crinière noire abattu par une femme comptait une bonne quarantaine de balles dans le corps ! Après quoi elles font leurs belles photos et ensuite elles doivent vivre

avec ce satané lion et mentir à toutes leurs amies et à elles-mêmes pendant le restant de leurs jours !

– Je regrette d'avoir raté cette beauté à Magadi.

– Ne regrette pas. Sois-en fière.

– C'est plus fort que moi. Il faut que je le tue et il faut que ce soit le bon.

– On l'a trop chassé, chérie. Il est trop malin. Maintenant je dois le laisser reprendre confiance pour qu'il commette une erreur.

– Il n'en commettra pas. Il est plus malin que Pop et toi réunis.

– Chérie, Pop voulait que tu l'abattes ou alors que tu le rates. S'il ne t'aimait pas, il t'aurait laissée tirer le premier lion venu.

– Ne parlons pas de lui, dit-elle. Je veux me concentrer sur le sapin de Noël. Nous allons passer un Noël de rêve. »

Mthuka avait envoyé Ngui reconnaître la piste et rapproché la voiture. Nous montâmes et je fis signe à Mthuka de se diriger vers l'extrémité du plan d'eau, à l'angle du marécage. Ngui et moi nous penchâmes à l'extérieur, observant les empreintes. Il y avait les anciennes traces de roues et les traces des allées et venues du gibier en direction du marais de papyrus. Il y avait des traces fraîches de gnou, et celles des zèbres et des gazelles de Thomson.

Nous nous rapprochions à présent de la forêt tandis que la route décrivait un arc et c'est alors que nous vîmes les empreintes d'un homme. Puis d'un autre homme portant des bottes. Il avait légèrement plu sur ces empreintes et nous arrê tâmes la voiture pour aller vérifier à pied.

« Toi et moi, dis-je à Ngui.

– Oui, dit-il avec un large sourire. Un des deux a des grands pieds et marche comme s'il était fatigué.

– L'autre est pieds nus et marche comme si la carabine était trop lourde pour lui. Arrête la voiture », dis-je à Mthuka.

Nous descendîmes.

« Regarde, dit Ngui. Un des deux marche comme s'il était très vieux et n'y voyait presque rien. Celui qui a des souliers.

– Regarde, dis-je. Celui qui est pieds nus marche comme s'il avait cinq femmes et vingt vaches. Il a dépensé une fortune en bière.

– Ils n'iront nulle part, remarqua Ngui. Regarde, celui aux souliers marche comme s'il allait mourir d'un instant à l'autre. Il titube sous le poids de la carabine.

– Qu'est-ce qu'ils fichent ici à ton avis ?

– Comment le saurais-je ? Tiens, celui aux souliers a repris des forces.

– Il pense au Shamba, reprit Ngui.

– Kwenda na Shamba.

– Ndio, approuva Ngui. Quel âge lui donnes-tu, au vieux aux souliers ?

– Cela ne te regarde pas », répliquai-je.

Nous fîmes signe à la voiture et quand elle approcha, nous montâmes et je fis signe à Mthuka d'aller vers l'orée de la forêt. Le chauffeur était hilare et secouait la tête d'un air incrédule.

« Que fabriquez-vous tous les deux, à étudier vos empreintes ? demanda Miss Mary. Je sais que c'est drôle parce que tout le monde était mort de rire. Mais cela semblait complètement idiot.

– On s'amusait. »

Cette partie de la forêt m'oppressait toujours. Il fallait bien que les éléphants mangent quelque chose et autant manger les arbres plutôt que de ravager les fermes des indigènes. Mais ils causaient une telle destruction en comparaison du peu qu'ils mangeaient des arbres cassés que cela vous faisait mal au cœur. Les éléphants étaient les seuls animaux dont la population croissait avec régularité sur tout le territoire qu'ils couvrent à présent en Afrique. Ils se multiplièrent jusqu'au jour où ils posèrent un tel problème aux indigènes qu'il fallut les abattre. Alors on les tua sans discrimination. Il y

avait des hommes chargés de le faire et ils y prenaient plaisir. Ils tuaient les vieux mâles, les jeunes mâles, les femelles et les petits, et beaucoup aimaient leur travail. Il fallait bien contrôler les éléphants d'une façon ou d'une autre. Mais en voyant les dommages infligés à la forêt et la façon dont les arbres étaient arrachés et mis à nu, et connaissant les dégâts qu'ils pouvaient causer dans un Shamba indigène en une nuit, je me mis à réfléchir aux problèmes de contrôle. Mais sans cesser de chercher la piste des deux éléphants que nous avions vus aboutir à cette partie de la forêt. Je connaissais ces deux éléphants et l'endroit où ils iraient sans doute passer la journée, mais tant que je n'aurais pas vu leur piste et ne serais pas certain qu'ils se trouvaient plus loin devant nous, je devais empêcher Miss Mary de s'écarter pour chercher un sapin de Noël convenable.

Nous arrêtâmes la voiture, je pris le gros fusil et aidai Miss Mary à descendre.

« Je n'ai pas besoin d'aide, dit-elle.

– Écoute, chérie, entrepris-je de lui expliquer. Je dois rester à côté de toi avec le gros fusil.

– Je vais juste choisir un sapin de Noël.

– Je sais. Mais il pourrait y avoir n'importe quoi là-dedans. C'est déjà arrivé.

– Alors dis à Ngui de m'accompagner.

– Charo est là. Chérie, je suis responsable de toi.

– Au point d'être assommant aussi.

– Je sais. » Puis j'appelai : « Ngui !

– Bwana ? »

On ne plaisantait plus.

« Va voir si les deux éléphants se sont enfoncés assez loin dans la forêt. Va jusqu'aux rochers.

– Ndio. »

Il traversa l'espace découvert, guettant des traces devant lui dans l'herbe, ma Springfield dans sa main droite.

« Je veux juste en choisir un, dit Miss Mary. Après nous pourrons venir un matin le déterrer, le rapporter au camp et le planter quand il fera encore frais.

– Vas-y », dis-je.

J'observais Ngui. Il s'était immobilisé un moment, pour écouter. Puis il se remit à avancer en faisant très attention. Je suivis Miss Mary, qui examinait les divers buissons d'épineux argentés en essayant d'en trouver un à la forme et aux dimensions idéales mais je ne cessais de me retourner pour voir Ngui. Il s'arrêta de nouveau et écouta, puis agita le bras gauche en direction de la forêt dense. Il me chercha des yeux et je lui fis signe de nous rejoindre. Il arriva vite ; aussi vite qu'il pouvait marcher sans courir.

« Où sont-ils ? demandai-je.

– Ils ont traversé et sont entrés dans la forêt. Je les ai entendus. Le vieux mâle et son askari.

– Parfait, dis-je.

– Écoute, chuchota-t-il. Faro. »

Il montra du doigt la forêt dense à droite. Je n'entendis rien.

« Mzuri motocah », dit-il, ce qui signifiait, en abrégé : « Il vaut mieux remonter en voiture. »

« Va chercher Miss Mary. »

Je me retournai vers l'endroit que Ngui avait désigné. Je ne vis que les buissons argentés, l'herbe verte et l'alignement des grands arbres d'où pendaient des lianes et des plantes grimpantes. Puis j'entendis le bruit, une sorte de ronronnement intense et aigu. Le bruit que vous feriez si vous placiez votre langue contre le palais en sifflant fort pour la faire vibrer

comme un roseau. Je fis glisser la sûreté du .577 vers l'avant et tournai la tête vers la gauche. Miss Mary arrivait en biais pour se placer derrière l'endroit où je me trouvais. Ngui la tenait par le bras pour la guider et on aurait dit qu'elle marchait sur des œufs. Charo la suivait. Puis j'entendis de nouveau le ronronnement rauque et aigu et je vis Ngui reculer, la Springfield prête à tirer, et Charo s'avancer et saisir le bras de Miss Mary. Ils étaient à ma hauteur à présent et se déplaçaient en direction de l'endroit où devait se trouver la voiture. Je savais que le chauffeur, Mthuka, était sourd et n'entendrait pas le rhinocéros. Mais quand il les verrait, il saurait ce qui se passait. Je ne voulais pas détourner la tête. Mais je le fis et vis Charo qui entraînait vivement Miss Mary vers la voiture. Ngui se déplaçait avec la même rapidité, la Springfield à la main, tout en se retournant pour vérifier la situation. Le règlement m'interdisait de tuer le rhinocéros. Mais il le faudrait bien si lui, ou elle, chargeait et il n'y avait pas d'autre solution. Mon idée était de tirer la première balle dans le sol pour dérouter l'animal. S'il ne faisait pas demi-tour, je le tuerais avec la seconde. Et comment donc, me dis-je. Un jeu d'enfant.

Juste à ce moment-là j'entendis le moteur se mettre en marche et la voiture accélérer dans ma direction en première. Je commençai à reculer en calculant qu'un mètre était un mètre et en me sentant mieux à chaque mètre gagné. La voiture arriva à ma hauteur en effectuant un virage en épingle à cheveux, j'ôtai la sécurité et sautai pour attraper la poignée près du siège avant à l'instant précis où le rhinocéros déboulait du fouillis de lianes et de plantes grimpantes, écrasant tout sur son passage. C'était une femelle imposante et elle arrivait au triple galop. Depuis la voiture, elle paraissait ridicule avec son petit qui galopait derrière elle.

Elle nous rattrapa mais la voiture démarra. Il y avait une bonne partie de terrain à découvert et Mthuka fit une brusque embardée sur la gauche. Le rhinocéros continua sur sa lancée, toujours au galop, puis passa à un petit trot tandis que son petit en faisait autant.

« Tu as pu prendre des photos ? demandai-je à Miss Mary.

- Impossible. Elle était juste derrière nous.
- Tu n'as pas pu l'avoir quand elle a déboulé ?
- Non.
- Je ne t'en veux pas.
- Mais j'ai choisi le sapin de Noël.
- Tu vois pourquoi je voulais te couvrir », dis-je, inutilement et bêtement.
« Tu ne savais pas qu'elle était là.
- Elle vit dans ce secteur et va boire à la rivière au bout du marécage.
- Tout le monde était tellement sérieux, dit Miss Mary. Vous qui aimez tant blaguer, je ne vous ai jamais vus devenir si sérieux !
- Chérie, ç'aurait été affreux d'être obligé de la tuer. Et je me faisais du souci pour toi.
- Tout le monde avec cette tête d'enterrement, dit-elle. Et tout le monde qui s'accrochait à mon bras. Je savais comment revenir à la voiture ! Personne n'était obligé de me tenir par le bras !
- Chérie, dis-je. Ils te tenaient par le bras juste pour t'empêcher de mettre le pied dans un trou ou de trébucher. Ils ne perdaient pas de vue le terrain. Le rhinocéros était très près et pouvait charger à tout moment, et nous n'avions pas de permis pour le tuer.
- Comment savais-tu que c'était une femelle avec son petit ?
- Question de logique. Cela faisait quatre mois qu'elle traînait dans les parages.
- Dommage qu'elle ait choisi exactement l'endroit où poussaient les sapins de Noël !
- On ira chercher l'arbre.
- Tu promets toujours, dit-elle. Mais tout est plus simple et mieux organisé quand M.P. est là.

– Je n'en doute pas, dis-je. Et tout est plus facile quand G.C. est là. Mais maintenant on est seuls ici et je t'en prie, pas de disputes en Afrique. S'il te plaît.

– Je ne veux pas me disputer, dit-elle. Je ne me dispute pas. Simplement je n'aime pas voir ces joyeux drilles devenir si sérieux et si respectueux du règlement.

– As-tu déjà vu quelqu'un se faire tuer par un rhinocéros ?

– Non, dit-elle. Et toi non plus.

– C'est exact, dis-je. Et je n'en ai pas l'intention. Pop n'en a jamais vu non plus.

– Je n'aime pas que vous fassiez tous des têtes d'enterrement.

– C'est que je ne pouvais pas tuer le rhinocéros ! Si tu as un permis, il n'y a pas de problème. Et puis je devais penser à toi.

– Eh bien, arrête de penser à moi, dit-elle. Pense à nous et à notre sapin de Noël ! »

Je commençais à me sentir un véritable éteignoir et je regrettais que Pop ne fût pas là pour changer de sujet. Mais Pop nous avait quittés.

« En tout cas nous rentrons bien par le territoire des guérénoùks, n'est-ce pas ?

– Oui, dis-je. On prend à droite aux grosses pierres devant nous, de l'autre côté de la plaque de boue au bord des grands buissons que traversent les babouins, et on continue sur la plaque en direction de l'est jusqu'à ce qu'on tombe sur une autre fumée de rhinocéros. Ensuite on file sud-ouest en direction du Vieux Manyatta et on se retrouve dans le territoire des guérénoùks.

– On sera bien là-bas, dit-elle. Mais Pop me manque terriblement.

– À moi aussi », dis-je.

Il y a toujours des pays mystérieux qui font partie de notre enfance. Ceux-là nous reviennent en mémoire et nous les visitons parfois dans notre sommeil et nos rêves. Ils sont aussi magiques la nuit que lorsque nous étions enfants. Si jamais vous revenez les voir, ils ont disparu. Mais ils n'ont rien perdu de leur beauté la nuit si vous avez la chance d'en rêver.

En Afrique, quand nous vivions sur la petite plaine à l'ombre des grands épineux, près de la rivière qui longeait le marécage au pied de la grande Montagne, nous avions des pays semblables. Nous n'étions pas, à proprement parler, des enfants, même si nous le restions à bien des égards comme je n'en doute pas. Enfant est devenu un terme de mépris.

« Ne fais pas l'enfant, chéri.

– J'espère bien l'être ! Ne fais pas l'enfant non plus. »

On aimerait parfois qu'une personne avec qui on se lierait volontiers s'abstienne de vous dire : « Sois adulte. Sois équilibré, bien adapté. »

L'Afrique, compte tenu de son grand âge, transforme tout le monde, sauf les envahisseurs et destructeurs patentés, en enfants. Personne ne dit à qui que ce soit en Afrique : « Quand seras-tu enfin adulte ! » Tous les hommes et tous les animaux prennent une année de plus en âge tous les ans et certains prennent une année de plus en connaissance. Les animaux qui meurent le plus tôt apprennent le plus vite. Une jeune gazelle est adulte, équilibrée et bien adaptée à l'âge de deux ans. Elle est équilibrée et bien adaptée à quatre semaines. Les hommes se savent des enfants par rapport au pays, et, comme à l'armée, l'ancienneté et la sénilité se suivent de près. Mais avoir un cœur d'enfant n'a rien de honteux. C'est un titre de gloire. Un homme doit se conduire en homme. Il doit se battre continuellement, de préférence et de manière moins hasardeuse avec la chance de son côté, mais par nécessité, contre toutes sortes d'imprévus et sans se soucier du résultat. Il doit se conformer aux règles et aux usages tribaux dans la mesure du possible et se plier à la discipline tribale lorsqu'il ne peut faire autrement. Mais jamais on ne lui reprochera de garder un cœur d'enfant, une ingénuité d'enfant, une fraîcheur et une intégrité d'enfant.

Personne ne savait pourquoi Mary avait besoin de tuer un guérérouk. C'étaient de curieuses gazelles au long cou, et les mâles présentaient de petites cornes incurvées placées très à l'arrière de la tête. Elles avaient une chair délicieuse dans cette région. Mais les gazelles de Thomson et les impalas étaient plus savoureux. Les pisteurs pensaient qu'il y avait un rapport avec la religion de Mary.

Tout le monde comprenait que Mary dût tuer son lion. Quelques anciens, qui avaient participé à des centaines de safaris, comprenaient plus mal qu'elle dût le tuer comme en d'autres temps, à la loyale. Mais les mauvais sujets étaient tous convaincus que c'était lié à sa religion, comme son besoin de tuer le guérérouk à peu près en plein midi. De toute évidence, cela n'avait aucun sens pour Miss Mary de tuer le guérérouk d'une façon normale et simple.

À la fin de la chasse, ou de la reconnaissance, du matin, les guérérouks s'étaient déjà réfugiés dans la brousse épaisse. Si par malheur nous en repérions un, Mary et Charo descendaient de voiture et le traquaient. Le guérérouk s'esquivait, détalait ou s'enfuyait en bondissant. Ngui et moi suivions les deux pisteurs par sens du devoir et notre présence obligeait le guérérouk à continuer à se déplacer. Finalement il faisait trop chaud pour maintenir le guérérouk en mouvement et Charo et Mary revenaient à la voiture. À ma connaissance on n'avait jamais tiré un seul coup de feu dans ce genre de chasse au guérérouk.

« Foutus guérérouks ! lâcha Mary. J'ai vu le mâle qui regardait droit sur moi ! Mais je n'avais que son museau et ses cornes. Ensuite il a filé derrière un autre fourré et impossible de savoir si ce n'était pas une femelle. Après il a continué à se déplacer en restant hors de vue. J'aurais pu tirer mais je risquais de le blesser.

- Tu l'auras une autre fois. Je me disais que tu t'y prenais très bien.
- Vous n'étiez vraiment pas obligés d'arriver, toi et ton copain !
- On est obligés, ma chérie.

– J'en ai assez. Maintenant je suppose que vous voulez tous filer au Shamba ?

– Non. Je crois qu'on va couper droit sur le camp et boire quelque chose de frais.

– Je me demande pourquoi j'aime ce coin impossible, dit-elle. Et puis je n'ai rien contre les guéré nouks.

– C'est une sorte de petit morceau de désert. Cela ressemble au grand désert qu'on doit traverser pour arriver ici. N'importe quel désert est beau.

– Si seulement je tirais bien et vite, dès que je suis en mesure de viser ! Si seulement je n'étais pas si petite ! Je n'arrivais pas à voir le lion quand tu l'as vu et que tout le monde l'a vu aussi.

– Il se trouvait abominablement mal placé.

– Je sais où il se trouvait et ce n'était pas tellement loin d'ici non plus.

– Non », dis-je. Et au chauffeur : « Kwenda na campi.

– Merci de ne pas aller au Shamba, dit Mary. Tu ne te débrouilles pas mal au Shamba quelquefois.

– C'est toi qui te débrouilles bien.

– Absolument pas. Cela me fait plaisir que tu y ailles et cela me fait plaisir que tu apprennes tout ce que tu dois apprendre.

– Je n'y mets pas les pieds, sauf s'ils m'envoient chercher pour une raison quelconque.

– Ils t'enverront chercher, dit-elle. Ne te fais pas de souci. »

Lorsque nous n'allions pas au Shamba, le trajet de retour au camp était de toute beauté. C'était une succession de grands espaces dégagés. Ils formaient comme un chapelet de lacs, et les arbres verts et les buissons dessinaient leur rivage. Il y avait toujours les croupes blanches et carrées des gazelles de Grant et leurs corps brun et blanc tandis qu'elles s'enfuyaient ; les femelles rapides et légères, les mâles avec leurs lourdes cornes imposantes ramenées

en arrière. Ensuite nous longions une grande courbe d'arbustes verts et alors apparaissaient les tentes vertes du camp et, derrière, les arbres jaunes et la Montagne.

C'était notre premier jour en tête à tête dans ce camp ; assis sous l'auvent de la tente-salle à manger, à l'ombre d'un grand arbre, en attendant que Mary eût fini de se rafraîchir pour que nous puissions prendre un verre ensemble avant le déjeuner, j'espérais qu'il n'y aurait pas de problèmes et que la journée coulerait sans histoires. Les mauvaises nouvelles ne tardaient jamais beaucoup, mais je n'avais vu aucun signe avant-coureur autour des feux. Le camion de bois n'était pas encore rentré. Ils rapporteraient aussi de l'eau et à leur retour on aurait sans doute des échos du Shamba. Je m'étais lavé et avais changé de chemise, enfilé un short et des mocassins, et je me sentais frais et détendu à l'abri du soleil.

L'arrière de la tente était ouvert et un petit vent arrivait de la Montagne, refroidi par la neige.

Mary entra dans la tente et dit : « Tu n'as rien bu ? Je nous sers quelque chose. »

Elle était éclatante dans son pantalon et sa chemise de safari délavés fraîchement repassés, et belle, et tandis qu'elle versait le gin-Campari dans les grands verres et cherchait un siphon d'eau glacée dans le seau en toile, elle déclara : « Je suis ravie que nous soyons seuls, sincèrement. Ce sera comme à Magadi mais en plus agréable. »

Elle prépara les cocktails, me donna le mien et nous trinquâmes.

« J'adore M. Percival et j'adore l'avoir ici. Mais juste toi et moi, c'est idyllique. Je ne serai pas méchante quand tu t'occuperas de moi et je ne me mettrai pas en colère pour un rien. Je ferai tout sauf aimer l'informateur.

– Tu es une femme en or, dis-je. Et puis on s'amuse toujours plus quand on est seuls tous les deux. Mais toi, sois patiente avec moi quand je me comporte comme un idiot.

– Tu ne te comportes pas comme un idiot et nous allons prendre du bon temps. C'est un endroit tellement plus agréable que Magadi, et on vit au camp et on est chez nous. Cela va être merveilleux. Tu verras. »

On toussa dehors. Je reconnus la toux et pensai quelque chose qu'il vaut mieux ne pas écrire.

« C'est bon, dis-je. Entre. »

C'était l'informateur des services de la chasse. Un homme de haute stature, solennel, vêtu d'un pantalon long, une chemisette bleu foncé impeccable agrémentée de fines rayures blanches sur les côtés, un châle autour des épaules et un feutre rond. Tous ces articles vestimentaires paraissaient être des cadeaux. J'avais reconnu le châle, confectionné dans un tissu d'importation qu'on vendait dans l'une des quincailleries indiennes de Laitokitok. Son visage brun sombre ne manquait pas de distinction et avait dû être beau en d'autres temps. Il parlait un anglais très méticuleux, lentement et avec un mélange d'accents.

« Mes respects, dit-il. J'ai le plaisir de t'informer que j'ai capturé un assassin.

– Quel genre d'assassin ?

– Un assassin massaï. Il est grièvement blessé et son père et son oncle l'accompagnent.

– Qui a-t-il tué ?

– Son cousin. L'aurais-tu oublié ? Tu as pansé ses blessures.

– Cet homme n'est pas mort. Il est à l'hôpital.

– Alors il est seulement l'auteur d'une tentative d'homicide. Mais je l'ai capturé. Tu le mentionneras dans ton rapport, mon frère, je le sais. S'il te plaît, avec mes respects, l'auteur de la tentative d'homicide se sent très mal et il voudrait que tu panses ses blessures.

– O.K., dis-je. Je vais l'examiner. Désolé, chérie.

- C'est sans importance, dit Mary. Sans importance du tout.
- Puis-je boire un verre, mon frère ? demanda l'informateur. Le combat m'a fatigué.
- Arrête tes conneries, dis-je. Excuse-moi, chérie.
- Ne t'inquiète pas, dit Miss Mary. C'est le mot juste.
- Je ne voulais pas parler de boisson alcoolisée, rectifia l'informateur d'un ton altier. Je voulais dire juste une gorgée d'eau.
- On va s'en occuper », dis-je.

L'auteur de la tentative d'homicide, son père et son oncle semblaient tous très abattus. Je les saluai et tout le monde se serra la main. L'auteur de la tentative d'homicide était un jeune moran, ou guerrier, et il s'était livré avec un autre moran à un simulacre de combat à la lance, pour s'amuser. Ils ne se disputaient pas, expliqua le père. C'était juste un jeu, et il avait blessé l'autre jeune homme accidentellement. Son ami avait foncé sur lui et l'avait blessé. Alors ils avaient perdu la tête et s'étaient battus pour de bon ; jamais avec l'idée de tuer. Mais en voyant les blessures de son ami il avait craint de l'avoir tué et était parti dans la brousse et s'était caché. Maintenant il revenait avec son père et son oncle et voulait se rendre. Le père expliqua toute l'histoire et le garçon approuva de la tête.

Je dis au père, par le truchement de l'interprète, que l'autre garçon se trouvait à l'hôpital et se rétablissait, et que j'avais entendu dire que ni lui ni les hommes de sa famille n'avaient porté plainte contre son fils. Le père déclara l'avoir appris aussi.

On avait sorti la pharmacie de brousse de la tente-salle à manger et je soignai les plaies du garçon. Il y en avait au cou, au torse, dans le haut du bras et le dos, et toutes suppuraient fortement. Je les nettoyai, les imbibai d'eau oxygénée pour épater la galerie par son bouillonnement magique et pour tuer toute larve d'asticot, les nettoyai à nouveau, en particulier la blessure du cou, passai les lèvres des plaies au Mercurochrome qui leur donna une couleur intéressante et très admirée, les saupoudrai généreusement

de sulfamide et protégeai chacune par un carré de gaze maintenu avec du sparadrap.

Par l'entremise de l'informateur, qui faisait office d'interprète, je déclarai aux anciens qu'il me paraissait préférable, quant à moi, que les jeunes s'exercent au maniement de la lance au lieu de s'imbiber de Golden Jeep à Laitokitok. Mais je n'étais pas la loi et le père devait emmener son fils et le présenter à la police de ce village. Celui-ci devait aussi montrer ses blessures là-bas et se faire administrer de la pénicilline.

Après avoir entendu ce message, les deux anciens se concertèrent puis s'adressèrent à moi, et je les écoutai avec des grognements entendus, en y ajoutant cette inflexion montante particulière, signifiant que vous accordez votre plus profonde attention à l'affaire.

« Ils disent, avec mes respects, qu'ils veulent que tu rendes ton verdict à propos de l'affaire et qu'ils s'y conformeront. Ils disent que tout ce qu'ils disent est vrai et que tu as déjà parlé aux autres Mzee.

– Dis-leur qu'ils doivent présenter le guerrier à la police. La police ne bougera peut-être pas puisque aucune plainte n'a été déposée. Ils doivent aller au Boma de la police et il faut examiner les blessures et administrer de la pénicilline au garçon. C'est impératif. »

Je serrai la main aux deux anciens et au jeune guerrier. C'était un beau garçon, mince et très droit, mais il était fatigué et ses blessures le faisaient souffrir, bien qu'il n'eût pas cillé pendant tout le temps où je les avais nettoyées.

L'informateur me suivit jusqu'à l'entrée de la tente-chambre à coucher, où je me lavai soigneusement les mains au savon bleu.

« Écoute, lui dis-je. Je veux que tu rapportes à la police exactement ce que j'ai dit et ce que les Mzee m'ont dit. Si tu essaies d'inventer je ne sais quoi, tu sais ce qui t'attend.

– Comment mon frère peut-il penser que je ne serai pas loyal et n'accomplirai pas mon devoir ? Comment mon frère peut-il douter de moi ?

Mon frère me prêterait-il dix shillings ? Je le rembourserai le premier du mois.

– Dix shillings ne suffiront jamais à te tirer du pétrin où tu t'es fourré.

– Je sais. Mais c'est toujours dix shillings.

– Tiens, dix.

– Ne veux-tu pas envoyer de cadeaux au Shamba ?

– Je m'en chargerai moi-même.

– Tu as tout à fait raison, mon frère. Tu as toujours raison et tu es deux fois plus généreux.

– Garde ton baratin pour toi. File et attends avec les Massaï pour monter dans le camion. J'espère que tu trouveras la veuve et que tu ne te soûleras pas. »

J'entrai dans la tente et Mary attendait. Elle lisait le dernier numéro du New Yorker et buvait tranquillement son gin-Campari.

« Il était très amoché ?

– Non. Mais les plaies suppuraient. Une surtout. Pas belle à voir.

– Cela ne m'étonne pas, à en juger par l'autre jour au Manyatta. Les mouches étaient une véritable horreur.

– D'après eux les battements d'ailes des mouches nettoient la plaie, dis-je. Mais les asticots me donnent toujours la chair de poule. À mon avis, même s'ils nettoient la plaie, ils la creusent terriblement. Ce gosse en a une dans le cou qui ne supportera pas de trop s'élargir.

– La blessure de l'autre garçon était pire, non ?

– Oui, mais il a été soigné tout de suite.

– Tu commences à te faire la main comme médecin amateur. Crois-tu que tu puisses te guérir ?

– De quoi ?

– De ce qu'il t'arrive d'attraper. Je ne parle pas seulement des problèmes physiques.

– Par exemple ?

– Je n'ai pas pu m'empêcher de t'entendre parler du Shamba avec l'informateur. Je n'écoutais pas aux portes. Mais vous étiez juste dehors et comme il est un peu sourd tu parles un peu fort.

– Excuse-moi. Ai-je dit des grossièretés ?

– Non. Juste parlé de cadeaux. Tu lui envoies beaucoup de cadeaux ?

– Non. Toujours du mafuta pour la famille, et du sucre et des choses qui leur manquent. Des médicaments et du savon. Je lui achète du bon chocolat.

– Le même qu'à moi.

– Je ne sais pas. Sans doute. Il n'y a que trois qualités et toutes sont bonnes.

– Tu ne lui fais jamais de gros cadeaux ?

– Non. La robe.

– C'est une jolie robe.

– Est-ce bien nécessaire, chérie ?

– Non, dit-elle. J'arrête. Mais ça m'intéresse.

– Si tu me le demandes, je ne la revois plus jamais.

– Je m'en voudrais, dit-elle. Je trouve merveilleux que tu sortes avec une gamine qui ne sait ni lire ni écrire et que tu ne puisses pas recevoir de lettres d'elle. Je trouve merveilleux qu'elle ne sache pas que tu es écrivain ni même qu'il existe des écrivains. Mais tu ne l'aimes pas d'amour, n'est-ce pas ?

– Elle me plaît parce qu'elle est délicieusement effrontée.

– Je le suis aussi, dit Miss Mary. Peut-être te plaît-elle parce qu'elle me ressemble. Ce n'est pas impossible.

- Tu me plais davantage et je t'aime.
- Que pense-t-elle de moi ?
- Elle te respecte beaucoup et tu lui fais très peur.
- Pourquoi ça ?
- Je lui ai posé la question. Elle a répondu que c'était à cause de ton fusil.
- J'ai un fusil en effet, dit Miss Mary. Que te donne-t-elle, comme cadeaux ?
- Du maïs, surtout. De la bière de cérémonie. Tu sais bien que tout repose sur les échanges de bière.
- Qu'avez-vous en commun, sérieusement ?
- L'Afrique, je suppose, et une sorte de confiance pas trop aveugle, et autre chose aussi. C'est difficile à expliquer.
- Disons que vous vous sentez bien ensemble, dit-elle. Je pense que je ferais bien d'appeler pour le déjeuner. Tu manges mieux ici ou là-bas ?
- Ici. Beaucoup mieux.
- Mais tu manges mieux qu'ici chez M. Singh à Laitokitok.
- Beaucoup mieux. Mais tu ne viens jamais. Tu as toujours quelque chose à faire.
- J'y ai des amis aussi. Mais j'aime bien arriver dans l'arrière-salle et t'y voir bien installé en compagnie de M. Singh, à manger un morceau, lire le journal et écouter le bruit de la scierie. »

Moi aussi je me plaisais chez M. Singh et j'éprouvais de l'affection pour tous les enfants Singh et pour Mme Singh, qu'on disait turkana. Elle était très belle, très gentille et compréhensive, et extrêmement propre et soignée. Arap Meina, mon ami et collaborateur le plus intime après Ngui et Mthuka, éprouvait une admiration sans bornes pour Mme Singh. Il avait atteint l'âge où le plus grand plaisir que lui procuraient les femmes consistait à les

regarder, et il me déclarait très souvent que Mme Singh était sans doute la plus belle femme au monde après Miss Mary. Arap Meina, que j'avais appelé pendant de nombreux mois Arabe Mineur en croyant par erreur à un sobriquet comme on en donne dans les écoles anglaises huppées, était un Lumbwa, une tribu rattachée aux Massaï, ou peut-être une branche des Massaï, connus pour être de grands chasseurs et de grands braconniers. D'après la rumeur, Arap Meina s'était distingué dans le braconnage de l'ivoire, ou en tout cas avait beaucoup bougé et été peu inquiété, avant de devenir pisteur des services de la chasse. Ni lui ni moi n'avions une idée précise de son âge, mais il devait se situer entre soixante-cinq et soixante-dix ans. C'était un chasseur d'éléphants très courageux et très habile, et pendant les absences de G.C., son supérieur hiérarchique, il assumait la surveillance des éléphants dans ce district. Tout le monde l'aimait beaucoup, et lorsqu'il était à jeun, ou plus ivre qu'à l'ordinaire, il affichait un comportement martial d'une extrême rigueur. On m'a rarement salué avec la violence qu'Arap Meina pouvait mettre dans un salut militaire quand il nous informait qu'il nous aimait, Miss Mary et moi et personne d'autre, et plus qu'il ne pouvait l'endurer. Mais avant d'atteindre ces excès éthyliques et leurs immanquables déclarations de dévouement hétérosexuel éternel, il aimait en général s'installer avec moi dans l'arrière-salle du bar de M. Singh et regarder Mme Singh servir les consommateurs et vaquer à ses tâches ménagères. Il préférait observer Mme Singh de profil et je prenais plaisir à observer Arabe Mineur observant Mme Singh et à étudier les chromos et les peintures sur le mur montrant le Singh des origines, habituellement représenté en train d'étrangler un lion et une lionne ; un dans chaque main.

S'il nous fallait absolument éclaircir un point avec M. ou Mme Singh ou si j'avais des entretiens officiels avec les anciens massaï de l'endroit, nous faisons appel à un garçon élevé à la Mission qui se plantait dans l'encadrement de la porte pour servir d'interprète, une bouteille de Coca-Cola bien en évidence dans sa main. En règle générale, j'essayais de recourir le moins possible aux bons offices du garçon de la Mission puisqu'il était officiellement sauvé et qu'un contact avec notre groupe ne pouvait que le

corrompre. Arap Meina se prétendait mahométan, mais j'avais remarqué depuis belle lurette que nos mahométans pieux ne consumaient jamais la viande garantie halal par ses soins ; c'est-à-dire l'animal égorgé rituellement dont on pouvait consommer la viande en toute légalité si l'incision était pratiquée par un musulman pratiquant.

Arap Meina, un jour qu'il avait passablement bu, confia à plusieurs personnes que nous avons fait le voyage de La Mecque ensemble autrefois. Les mahométans pieux savaient à quoi s'en tenir. Charo avait tenté de me convertir à l'islam une vingtaine d'années auparavant et j'avais suivi tout le ramadan avec lui en observant le jeûne. Il avait renoncé depuis longtemps à l'idée d'obtenir ma conversion. Mais personne ne savait si j'étais vraiment allé à La Mecque, sauf moi. L'informateur, toujours prêt à voir le meilleur et le pire chez tout le monde, ne doutait pas que j'avais souvent fait le voyage de La Mecque. Willie, un chauffeur métis que j'avais engagé lorsqu'il m'avait affirmé être le fils d'un porteur de fusils très célèbre qui, découvris-je, ne l'avait pas engendré, racontait à tout le monde, dans la plus stricte confiance, que nous allions ensemble à La Mecque.

Finalement Ngui m'avait coincé dans une discussion théologique et, alors qu'il ne me demandait rien, je lui avais confié pour sa gouverne que je n'avais jamais mis les pieds à La Mecque et n'avais aucune intention de le faire. Il en avait été infiniment soulagé.

Mary était partie faire la sieste dans la tente et je restai à l'ombre de la tente-salle à manger, à lire et à réfléchir au Shamba et à Laitokitok. Je savais qu'il valait mieux ne pas trop penser au Shamba sinon je sauterais sur n'importe quel prétexte pour y aller. Debba et moi ne nous parlions jamais en public, sauf moi pour lui dire « Jambo, tu », sur quoi elle inclinait la tête d'un air très grave s'il y avait d'autres personnes présentes que Ngui et Mthuka. S'il n'y avait que nous trois, elle éclatait de rire et nous aussi, et puis les autres restaient dans la voiture ou s'éloignaient dans une autre direction, et elle et moi faisons quelques pas ensemble. Ce qu'elle préférait en public, c'était monter sur le siège avant de la voiture entre Mthuka, qui conduisait, et moi. Elle s'asseyait, toujours très droite, et regardait tous les gens comme si elle ne

les avait jamais vus auparavant. Il lui arrivait de s'incliner poliment devant son père et sa mère, mais parfois elle les ignorait. À se tenir si droite, sa robe, que nous avions achetée à Laitokitok, commençait à être passablement usée sur le devant, et la couleur ne résistait pas au lavage quotidien qu'elle lui infligeait.

Nous étions tombés d'accord sur l'achat d'une robe neuve. Elle l'aurait pour Noël ou quand nous tuerions le léopard. Il y avait plusieurs léopards mais celui-là avait une importance toute spéciale. Pour diverses raisons il en avait autant pour moi que la robe pour elle.

« Avec une autre robe je ne serais pas obligée de laver celle-là si souvent, m'avait-elle expliqué.

– Tu la laves souvent parce que tu aimes bien jouer avec le savon, lui dis-je.

– Peut-être, dit-elle. Mais quand pourra-t-on aller à Laitokitok tous les deux ?

– Bientôt.

– Bientôt n'est pas bien.

– Je n'ai rien de mieux.

– Quand viendras-tu boire de la bière le soir ?

– Bientôt.

– Je déteste bientôt. Toi et bientôt, vous mentez comme des frères.

– Alors aucun de nous ne viendra.

– Tu viens et tu amènes bientôt aussi.

– Promis. »

Quand nous étions ensemble sur la banquette avant de la voiture, elle aimait caresser le dessin du vieil étui en cuir de mon pistolet. C'était un motif à fleurs, très ancien et très usé, et elle suivait avec beaucoup de soin le relief

du bout des doigts, puis enlevait sa main et serrait fort le pistolet contre sa cuisse. Après quoi elle ne bougeait plus, plus droite que jamais. Je lui passais très doucement un doigt sur les lèvres et elle éclatait de rire, et Mthuka marmonnait quelque chose en kamba et elle restait assise très droite et serrait fort sa cuisse contre l'étui. Longtemps après que ce petit jeu eut commencé, je découvris qu'elle voulait en réalité garder l'empreinte du holster sur sa cuisse.

Au début, je lui parlais seulement en espagnol. Elle apprit très vite, et ce n'est pas compliqué si vous commencez par les parties du corps, les choses qu'on peut faire et ensuite les aliments, les liens de parenté et les noms des animaux et des oiseaux. Je ne lui disais jamais un mot d'anglais et nous gardions quelques mots de swahili, mais le reste formait une langue inédite mêlant l'espagnol et le kamba. L'informateur se chargeait des messages. Ce système ne nous enchantait ni elle ni moi car il se sentait tenu de me décrire très exactement ses sentiments à mon égard, dont il était informé en seconde main par sa mère à elle, la veuve. Cette communication à trois se révélait ardue, parfois gênante mais souvent intéressante et, à l'occasion, gratifiante.

« Mon frère, disait l'informateur, il est de mon devoir de t'informer que ta fille t'aime beaucoup, vraiment beaucoup, trop. Quand peux-tu la voir ?

– Dis-lui de ne pas aimer un affreux vieillard et de ne pas te faire de confidences.

– Je ne plaisante pas, mon frère. Tu ne sais pas. Elle veut que tu l'épouses conformément aux règles de sa tribu ou de la tienne. Il n'y a pas de frais. Il n'y a pas de prix d'épouse. Elle ne désire qu'une chose, être une épouse si la Memsahib, ma lady, l'accepte. Elle comprend que la Memsahib est la première épouse. Elle a peur aussi de la Memsahib, comme tu es au courant. Tu ne sais pas à quel point c'est sérieux. Tout.

– J'en ai une vague idée, dis-je.

– Tu n'imagines pas la situation depuis hier. Elle me demande seulement que tu fasses preuve d'une certaine politesse et d'un certain respect des convenances envers son père et sa mère. L'affaire se résume à ce point

désormais. Il n'est pas question de paiement. Seulement d'un certain respect des convenances. Il y a des bières de cérémonie spéciales.

– Elle ne devrait pas s'intéresser à un homme de mon âge ni de mon genre.

– Mon frère, le problème est qu'elle s'y intéresse. Je pourrais t'en dire long à ce sujet. L'affaire est grave.

– Pourquoi diable s'intéresse-t-elle à moi ? demandai-je, commettant une bourde.

– Hier il y a eu cette histoire des coqs du village que tu as attrapés et ensuite endormis par un charme quelconque et abandonnés assoupis devant le lodge de sa famille. (Ni lui ni moi ne pouvions parler de case.) On n'a jamais vu une chose pareille et je ne te demande pas quel charme a agi. Mais elle dit que tu as bondi sur eux avant même qu'on s'en rende compte, presque comme un léopard. Depuis elle n'est plus la même. Ensuite elle a sur les murs du lodge les photos de Life des grands fauves d'Amérique et de la machine à laver, des machines à cuisiner, des fourneaux miraculeux et des machines à battre.

– Je regrette. C'était une erreur.

– C'est pour cela qu'elle lave tellement sa robe. Elle essaie de ressembler à la machine à laver pour te plaire. Elle a peur que la machine à laver finisse par te manquer et que tu partes. Mon frère, Sir, c'est une tragédie. Ne peux-tu rien faire de concret pour elle ?

– Je ferai ce que je peux, dis-je. Mais rappelle-toi qu'endormir les coqs n'a rien de magique. C'est un truc. Les attraper, c'est juste un truc aussi.

– Mon frère, elle t'aime beaucoup.

– Dis-lui que le mot aimer n'existe pas. Tout comme il n'existe pas de mot pour dire qu'on est désolé.

– C'est vrai. Mais la chose existe, même s'il n'y a pas de mot pour ça.

– Toi et moi avons le même âge. Inutile de se perdre en explications.

– Je t'en parle seulement parce que c'est grave.

– Je ne peux pas enfreindre la loi si nous sommes là pour la faire appliquer.

– Mon frère, tu ne comprends pas. Il n'y a pas de loi. Ce Shamba s'est créé illégalement. Il ne se trouve pas en territoire kamba. Cela fait trente-cinq ans qu'on lui ordonne de partir et rien n'a bougé. Il ne s'agit même pas de droit coutumier. Mais seulement de variantes.

– Vas-y, dis-je.

– Merci, mon frère. Permetts-moi de te dire que pour les gens de ce Shamba le Bwana chasseur et toi représentez la loi. Tu es une plus grande loi que le Bwana chasseur parce que tu es plus vieux. Et aussi parce qu'il est parti en emmenant ses askaris. Ici, tu as tes jeunes hommes et tes guerriers, comme Ngui. Tu as Arap Meina. Tout le monde sait que tu es le père d'Arap Meina.

– Je ne suis pas son père.

– Mon frère, essaie, je te prie, de ne pas me comprendre de travers. Tu sais dans quel sens je parle de père. Arap Meina dit que tu es son père. Et puis tu l'as ramené à la vie après sa mort dans l'avion. Tu l'as ramené à la vie après qu'on l'a étendu mort dans la tente de Bwana Mouse. On le sait. On est informé de beaucoup de choses.

– On est mal informé de beaucoup trop de choses.

– Mon frère, puis-je boire un verre ?

– Du moment que je ne te vois pas.

– Tchîn-tchîn », dit l'informateur.

Il avait pris le gin canadien au lieu du Gordon's, et j'éprouvai un brusque élan de gratitude à son endroit.

« Tu dois me pardonner, dit-il. J'ai vécu toute ma vie avec les Bwana. Puis-je t'en dire plus ou le sujet t'agace-t-il ?

– Une partie m'agace, mais d'autres parties m'intéressent. Dis-m'en plus sur l'histoire du Shamba.

– Je ne la connais pas exactement parce qu'eux sont kamba et moi massai. Ce qui prouve bien qu'il y a un problème avec le Shamba sinon je n'y vivrais pas. Il y a un problème avec les hommes. Tu les as vus. Ils sont arrivés ici au début pour une raison quelconque. Cela fait loin du territoire kamba. Il n'existe pas de vraie loi tribale ni d'autres lois ici. Tu as vu aussi dans quel état sont les Massai.

– On en reparlera un autre jour.

– Volontiers, mon frère, la situation n'est pas bonne. C'est une longue histoire. Mais laisse-moi te parler du Shamba. Pourquoi tu y es allé au petit matin pour parler par mon truchement du ngoma qui avait duré toute la nuit de grande ivresse avec tant de sévérité. Les gens disent qu'après ils pouvaient voir la puissance dans tes yeux ! On a emmené l'homme qui était encore tellement soûl qu'il ne comprenait rien jusqu'à la rivière et on l'a trempé dans l'eau de la Montagne jusqu'à ce qu'il comprenne et il est entré dans la province voisine le jour même, escaladant la Montagne à pied. Tu ne sais pas à quel point tu es la loi.

– C'est un petit Shamba. Mais très beau. Qui leur a vendu le sucre pour la bière de ce ngoma ?

– Je ne sais pas. Mais je peux trouver.

– Moi je sais », dis-je et je lui racontai.

Je savais qu'il savait. Mais c'était un informateur et il avait joué la mauvaise carte au jeu de la vie depuis longtemps, et c'étaient les Bwana qui l'avaient ruiné même s'il en octroyait tout le mérite à une épouse Somalie. Mais c'était un Bwana, un grand seigneur, le plus grand ami qu'aient jamais eu les Massai mais qui aimait, disait-il, faire les choses à reculons, qui, s'il disait vrai, l'avait ruiné. Personne ne peut jamais savoir ce qu'il y a de vrai dans ce que raconte un informateur, mais tant d'admiration et de remords se mêlaient dans sa description de ce grand homme qu'elle semblait expliquer

bien des choses que je n'avais jamais comprises. Jamais je n'avais entendu parler d'une tendance à faire les choses à reculons chez ce grand homme avant de connaître l'informateur. Je manifestais toujours de l'incrédulité devant certaines de ces histoires étonnantes.

« On te racontera bien sûr », me dit l'informateur, son zèle d'informateur requinqué par le gin canadien, « que je suis un agent des Mau-Mau et tu risques de le croire parce que j'ai parlé de cette façon d'aller à reculons. Mais, mon frère, ce n'est pas vrai. J'aime sincèrement les Bwana et je crois en eux. D'accord, tous les grands Bwana sauf un ou deux sont morts.

« J'aurais dû vivre une vie très différente, reprit l'informateur. Penser à ces grands Bwana disparus m'emplit de la détermination de mener une vie meilleure et plus admirable. Puis-je ?

– Le dernier, dis-je. Et seulement à titre de médicament. »

Au mot médicament, l'informateur parut revigoré. Il avait un visage fort, très sympathique et assez distingué, marqué par les rides et les plis de la bonne humeur et d'une intempérance licencieuse assumée avec résignation. Ce n'était pas un visage ascétique et on n'y décelait rien de pervers non plus. C'était le visage d'un homme digne qui, étant massaï et ruiné par les Bwana et par une épouse Somalie, vivait à présent dans un village kamba illégal en qualité de protecteur d'une veuve et gagnait quatre-vingt-six shillings par mois à trahir tous les gens qui pouvaient l'être. C'était pourtant un beau visage, ravagé et enjoué, et j'aimais beaucoup l'informateur même si je le désapprouvais sans réserve et lui avais dit à plusieurs reprises qu'il serait peut-être de mon devoir de le voir pendu.

« Mon frère, dit-il. Ces médicaments existent sûrement. Comment, sinon, le grand docteur au nom hollandais en aurait-il parlé dans une revue aussi sérieuse que le Reader's Digest ?

– Ils existent, dis-je. Mais je ne les ai pas ici. Je peux te les envoyer.

– Mon frère, juste une chose encore. La fille est une affaire très sérieuse.

– Redis-le une seule fois et je saurai que tu es un imbécile. Comme tous les gens qui boivent, tu te répètes.

– Je fais amende honorable.

– Va en paix, mon frère. J'essaierai, je te le promets, de t'envoyer le médicament et d'autres bons médicaments. La prochaine fois que je te verrai, je compte sur toi pour m'en dire plus sur l'histoire du Shamba.

– As-tu des messages ?

– Non. »

Cela me faisait toujours un choc de m'apercevoir que l'informateur et moi avions le même âge. Nous n'avions pas exactement le même âge mais nous appartenions à la même tranche d'âge, ce qui était bien assez proche et suffisamment regrettable. Et je me trouvais là, avec une femme que j'aimais et qui m'aimait et tolérait mes écarts et parlait de cette fille comme de ma fiancée, les tolérant parce que j'étais par certains côtés un bon mari, et pour d'autres raisons, par générosité, par gentillesse, par honnêteté, et parce qu'elle voulait que j'en sache plus sur ce pays que rien ne m'y autorisait. Nous étions heureux, au moins une bonne partie de chaque journée et presque toujours la nuit, et cette nuit-là, ensemble au lit, sous la moustiquaire avec les rabats de la tente ouverts de façon à voir les longues bûches presque consumées du grand feu et la prodigieuse obscurité qui s'échancrait en multiples dentelures lorsque le vent nocturne fouaillait les flammes et puis se rapprochait vivement lorsque le vent tombait, nous étions très heureux.

« Nous avons trop de chance, dit Mary. J'aime tellement l'Afrique. Je ne sais pas comment nous pourrions la quitter un jour. »

La nuit était froide à cause du vent qui venait des neiges de la Montagne et nous étions bien au chaud sous les couvertures. Elle se peuplait déjà de bruits et nous avons entendu la première hyène et puis les autres. Mary aimait les entendre la nuit. Elles émettent un cri agréable pour qui aime l'Afrique et nous éclatâmes de rire en les entendant contourner le camp et longer la tente du cuisinier jusqu'à l'endroit où l'on avait accroché la viande à

un arbre. Elles ne pouvaient pas attraper la viande mais elles en discutaient ferme.

« Tu sais, si tu meurs et que je n'ai pas la chance qu'on meure ensemble, si on me demande ce que je me rappelle surtout à ton sujet, je parlerai de toute la place que tu laissais à ta femme sur un lit de camp. Sérieusement, où t'es-tu fourré ?

– Disons au bord sur le côté. J'ai plein de place.

– Nous arrivons à dormir à l'aise dans un lit où une personne ne tiendrait pas s'il faisait froid.

– Tout est là. Il faut qu'il fasse froid.

– Pouvons-nous rester plus longtemps en Afrique et ne rentrer qu'au printemps ?

– D'accord. On reste jusqu'à ce qu'on soit fauchés. »

Et puis nous entendîmes la toux mate d'un lion qui chassait de l'autre côté de la longue prairie en remontant de la rivière.

« Écoute, dit Mary. Serre-moi fort et écoute. Il est de retour, chuchota-t-elle.

– Tu ne sais pas si c'est lui.

– J'en suis sûre, dit Mary. Cela fait assez de nuits que je l'entends. Il est descendu du Manyatta où il a tué les deux vaches. Arap Meina disait bien qu'il reviendrait. »

Nous entendions sa toux rauque tandis qu'il traversait la prairie en direction de la piste que nous avions tracée pour le petit avion.

« On saura si c'est lui demain matin, dis-je. Ngui et moi connaissons ses empreintes.

– Moi aussi.

– D'accord, tu le pistes.

– Non. Je voulais seulement dire que je connaissais ses empreintes.

– Elles sont énormes. »

J'avais sommeil et je me dis que si l'on devait chasser le lion avec Miss Mary le matin, il fallait que je dorme un peu. Nous savions depuis longtemps, sur certains points, ce que l'autre allait dire ou, souvent, penser, et Mary dit : « Je ferais mieux d'aller dans mon lit, comme cela tu auras assez de place et tu dormiras bien.

– Dors ici. J'ai assez de la place.

– Non. Ce ne serait pas bien.

– Ici.

– Non. Avant un lion je dois dormir dans mon lit.

– Arrête de jouer les guerriers.

– Je suis un guerrier. Je suis ta femme et ton amour et ton petit frère guerrier.

– Parfait, dis-je. Bonne nuit, frère guerrier.

– Embrasse ton frère guerrier.

– Tu vas dans ton lit ou tu restes.

– Pourquoi pas les deux », dit-elle.

Dans la nuit j'entendis un lion grommeler à plusieurs reprises pendant qu'il chassait. Miss Mary dormait profondément et sa respiration était douce. Je restais là, éveillé, et pensais à bien trop de choses mais surtout au lion et à ma responsabilité à l'égard de Pop et du chef de la réserve et des autres. Je ne pensais pas à Miss Mary sauf à sa taille, un mètre cinquante-cinq, par rapport aux grandes herbes et aux buissons, et même s'il faisait froid le matin, elle ne devait pas mettre trop de vêtements car la crosse de la Mannlicher 6,5 était trop grande pour elle si elle avait plusieurs épaisseurs à l'épaule et elle risquait de laisser le coup partir en levant la carabine pour tirer. Je restais éveillé à réfléchir à tout cela et au lion, et à la façon dont Pop aurait

manceuvré, et au fait qu'il s'était trompé la dernière fois mais qu'il avait vu juste bien plus souvent que je n'avais vu de lion.

CHAPITRE II

Il ne faisait pas encore jour et les braises du feu étaient couvertes des cendres grises qui volaient finement dans le vent du petit matin quand j'enfilai mes bottes de toile et une vieille robe de chambre et m'en fus réveiller Ngui dans sa canadienne.

Il ouvrit l'œil d'un air grognon, pas du tout mon frère de sang, et je me rappelai qu'il ne souriait jamais avant que le soleil brille et qu'il lui fallait parfois plus longtemps pour émerger des terres où l'avait conduit le sommeil.

Nous parlâmes devant les braises éteintes du feu du mess.

« Tu as entendu le lion ? »

– Ndio, Bwana. »

Polie, cette réponse était aussi une grossièreté comme nous le savions tous deux pour avoir discuté de l'expression, « Ndio, Bwana », qui est ce que l'Africain répond toujours à l'Homme Blanc pour s'en débarrasser en évitant de le contredire.

« Combien de lions as-tu entendus ? »

– Un.

– Mzuri », dis-je, lui signifiant par là que c'était mieux et qu'il avait raison et avait entendu le lion. Il cracha, sortit du tabac à priser et m'en offrit ; j'en pris un peu et l'introduisis sous ma lèvre supérieure.

« Était-ce le grand lion de Memsahib ? » demandai-je, goûtant la morsure vive et délicieuse du tabac sur la gencive et dans le creux de la muqueuse.

« Hapana », dit-il. Un « non » catégorique.

Keiti s'était approché du feu, son habituel sourire sceptique lui barrant le visage d'une mince balafre. Il avait enroulé son turban dans l'obscurité et un pan attendait encore d'être rentré. Ses yeux étaient sceptiques aussi. On ne sentait nullement qu'une chasse au lion sérieuse se préparait.

« Hapana simba kuba sana », me dit Keiti, le regard moqueur mais contrit aussi et sans trace d'hésitation. Il savait que ce n'était pas le grand lion que nous avions entendu si souvent.

« Nanyake », ajouta-t-il en guise de blague matinale. Ce qui désigne, en kamba, un lion assez vieux pour être un guerrier, se marier et avoir des enfants, mais pas assez vieux pour boire de la bière. Le fait qu'il eût plaisanté, et qu'il l'eût fait en kamba, constituait une marque d'amitié, émise au petit jour alors que l'amitié ne bout pas fort encore, pour montrer, avec tact, qu'il savait que j'essayais d'apprendre le kamba avec les non-musulmans et les prétendus mauvais sujets, et qu'il l'approuvait ou le tolérait.

Cette histoire de lion m'occupait depuis presque aussi loin que remontaient mes souvenirs de tout ce qui s'était passé. En Afrique, vous parveniez à garder le fil sur à peu près un mois si l'allure restait soutenue. L'allure avait été presque excessive et il y avait eu les lions prétendument fauteurs de troubles de Salengaï, les lions de Magadi, les lions d'ici, dont on s'était plaint à quatre reprises, et ce nouvel intrus qui n'avait, pour l'instant, ni fiche ni dossier. Un lion qui avait toussé plusieurs fois et était allé chasser le gibier qui lui revenait de droit. Mais il fallait le prouver à Miss Mary et lui prouver qu'il n'était pas le lion qu'elle chassait depuis si longtemps, qu'on accusait de tant d'infractions et dont nous avions traqué tant de fois les énormes empreintes, l'arrière gauche marquée d'une cicatrice, pour le voir finalement s'éloigner dans les hautes herbes qui conduisaient à la forêt dense du marécage ou à la brousse épaisse du territoire de guérénoûks près du Vieux Manyatta, sur la route des Chyulu Hills. Il était si foncé avec sa lourde crinière noire qu'il en paraissait presque noir, et il avait une tête énorme qu'il balançait bas lorsqu'il se déplaçait sur un terrain où Mary ne pouvait le suivre. On le chassait depuis des années et il n'avait absolument rien d'un lion à photographier.

J'étais habillé à présent, buvant du thé dans la lumière du petit matin près du feu déjà allumé et attendant Ngui. Je le vis qui traversait le champ, la lance sur l'épaule, foulant d'un pas vif l'herbe encore trempée de rosée. Il m'aperçut et obliqua vers le feu, laissant une piste derrière lui à travers l'herbe mouillée.

« Simba dumi kidogo », dit-il, m'annonçant que c'était un petit lion mâle. « Nanyake, ajouta-t-il, plaisantant comme Keiti un peu plus tôt. Hapana mzuri pour Memsahib.

– Merci, dis-je. Je vais laisser Memsahib dormir.

– Mzuri », fit-il, et il s'éloigna vers le feu. Arabe Mineur ne manquerait pas de m'informer de la présence du grand lion à crinière noire signalée par les Massaï d'un Manyatta des Western Hills, qui avait tué deux vaches et était reparti en traînant l'une d'elles. Les Massaï subissaient sa loi depuis longtemps. Il se déplaçait sans cesse et il ne revenait pas auprès de ses victimes comme on s'y serait attendu d'un lion. D'après Arap Meina, ce lion était revenu un jour manger une charogne qu'un ancien garde de la réserve avait empoisonnée, et il avait été terriblement malade et avait appris, ou résolu, de ne jamais revenir auprès d'une proie. Cette théorie expliquait ses perpétuels déplacements, mais non les incursions imprévisibles qu'il effectuait dans les divers villages ou Manyatta massaï. En ce moment la plaine, les licks et la brousse regorgeaient de gibier depuis l'apparition d'une herbe charnue à la suite des violentes pluies intermittentes de novembre, et Arap Meina, Ngui et moi pensions tous que le grand lion avait quitté les collines pour descendre dans la plaine où il débusquait des proies au bord du marécage. C'était sa façon habituelle de chasser dans ce secteur.

Les Massaï peuvent être de très mauvaise composition et leur bétail représente toute leur richesse, mais aussi infiniment plus à leurs yeux, et l'informateur m'avait rapporté qu'un chef avait eu des mots fort désobligeants sur le fait que j'aurais pu tuer ce lion à deux reprises et que j'avais préféré attendre pour laisser une femme s'en charger. J'avais envoyé dire au chef que si ses jeunes hommes n'étaient pas des femmes qui passaient leur temps à

Laitokitok à boire du Golden Jeep, il ne serait pas obligé de me demander de tuer son lion, mais que je veillerai à ce qu'on l'abatte la prochaine fois qu'il viendrait dans la zone du camp. S'il voulait amener ses jeunes hommes, je prendrais une lance avec eux et nous le tuerions de cette façon. Je lui demandai de venir au camp pour en discuter.

Il avait fait son apparition un beau matin, escorté de trois anciens, et j'avais envoyé chercher l'informateur pour servir d'interprète. Nous eûmes une discussion sérieuse. Le chef expliqua que l'informateur n'avait pas rapporté ses paroles avec exactitude. Le chef de la réserve, alias G.C., avait toujours tué les lions qu'il fallait tuer et était un homme très courageux et très habile, et ils avaient une grande confiance en lui et beaucoup d'affection pour sa personne. Il se rappelait aussi que lorsque nous étions venus la dernière fois, à l'époque de la sécheresse, le chef de la réserve avait tué un lion, et lui et moi avions tué une lionne avec les jeunes hommes. La lionne avait causé de gros dégâts.

Je répondis que ces faits étaient connus et qu'il incombait au chef de la réserve, et à moi pour cette fois, de tuer tous les lions qui s'en prenaient aux vaches, ânes, moutons, chèvres ou personnes. Que nous le ferions toujours. La religion de la Memsahib requérait qu'elle tue ce lion précis avant la Naissance du Bébé Jésus. Nous venions d'un pays lointain et appartenions à une tribu de ce pays, et il le fallait absolument. On leur présenterait la dépouille de ce lion avant la Naissance du Bébé Jésus.

Comme toujours, je me sentis un brin alarmé par mon discours après l'avoir terminé et éprouvai le creux au ventre habituel en songeant aux engagements pris. Miss Mary, pensai-je, doit faire partie d'une tribu rudement belliqueuse pour être obligée, elle, une femme, de tuer un lion depuis longtemps en maraude dans le secteur avant la Naissance du Bébé Jésus. Mais au moins n'avais-je pas dit qu'elle devait le faire tous les ans. Keiti prenait la Naissance du Bébé Jésus très au sérieux depuis qu'il avait fait tant de safaris avec des Bwana pratiquants, et même des Bwana pieux. La plupart de ces Bwana, puisqu'ils payaient si cher leur safari et pour si peu de temps, ne laissaient pas la Naissance empiéter sur leur tableau de chasse. Mais il y

avait toujours un dîner spécial avec du vin et, si possible, du champagne, et c'était toujours une fête spéciale. Cette année-là encore plus que d'habitude puisque nous occupions un camp permanent ; et avec Miss Mary qui prenait cette affaire tant à cœur et celle-ci constituant de toute évidence une part assez importante de sa religion pour exiger un tel cérémonial, surtout celui de l'arbre, Keiti, adepte de l'ordre et des rites, y attachait beaucoup d'importance. Le rite de l'arbre le séduisait d'autant plus que dans son ancienne religion, avant qu'il fût devenu musulman, un boqueteau avait joué un rôle capital.

Les éléments païens du camp, plus coriaces, pensaient que la religion tribale de Miss Mary appartenait à une obédience extrêmement stricte puisqu'elle exigeait le sacrifice d'un guérénoek dans des conditions impossibles ; le massacre d'un lion dangereux et la vénération d'un arbre que par bonheur Miss Mary ne connaissait pas produisaient la concoction qui enivrait les Massaï et les rendait fous furieux au combat et à la chasse au lion. Je ne peux affirmer que Keiti connaissait cette particularité de l'arbre de Noël choisi par Miss Mary mais cinq d'entre nous ne l'ignoraient pas et se gardaient bien d'en parler.

Ils ne croyaient pas que le lion fût partie des obligations de Noël de Miss Mary car ils l'accompagnaient depuis qu'elle cherchait un grand lion, et cela faisait plusieurs mois maintenant. Mais Ngui avait émis l'idée que Miss Mary devait peut-être tuer un grand lion à crinière noire dans l'année un peu avant Noël, et que, trop petite pour bien voir dans les hautes herbes, elle avait pris de l'avance. Elle s'était mise en chasse en septembre pour tuer le lion avant la fin de l'année, en tout cas avant la Naissance du Bébé Jésus, quelle qu'en fût la date. Ngui ne la connaissait pas exactement. Mais elle venait avant l'autre grand congé, la Naissance de l'Année, qui était un jour de paie.

Charo ne croyait rien de toutes ces théories car il avait vu trop de Memsahib tirer trop de lions. Mais il ne se sentait pas à l'aise parce que personne n'aidait Miss Mary. Il m'avait vu aider Miss Pauline en d'autres temps et toute cette histoire le laissait perplexe. Il éprouvait beaucoup d'affection pour Miss Pauline mais rien de comparable à celle que lui inspirait Miss Mary, qui appartenait visiblement à une autre tribu. Ses scarifications le

prouvaient. C'étaient de très jolies incisions au tracé délicat en oblique sur une joue, et de légères traces d'incisions sur le front. Elles étaient l'œuvre du meilleur chirurgien plastique de Cuba après un accident de moto, et invisibles à moins de savoir repérer des scarifications tribales presque imperceptibles, comme Ngui.

Ngui m'avait demandé un jour, de but en blanc, si Miss Mary était originaire de la même tribu que moi.

« Non, avais-je dit. Elle vient d'une tribu de la frontière Nord de notre pays. Du Minnesota.

– Nous avons vu les marques tribales. »

Et puis, un jour que nous discutons tribus et religions, il me demanda si nous allions laisser fermenter et boire l'arbre d'anniversaire du Bébé Jésus. Je lui répondis que probablement pas, à quoi il répliqua : « Mzuri.

– Pourquoi ?

– Le gin pour vous. La bière pour nous. Personne ne pense que Miss Mary devrait le boire sauf si sa religion l'exige.

– Je sais que si elle tue le lion elle ne sera pas forcée de le boire.

– Mzuri, répéta-t-il. Mzuri sana. »

Donc, ce matin-là, j'attendais que Miss Mary se réveillât de son plein gré afin de se sentir reposée et d'avoir récupéré une bonne dose de sommeil en retard. Je ne me faisais pas de souci pour le lion mais il occupait beaucoup mes pensées et toujours par rapport à Miss Mary.

Il existe autant de différence entre un lion sauvage, un lion en maraude et le genre de lion que les touristes photographient dans les parcs nationaux qu'entre le vieux grizzli qui suit votre fil de piège, saccage l'installation, arrache le toit de votre chalet et mange vos réserves mais sans jamais se faire voir, et les ours qui s'approchent au bord de la route pour se faire photographier dans le parc de Yellowstone. D'accord, les ours du parc blessent des gens tous les ans, et les touristes, s'ils ne restent pas dans leur

voiture, vont au-devant des ennuis. Il leur arrive même d'avoir des ennuis dans leur voiture, et certains ours deviennent méchants et il faut les abattre.

Les lions des photos, accoutumés à être nourris et mitraillés, s'écartent parfois de la zone où ils sont protégés et, ayant appris à ne pas craindre les êtres humains, se laissent tuer sans peine par de prétendus chasseurs et leurs femmes, toujours, bien entendu, avec l'appui d'un chasseur professionnel. Mais notre problème n'était pas de critiquer la façon dont les gens s'y prenaient ou devraient s'y prendre pour tuer des lions, mais de traquer, et faire en sorte que Miss Mary traque et tue, un lion trop chassé, destructeur et intelligent, d'une façon conforme sinon à notre religion, du moins à certaines normes éthiques. Miss Mary chassait en observant ces normes depuis longtemps maintenant. C'étaient des normes très exigeantes et elles irritaient Charo, qui aimait Miss Mary. Des léopards l'avaient écharpé à deux reprises quand les choses avaient mal tourné, et il estimait que j'imposais à Mary des normes trop rigides et légèrement barbares. Mais je ne les avais pas inventées. Je les tenais de Pop et Pop, pour sa dernière chasse au lion et conduisant son dernier safari, voulait faire les choses dans les règles de l'art, comme autrefois, avant que la chasse au gibier dangereux eût été corrompue et transformée en jeu d'enfant par ce qu'il appelait toujours « ces sacrées voitures ».

Ce lion nous avait damé le pion à deux reprises, et chaque fois je l'avais tenu au bout de mon fusil mais sans en profiter parce qu'il était à Mary. La dernière fois Pop avait commis une erreur car il voulait tellement que Mary tuât le lion avant son départ qu'il s'était trompé, comme il arrive à n'importe qui lorsqu'on force la nature.

Après, nous nous étions installés près du feu le soir, Pop tirant sur sa pipe tandis que Mary rédigeait son journal où elle note tout ce qu'elle ne veut pas nous dire, ses chagrins et ses déceptions, ses connaissances toutes fraîches dont elle n'a pas souhaité faire étalage dans la conversation, ses triomphes qu'elle n'a pas voulu ternir en les évoquant. Elle écrivait à la lumière de la lampe à gaz dans la tente-salle à manger et Pop et moi étions assis près du feu en pyjama, robe de chambre et bottes de toile contre les moustiques.

« C'est un lion bougrement malin, dit Pop. Nous aurions dû l'avoir aujourd'hui si Mary avait été un peu plus grande. Mais c'est ma faute. »

Nous évitions de parler de l'erreur que nous connaissions tous deux.

« Mary l'aura. Mais gardez cette idée en tête. Je ne le crois pas si courageux que ça, remarquez. Il est trop malin. Mais quand il sera touché, il fera preuve de bien assez de courage le moment venu. N'attendez surtout pas que ce moment vienne.

– Je tire correctement à présent. »

Pop ne releva pas la remarque. Il réfléchissait. Puis il dit : « Plus que correctement, pour être honnête. Ne tombez pas dans l'excès de confiance mais restez aussi sûr de vous qu'à présent. Il fera une erreur et vous le tuerez. Dommage qu'aucune lionne ne soit en chaleur. Ce serait du tout cuit. Mais elles vont bientôt mettre bas.

– Quel genre d'erreur ?

– Ne vous inquiétez pas, il en fera une. Vous le saurez. Je regrette de devoir partir avant que Mary l'ait abattu. Faites vraiment attention à elle. Veillez à ce qu'elle dorme. Cela fait un bon bout de temps qu'elle est sur cette histoire. Laissez-la souffler, et ce fichu lion aussi. Ne lui menez pas la vie trop dure. Mettez-le en confiance.

– Quoi d'autre ?

– Continuez à la faire tirer et mettez-la en confiance si vous y arrivez.

– Je pensais la faire approcher à cinquante mètres et ensuite à vingt peut-être.

– Ça pourrait marcher, dit Pop. Nous avons essayé tout le reste.

– Je crois que ça marchera. Après elle peut allonger le tir.

– Elle est capable de sacrés beaux coups, dit Pop. Ensuite, pendant deux jours, elle arrose.

– Je crois avoir tout calculé.

– Moi aussi je le croyais. Mais ne l'amenez surtout pas à vingt mètres d'un lion. »

Cela faisait plus de vingt ans que nous nous étions installés pour la première fois, Pop et moi, près d'un feu ou des braises d'un feu et avions discuté de la théorie et de la pratique du tir du gibier dangereux. Il n'aimait pas les tireurs exercés ou les chasseurs de marmotte et s'en méfiait.

« Ils vous mettent une balle de golf dans la tête du caddie à un mile, disait-il. Un caddie en bois ou en acier, bien sûr. Pas en chair et en os. Toujours pile au milieu du carton jusqu'au jour où ils doivent tirer un koudou de belle taille à vingt mètres. Alors là, pas capables de toucher la Montagne ! Ce sacré fusil qui moulinait autour du grand tireur tremblant jusqu'à ce que j'en tremble moi-même. » Il aspira plusieurs bouffées. « Ne faites jamais confiance à un individu avant de l'avoir vu tirer sur quelque chose de dangereux ou qu'il veuille à tout prix à cinquante mètres ou moins. Ne le croyez jamais avant de l'avoir vu tirer à vingt. Une cible rapprochée révèle ce qu'on a dans le ventre. Ceux qui ne valent rien la manqueront toujours ou tireront à la distance où nous sommes sûrs de ne pas pouvoir la rater. »

Comme je réfléchissais à toutes ces choses et songeais avec bonheur aux jours anciens, à la réussite qu'avait été tout ce voyage, et me disais que ce serait terrible si Pop et moi ne chassions plus jamais ensemble, Arap Meina s'approcha du feu et fit le salut militaire. Il saluait toujours d'un air très solennel mais un sourire s'esquissait au moment où sa main retomba.

« Bonjour, Meina, dis-je.

– Jambo Bwana. Le grand lion a tué comme ils l'ont dit au Manyatta. Il a traîné la vache un bon bout de chemin dans les fourrés. Il n'est pas revenu auprès de la proie après avoir mangé mais est parti en direction du marécage pour boire.

– Le lion à la patte abîmée ?

– Oui, Bwana. Il ne devrait pas tarder à redescendre.

– Parfait. D'autres nouvelles ?

– On dit que les Mau-Mau qui étaient en prison à Machakos se sont évadés et se dirigent par ici.

– Quand ?

– Hier.

– Qui l'a dit ?

– Un Massaï que j'ai croisé sur la route. Il a fait le trajet dans le camion d'un marchand indien. Il ne sait pas de quel duka.

– Va manger quelque chose. Il faudra que je te parle ensuite.

– Ndio, Bwana », dit-il, et il salua. Sa carabine étincelait dans le soleil matinal. Il avait passé un uniforme propre au Shamba, il paraissait très chic, et il semblait ravi. Il avait deux bonnes nouvelles. Il était chasseur et nous allions chasser.

Je me dis que je ferais bien d'aller jusqu'à la tente voir si Miss Mary était réveillée. Si elle dormait toujours, tant mieux.

Miss Mary était éveillée mais pas entièrement réveillée. Quand elle demandait avec insistance à la réception d'être réveillée à quatre heures et demie ou cinq heures, elle se réveillait vite et bien et s'irritait du moindre retard. Mais ce matin-là elle mit du temps à émerger.

« Que se passe-t-il ? demanda-t-elle d'une voix endormie. Pourquoi ne m'a-t-on pas réveillée ? Le soleil est levé. Que se passe-t-il ?

– Ce n'était pas le grand lion, ma chérie. Alors je t'ai laissée dormir.

– Comment sais-tu que ce n'était pas le grand lion ?

– Ngui a vérifié.

– Et le grand lion ?

– Il n'est toujours pas redescendu.

– Comment le sais-tu ?

– Arap Meina est passé.

- Tu vas aller voir, pour les “buffs” ?
- Non. Je ne touche à rien. On a comme qui dirait un petit ennui.
- Puis-je t'aider ?
- Non, ma chérie. Dors encore un peu.
- Sans doute un petit moment si tu n'as pas besoin de moi. Je faisais des rêves merveilleux.
- Essaie de les retrouver. Appelle pour le chakula quand tu seras prête.
- Je vais dormir encore un peu, dit-elle. Ce sont vraiment des rêves merveilleux. »

Je glissai la main sous ma couverture et trouvai mon ceinturon avec le pistolet, la lanière pendant à l'extérieur de l'étui. Je me lavai dans la cuvette, me rinçai les yeux avec une solution d'acide borique, passai une serviette sur mes cheveux, coupés si court maintenant qu'il n'y avait plus besoin de brosse ni de peigne, m'habillai et enfilai le pied droit à travers la lanière du pistolet, la remontai et bouclai le ceinturon. Autrefois nous ne portions jamais de pistolets mais maintenant vous enfilez votre pistolet aussi normalement que vous boutonnez votre braguette de pantalon. J'avais deux chargeurs de réserve dans un sac en plastique dans ma poche droite de saharienne et gardais les munitions de rechange dans un large flacon de médicament à bouchon vissé, destiné naguère à des gélules pour le foie. Ce flacon avait contenu cinquante gélules rouge et blanc et renfermait à présent soixante-cinq cartouches à charge creuse. Ngui en avait un sur lui et moi un autre.

Tout le monde aimait le pistolet parce qu'il permettait de tirer des pintades, de petites outardes, des chacals, qui transmettaient la rage, et pouvait tuer des hyènes. Ngui et Mthuka l'aimaient parce qu'il lâchait de petits aboiements aigus comme un jappement de chien, des houppettes de fumée apparaissaient alors devant l'hyène qui courait au ras du sol, et on entendait le ploc ! ploc ! ploc ! mat, et l'hyène ralentissait son galop et se mettait à tourner en rond. Ngui me tendait un chargeur plein qu'il avait pris dans ma poche, je l'enfilais dans le chargeur, il y avait alors une autre

houppette de poussière, puis un ploc ! ploc ! et l'hyène tombait et roulait sur elle-même, les pattes en l'air.

J'allai jusqu'à la clôture pour discuter avec Keiti des dernières nouvelles. Je lui demandai de me suivre dans un coin où nous pourrions parler seuls, et il se mit au repos pour m'écouter avec une expression de vieux sage sceptique, mi-incrédule, mi-amusé.

« Je ne crois pas qu'ils viendront ici, dit-il. Ce sont des Mau-Mau wakamba. Ils ne sont pas idiots. Ils apprendront que nous sommes là.

– Mon seul problème, c'est s'ils viennent. S'ils viennent, où iront-ils ?

– Ils ne viendront pas.

– Pourquoi ça ?

– J'imagine ce que je ferais si j'étais mau-mau. Je ne viendrais pas.

– Mais tu es un Mzee et un homme intelligent. Ces types-là, ce sont des Mau-Mau.

– Tous les Mau-Mau ne sont pas idiots, dit-il. Et ceux-là sont des Wakamba.

– D'accord, dis-je. Mais tous ces types-là se sont fait arrêter quand ils sont allés à la réserve faire de la propagande pour les Mau-Mau. Pourquoi les a-t-on arrêtés ?

– Parce qu'ils ont trop bu et se sont vantés d'être supérieurs à tout le monde.

– Exactement. Et s'ils viennent ici où il y a un Shamba kamba ils voudront boire. Ils voudront manger et ils voudront surtout boire si ce sont les mêmes qu'on a arrêtés pour ivresse.

– Ils ne seront plus les mêmes maintenant. Ils se sont évadés de prison.

– Ils iront là où il y a à boire.

– Probablement. Mais ils ne viendront pas ici. Ce sont des Wakamba.

– Je dois prendre des mesures.

– Oui.

– Je t'informerai de ma décision. Tout est en ordre au camp ? Pas de malade ? Pas de problèmes ?

– Tout est en ordre. Je n'ai pas de problèmes. Le camp va bien.

– Où en est-on, côté viande ?

– Il nous en faudra pour ce soir.

– Du gnou ? »

Il fit lentement signe que non et m'adressa son sourire en balafre.

« Beaucoup n'en mangent pas.

– Combien en mangent ?

– Neuf.

– Que mangent les autres ?

– Impala mzuri.

– Il y a trop d'impalas par ici et j'ai encore droit à deux, dis-je. J'aurai la viande pour ce soir. Mais je veux qu'on l'abatte au coucher du soleil pour la mettre au frais pendant la nuit dans le froid qui vient de la Montagne. Je veux qu'on enveloppe la viande dans une étamine pour que les mouches ne la gâtent pas. Nous sommes des invités, ici, et c'est moi le responsable. Nous ne devons rien gaspiller. Combien de temps leur faudra-t-il pour venir de Machakos ?

– Trois jours. Mais ils ne viendront pas.

– Demande au cuisinier de me préparer un petit déjeuner. »

Je repartis vers la tente-salle à manger, m'assis à la table et pris un livre dans l'une des bibliothèques de fortune confectionnées avec des caisses vides. C'était l'année où l'on publiait tellement de livres sur des gens qui s'étaient évadés des camps de prisonniers en Allemagne et ce livre racontait une

histoire d'évasion. Je le remis en place et en pris un autre. Celui-ci s'intitulait The Last Resorts¹ et je me dis qu'il serait plus distrayant.

Au moment où j'ouvrais le livre au chapitre sur Bar Harbor, j'entendis une voiture arriver à vive allure et, jetant un coup d'œil par l'arrière de la tente qui était ouvert, je vis la Land Rover de la police pénétrer dans le camp sur les chapeaux de roues, soulevant un nuage de poussière qui recouvrit tout, y compris la lessive en train de sécher. La voiture décapotée pila net sur la piste à côté de la tente. Le jeune policier entra, fit un salut martial, et tendit la main. C'était un grand gars blond dont le visage n'annonçait rien de bon.

« Bonjour, Bwana, dit-il en ôtant sa casquette d'uniforme.

– Un petit déjeuner te dirait ?

– Pas le temps, Bwana.

– Que se passe-t-il ?

– Ça y est, Bwana. Cette fois on n'y coupe pas. Quatorze, Bwana. Quatorze enragés !

– Armés ?

– Jusqu'aux dents, Bwana.

– La bande qui s'est évadée de Machakos ?

– Oui. Comment l'avez-vous appris ?

– Le pisteur m'en a informé ce matin.

– Gouverneur », dit-il. C'était un terme de piété filiale dont il usait sans aucun rapport avec le titre de gouverneur de colonie. « Nous devons coordonner de nouveau nos efforts.

– À ton service.

– Vous joueriez ça comment, gouverneur ? Une opération conjointe ?

– C'est ton shauri. Moi je suis juste garde-chasse par intérim.

– Soyez chic, gouverneur. Un petit coup de main à un copain. Le chef de la réserve et vous m'avez déjà dépanné. Par les temps qui courent on doit tous jouer le jeu ensemble. Le jouer à fond !

– Absolument, dis-je. Mais je ne suis pas de la police.

– Mais ça ne vous empêche pas de remplacer ce satané chef ! On coopère. Vous feriez quoi, gouverneur ? Je marche à fond avec vous.

– Je filtrerais, dis-je.

– Pourrais-je avoir un verre de bière ? demanda-t-il.

– Sers-nous une bouteille, je te tiendrai compagnie.

– J'ai la gorge desséchée par la poussière.

– La prochaine fois épargne notre sacrée lessive, dis-je.

– Désolé, gouverneur. Franchement désolé. Mais notre problème me tracassait et je me suis dit qu'il avait plu.

– Avant-hier. C'est sec maintenant.

– Continuez, gouverneur. Donc, vous filtrez.

– Affirmatif, dis-je. On a un Shamba kamba ici.

– Je l'ignorais complètement ! Le chef de district est au courant ?

– Oui, dis-je. Il y a en tout quatre Shamba où on fabrique de la bière.

– C'est illégal !

– Oui, mais tu constateras que c'est souvent le cas en Afrique. Je propose d'affecter un homme à chaque Shamba. Si jamais un de tes gaillards se manifeste, lui me fait passer le mot, j'encercle le Shamba et nous les coinçons.

– Morts ou vifs, dit-il.

– Sans blague, tu es sûr ?

– Sans l'ombre d'un doute, gouverneur. Ils sont prêts à tout.

- On ferait mieux de vérifier.
- Inutile, gouverneur. Parole d'honneur ! Mais comment le Shamba vous renseignera-t-il ?
- En prévision de ce genre d'incident, nous avons organisé une sorte de brigade auxiliaire féminine. Terriblement efficace.
- Bien joué ! Félicitations pour cette initiative. Vous avez beaucoup de recrues ?
- Pas mal. Avec à leur tête une gamine qui n'a pas froid aux yeux. Une vraie fille de l'ombre.
- Pourrais-je la rencontrer ?
- Un peu délicat, avec toi en tenue. Mais je vais y réfléchir.
- La clandestinité, répéta-t-il. J'ai toujours pensé que c'était mon truc. La clandestinité.
- Pourquoi pas ? dis-je. On peut récupérer quelques vieux parachutes et s'entraîner après le grand jeu.
- Pouvez-vous en savoir un peu plus, gouverneur ? Le filtrage, on l'a. La chose me paraît bien pensée. Mais cela ne suffit pas.
- Je garde le gros de mes forces sous la main, mais prêtes à se porter à tout instant sur tous les points sensibles du réseau. Maintenant tu rentres au Boma et tu organises la défense. Ensuite je suggère que tu dresses un barrage routier pendant la journée au virage qui se trouve à environ dix miles d'ici. Repère-le avec ton compteur. Je suggère que tu déplaces ce barrage le soir à l'endroit où on voit la route après le marécage. Te rappelles-tu où nous sommes allés après les babouins ?
- Un souvenir impérissable, Bwana.
- Là-bas, si tu as le moindre problème, j'établis la liaison avec toi. Fais fichtrement attention en tirant la nuit. Il y a beaucoup de circulation dans le secteur.

– On la tient pour nulle !

– Eh bien, on se trompe. Si j'étais toi, j'afficherais un avis sur les trois duka stipulant que le couvre-feu doit être impérativement respecté sur les routes. Cela pourrait t'éviter des ennuis.

– Pouvez-vous me donner des renforts, Bwana ?

– Non, sauf si la situation se détériore. Souviens-toi que j'assume le filtrage. Voici mon plan. Je vais faire un mot que tu pourras téléphoner en passant par Ngong et demander l'avion. De toute façon j'en ai besoin pour autre chose.

– Parfait, Bwana. Me serait-il possible de monter avec vous ?

– Je ne pense pas, dis-je. On a besoin de toi au sol. »

J'écrivis le mot demandant l'avion à n'importe quel moment après le déjeuner le lendemain avec le courrier et des papiers de Nairobi et réservai deux heures de vol sur les lieux.

« Tu ferais mieux d'aller au Boma, dis-je. Et s'il te plaît, petit, n'arrive jamais au camp en jouant les cowboys. Cela fiche de la poussière sur la nourriture, dans les tentes des hommes et sur la lessive.

– Je suis vraiment confus, gouverneur. Cela ne se reproduira plus jamais. Et merci de m'avoir aidé à régler les problèmes d'état-major.

– Je passerai peut-être te voir en ville cet après-midi.

– Cela fera bonne impression. »

Il vida son verre, salua, sortit et entreprit d'appeler son chauffeur d'une voix tonitruante.

Mary entra dans la tente, fraîche et reposée.

« Ce n'était pas le gamin de la police ? Des ennuis ? »

Je la mis au courant au sujet de la bande qui s'était évadée de la prison de Machakos et la suite. Elle réagit avec l'indifférence qui s'imposait.

Comme nous prenions notre petit déjeuner, elle me demanda : « Tu ne crois pas que ce soit affreusement cher de faire venir l'avion maintenant ?

– J'ai besoin du courrier de Nairobi et des câbles s'il y en a. Nous devons vérifier où sont les buffles pour les photos. Ils ont quitté le marécage, c'est sûr. Il faudrait savoir ce qui se passe du côté des Chyulu et l'avion peut m'être utile pour régler cette histoire absurde.

– Je ne peux pas repartir avec lui à Nairobi pour faire les courses de Noël tant que je n'ai pas tué le lion.

– Quelque chose me dit que nous allons l'avoir si nous prenons notre temps et le laissons se reposer et toi aussi. Arap Meina disait qu'il se dirigeait par ici.

– Je n'ai pas besoin de me reposer, dit-elle. Ce n'est pas honnête de dire ça !

– O.K. Je veux le mettre en confiance et l'amener à commettre une erreur.

– Le ciel t'entende. »

Vers quatre heures je convoquai Ngui et lui dis, lorsqu'il se montra, de prendre avec lui Charo, les carabines et un fusil et de dire à Mthuka d'amener la voiture. Mary écrivait des lettres ; je lui annonçai que j'avais demandé la voiture, ensuite Charo et Ngui vinrent sortir les fusils rangés dans leurs housses sous les lits de camp, et Ngui monta le grand .577. Ils faisaient des provisions de cartouches, les comptaient, vérifiaient les balles pour le Springfield et le Mannlicher. C'était la phase initiale du beau rituel de la chasse.

« Qu'allons-nous tirer ?

– On a besoin de viande. Nous allons tenter une expérience dont nous parlions, Pop et moi, pour nous faire la main en vue du lion. Je veux que tu abattes un gnou à vingt mètres. Charo et toi le traquerez.

– Cela m'étonnerait qu'on arrive à l'approcher de si près.

– Va te préparer. Ne mets pas de chandail. Prends-le, tu le passeras si ça

fraîchit au retour. Et remonte tes manches maintenant si tu as dans l'idée de le faire. S'il te plaît, chérie. »

Miss Mary avait la manie, juste avant de presser la détente, de retrousser la manche droite de sa veste de brousse. Quitte à seulement retourner le poignet. Mais cela effrayait un animal à plus de cent mètres.

« Tu sais bien que je ne le fais plus.

– Bravo. Si j'ai parlé du chandail, c'est que tu risques d'avoir un problème avec la crosse.

– D'accord. Mais s'il fait froid le matin où nous trouverons le lion ?

– Je veux seulement voir comment tu tires quand tu n'en as pas. Pour juger de la différence.

– Tout le monde passe son temps à faire des expériences sur moi. Pourquoi ne me laisse-t-on pas tirer et tuer sans faire tant d'histoires !

– On te laisse, chérie. Et pas plus tard que maintenant. »

Nous longeâmes la piste d'atterrissage. Devant nous, à droite, s'étendait la partie accidentée du parc, et dans une prairie j'aperçus deux groupes de gnous en train de paître et un vieux mâle couché non loin d'un bouquet d'arbres. Je le montrai du menton à Mthuka, qui l'avait déjà vu, et lui indiquai avec la main de décrire un large cercle sur la gauche, puis de revenir à un endroit où les arbres nous cacheraient.

Je fis signe à Mthuka d'arrêter la voiture et Mary descendit, puis Charo après elle, portant une paire de jumelles. Mary avait sa Mannlicher 6,5, et quand elle fut à terre, elle souleva le levier d'armement, le ramena en arrière, bascula la culasse, vérifia que la cartouche était engagée dans la chambre, la referma et remit la sûreté.

« Et maintenant, je fais quoi ?

– As-tu vu le vieux mâle couché ?

– Oui. J'en ai aperçu deux autres en train de paître.

– Va voir avec Charo jusqu'où vous pouvez approcher ce vieux mâle. Vous êtes à bon vent et vous devriez pouvoir aller jusqu'aux arbres. Tu vois la partie de terrain dégagée ? »

Le vieux gnou était couché, noir et étrange avec son énorme tête aux cornes à la courbure basse, largement ouvertes, et sa crinière inquiétante. Comme Charo et Mary se rapprochaient du bouquet d'arbres, le gnou se remit sur ses pattes. Il avait l'air encore plus incongru, et dans la lumière il semblait d'un noir intense. Il n'avait pas vu Mary ni Charo, et il se trouvait de flanc par rapport à eux et regardait dans notre direction. C'était vraiment un bel et curieux animal, même si les gnous ne nous étonnaient plus puisque nous en voyions tous les jours. Ce n'était pas une bête imposante, mais un animal sauvage absolument extraordinaire, et je prenais un plaisir immense à le regarder et à observer l'approche lente et parallèle de Charo et Mary, courbés tous les deux.

Mary avait atteint la limite des arbres et pouvait tirer maintenant, et nous vîmes Charo s'agenouiller et Mary lever sa carabine et incliner la tête. Nous entendîmes la détonation et le bruit presque simultané de la balle frappant l'os et vîmes la masse noire du vieux mâle se soulever et retomber lourdement sur le flanc. Les autres gnous s'enfuirent dans un galop bondissant et nous fonçâmes avec un rugissement de moteur vers Mary et Charo et la masse noire qui faisait une bosse dans la prairie. Mary et Charo étaient à côté du gnou quand nous nous déversâmes tous de la voiture en nous bousculant. Charo était heureux comme un roi et avait sorti son couteau. Tout le monde disait : « Piga mzuri. Piga mzuri sana, Memsahib. Mzuri, mzuri, sana ! »

Je passai mon bras autour des épaules de Mary et dis :

« C'était un coup superbe, chaton, et une belle approche. Maintenant vise juste au bas de l'oreille gauche, par bonté d'âme.

– Ne devrais-je pas le tirer plutôt dans le front ?

– Non, je t'en prie. Juste au bas de l'oreille. »

Elle fit signe à tout le monde de reculer, défit la sécurité, leva la carabine, visa avec soin, inspira un grand coup, souffla, reporta son poids sur son pied gauche décalé vers l'avant et tira une balle qui fit un petit trou exactement à l'endroit où le bas de l'oreille gauche rejoignait le crâne. Les pattes avant du gnou se détendirent lentement et sa tête pivota avec une douceur infinie. Il avait une dignité indéniable dans la mort, et je mis mon bras autour de Mary et la détournai pour l'empêcher de voir Charo insérer le couteau au point précis qui ferait du vieux mâle une nourriture conforme à la loi pour tous les mahométans.

« N'es-tu pas content que je me sois approchée si près et que je l'aie tué proprement, et juste comme il le fallait ? N'es-tu pas un peu fier de ton chaton ?

– Tu as été magnifique ! Tu as fait une approche impeccable, tu l'as tué au premier coup, et il n'a pas eu le temps de voir ce qui lui arrivait et n'a pas souffert du tout.

– J'avoue qu'il paraissait énorme et, oh chéri, il avait presque l'air féroce !

– Chaton, va t'asseoir dans la voiture, prends la Jinny et bois un coup. Je les aide à le charger à l'arrière.

– Viens boire avec moi. Je viens de nourrir dix-huit personnes avec ma carabine, je t'aime, et je veux boire quelque chose. Tu as vu comme nous sommes arrivés près, Charo et moi ?

– Tu l'as magnifiquement traqué. Tu n'aurais pas pu faire mieux. »

La Jinny occupait l'une des deux poches de la vieille cartouchière espagnole. C'était une bouteille d'un demi-litre de Gordon que nous avions achetée chez Sultan Hamid, et elle devait son nom à une autre flasque en argent, dont les soudures latérales avaient fini par lâcher à une altitude excessive pendant une guerre et m'avaient fait croire un instant que j'étais blessé à la fesse. La vieille flasque, désormais légendaire, n'avait jamais été réparée correctement ; adaptée à la forme de la hanche, elle portait le nom d'une jeune fille sur son bouchon d'argent mais pas le nom des combats où

elle avait figuré ni le nom de ceux qui y avaient bu et étaient morts maintenant. Les batailles et les noms auraient couvert les deux faces de la vieille Jinny si on les y avait gravés en minuscules. Mais cette Jinny toute neuve et banale avait quasiment une valeur tribale.

Mary but, je bus, et Mary dit : « Tu sais, l'Afrique est le seul endroit où le gin pur ne paraît pas plus fort que l'eau.

– N'exagérons rien.

– C'était une façon de parler. J'avale une autre gorgée si tu m'y autorises. »

Le gin était en effet très bon et très décapant, il instillait en vous une chaleur agréable et vous rendait heureux, et n'avait rien à voir, à mon sens, avec l'eau. Je tendis l'outre à Mary, et elle but longuement et dit : « L'eau est délicieuse aussi. Ce n'est pas honnête de les comparer. »

Je la laissai, la Jinny à la main, et allai à l'arrière de la voiture dont on avait baissé le hayon pour charger plus facilement le gnou. Nous le hissâmes en un seul tenant pour gagner du temps et pour permettre aux amateurs de viscères de se servir quand on le dépècerait au camp. Tiré et culbuté à l'intérieur, il n'avait aucune dignité et gisait là, l'œil vitreux et le ventre gonflé, la tête dans une position grotesque, sa langue grise sortie, comme un pendu. Ngui, qui, avec Mthuka, avait fait le plus gros du travail pour le monter à bord, enfila son doigt dans le trou d'impact de la balle situé juste au-dessus de l'épaule. Je fis un signe de tête et nous rabattîmes le hayon, sans traîner, et j'empruntai l'outre à Mary pour me rincer les mains.

« Papa, bois un coup, dit-elle. Pourquoi cet air sombre ?

– Je n'ai pas l'air sombre. Mais je boirais bien quelque chose. Tu veux tirer encore ? Il nous faut une Tommy ou un impala pour Keiti, Charo, Mwindi, toi et moi.

– J'aimerais avoir un impala. Mais je ne veux plus tirer pour aujourd'hui. Franchement, j'aimerais autant. Je ne veux pas gâcher ça. Je tire exactement où je veux maintenant.

– Où l'as-tu visé, chaton ? » demandai-je, bien que la question m'en coutât. Je bus un coup tout en la posant pour qu'elle parût aller de soi et pas d'un naturel trop forcé.

« Au défaut de l'épaule. Exactement au défaut de l'épaule. Tu as vu le point d'impact. »

Il y avait eu une grosse goutte de sang qui avait roulé depuis le trou minuscule au sommet de l'épine dorsale, qui avait roulé jusqu'au défaut de l'épaule et s'était arrêtée juste là. Je l'avais vue lorsque l'étrange antilope noire gisait dans l'herbe, l'avant du corps encore en vie mais immobile, et l'arrière absolument mort.

« Bravo, chaton, dis-je.

– Je garde la Jinny, dit Mary. Je n'ai plus besoin de tirer. Je suis si heureuse de l'avoir tiré comme tu voulais ! Quel dommage que Pop n'ait pas été là aussi ! »

Mais Pop n'était pas là et, à bout portant, elle l'avait touché quatorze pouces plus haut que le point qu'elle visait, tuant l'animal d'une balle qui l'avait atteint avec précision à la moelle épinière. De sorte que le problème était loin d'être résolu.

Nous remontions maintenant le parc contre le vent, le soleil dans le dos. J'aperçus devant nous les taches fessières blanches et carrées des gazelles de Grant et les queues des gazelles de Thomson fouettant l'air tandis qu'elles brouaient, s'enfuyant d'un bond à l'approche de la voiture. Ngui savait à quoi s'en tenir et Charo aussi. Ngui se retourna vers Charo et dit : « Jinny. »

Charo lui passa la gourde par-dessus le dos du siège, entre le fusil et la carabine posés à la verticale dans le ratelier. Ngui dévissa le bouchon et me la tendit. J'avalai une gorgée et elle n'avait absolument pas le goût de l'eau. Je ne buvais jamais quand nous chassions le lion avec Mary, pour garder la tête froide, mais le gin me détendait et nous nous sentions tous crispés depuis le gnou, sauf le porteur qui était heureux et fier. Miss Mary était heureuse et fière aussi.

« Il veut que tu leur fasses le grand jeu, dit-elle. Vas-y, Papa. S'il te plaît, le grand jeu.

– O.K., dis-je. Un dernier coup pour le grand jeu. »

Je saisis la Jinny et Ngui secoua la tête. « Hapana, dit-il. Mzuri. »

Devant nous, dans la clairière suivante, deux Tommies mâles broutaient. Les deux avaient de belles têtes, d'une longueur exceptionnelle et symétriques, et leurs queues battaient l'air tandis qu'ils broutaient vite et avec ardeur. Mthuka indiqua d'un signe de tête qu'il les avait vus et plaça la voiture de façon à couvrir mon approche lorsqu'il s'arrêterait. J'éjectai deux cartouches de la Springfield et introduisis deux balles, basculai la culasse, sortis de la voiture et me dirigeai vers les buissons épais d'un air indifférent. Je ne me baissai pas car la brousse suffisait à me couvrir, et j'en étais venu à la conclusion que lorsque vous traquez le gibier, et qu'il y en a en quantité, il valait mieux marcher normalement et sans avoir l'air de le remarquer. Sinon, vous risquiez d'alarmer d'autres animaux qui pouvaient vous voir et alerter l'animal qui vous intéressait. Me rappelant que Miss Mary m'avait prié de leur faire le grand jeu, je levai doucement la main gauche et la plaquai sur le côté de mon cou. Ceci pour indiquer l'endroit que j'essaierais de toucher et que seul ce point m'intéressait. Personne ne peut garantir la justesse de son coup sur un animal d'aussi petite taille qu'une Tommy alors qu'il peut s'enfuir. Mais si je visais correctement, ce serait bon pour le moral, et sinon, c'est que le coup était manifestement impossible.

C'était agréable de marcher à travers les hautes herbes ponctuées de fleurs blanches et j'avançai calmement, le dos voûté, le fusil derrière moi près de la jambe droite, le canon pointé vers le bas. En progressant je ne pensais à rien du tout, sauf à la matinée qui s'annonçait belle et à la chance d'être en Afrique. J'avais atteint la lisière des buissons, à droite, et j'aurais dû m'accroupir et ramper mais il y avait trop d'herbe et trop de fleurs, je portais des lunettes et j'étais trop vieux pour ramper. De sorte que j'ôtai la sûreté, le doigt sur la détente pour ne pas risquer de faux coup, soulevai le doigt puis le

remis en place silencieusement, réglai l'angle de la hausse, puis fis un pas, laissant les derniers buissons sur ma droite.

Les deux mâles détalèrent prestement au moment où je levai mon fusil. Le plus éloigné avait la tête tournée dans ma direction quand je m'avançai à découvert. Ils filèrent avec leurs petits sabots dans un galop bondissant. J'ajustai le second, reportai le poids du corps sur mon pied gauche placé en avant, suivis l'animal dans la mire et le dépassai d'un même mouvement coulé, et pressai la détente quand la carabine le précéda. Il y eut le recul, la détonation sèche, et au moment où j'engageai la seconde balle je vis ses quatre pattes raidies dans la détente du bond, son ventre blanc, et puis les pattes s'abaissèrent lentement. Je m'approchai, espérant ne pas l'avoir touché au train et brisé, ni atteint par mégarde à la moelle épinière, ou frappé à la tête, et j'entendis la voiture qui arrivait. Charo sauta à terre, couteau à la main, courut jusqu'à la Tommy et s'arrêta, attendant.

J'arrivai à sa hauteur et dis : « Halal.

– Hapana », fit Charo, et il effleura les tristes yeux morts de la pointe de son couteau.

« Halal quand même.

– Hapana », répéta Charo. Je ne l'avais jamais vu pleurer et il était à deux doigts de le faire. C'était une crise de conscience et il était âgé et pieux.

« C'est bon, dis-je. Saigne-le, Ngui. »

Tout le monde était resté très silencieux, à cause de Charo. Il revint à la voiture et il n'y eut plus que nous, les non-croyants. Mthuka me serra la main et se mordit les lèvres. Il pensait à son père privé de viande de gazelle. Ngui riait mais essayait de ne pas le montrer. Le porteur de Pop, que celui-ci nous avait laissé, avait un visage de lutin, rond et très brun. Il porta la main à sa tête en signe de chagrin. Puis se frappa le cou. Le porteur nous regardait d'un air réjoui et idiot, heureux d'accompagner des chasseurs.

« Où l'as-tu touché ? demanda Mary.

– Au cou, j'en ai peur. »

Ngui lui montra le trou et Mthuka, le porteur et lui soulevèrent la Tommy et la jetèrent à l'arrière de la voiture.

« Cela ressemble un peu trop à de la sorcellerie, dit Mary. Quand j'ai parlé de grand jeu, je ne voulais pas dire à ce point-là. »

Nous rentrâmes au camp, roulant doucement pour déposer Miss Mary sans soulever de poussière.

« C'était un après-midi de rêve, dit-elle. Merci à tous. Vraiment merci. »

Elle se dirigea vers sa tente où Mwindi avait sûrement gardé l'eau au chaud pour la verser tout de suite dans la baignoire de brousse et j'étais heureux que son coup la rendît heureuse et je ne doutais pas, soutenu par la Jinny, que nous allions résoudre tous les problèmes et qu'on n'avait rien à faire d'un léger décalage de quatorze pouces vers le haut sur un lion à vingt-cinq mètres. Mais alors rien du tout. La voiture repartit, en douceur, vers le périmètre réservé à l'abattage et à l'écorchage. Keiti fit son apparition, suivi des autres, je descendis et dis : « Memsahib a tiré un gnou, un coup magnifique.

– Mzuri », dit Keiti.

Nous laissâmes les phares de la voiture allumés pour le dépeçage du gibier. Ngui avait mon meilleur couteau et aidait l'écorcheur, qui s'était mis au travail, accroupi à côté du gnou.

Je m'approchai, tapotai l'épaule de Ngui et le pris à l'écart dans l'ombre. Il portait toute son attention sur le dépeçage mais il comprit et quitta aussitôt l'éclat des phares.

« Prends un bon morceau d'échine pour le Shamba », dis-je. Je dessinai du doigt le morceau en question sur son dos.

« Ndio, dit-il.

– Enveloppe-le dans un morceau de panse quand on l'aura nettoyée.

– Bien.

– Donne-leur un beau morceau de viande ordinaire.

– Ndio. »

Je voulais donner plus de viande mais je savais que cela ne se faisait pas et j'imposai silence à ma conscience en me disant qu'on en aurait besoin pour les opérations des deux jours suivants, et en y repensant je dis à Ngui : « Mets aussi beaucoup de bas morceaux pour le Shamba. »

Puis je m'éloignai de la lumière des phares et allai jusqu'à l'arbre dans l'ombre juste à côté du feu du mess, où la veuve, son petit garçon et Debba attendaient. Elles portaient leurs robes de couleurs vives, à présent délavées, et elles s'appuyaient contre l'arbre. Le petit garçon se précipita vers moi et dans son ardeur m'expédia un grand coup de tête dans l'estomac, et je lui embrassai le sommet du crâne.

« Comment ça va, la veuve ? » demandai-je.

Elle secoua la tête.

« Jambo, tu », dis-je à Debba. Je l'embrassai sur le sommet de la tête elle aussi et elle se mit à rire, et je passai la main sur son cou et sa tête, caressant cette beauté proche et drue, et elle me donna deux coups de tête à la hauteur du cœur et je lui embrassai la tête à nouveau. La veuve était très tendue et elle dit : « Kwenda na Shamba », ce qui signifiait « allons au village ». Debba ne dit rien. Elle avait perdu sa charmante impudence kamba et je caressai sa tête baissée, et elle était délicieuse sous ma main, j'effleurai les endroits secrets derrière ses oreilles, et elle leva les mains à la dérobee et effleura mes plus terribles cicatrices.

« Mthuka va vous ramener en voiture, dis-je. Il y a de la viande pour la famille. Je ne peux pas venir. Jambo, tu », dis-je encore, ce qui est la chose la plus brutale et la plus tendre qu'on puisse dire et met un point final à la conversation.

« Quand viendras-tu ? demanda la veuve.

- Un de ces jours. Quand mes fonctions l'exigeront.
- Irons-nous à Laitokitok avant la Naissance du Bébé Jésus ?
- Sûrement, dis-je.
- Kwenda na Shamba, dit Debba.
- Mthuka va vous conduire.
- Tu viens.

– No hay remedio », dis-je. C'était l'une des premières expressions que je lui avais apprises en espagnol et elle le disait maintenant en s'appliquant. Je ne connaissais rien de plus triste en espagnol et je pensais qu'il valait sans doute mieux pour elle l'apprendre sans tarder. Elle croyait que cela faisait partie de ma religion, dont on l'instruisait, puisque je ne lui avais pas expliqué le sens, sinon que c'était une expression qu'elle devait connaître. « No hay remedio », dit-elle, très fière.

« Tu as de belles mains vigoureuses », lui dis-je en espagnol. C'était une de nos premières plaisanteries et j'avais fait attention à bien traduire. « Tu es la reine des ngomas.

– No hay remedio », fit-elle d'un ton modeste. Puis elle dit dans le noir, très vite : « No hay remedio no hay remedio no hay remedio.

– No hay remedio, tú. Prends la viande et rentre chez toi. »

Cette nuit-là, tandis que j'écoutais les hyènes discuter et se quereller autour des déchets de viande et regardais la lueur du feu à travers la porte de la tente, je pensais à Mary, profondément endormie maintenant et heureuse d'avoir bien approché et tué le gnou d'un coup impeccable et me demandais où se trouvait le grand lion et ce qu'il faisait dans l'obscurité. Je me dis qu'il allait tuer à nouveau en descendant au marécage. Puis je pensai au Shamba et qu'il n'y avait pas de remède ni de solution. J'étais plein de remords d'avoir tissé des liens avec le Shamba mais no hay remedio et peut-être n'était-ce jamais arrivé. Je n'avais rien déclenché. Cela s'était fait tout seul. Ensuite je repensai encore un peu au lion et aux Mau-Mau kamba, et qu'il faudrait

s'attendre à les voir arriver à partir du lendemain après-midi. Et puis, pendant un moment, tous les bruits de la nuit se turent. Tout le monde s'était interrompu et je me dis bon Dieu ce sont sans doute les Mau-Mau kamba et je m'étais laissé surprendre, et je saisis la Winchester que j'avais chargée à chevrotines et écoutai la bouche ouverte pour mieux entendre, sentant mon cœur battre à grands coups. Puis les bruits reprirent et j'entendis un léopard tousser au loin près du cours d'eau. C'était le même bruit que la corde de do d'une basse touchée par une râpe de maréchal-ferrant. Il toussa de nouveau, à la recherche d'une proie, et toute la nuit se mit à jaser à son sujet et je remis le fusil sous ma jambe et commençai à m'endormir, me sentant fier de Miss Mary et l'aimant, fier de Debba et tenant infiniment à elle.

¹ « Les dernières stations de villégiature ». Bar Harbor est une station de l'île de Mount Desert, au large du Maine. (N.d.T.)

CHAPITRE III

Je me levai à l'aube et partis en direction de la tente du cuisinier et de la clôture. Comme Keiti faisait toujours tout dans les règles, nous procédâmes à une inspection très militaire du camp et je vis que rien ne le tracassait. On avait suspendu notre viande enveloppée dans une étamine, et il y restait largement de quoi nourrir les hommes pendant trois jours. Les lève-tôt en faisaient rôtir des morceaux sur des brochettes. Nous récapitulâmes le plan d'interception des Mau-Mau au cas où ils se dirigeraient vers l'un des quatre Shamba.

« Le plan est bon mais ils ne viendront pas, dit-il.

– As-tu entendu le silence, avant le léopard, cette nuit ?

– Oui », dit-il, et il sourit. « Mais c'était un léopard.

– Tu n'as pas cru que cela pouvait être ces types ?

– Si. Mais ce n'étaient pas eux.

– Parfait, déclarai-je. Peux-tu dire à Mwindi de me rejoindre près du feu ? »

Je m'assis près du feu qu'on avait fait reprendre en accolant les extrémités non consumées des bûches et en rajoutant un peu de broussailles sur les cendres, et je bus mon thé. Il avait eu le temps de refroidir et Mwindi arriva avec une nouvelle théière pleine. Il se montrait aussi stylé et respectueux des règles que Keiti et avait le même sens de l'humour sauf que le sien était plus lesté que celui de Keiti. Mwindi parlait l'anglais et le comprenait mieux qu'il ne le parlait. C'était un vieux bonhomme et il ressemblait à un Chinois au visage étroit, très noir. Il conservait toutes mes clés et était chargé de la tente, faisant les lits, apportant les baignoires, s'occupant de la lessive et du nettoyage des bottes, apportant le premier thé du matin, et il gardait aussi

mon argent et tout l'argent dont je m'étais muni pour la bonne marche du safari. Cet argent était enfermé dans la cantine en fer et il gardait les clés. Il aimait qu'on lui fit confiance comme on faisait confiance aux gens au bon vieux temps. Il m'apprenait le kamba, mais pas le kamba que m'enseignait Ngui. D'après lui, Ngui et moi avons une mauvaise influence l'un sur l'autre mais il était trop vieux et trop blasé pour se laisser troubler par quoi que ce soit sauf quand on le gênait dans son travail. Son travail lui plaisait, il aimait les responsabilités, et il avait organisé un safari au rythme de vie ordonné et agréable.

« Bwana veut quelque chose ? » demanda-t-il, au garde-à-vous, l'air digne et morose.

« Nous avons trop de fusils et trop de munitions au camp, dis-je.

– Personne sait, fit-il. Tu l'apportes caché de Nairobi. Personne voit rien à Kitanga. Nous le transportons toujours caché. Personne voit. Personne sait. Tu dors toujours le pistolet contre ta jambe.

– Je sais. Mais si j'étais mau-mau, j'attaquerais ce camp pendant la nuit.

– Si tu étais mau-mau, beaucoup de choses arriveraient. Mais tu n'es pas mau-mau.

– D'accord. Mais si tu n'es pas dans la tente, il faut y mettre quelqu'un d'armé et de responsable.

– S'il te plaît, Bwana, fais-les monter la garde dehors. Je ne veux personne dans la tente. La tente, je suis responsable.

– Ils resteront dehors.

– Bwana, ils doivent traverser une plaine à découvert pour arriver au camp. Tout le monde les verrait.

– Ngui et moi avons traversé le camp de bout en bout à Fig Tree à trois reprises et personne ne nous a vus.

– Je t'ai vu.

– Sans blague ?

– Deux fois.

– Pourquoi n'as-tu rien dit ?

– Je n'ai pas à dire tout ce que je vous vois faire, Ngui et toi.

– Merci. En tout cas, tu es prévenu pour la garde. Si la Memsahib et moi sommes partis et que tu quittes la tente, tu appelles le garde. Si la Memsahib est seule ici et que tu n'es pas là, tu appelles le garde.

– Ndio, dit-il. Tu ne bois pas le thé ? Il refroidit.

– Ce soir j'installe des pièges autour de la tente et nous laisserons une lampe-tempête sur l'arbre là-bas.

– Mzuri. Nous ferons aussi un très grand feu. Keiti envoie chercher du bois maintenant, comme cela le chauffeur du camion sera libre. Il va dans un des Shamba. Mais les gens qu'ils disent venir ici ne viendront pas.

– Comment peux-tu l'affirmer ?

– Parce que c'est idiot de venir dans un piège et que ce ne sont pas des idiots. Ce sont des Mau-Mau wakamba. »

Je restai assis près du feu avec la théière pleine et la bus lentement. Les Massaï étaient un peuple de pasteurs et de guerriers. Pas de chasseurs. À la différence des Wakamba, les meilleurs chasseurs et pisteurs que j'aie connus. Or leur gibier avait été décimé par les Blancs et par eux-mêmes sur leur réserve et ils ne pouvaient plus chasser que dans les réserves massaï. Leur propre réserve était surpeuplée et cultivée à l'excès, et lorsqu'il ne pleuvait pas il n'y avait pas de pâturages pour le bétail et les récoltes étaient perdues.

Tout en buvant mon thé, je me disais que le clivage, un clivage amical, au camp, mais un clivage d'esprit et d'apparence, ne séparait pas les âmes pieuses et les mécréants, ni les bons et les méchants, ni les anciens et les nouveaux, mais essentiellement les chasseurs actifs et les guerriers, et les autres. Keiti avait été un combattant, un soldat, un grand chasseur et pisteur, et c'est lui qui maintenait l'unité du fait de son immense expérience, savoir et

autorité. Mais Keiti appartenait à l'ancienne tradition, possesseur de beaucoup de biens et de terrains, et par les temps qui couraient les conservateurs avaient un rôle difficile. Les jeunes, qui avaient été trop jeunes pour la guerre, et qui n'avaient jamais appris à chasser parce qu'il ne restait plus de gibier sur leur territoire, et qui étaient des garçons trop droits et inexpérimentés pour devenir des braconniers et n'avaient pas appris à voler le bétail, respectaient Nguï et les mauvais sujets qui avaient tiré leur épingle du jeu en Abyssinie et de nouveau en Birmanie. Ils étaient complètement de notre bord, hormis leur fidélité farouche à Keiti, à Pop et à leur travail. Nous ne tentions pas de les recruter, de les convertir ou de les corrompre. Ils étaient tous bénévoles. Nguï m'avait tout raconté et se fiait à moi, et en faisait une affaire de loyauté tribale. Je savais que nous autres, les Wakamba chasseurs, avions fait un long bout de chemin ensemble. Mais assis là, buvant le thé, et regardant les arbres jaunes et verts changer de couleur à mesure que le soleil les touchait, je réfléchissais à tout le chemin que nous avions fait. Je finis le thé, allai jusqu'à la tente et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Mary avait bu son premier thé du matin et la tasse vide s'attardait sur la soucoupe à l'endroit où la moustiquaire pendait à présent sur le tapis de sol, à côté du lit de camp. Elle s'était rendormie, et son visage légèrement hâlé et ses magnifiques cheveux blonds en désordre reposaient sur l'oreiller. Ses lèvres étaient tournées vers moi, et alors que je la regardais dormir, profondément ému comme toujours par son beau visage, elle sourit doucement dans son sommeil. Je me demandai à quoi elle rêvait. Puis je pris le fusil sous les couvertures de mon lit et l'emportai dehors pour le décharger. Ce matin-là Mary aurait encore sa ration de sommeil.

J'allai à la tente-salle à manger pour dire à Nguili, qui rangeait, ce que je voulais comme petit déjeuner. C'était un croque-monsieur avec un œuf frit à point, du jambon et du bacon, et des rondelles d'oignon cru. S'il restait des fruits, j'en prendrais volontiers et je souhaitais d'abord une bouteille de Tusker.

G.C. et moi buvions toujours de la bière au petit déjeuner sauf si nous chassions le lion. La bière au petit déjeuner ou avant était un plaisir des dieux

mais ralentissait vos réflexes, peut-être d'un millième de seconde. En revanche, elle faisait paraître les choses sous un meilleur jour lorsqu'elles laissaient à désirer, et elle vous faisait un bien fou si vous aviez veillé trop tard et que votre estomac protestait.

Nguili décapsula la bouteille de bière et remplit un verre. Il adorait servir la bière, veillant à laisser la mousse monter jusqu'à ras bord et s'immobiliser au-dessus du verre sans déborder. Il était très beau, presque aussi beau qu'une fille sans être efféminé du tout, et G.C. lui demandait régulièrement pour le taquiner s'il s'épilait les sourcils. Cela n'aurait rien eu d'étonnant car une des grandes distractions des peuples primitifs consiste à rectifier sans cesse leur aspect physique, et sans qu'il s'agisse le moins du monde d'homosexualité. Mais G.C. le taquinait trop, d'après moi, et comme il était timide, chaleureux et très dévoué, un excellent serveur de mess qui vénérât les chasseurs et les boxeurs, nous l'emmenions chasser avec nous quelquefois. Tout le monde se moquait un peu de lui à cause de son émerveillement fabuleux devant les animaux et de son ingénuité. Mais il se formait à chaque expédition, et nous le taquinions tous avec affection. Toute blessure ou catastrophe non invalidante ni mortelle nous paraissait du plus haut comique, et c'était dur à vivre pour ce garçon doux et affectueux. Il rêvait d'être un guerrier et un chasseur, au lieu de quoi il se retrouvait apprenti cuisinier et serveur de mess. Pendant la parenthèse que nous vivions cette année-là et où nous étions tous si heureux, un de ses grands plaisirs, puisque la loi tribale ne l'autorisait pas encore à boire, consistait à servir de la bière à ceux qui avaient le droit d'en consommer.

« As-tu entendu le léopard ? lui demandai-je.

– Non, Bwana, je dors trop fort. »

Il partit chercher le croque-monsieur qu'il avait crié au cuisinier de préparer et revint prestement me resservir une bière.

Msembi, l'autre serveur du mess, était grand, beau et fruste. Il portait toujours sa longue tunique verte de serveur avec l'air de participer à un bal costumé. Cela à cause de sa chéchia qu'il posait en biais, et il avait une façon

de tripoter sa tunique qui montrait que, tout en la respectant comme symbole de sa fonction, son petit côté comique ne lui échappait pas. Étant seuls, Mary et moi, nous n'avions pas besoin de deux serveurs mais le cuisinier repartait sous peu visiter les siens et porter les salaires des hommes à leurs familles, et pendant son absence Msembi ferait la cuisine. Comme tout le monde sauf moi il détestait l'informateur, et ce matin-là, lorsque celui-ci apparut devant la tente du mess et émit un toussotement discret, il me lança un regard entendu, fit une courbette les yeux mi-clos, et tous deux sortirent.

« Entre, l'informateur, dis-je. Du nouveau ?

– Jambo, mon frère », fit l'informateur. Il était entortillé dans son châle et il ôta son feutre. « Il y a un homme qui vient de plus loin que Laitokitok et veut te voir. Il prétend que les éléphants ont détruit son Shamba.

– Tu le connais ?

– Non, mon frère.

– Envoie-le-moi. »

Le propriétaire du Shamba arriva et s'inclina dans l'entrée.

« Bonjour, monsieur. »

Je vis qu'il avait la coupe de cheveux mau-mau à la mode en ville, la raie sur le côté et tracée d'un coup de rasoir. Mais cela ne voulait peut-être rien dire.

« Alors, ces éléphants ? demandai-je.

– Ils sont venus cette nuit et ont saccagé mon Shamba, dit-il. Je crois que tu es chargé de les surveiller. Je voudrais venir avec toi ce soir et en tuer un pour les éloigner. »

Et laisser le camp sans surveillance et toute cette ânerie continuer de plus belle, pensai-je. « Merci d'avoir signalé la présence des éléphants, dis-je. Un avion arrive d'une minute à l'autre et nous t'emmènerons avec nous en reconnaissance pour constater les dommages subis par ton Shamba et tenter

de localiser les éléphants. Tu nous montreras ton Shamba et l'étendue exacte des dégâts.

– Mais je n'ai jamais pris l'avion, monsieur.

– Tu le prendras aujourd'hui. Et tu verras comme c'est intéressant et instructif.

– Mais je n'ai jamais pris l'avion, monsieur ! Et je risque d'être mal.

– Malade, dis-je. Pas mal. Il faut respecter la langue anglaise. On dit malade. Mais on te donnera des sacs en papier. Cela ne t'intéresse pas de voir ton terrain d'en haut ?

– Si, monsieur.

– Ce sera passionnant. Ce sera presque comme si tu avais une carte de ton domaine. Tu auras une connaissance de sa topographie et de ses contours impossible à acquérir autrement.

– Oui, monsieur », dit-il. Je me sentais un peu minable mais il y avait la coupe de cheveux et le camp renfermait assez de matériel intéressant pour justifier une incursion, et si Arap, Ngui et moi nous laissions attirer à l'extérieur avec une histoire d'éléphants à dormir debout, on l'investirait sans peine.

Il fit alors une nouvelle tentative sans savoir qu'à chaque récurrence il aggravait un peu plus son cas.

« Je ne crois vraiment pas devoir monter en avion, monsieur.

– Écoute, dis-je. Tout le monde ici l'a fait ou a souhaité le faire. On t'offre le privilège de voir ton pays d'en haut. N'as-tu jamais envié les oiseaux ? N'as-tu jamais eu envie d'être un aigle ni même un faucon ?

– Non monsieur, dit-il. Mais aujourd'hui je volerai. »

Sur quoi je me dis, même s'il est notre ennemi ou un escroc ou veut tout simplement qu'on tue un éléphant pour la viande, il a pris une décision sage et digne. Je sortis et dis à Arap Meina que cet individu était en état d'arrestation,

et de ne pas l'en informer mais de le surveiller de près et de ne pas le laisser sortir du camp ni fouiner dans les tentes et que nous le prenions avec nous dans le ndege.

« Il est sous bonne garde, dit Arap Meina. Pourrai-je voler aussi ?

– Non. Tu as eu ton content la dernière fois ! Aujourd'hui c'est Ngui. »

Ngui sourit aussi et dit : « Mzuri sana.

– Mzuri », répliqua Arap avec une grimace. Je lui dis que j'emmenais le propriétaire du Shamba et je demandai à Ngui d'aller vérifier la manche à air et éloigner au besoin les animaux de la piste d'atterrissage créée avec les moyens du bord dans la prairie.

Mary sortit de la tente et se dirigea vers la tente du mess dans sa tenue de brousse fraîchement lavée et repassée par Mwindi à son intention. Elle semblait fraîche et dispose et remarqua que j'avais bu de la bière avant le petit déjeuner ou encore avant.

« Je croyais que cela t'arrivait seulement lorsque G.C. était là, dit-elle.

– Non. J'en prends souvent le matin avant que tu sois réveillée. Pour l'instant je n'écris pas, et c'est le seul moment de la journée où il fasse frais.

– As-tu découvert quelque chose de nouveau sur le lion, avec tous les gens qui étaient là, à discuter ?

– Non. Pas de nouvelles du lion. On ne l'a pas entendu cette nuit.

– Toi, on t'a entendu, dit-elle. Tu parlais à une fille qui n'était pas moi. C'était quoi, cette chose pour laquelle il n'y avait pas de remède ?

– Je suis désolé d'avoir parlé en dormant.

– Tu parlais en espagnol, dit-elle. Tu répétais tout le temps qu'il n'y avait pas de remède.

– Sans doute qu'il n'y en avait pas. Je regrette de ne pas me rappeler le rêve.

– Je ne t'ai jamais demandé de m'être fidèle dans tes rêves. Bon, ce lion, on le chasse ?

– Chérie, qu'est-ce qui ne va pas ? Nous avons décidé de ne pas chasser le lion même s'il descendait. De le laisser tranquille et de le mettre en confiance.

– Comment sais-tu qu'il ne prendra pas le large ?

– Il est malin, chérie. Il s'éloigne toujours après avoir tué du bétail. Mais il reprend confiance après avoir tué du gibier. J'essaie de me mettre dans sa tête et d'imaginer.

– Tu devrais peut-être te mettre un peu dans la tienne.

– Chérie, dis-je. Si tu demandais ton petit déjeuner ? Il y a du foie de gazelle au bacon. »

Elle appela Nguili et lui demanda son petit déjeuner fort aimablement.

« Pourquoi souriais-tu en dormant après avoir pris ton thé ?

– Oh, c'était mon merveilleux rêve. Je rencontrais le lion et il était un amour, et si cultivé et si courtois. Il avait fait Oxford, disait-il, et il parlait quasiment avec l'accent de la BBC. J'étais sûre de l'avoir déjà rencontré ailleurs, et puis soudain il me dévorait !

– Les temps sont durs, remarquai-je. Je parie qu'il t'a vue sourire avant de t'avalier.

– Sans doute, dit-elle. Désolée d'avoir été de mauvaise humeur. Il m'a dévorée si brusquement ! Il ne m'avait manifesté aucune animosité. Il ne rugissait pas ni rien comme le lion de Magadi. »

Je l'embrassai, et sur ce Nguili apporta deux adorables petites tranches de foie légèrement poêlées recouvertes de bacon fermier, des pommes de terres grillées, du café et du lait en boîte, et une assiette de compote d'abricots.

« Fais-moi plaisir, prends un morceau du foie au bacon, dit Mary. T'attends-tu à une rude journée, mon chéri ?

– Non, je ne crois pas.

– Pourrai-je voler ?

– Cela m'étonnerait. Mais peut-être si on a le temps.

– Il y a beaucoup de travail ? »

Je lui racontai ce que nous avions à faire et elle me dit : « Je suis vraiment désolée de m'être levée du mauvais pied. Sans doute cette histoire de lion qui me dévorait. Prends le foie et le bacon et finis la bière, mon chéri, et détends-toi le temps que le ndege arrive. Rien n'en est au stade du no hay remedio. Et ne te mets jamais cela dans la tête, même en dormant.

– Et toi, ne te mets jamais dans la tête que le lion te dévore.

– Cela ne m'arrive jamais dans la journée. Je ne suis pas ce genre de fille.

– Je ne suis pas le genre de type no hay remedio, honnêtement.

– Si. Tu l'es un peu. Mais tu es plus heureux maintenant que lorsque je t'ai connu, non ?

– Je suis vraiment heureux avec toi.

– Et sois heureux de tout le reste aussi. Seigneur, quelle joie de revoir Willie !

– Il est en bien meilleure forme que nous.

– Mais nous pouvons essayer de nous sentir mieux », dit Mary.

Nous ne savions pas à quel moment l'avion allait arriver ni même s'il viendrait à coup sûr. Il n'y avait pas eu de confirmation du message envoyé par le jeune policier mais j'attendais l'avion à partir d'une heure de l'après-midi, encore que, si la météo se gâtait au-dessus des Chyulu ou sur le flanc est de la Montagne, Willie pût arriver plus tôt. Je me levai pour jeter un coup d'œil au temps. C'était un peu nuageux sur les Chyulu mais la Montagne se présentait bien.

« J'aimerais bien voler aujourd'hui, dit Mary.

– Tu voleras tant que tu voudras, chérie. Aujourd'hui, c'est juste un travail de routine.

– Mais je survolerai les Chyulu ?

– Promis. Nous irons où tu voudras.

– Quand j'aurai tué le lion, j'aimerais aller en avion à Nairobi faire les courses de Noël. Ensuite je veux être rentrée à temps pour m'occuper de l'arbre et le décorer. Nous en avons repéré un superbe avant d'être dérangés par ce fichu rhinocéros. Il sera de toute beauté mais je dois d'abord acheter toutes les décorations et les cadeaux pour tout le monde.

– Quand nous aurons tué le lion, Willie peut descendre avec le Cessna, tu verras les Chyulu et nous remonterons jusqu'au sommet de la Montagne si tu veux, nous vérifierons que tout est en ordre, et ensuite tu repartiras à Nairobi avec lui.

– Sommes-nous vraiment assez en fonds pour cela ?

– Pas de problème.

– Je veux que tu apprennes et que tu saches tout sur tout, de façon à ne pas avoir gaspillé l'argent pour rien. Sincèrement, je me moque de ce que tu fais, du moment que cela te réussit. Tout ce que je veux, c'est que tu m'aimes plus que n'importe qui.

– Je t'aime plus que n'importe qui.

– Je sais. Mais, s'il te plaît, ne fais pas de mal aux autres.

– Tout le monde fait du mal aux autres.

– Abstiens-toi. Ce que tu fais m'est égal du moment que tu ne fais pas de mal aux gens et ne gâches pas leur vie. Et ne dis pas no hay remedio. C'est trop facile. Quand tout est fabuleux et que vous inventez toutes vos histoires à dormir debout et vivez tous dans votre monde bizarre, alors c'est juste fabuleux et parfois irrésistible, et je me moque de toi. Je me sens au-dessus de ces absurdités et de l'irréalité. Je t'en prie, tâche de me comprendre, car je suis ton frère aussi. Cet ignoble informateur n'est pas ton frère.

– Il a inventé cette idiotie.

– Et puis soudain l'absurdité devient si réelle que tu as l'impression qu'on te coupe le bras. Qu'on te le coupe pour de vrai. Pas comme si on te le coupait en rêve. Je veux dire vraiment, comme Ngui lorsqu'il utilise un panga. Je sais que Ngui est vraiment ton frère. » Je ne répondis rien.

« Et puis quand tu parles avec tant de rudesse à cette fille. Quand tu parles ainsi, on croirait voir Ngui découper la viande. Ce n'est pas cette vie de rêve que nous avons là, quand tout le monde s'amuse.

– Tu ne t'amuses pas ?

– Je n'ai jamais été si heureuse de ma vie, jamais au grand jamais. Et maintenant que tu as confiance dans ma façon de tirer, je suis vraiment heureuse aujourd'hui, et confiante, sauf que j'espère seulement que cela va durer.

– Cela va durer.

– Mais tu vois ce que je veux dire en disant que tout devient soudain si différent du rêve merveilleux que nous vivons ? De cette impression de vivre un rêve ou les moments les plus merveilleux de quand nous étions tous deux enfants ? Nous qui sommes là avec la Montagne tous les jours plus belle que tout, et vous autres avec vos blagues, et tout le monde qui est heureux ! Tout le monde me manifeste tant d'affection et moi je les aime aussi. Et puis arrive toute cette histoire.

– Je sais, dis-je. Elle fait partie du même tout, chaton. Rien n'est aussi simple qu'à première vue. Je ne suis pas vraiment grossier vis-à-vis de cette fille. C'est simplement une sorte de décorum à respecter.

– S'il te plaît, ne sois jamais grossier envers elle devant moi.

– Promis.

– Ni envers moi devant elle.

– Promis.

– Tu ne vas pas l'emmener faire un tour en avion avec toi, n'est-ce pas ?

– Non, ma chérie. Je t'en donne ma parole.

– Je voudrais tant que Pop soit là ou que Willie arrive !

– Moi aussi », dis-je, et je sortis inspecter de nouveau le temps. C'était un peu plus nuageux sur les Chyulu mais le flanc de la Montagne restait dégagé.

« Vous n'allez pas larguer de l'avion ce propriétaire de Shamba, n'est-ce pas ? Ngui et toi ?

– Grand Dieu, non ! Me croiras-tu si je te dis que je n'y avais même pas pensé ?

– Moi si, quand je t'ai entendu lui parler ce matin.

– Qui va avoir de mauvaises pensées maintenant ?

– Je sais bien que de telles horreurs ne te viendraient pas à l'idée. Mais vous agissez tous sur ces affreux coups de tête comme s'il n'y avait pas de conséquences.

– Ma chérie, je pense beaucoup aux conséquences.

– Mais il y a cette brusquerie bizarre, ce manque d'humanité et les plaisanteries cruelles. La mort est présente dans toutes les plaisanteries. Quand commencera-t-on à retrouver le bonheur d'avant ?

– Tout de suite. Cette absurdité ne va pas s'éterniser. Nous ne pensons pas que ces types viendront ici et ils se feront prendre où qu'ils aillent.

– Je veux que tout redevienne comme tous les matins où nous nous réveillions en sachant que quelque chose de merveilleux allait se produire. Je déteste cette chasse à l'homme.

– Ce n'est pas une chasse à l'homme, chérie. Tu n'en as jamais vu. Cela se passe là-haut, dans le Nord. Ici tout le monde est notre ami.

– Pas à Laitokitok.

– D'accord, mais ces types vont se faire reprendre Ne te fais pas de souci avec toute cette histoire.

– Je me fais seulement du souci à cause de vous tous quand vous vous conduisez mal. Pop ne se conduisait jamais mal.

– Parce que tu crois ça ?

– Je veux parler de votre façon de vous conduire, G.C. et toi. Même Willie et toi vous conduisez mal quand vous êtes ensemble. »

CHAPITRE IV

Je sortis jeter un coup d'œil au temps. Il y avait juste une formation nuageuse au-dessus des Chyulu et le flanc de la Montagne restait dégagé. Comme je les observais je crus entendre l'avion. Et puis j'en fus sûr et criai pour avoir la voiture. Mary sortit, nous montâmes dans la voiture en vitesse, quittâmes le camp et suivîmes les traces de pneus dans l'herbe nouvelle de la prairie jusqu'à la piste d'atterrissage. Le gibier s'enfuyait au trot puis au galop à notre passage. Le camp s'emplit du vrombissement de l'appareil, puis l'avion amorça sa descente, avec son fuselage bleu et argent, ses ailes fines et éclatantes, ses grands volets abaissés, et pendant une minute nous roulâmes presque à sa parallèle avant que Willie, nous souriant à travers le plexiglass au moment où l'hélice nous dépassa, ne posât en douceur l'appareil qui se rengorgea doucement en touchant le sol, comme une grue, puis roula un peu en se rapprochant de nous tandis que l'hélice ralentissait.

Willie ouvrit la porte et sourit : « Salut vous deux ! » Il chercha Mary du regard et dit : « On a eu le lion, Miss Mary ? »

Il parlait avec une voix aux inflexions harmonieuses, cadencées, dont le rythme rappelait celui d'un grand boxeur lorsqu'il attaque et esquive avec des mouvements parfaits, économes. Sa voix avait une douceur très réelle mais je savais qu'elle pouvait vous blesser à mort sans changer de ton.

« Je n'ai pas pu le tuer, Willie ! cria Mary. Il n'est toujours pas descendu !

– Dommage, dit Willie. J'ai quelques bricoles à décharger. Ngui peut me donner un coup de main. Des tonnes de lettres pour vous, Miss Mary. Quelques factures pour Papa. Voilà le courrier ! »

Il me lança la grosse enveloppe en craft et je l'attrapai au vol.

« Content de voir qu'il vous reste un peu de réflexes ! dit Willie. G.C. vous fait ses amitiés. Il arrive. »

Je tendis le courrier à Mary et nous entreprîmes de vider l'avion et de charger les colis et les caisses dans la voiture.

« Attention à ne pas trop forcer sur l'exercice, Papa, dit Willie. Ne vous fatiguez pas. Rappelez-vous que vous vous réservez pour le grand match !

– J'ai entendu dire qu'il était annulé.

– Toujours à l'affiche, dit Willie. Mais je ne débourserais pas un sou pour le voir !

– Quinze partout, fit Mary. Allons plutôt au campi, dit-elle à Willie.

– À vos ordres, Miss Mary », dit Willie. Cette fois il descendit, en chemise blanche aux manches retroussées, short bleu en serge et chaussures de brousse, et sourit amoureusement à Miss Mary en lui prenant la main. Il était joli garçon, avec de beaux yeux rieurs, un visage vif et hâlé et des cheveux brun foncé, timide sans gaucherie. Jamais je n'avais rencontré quelqu'un de si naturel et courtois. Il diffusait cette confiance en soi des grands pilotes. Il était modeste et il faisait le travail qu'il aimait dans le pays qu'il aimait.

Nous ne nous étions jamais posé de questions entre nous, sauf sur les avions et le pilotage. Tout le reste passait pour aller de soi. Sans doute avait-il vu le jour au Kenya car il parlait couramment le swahili et se montrait aimable et compréhensif à l'égard des Africains, mais il ne me vint jamais à l'idée de lui demander où il était né et, pour ce que j'en savais, il pouvait très bien être venu en Afrique étant enfant.

Nous entrâmes dans le camp en roulant au ralenti pour ne pas soulever de poussière et descendîmes de la voiture sous le grand arbre, entre nos tentes et la clôture. Miss Mary partit voir Mbebia, le cuisinier, pour lui demander de préparer tout de suite le déjeuner et Willie et moi nous dirigeâmes vers la tente du mess. J'ouvris une bouteille de bière restée au frais dans le sac en toile accroché à l'arbre et nous servis un verre à chacun.

« Mettez-moi au parfum, Papa », demanda Willie. Je lui racontai.

« Je l'ai aperçu, dit Willie. Le vieil Arap Meina semblait le tenir rudement à l'œil. C'est vrai qu'il a un peu le genre, Papa.

– On inspecte son Shamba. Il a peut-être un Shamba et il a peut-être eu un problème d'éléphants. On repère aussi les éléphants. Cela nous fera gagner du temps, ensuite on le dépose ici et puis on voit en gros l'autre problème. J'emmène Ngui. S'il y a des éléphants et qu'il faut régler la question, Meina connaît le pays comme sa poche et on avisera, lui, Ngui et moi, et Ngui et moi aurons reconnu le terrain.

– Cela me paraît bien vu, dit Willie. Dites-moi, vous et vos gars êtes sans cesse sur la brèche, pour un secteur tranquille ! Ah, voici Miss Mary. »

Mary entra, ravie à l'idée du menu.

« Nous avons des côtelettes de Tommy, de la purée de pommes de terre et une salade. Et cela arrive tout de suite. Plus une surprise. Merci mille fois d'avoir déniché du Campari, Willie. Je m'en sers un tout de suite. Cela vous tente-t-il ?

– Non merci, Miss Mary. Papa et moi sommes à la bière.

– Willie, j'aurais tellement voulu être de la partie ! En tout cas j'aurai fait toutes les listes, et préparé les chèques et le courrier, et après avoir tué le lion j'irai en avion avec vous à Nairobi pour les courses de Noël.

– Vous ne tirez pas mal du tout, Miss Mary, à en juger par le magnifique morceau de viande que j'ai vu accroché dans l'étamine.

– Il y a un cuissot pour vous et je leur ai dit de penser à le déplacer pour qu'il reste à l'ombre toute la journée et de bien vous l'envelopper ensuite juste avant que vous ne repartiez.

– Quelles nouvelles du Shamba, Papa ? demanda Willie.

– Mon beau-père souffre plus ou moins de la poitrine et de l'estomac, dis-je. Je l'ai soigné au liniment. Il a eu un sacré choc, la première fois que je l'ai frictionné au Sloan !

– Ngui lui a dit que c'était un rite de la religion de Papa, précisa Mary. Du coup ils se sont tous convertis, au point que c'en est franchement déplaisant. Ils cassent tous la croûte au hareng saur et à la bière sur le coup de onze heures et expliquent que c'est un rite de leur religion ! J'aimerais que vous restiez avec nous, Willie, et que vous me disiez exactement de quoi il retourne. Ils ont des mots de passe horribles et des secrets atroces.

– C'est le Grand Manitou contre tous les autres esprits, expliquai-je à Willie. Nous gardons le meilleur des autres sectes, lois et coutumes tribales. Mais nous les amalgamons en un tout auquel ils peuvent tous croire. Miss Mary, venant de la province de la frontière Nord, le Minnesota, et n'étant jamais allée dans les montagnes Rocheuses avant notre mariage, souffre d'un handicap.

– Papa est arrivé à leur faire croire à tous, sauf aux mahométans, au Grand Esprit, dit Mary. Le Grand Esprit est un des plus sales personnages que je connaisse. Je sais que Papa invente la religion de toutes pièces et la complique de jour en jour. Lui, Ngui et les autres. Mais le Grand Esprit m'effraie parfois.

– J'essaie de le maintenir au tapis, Willie, dis-je. Mais il m'échappe.

– Que pense-t-il des avions ? demanda Willie.

– Je ne peux pas le révéler devant Mary, dis-je. Quand on aura décollé, je lèverai le voile.

– Si je vois que je peux vous dépanner, Miss Mary, comptez sur moi, dit Willie.

– Je voudrais juste que vous puissiez rester dans les parages ou que G.C. ou M.P. soient là, dit Mary. Je n'ai encore jamais assisté à l'avènement d'une nouvelle religion et cela me met à cran.

– Vous devez tenir plus ou moins le rôle de la Déesse blanche, Miss Mary. Il y a toujours une belle Déesse blanche, non ?

– Je ne crois pas. Un des points fondamentaux de la religion, à ce que je comprends, c'est que ni Papa ni moi ne sommes blancs.

– Cela tombe à pic.

– Nous tolérons les Blancs et souhaitons vivre en bonne harmonie avec eux si j'ai bien compris. Mais comme nous l'entendons. C'est-à-dire comme Papa, Ngui et Mthuka l'entendent. C'est la religion de Papa et c'est une religion terriblement ancienne, et pour l'instant lui et les autres l'adaptent aux us et coutumes kamba.

– Je n'ai jamais été missionnaire avant, Willie, dis-je. C'est très exaltant. J'ai eu la chance d'avoir le Kibo ici, qui est presque la réplique exacte d'un des contreforts de la chaîne des Wind River où la religion m'a été révélée et où j'ai eu mes premières visions.

– On nous apprend si peu de chose à l'école, dit Willie. Pourriez-vous me donner quelques éclaircissements sur les Wind River, Papa ?

– Nous les appelons les Pères de l'Himalaya, expliquai-je avec modestie. La principale chaîne de petite altitude est à peu près aussi haute que la montagne au sommet de laquelle Tensing le Sherpa conduisit ce talentueux apiculteur l'an dernier.

– Ce ne serait pas l'Everest ? demanda Willie. On en a vaguement parlé dans l'East African Standard.

– Bien sûr, l'Everest ! J'ai passé la journée à essayer de me rappeler le nom hier où nous avions soirée catéchisme au Shamba.

– Il s'est joliment défendu, ce vieil apiculteur, à monter si haut si loin de chez lui, dit Willie. Comment ont-ils réussi leur coup, Papa ?

– Personne ne le sait, dis-je. Ils ne sont pas du genre bavard.

– J'ai toujours eu le plus grand respect pour les alpinistes, dit Willie. On n'arrive jamais à leur tirer un mot. Aussi muets que ce vieux G.C. ou vous, Papa.

– Et intrépides, dis-je.

– Comme nous tous, dit Willie. Si on attaquait, Miss Mary ? Papa et moi devons aller jeter un coup d'œil au domaine.

– Lete chakula.

– Ndio Memsahib. »

Ensuite nous décollâmes et longeâmes le flanc de la Montagne en observant la forêt, les clairières, l'ondulation des collines et les escarpements des lignes de partage des eaux, regardant les zèbres toujours gras vus d'en haut, écrasés par la perspective, filant au galop au-dessous de nous, l'avion virant sur l'aile pour cadrer la route afin de permettre à notre invité, assis à côté de Willie, de s'orienter tandis que nous faisons défiler la route et le village devant lui. C'était la route qui arrivait du marécage derrière nous et entrait maintenant dans le village où il vit les carrefours, les magasins, la pompe à essence, les arbres bordant la grand-rue et les autres arbres conduisant au bâtiment blanc et à la haute clôture grillagée du Boma de la police dont nous aperçûmes le mât et le drapeau en plein vent.

« Où est ton Shamba ? » lui dis-je dans l'oreille, et comme il tendait le doigt, Willie vira et nous passâmes au-dessus du Boma et remontâmes le flanc de la Montagne où l'on apercevait de nombreux espaces défrichés, des maisons coniques et des champs de maïs se détachant en vert sur la terre brun-rouge.

« Tu vois ton Shamba ?

– Oui. » Il tendit le doigt.

Alors son Shamba remonta vers nous dans le bruit du moteur et se déploya à la verticale, vert, grand et bien irrigué, de part et d'autre de l'aile.

« Hapana tembo », me glissa Ngui, très bas.

« Des traces ?

– Hapana.

– C'est bien ton Shamba ? demanda Willie à l'homme.

– Oui, dit-il.

– Cela me paraît nickel, Papa, me lança Willie par-dessus son épaule. On va jeter un autre coup d'œil.

– Passez au ralenti. »

Les champs se précipitèrent de nouveau vers nous mais plus lentement, et plus proches, comme prêts à rester en suspens. Il n'y avait pas de dégâts, aucune trace.

« Attention tout de même à ne pas décrocher !

– C'est moi qui pilote, Papa. Vous voulez voir l'autre côté ?

– Oui. »

Cette fois les champs montèrent vers nous dans un mouvement coulé tout en douceur, comme s'ils avaient été un disque vert au dessin méthodique, présenté posément à notre examen par un serviteur aimable et stylé. Il n'y avait pas de dégâts ni de traces d'éléphant. Nous prîmes rapidement de l'altitude et virâmes sur l'aile pour que je puisse voir le Shamba par rapport aux autres.

« Tu es vraiment sûr que c'est ton Shamba ? demandai-je à l'homme.

– Oui », dit-il, et il était impossible de ne pas l'admirer.

Personne de nous ne parla. Le visage de Ngui était vide de toute expression. Il regarda par le hublot en plexiglass et se passa lentement le premier doigt de la main droite sur la gorge.

« On laisse tomber et on rentre », dis-je.

Ngui posa sa main sur la paroi de l'avion comme pour saisir la poignée de la porte et fit le geste de l'ouvrir. Je secouai la tête et il se mit à rire.

Lorsque nous atterrîmes sur la prairie et roulâmes doucement jusqu'à l'endroit où la voiture attendait près de la manche à air accrochée au mât penché, l'homme sortit le premier. Personne ne lui parla.

« Tu le surveilles, Ngui », dis-je.

Puis je rejoignis Arap Meina et le pris à l'écart.

« Oui, dit-il.

– Il doit avoir soif, dis-je. Donne-lui du thé. »

Willie et moi allâmes en voiture jusqu'aux tentes du camp. Nous étions installés à l'avant. Arap Meina était à l'arrière avec notre invité. Ngui était resté derrière avec ma 30-06 pour garder l'avion.

« Un peu suspect tout ça, fit Willie. Quand avez-vous pris votre décision, Papa ?

– Cette histoire de loi de la gravité ? Avant de partir.

– Très délicat de votre part. Mauvais pour la compagnie. Je me serais retrouvé au chômage. Pensez-vous que Miss Mary accepterait de faire un tour cet après-midi ? Cela nous requinquerait et nous pourrions faire un vol intéressant, instructif et plein d'enseignements pendant que vous feriez votre travail, et on resterait tous en l'air jusqu'à ce que je reparte.

– Mary serait ravie de voler.

– Nous pourrions jeter un coup d'œil aux Chyulu et localiser les buffles et vos autres bêtes. G.C. serait peut-être ravi de savoir où sont vraiment les éléphants.

– On prendra Ngui. Il va adorer.

– Ngui est haut placé dans la religion ?

– Un jour son père m'a vu changé en serpent. Un serpent d'une espèce inconnue, encore jamais repérée. Cela vous confère un certain prestige dans nos chapelles.

– J'imagine, Papa. Et que buviez-vous, le père de Ngui et vous, quand le miracle s'est produit ?

– Juste de la Tusker et une certaine quantité de Gordon.

– Vous ne vous rappelez pas de quel serpent il s'agissait ?

– Bien incapable de le dire. C'est le père de Ngui qui avait la vision.

– Tout ce qu'on peut espérer pour l'instant, c'est que Ngui surveille le zinc, dit Willie. Je n'ai pas envie qu'il se transforme en une bande de babouins. »

Miss Mary mourait d'envie de faire un tour en avion. Elle avait repéré l'invité à l'arrière de la voiture et elle se sentait tout à fait soulagée.

« Son Shamba était-il abîmé, Papa ? demanda-t-elle. Devras-tu aller là-bas ?

– Non. Il n'y avait aucun dégât et nous ne sommes pas obligés d'y aller.

– Comment rentrera-t-il ?

– Je crois qu'il fait de l'auto-stop. »

Nous bûmes du thé et je pris un gin-Campari avec un trait de limonade.

« Cette vie exotique est délectable, dit Willie. Dommage de ne pas pouvoir me joindre à vous. Quel goût a cette mixture, Miss Mary ?

– C'est très bon, Willie.

– Je me la réserve pour mes vieux jours. Dites-moi, Miss Mary, avez-vous déjà vu Papa se changer en serpent ?

– Non, Willie. Parole d'honneur.

– Nous ratons tout, dit Willie. Qu'aimeriez-vous survoler, Miss Mary ?

– Les Chyulu. »

Nous prîmes donc la direction des Chyulu en passant par la colline du Lion et en traversant le désert privé de Miss Mary, puis nous descendîmes au-dessus de la grande plaine marécageuse où volaient les oiseaux de marais et les canards, et tous les endroits traîtres qui rendaient cette plaine impraticable apparurent nettement de sorte que Ngui et moi pûmes voir toutes nos erreurs et imaginer un nouvel itinéraire, différent des précédents. Puis nous

survolâmes les troupeaux d'élands sur la plaine qui s'étendait à perte de vue, gris tourterelle, rayés de blanc et aux cornes spiralées, les mâles massifs à la grâce pataude se distinguant des femelles qui sont des antilopes ressemblant à des bovins.

« J'espère que ça n'a pas été trop ennuyeux, Miss Mary ? dit Willie. J'essayais de ne pas troubler le bétail de G.C. et de Papa. Juste de le localiser. Je ne voulais pas effrayer le gibier ni déranger votre lion.

– C'était divin, Willie. »

Et puis Willie ne fut plus là, roulant d'abord droit vers nous en faisant des bonds sur la piste damée par le camion, vrombissant tandis que les axes des roues largement écartés comme les pattes d'une grue se rapprochaient de nous par saccades, couchant l'herbe à l'endroit où nous nous trouvions, et puis il décolla en traçant une oblique qui vous meurtrissait le cœur pour prendre son cap tandis qu'il rapetissait dans la lumière de l'après-midi.

« Merci de m'avoir emmenée », dit Mary, pendant que nous suivions des yeux l'avion de Willie jusqu'au moment où il disparut. « Rentrons et soyons bons amis et bons amants et aimons l'Afrique parce qu'elle existe. Je l'aime plus que tout au monde.

– Moi aussi. »

Le soir nous couchâmes ensemble dans le grand lit de camp avec le feu dehors, et la lampe-tempête que j'avais accrochée à l'arbre éclairait assez pour permettre de tirer. Mary n'était pas inquiète mais moi, oui. Il y avait tant de fils de fer tendus et de pièges autour de la tente qu'on se serait cru dans une toile d'araignée. Nous étions serrés l'un contre l'autre et elle dit : « N'était-ce pas divin dans l'avion ?

– Oui. Willie pilote tellement en douceur. Il fait tellement attention au gibier aussi.

– Mais il m'a fait peur quand il a redécollé.

– Il était juste fier de la maniabilité de l'avion, et rappelle-toi qu'il repartait à vide.

– On a oublié de lui donner la viande !

– Non. Mthuka l'a apportée.

– J'espère qu'elle sera bonne cette fois. Il a sûrement une femme adorable pour être si heureux de vivre et si gentil. Quand les gens ont une mauvaise femme, c'est la première chose qu'on remarque en eux.

– Et dans le cas d'un mauvais mari ?

– Cela se remarque aussi. Mais il faut parfois beaucoup plus de temps parce que les femmes sont plus courageuses et plus loyales. Matou de mon cœur, aurons-nous une journée à peu près normale demain, sans tous ces mystères et ces ennuis ?

– Qu'est-ce qu'une journée normale ? demandai-je, observant le feu et la lumière immobile projetée par la lampe-tempête.

– Le lion, bien sûr.

– Le brave lion normal et gentil. Je me demande où il se trouve ce soir.

– Dormons et espérons qu'il est aussi heureux que nous.

– Tu sais, il ne m'a jamais paru du genre guilleret. »

Et puis elle s'endormit pour de bon, le souffle régulier, et je pliai mon oreiller en deux pour le rendre plus dur et plus épais et mieux voir au-dehors par la porte ouverte de la tente. Les bruits de la nuit étaient tous normaux et je savais que personne ne rôdait. Dans un moment Mary se sentirait trop à l'étroit pour dormir à l'aise et elle se lèverait sans se réveiller et irait dans son lit qu'on avait ouvert et préparé sous la moustiquaire, et lorsque je la saurais profondément endormie je me lèverais, enfilerais un chandail, des bottes de toile et un peignoir épais pour remettre du bois, m'asseoir à côté du feu et rester éveillé.

Il y avait tous les problèmes techniques. Mais le feu, la nuit et les étoiles les minimisaient. Quelques points m'inquiétaient pourtant, et pour ne pas y penser j'allai dans la tente-salle à manger, me servis un quart de verre de whisky, ajoutai de l'eau et le rapportai près du feu. Et puis, à boire ainsi auprès du feu, je me sentis seul sans Pop, car nous nous étions si souvent installés près du feu et je souhaitais être avec lui et qu'il m'instruise. Il y avait assez de matériel au camp pour justifier une incursion massive, et G.C. et moi ne doutions pas de la présence de nombreux Mau-Mau à Laitokitok et dans le secteur. Il les avait signalés plus de deux mois auparavant, pour seulement s'entendre répondre que c'était absurde. Je croyais Ngui, selon qui les Mau-Mau wakamba ne venaient pas dans notre direction. Mais d'après moi ils représentaient notre problème le plus infime. De toute évidence les Mau-Mau faisaient de la propagande chez les Massaï et organisaient les Kikuyu employés dans les travaux de forestage sur le Kilimandjaro. Mais s'il existait des groupes de combat, nous ne le saurions pas. Je n'avais aucun pouvoir de police et faisais simplement office de garde-chasse suppléant, et j'étais convaincu, peut-être à tort, de recevoir très peu de renforts en cas d'ennuis. C'était comme d'être chargé de former une équipe punitive dans l'Ouest d'autrefois.

G.C. fit son apparition après le petit déjeuner, le béret sur l'œil ; son visage juvénile gris et rouge de poussière et ses hommes à l'arrière de la Land Rover aussi impeccables, intimidants et chahuteurs que toujours.

« Bonjour, général, dit-il. Où est votre cavalerie ?

– Mes respects, dis-je. Elle inspecte le gros de la troupe. Vous avez devant vous le principal corps des effectifs.

– Je suppose que le principal corps est celui de Miss Mary. Vous vous êtes éreinté à mettre en place votre défense si je ne m'abuse ?

– Vous-même me paraissez un peu marqué par la bataille.

– Pour être franc je suis rétamé ! Mais j'apporte de bonnes nouvelles. Nos lascars de Laitokitok sont faits comme des rats.

- Des ordres, Gin Crazy ?
- Poursuivez simplement les manœuvres, général. On s'en boit un bien frais, je dois voir Miss Mary, et je file.
- Vous avez roulé toute la nuit ?
- Aucun souvenir. Mary en a pour longtemps ?
- Je vais la chercher.
- Comment tire-t-elle ?
- Dieu seul le sait, dis-je d'un ton pieux.
- Nous ferions mieux de nous fixer un code, dit G.C. Je signalerai chargement réceptionné s'ils se manifestent à l'endroit prévu.
- J'envoie le même s'ils se montrent ici.
- S'ils se dirigent par ici je l'apprendrai sûrement par la bande. » Puis, comme la porte-moustiquaire s'ouvrait : « Miss Mary ! Vous êtes ravissante.
- Seigneur ! dit-elle. J'adore Chungo. C'est absolument platonique.
- Memsahib Miss Mary, veux-je dire. » Il s'inclina sur sa main. « Merci d'inspecter les hommes. Vous êtes leur colonel honoraire, vous savez. Je suis sûr qu'ils ont tous été extrêmement sensibles à cet honneur. Dites-moi, savez-vous monter en amazonie ?
- Vous buvez aussi ?
- Oui, Miss Mary, dit G.C. d'un ton grave. Et, me permettrai-je d'ajouter, aucune accusation de métissage ne sera retenue contre vous pour avoir déclaré votre amour pour le garde-chasse Chungo. Le D.C.¹ n'en saura jamais rien.
- Vous êtes tous les deux en train de boire et de vous moquer de moi !
- Non, dis-je, tous les deux nous t'aimons.

– Mais vous n'en buvez pas moins, dit Miss Mary. Que puis-je vous offrir ?

– Une petite Tusker avec ce délicieux petit déjeuner, dit G.C. Cela vous convient-il, général ?

– Je vais dehors, dit Miss Mary. Au cas où vous voudriez vous dire des secrets. Ou boire sans vous sentir gênés.

– Chérie, dis-je. Je sais que pendant la guerre les gens chargés de la guerre te racontaient tout avant que cela se passe. Mais il y a beaucoup de choses que G.C. ne me raconte pas. Et je suis sûr qu'il y a des gens qui ne parlent de rien à G.C. trop à l'avance. De plus, quand on te racontait tout pendant la guerre tu ne campais pas au cœur d'un territoire peut-être ennemi. Aimerais-tu vraiment te promener seule en sachant ce qui se prépare ?

– Personne ne me laisse jamais me promener seule et on me surveille toujours comme si j'étais une petite chose fragile risquant de se perdre ou de se faire mal ! En tout cas j'en ai assez de tes discours et de tous ces mystères et dangers que tu te plais à inventer ! Simplement, tu te mets à la bière dès l'aube et tu donnes de mauvaises habitudes à G.C., et la discipline du personnel est une honte ! J'ai vu quatre de tes hommes qui avaient visiblement passé la nuit à boire. Ils riaient, blaguaient et étaient encore à moitié soûls. Tu es parfois irresponsable. »

On toussa avec insistance de l'autre côté de la porte de la tente. Je sortis et découvris l'informateur, plus grand et plus solennel que jamais et impressionnant dans son ivresse, drapé dans son châle et coiffé de son feutre.

« Mon frère, ton informateur numéro un au rapport, dit-il. Puis-je entrer présenter mes compliments à Lady Miss Mary et me mettre à ses pieds ?

– Bwana Game est en train de discuter avec Miss Mary. Il arrive tout de suite. »

Bwana Game sortit de la tente du mess et l'informateur lui fit une courbette. Les yeux de G.C., habituellement gais et gentils, se fermèrent comme ceux d'un chat et dépouillèrent l'informateur de sa couche d'ivresse

protectrice comme vous retirez les couches externes d'un oignon ou épluchez une banane.

« De quoi parle-t-on en ville, l'informateur ? demandai-je.

– Tout le monde s'est étonné que vous n'ayez pas survolé la grand-rue en rase-mottes ni fait de démonstration de la puissance britannique dans les airs.

– On prononce “nuisance”, lança G.C.

– Sauf votre respect je n'ai pas prononcé. J'ai énoncé, poursuivit l'informateur. Tout le village sait que le Bwana Mzee recherchait des éléphants en maraude et n'avait pas le temps d'effectuer un ballet aérien. Un propriétaire de Shamba éduqué à la Mission est rentré dans son village en fin d'après-midi après avoir volé dans le ndege de Bwana, et il est filé par l'un des enfants du bar-duka tenu par le Sikh barbu. L'enfant est intelligent et il prend note de tous ses contacts. On dénombre cent cinquante à deux cent vingt Mau-Mau authentifiables au village ou dans les districts de petite banlieue. Arap Meina a fait son apparition au village peu après l'arrivée du propriétaire du Shamba aéroporté et s'est consacré à ses beuveries et abandon de poste habituels. Il parle avec volubilité du Bwana Mzee en présence de qui je me tiens. Son histoire, à laquelle beaucoup accordent foi, est que le Bwana occupe une position en Amérique semblable à celle de l'Aga Khan dans le monde musulman. Il est venu en Afrique pour accomplir une série de vœux qu'il a faits avec Memsahib Lady Miss Mary. Un de ces vœux oblige la Memsahib Lady Miss Mary à tuer un certain lion mangeur de bétail, signalé par les Massaï, avant la Naissance du Bébé Jésus. On sait et on croit qu'une grande partie de la réussite de toute chose connue en dépend. J'ai informé certains milieux qu'une fois ce vœu accompli, le Bwana et moi-même ferons le voyage à La Mecque dans un de ses avions. Le bruit court qu'une jeune Hindoue se meurt d'amour pour Bwana Game. Le bruit court...

– La ferme, dit G.C. Où as-tu appris le mot “filé” ?

– Je fréquente aussi le cinéma quand mes modestes émoluments me le permettent. Il y a beaucoup à apprendre au cinéma, pour un informateur.

– Tu es presque pardonné, dit G.C. Dis-moi : estime-t-on au village que le Bwana Mzee a toute sa tête ?

– Avec tout mon respect, Bwana, on le considère comme fou dans la très noble tradition des Saints. Le bruit court aussi que si l'honorable Lady Miss Mary ne tue pas le lion en maraude avant la Naissance du Bébé Jésus, la Memsahib commettra le suttee. Le Raj britannique, dit-on, lui en a accordé l'autorisation, et on a marqué et coupé des arbres spéciaux pour son bûcher funéraire. Ces arbres sont ceux dont les Massaï tirent le remède que les deux Bwana connaissent. On dit qu'à l'occasion de ce suttee, auquel toutes les tribus ont été conviées, il y aura un ngoma gigantesque d'une semaine après lequel Bwana Mzee prendra une épouse kamba. La fille a été choisie.

– On ne parle de rien d'autre en ville ?

– Presque pas, dit l'informateur avec modestie. Quelques bruits sur le sacrifice rituel d'un léopard...

– Rompez ! » dit G.C. à l'informateur. L'informateur fit une courbette et battit en retraite vers l'ombre d'un arbre.

« Dites-moi, Ernie, fit G.C. Miss Mary a sacrément intérêt à le tuer, ce lion.

– Oui, dis-je. C'est l'idée que j'en ai depuis quelque temps.

– Pas étonnant qu'elle soit irritable !

– Pas étonnant.

– Il ne s'agit pas de l'Empire ni du prestige blanc puisque vous semblez plutôt nous snober, nous autres visages pâles, pour l'instant. C'est devenu assez personnel. Nous avons ces cinq cents cartouches sans permis d'armes que votre fournisseur a expédiées plutôt que de risquer la corde si on les trouvait sur lui. À mon avis, elles feraient de l'effet dans un suttee. Juste au milieu du bûcher. Malheureusement je ne connais pas la marche à suivre.

– Je demanderai à M. Singh.

– Cela met un peu de pression sur Miss Mary, dit G.C.

– Si j'ai bien compris c'est toujours le cas, avec un suttee.

– Elle va tuer le lion, mais faites la paix avec elle, menez l'affaire en douceur et avec doigté et essayez de le mettre en confiance.

– C'était bien mon idée. »

Je dis deux mots aux hommes de G.C. et à Tony et lançai quelques blagues, sur quoi ils partirent en faisant un large détour pour ne pas soulever de poussière. Keiti et moi discutâmes du camp et de la façon dont les choses se passaient, et comme il était très gai je sus que tout allait bien. Il était allé jusqu'à la rivière et de l'autre côté de la route alors que la rosée était encore fraîche et n'avait relevé aucune empreinte d'intrus. Il avait envoyé Ngui explorer un large rayon de terrain au-delà de la prairie où se trouvait la piste et il n'avait rien vu. Personne ne s'était manifesté dans aucun des Shamba.

« Ils vont me prendre pour un idiot qui ne surveille rien si les hommes vont deux fois de suite se soûler la nuit, dit-il. Mais je leur ai dit de raconter que j'avais de la fièvre. Bwana, tu dois dormir aujourd'hui.

– Je dormirai. Mais il faut que j'aille voir ce que Memsahib veut faire. »

Au camp, je trouvai Mary assise dans son fauteuil sous le plus gros arbre, écrivant dans son journal. Elle leva les yeux vers moi et puis sourit, et cela me fit très plaisir.

« Je suis désolée d'avoir été de mauvaise humeur, dit-elle. G.C. m'a un peu parlé de vos problèmes. Je regrette seulement qu'ils surviennent au moment de Noël.

– Moi aussi. Tu as enduré tellement de choses et je veux que tu t'amuses.

– Je m'amuse. C'est une matinée superbe et j'en profite, j'observe les oiseaux et je les identifie. As-tu vu ce merveilleux geai ? Je me sentais heureuse rien qu'à observer les oiseaux. »

Le calme régnait autour du camp et tout le monde vaquait à ses occupations habituelles. Je n'étais pas fier de moi à cause de Mary qui ne se sentait jamais autorisée à chasser seule, et j'avais saisi depuis longtemps

pourquoi on payait aussi bien les chasseurs blancs, et je comprenais pourquoi ils déplaçaient le camp pour faire chasser leurs clients là où ils pouvaient les protéger de près. Pop n'aurait jamais fait chasser Miss Mary par ici, je le savais, et n'aurait jamais accepté aucun risque. Mais je me rappelais que les femmes tombaient presque toujours amoureuses de leur chasseur blanc et j'espérais qu'il surviendrait un incident spectaculaire qui me permettrait de passer pour un héros aux yeux de ma cliente et de me faire aimer pour mes qualités de chasseur par ma légitime épouse, et non de garde du corps non rétribué et exaspérant. Les situations de ce genre ne se présentent pas si souvent dans la vie réelle, et lorsqu'elles le font elles sont si éphémères, puisque vous ne leur laissez pas le temps de fleurir, que la cliente les croit extrêmement superficielles. Il semblait normal de me rappeler à l'ordre, et ce n'était sûrement pas la conduite qu'une femme attend d'un chasseur blanc, ce vil tombeur aux nerfs d'acier.

J'allai dormir dans le grand fauteuil à l'ombre du gros arbre, et quand je me réveillai, les nuages étaient descendus des Chyulu et barraient de noir le flanc de la Montagne. Le soleil restait visible mais on sentait le vent se lever, et la pluie derrière. J'appelai Mwindi et Keiti à la rescousse et au moment où la pluie frappa, arrivant par la plaine et à travers les arbres comme un rideau blanc d'un seul tenant, puis lacéré, tout le monde martelait les piquets, dénouait puis rattachait plus serré les cordes de tente et creusait des rigoles. C'était une pluie drue et le vent soufflait en rafales. Pendant un instant la grande tente-chambre à coucher parut prête à s'envoler, mais elle résista quand on arrima solidement la partie exposée au vent. Puis le rugissement du vent cessa et la pluie se stabilisa. Il plut toute la nuit et presque toute la journée du lendemain.

Pendant la pluie du premier soir, un policier indigène arriva avec un message de G.C., « Chargement réceptionné ». L'askari était trempé et avait marché depuis l'endroit où un camion était resté coincé sur la route. La rivière avait trop monté pour passer.

Je me demandai comment G.C. avait eu si vite l'information et pu me la répercuter. Il avait dû croiser l'éclaireur qui la lui apportait et me la renvoyer

par un des camions indiens. Comme il n'y avait pas d'autre problème, je partis en imperméable à travers la pluie battante, dans la boue épaisse, évitant les ruisseaux pressés et les grandes flaques d'eau, jusqu'à la clôture et prévins Keiti. La vitesse de la transmission le surprit mais il se réjouit de la fin de l'alerte. C'eût été un fichu problème, sinon, de poursuivre les manœuvres sous la pluie. Je chargeai Keiti de dire à Arap Meina qu'il pouvait dormir dans la tente du mess s'il se montrait, à quoi Keiti répondit qu'Arap Meina avait trop de bon sens pour venir monter la garde près d'un feu sous cette pluie.

Arap Meina se manifesta pourtant, trempé jusqu'aux os, ayant fait à pied tout le trajet depuis le Shamba au plus fort du déluge. Je lui donnai à boire et lui demandai s'il ne voulait pas rester, enfiler des vêtements secs et dormir dans la tente du mess. Mais il dit qu'il préférerait rentrer au Shamba où il avait des vêtements secs et qu'il valait mieux pour lui d'être là-bas car cette pluie allait encore durer un jour entier sinon deux. Je lui demandai s'il l'avait vue venir et il dit que non, ni lui ni personne, et que ceux qui prétendaient le contraire étaient des menteurs. Pendant une semaine la pluie avait paru menacer et puis elle était arrivée sans prévenir. Je lui donnai un vieux chandail à moi à enfiler directement sur la peau et un blouson de ski imperméabilisé, mis deux bouteilles de bière dans la poche arrière, il but un peu et repartit. C'était un homme remarquable et je regrettais de ne pas l'avoir connu depuis toujours et que nos vies n'aient pas suivi le même cours. J'imaginai un instant la curieuse existence que nous aurions menée dans certains endroits et cette idée me mit en joie.

Nous avions tous été gâtés par un temps trop idéal, et les plus âgés supportaient plus mal et avec plus d'irritation l'inconfort de la pluie que la jeune troupe. Et puis ils ne buvaient pas, étant mahométans, et vous ne pouviez pas leur offrir un coup pour les réchauffer quand ils étaient trempés.

La question de savoir si cette pluie était tombée aussi sur leurs terres tribales de la région de Machakos avait suscité beaucoup de discussions et l'avis général penchait pour la négative. Mais comme elle ne faiblissait pas et qu'il plut sans discontinuer toute la nuit, l'idée qu'il pleuvait sans doute dans le Nord aussi rasséra tout le monde. On se sentait bien dans la tente du

mess, avec le battement puissant de la pluie, et je lus, bus un peu et ne me fis de souci pour rien. Aucune tâche ne m'incombait désormais et je bénissais, comme toujours, l'absence de responsabilités et cette délectable inaction dénuée de toute obligation de tuer, traquer, protéger, intriguer, défendre ou participer, et je bénissais l'occasion de lire. Nous commencions à épuiser les réserves du sac de livres, mais quelques trésors cachés subsistaient parmi les lectures obligées et il y avait vingt volumes de Simenon en français que je n'avais pas lus. Si vous êtes bloqué par la pluie dans un camp en Afrique, rien ne vaut Simenon, et en sa compagnie je me moquais de savoir pendant combien de temps il pleuvrait. Vous piochez peut-être trois bons Simenon sur cinq, mais un amateur inconditionnel peut lire les mauvais quand il pleut et je les entamerais et les jugerais mauvais, ou bons ; il n'y a pas de moyen terme avec Simenon, et après en avoir catalogué une demi-douzaine par ordre de préférence et avoir coupé les pages je les liris avec bonheur en reportant tous mes problèmes sur Maigret, affrontant patiemment avec lui la bêtise et le Quai des Orfèvres, et ravi par sa compréhension réelle et lucide des Français, un exploit dont seul un homme de sa nationalité se révélait capable, puisqu'une quelconque loi obscure empêche les Français de se comprendre eux-mêmes sous peine des travaux forcés à la perpétuité².

Miss Mary semblait se résigner à la pluie, qui tombait sur un rythme plus uniforme maintenant et sans rien perdre de sa force, et elle avait renoncé à faire son courrier pour lire quelque chose qui l'intéressait. C'était Le Prince de Machiavel. Je me demandais ce qui se passerait si la pluie durait trois ou quatre jours. Avec mes réserves de Simenon j'étais paré pour un mois si je m'arrêtais de lire pour réfléchir entre les volumes, les pages ou les chapitres. Sous l'effet d'une pluie obstinée je pouvais méditer entre les paragraphes, non pas réfléchir à Simenon mais à d'autres choses, et je pensais pouvoir tenir un mois sans peine et de façon très profitable même s'il n'y avait plus rien à boire et au cas où je devrais me rabattre sur le tabac à priser d'Arap Meina ou tester les diverses infusions de plantes et d'arbustes médicinaux que nous avions appris à connaître. En observant Miss Mary, sa façon de se tenir admirable, son visage merveilleusement détendu pendant qu'elle lisait, je me demandais

ce qui arriverait à une personne qui, très tôt après l'adolescence, avait été nourrie des catastrophes de la presse quotidienne, des problèmes de société de Chicago, de la destruction de la civilisation européenne, du bombardement de grandes villes, des confidences de ceux qui bombardaient d'autres grandes villes en représailles, et des grands et petits désastres, problèmes et deuils incalculables du mariage que seuls peuvent soulager un baume analgésique, une médication primitive contre la variole, une mixture à base de violences inédites et raffinées, changements de décor, extension des connaissances ou exploration des arts, des lieux, des gens, des animaux, des sensations ; je me demandais comment elle réagirait à une pluie de six semaines. Mais je me rappelai alors toutes ses qualités et son courage et tout ce qu'elle avait enduré durant tant d'années, et je me dis qu'elle se montrerait plus à la hauteur que moi. Plongé dans ces pensées, je la vis poser son livre, décrocher son imperméable, l'enfiler, mettre son chapeau de toile souple et sortir dans la pluie qui tombait à la verticale pour aller vérifier le moral des troupes.

Je les avais vues le matin et elles souffraient de l'inconfort mais on ne s'ennuyait pas. Les hommes avaient tous des tentes, il y avait des pioches et des pelles pour creuser des tranchées et ils n'en étaient pas à leur première pluie. Moi, si j'essayais de rester au sec sous une canadienne en attendant la fin de la pluie, je me passerais sans doute volontiers de la visite d'individus en vêtements, bottes et couvre-chefs imperméabilisés venus inspecter mes conditions de vie, d'autant qu'ils ne pouvaient pas les améliorer sinon faire servir un grog de confection locale. Mais je me rendis compte que ce genre d'idées ne menait à rien et que la façon de bien s'entendre en voyage consistait à ne pas critiquer sa partenaire, et, après tout, la tournée des popotes était la seule activité positive à lui offrir.

Lorsqu'elle revint et tapota vivement son chapeau pour en ôter la pluie, accrocha son Burberry au mât de la tente et troqua ses bottes contre des espadrilles sèches, je m'enquis de l'état des troupes.

« En pleine forme, dit-elle. C'est fantastique, leur façon de protéger le feu.

– Se sont-ils mis au garde-à-vous sous la pluie ?

– Ne m'attaque pas, dit-elle. Je voulais juste voir comment ils arrivaient à faire la cuisine sous un déluge pareil.

– Et tu as vu ?

– S'il te plaît ne m'attaque pas et soyons heureux, et profitons-en puisqu'il pleut.

– J'en profitais. Pensons que tout paraîtra divin après la pluie.

– Je n'en ai pas besoin, dit-elle. Je suis heureuse d'être forcée de ne rien faire. Nous vivons si intensément chaque jour que cela fait du bien d'être obligée de marquer une pause et de la goûter. Lorsque ce sera fini nous regretterons de ne pas avoir eu le temps de la goûter davantage.

– Nous aurons ton journal. Te rappelles-tu quand nous le lisions au lit, et te rappelles-tu ce merveilleux voyage dans la campagne enneigée autour de Montpelier, et la pointe est du Wyoming après la tempête de neige, et les traces dans la neige, et quand nous voyions les aigles et faisons la course avec la locomotive qui représentait le péril jaune, d'un bout à l'autre de la frontière du Texas, et que tu conduisais ? Tu tenais un journal fantastique à ce moment-là. Tu te souviens quand l'aigle a attrapé l'opossum et qu'il était si lourd qu'il a dû le lâcher ?

– Cette fois je passe mon temps à me sentir fatiguée et à avoir sommeil. À l'époque nous nous arrêtions tôt et nous allions dans un motel avec de la lumière pour écrire. C'est plus dur, maintenant qu'on se lève à l'aube et qu'on ne peut pas écrire au lit et qu'il faut le faire dehors et que la lumière attire des hordes de bestioles et d'insectes inconnus. Si je connaissais le nom des insectes qui me gâchent la vie, ce serait plus simple.

– Pensons plutôt à des malheureux comme Thurber et à l'état de Joyce sur la fin, quand on en arrive au point de ne même plus voir ce qu'on écrit.

– Je me relis à peine quelquefois, et je bénis le Ciel que personne d'autre ne soit capable de le déchiffrer avec tout ce que j'y écris.

– Nous y consignons des plaisanteries douteuses parce que nous aurons tous été une fine équipe de farceurs.

– G.C. et toi racontez tellement de blagues, et Pop aussi invente des histoires à dormir debout. J'en invente moi aussi, je sais. Mais pas d'aussi douteuses que vous tous réunis.

– Certaines blagues passent en Afrique, mais elles ne s'exportent pas car les gens n'ont aucune idée de ce que sont un pays et les animaux là où tout est le monde des animaux et où ils ont des prédateurs. Les gens qui n'ont jamais connu de prédateurs ne savent pas de quoi l'on parle. Ni les gens qui n'ont jamais été obligés de tuer la viande qu'ils mangent, et s'ils ne connaissent pas non plus les tribus, ce qui est naturel et normal. J'explique cela très mal je sais, chaton, mais j'essaierai de l'écrire de façon qu'on puisse comprendre. Mais il y a tant de choses à dire que la plupart des gens ne comprendront pas et n'imagineront même pas de le faire.

– Je sais, dit Mary. Et les menteurs écrivent les livres et comment rivaliser avec un menteur ? Comment rivaliser avec un individu qui écrit qu'il a tiré et tué un lion, puis l'a rapporté au camp dans un camion, et que le lion est soudain revenu à la vie ? Comment faire prévaloir la vérité contre un individu qui affirme que la Great Ruaha³ grouillait de crocodiles ? Mais rien ne t'y oblige.

– Non, dis-je. Et je m'en abstiendrai. Mais tu ne peux pas t'en prendre aux menteurs sous prétexte que tout écrivain de fiction est, est vraiment, un menteur congénital qui invente à partir de ce qu'il sait ou de ce que savent les autres. Je suis un écrivain de fiction, je suis donc un menteur aussi et j'invente à partir de ce que je sais et que j'ai entendu. Je suis un menteur.

– Mais tu ne mentirais pas à G.C., ni à Pop, ni à moi à propos de ce qu'a fait un lion, ou un léopard, ou un buffle.

– Non. Mais c'est personnel. Ma justification est que je crée la vérité en l'inventant plus vraie qu'elle ne le serait sinon. C'est ce qui fait les bons ou les mauvais écrivains. Si j'écris à la première personne, posant que c'est de la

fiction, les critiques continueront à vouloir prouver que ces choses ne me sont jamais arrivées. C'est aussi stupide que d'essayer de prouver que Defoe n'était pas Robinson Crusoé et que c'est donc un mauvais livre. Désolé d'avoir l'air de faire un discours. Mais nous pouvons discourir ensemble un jour de pluie.

– J'adore parler d'écriture et de ce que tu crois et qui compte pour toi. Mais nous ne pouvons parler que les jours où il pleut.

– Je sais bien, chaton. C'est parce que nous nous trouvons dans ce pays à une période bizarre.

– Je regrette de ne pas l'avoir connu à la belle époque avec Pop et toi.

– Je n'y suis jamais venu à la belle époque. Elle paraît belle juste maintenant. En réalité maintenant est cent fois plus intéressant. Nous n'aurions pas pu être amis et frères comme maintenant, à la belle époque. Pop ne l'aurait jamais accepté. Quand Mkola et moi étions frères, cela ne se faisait pas. Les gens fermaient les yeux. Aujourd'hui Pop te dit une quantité de choses qu'il ne m'aurait jamais racontées en ce temps-là.

– Je sais. Je m'en sens très honorée.

– Chérie, est-ce que tu meurs d'ennui ? Je suis parfaitement bien à lire et à ne pas me tremper sous la pluie. Tu as du courrier à faire aussi.

– Non. J'aime quand nous parlons. Cela me manque quand il y a trop d'agitation et de travail et que nous ne sommes jamais seuls sauf au lit. Nous nous entendons merveilleusement au lit et tu me dis des choses adorables. Je m'en souviens, et de tout le plaisir qu'on y prend. Mais c'est un autre genre de conversation. »

La pluie continuait son martèlement puissant, méthodique sur la toile. Elle avait remplacé tout le reste et elle tombait sans varier de tempo ni de cadence.

« Lawrence a essayé d'en parler, dis-je. Mais je n'arrivais pas à le suivre à cause de tout ce mysticisme cérébral. Je n'ai jamais cru qu'il ait couché avec une Indienne. Ni même qu'il en ait touché une. C'était un journaliste sensible

qui visitait l'Inde en touriste, et il avait des haines, des théories et des préjugés. Il écrivait magnifiquement aussi. Mais il avait besoin, au bout d'un moment, de se mettre en colère pour écrire. Il a fait certaines choses à la perfection, et il allait découvrir quelque chose que la plupart des gens ignorent lorsqu'il s'est lancé dans toutes ces théories.

– Moi je saisis très bien, dit Miss Mary, mais quel rapport avec le Shamba ? Ta fiancée me plaît bien parce qu'elle me ressemble beaucoup et je pense qu'elle ferait une précieuse épouse de plus en cas de nécessité. Mais tu n'as pas besoin d'un écrivain comme alibi. De quel Lawrence parlais-tu au fait, de D.H. ou de T.E. ?

– O.K., dis-je. Je pense que tu as raison et que je vais lire Simenon.

– Pourquoi ne vas-tu pas au Shamba pour essayer de vivre là-bas sous la pluie ?

– Je me plais ici.

– C'est une gentille fille, dit Miss Mary. Et elle risque de juger peu courtois de ta part de ne pas te montrer quand il pleut.

– On fait la paix ?

– D'accord, dit-elle.

– Bravo. Je ne dirai pas de conneries sur Lawrence et les sombres mystères et on reste ici sous la pluie et au diable le Shamba. Je ne crois pas que Lawrence se plairait tellement au Shamba de toute façon.

– Il aimait la chasse ?

– Non. Mais on n'ira pas le lui reprocher, Dieu merci.

– Alors il ne plairait pas à ta douce.

– Je ne pense pas. Mais Dieu merci on ne peut pas le lui reprocher non plus.

– L'as-tu rencontré ?

– Non. Je l'ai vu un jour avec sa femme sous la pluie devant la librairie de Sylvia Beach dans la rue de l'Odéon. Ils regardaient la vitrine en discutant mais ils ne sont pas entrés. Sa femme était une grande bringue en tailleur de tweed, et lui disparaissait dans un grand pardessus, il avait une barbe et des yeux très brillants. Il ne semblait pas en bonne santé et cela me serrait le cœur de le voir se mouiller. Il faisait bon chez Sylvia.

– Je me demande pourquoi ils ne sont pas entrés.

– Je ne sais pas. C'était avant que les gens parlent aux gens qu'ils ne connaissaient pas et bien avant que les gens demandent aux gens des autographes.

– Comment l'as-tu reconnu ?

– Il y avait une photo de lui dans le magasin derrière le poêle. J'admirais beaucoup un livre de nouvelles qu'il a écrit, L'Officier prussien, et un roman intitulé Amants et fils. Il écrivait des choses magnifiques sur l'Italie aussi.

– Tous les gens qui savent écrire devraient être capables d'écrire sur l'Italie.

– Absolument. Mais c'est difficile même pour les Italiens. Plus difficile pour eux que pour n'importe qui. Si un Italien réussit à bien écrire sur l'Italie, il fait figure de phénomène. Stendhal a écrit comme personne sur Milan.

– L'autre jour tu as dit que tous les écrivains étaient cinglés et aujourd'hui tu dis qu'ils sont tous menteurs.

– J'ai vraiment dit qu'ils étaient cinglés ?

– Oui, toi et G.C. l'avez dit tous les deux.

– Pop était là ?

– Oui. Il a dit que tous les gardes-chasse étaient cinglés et tous les chasseurs blancs aussi, et que les chasseurs blancs l'étaient devenus à cause des gardes-chasse, des écrivains et des voitures automobiles.

– Pop a toujours raison.

– Il m'a dit de ne jamais faire attention à toi ni à G.C. parce que vous étiez cinglés tous les deux.

– C'est exact, dis-je. Mais ne le confie surtout pas à des inconnus.

– Mais tu ne dis pas sérieusement que tous les écrivains sont cinglés ?

– Juste les bons.

– Mais tu t'es mis en colère quand ce type a écrit un livre en disant à quel point tu l'étais.

– Oui, parce qu'il ne savait rien là-dessus ni sur comment cela fonctionnait. De même qu'il ne savait rien sur l'écriture.

– C'est affreusement compliqué, dit Miss Mary.

– Je n'essaierai pas de l'expliquer. J'essaierai d'écrire quelque chose pour te montrer comment cela fonctionne. »

Je me tus un moment et relus *La Maison du canal* et réfléchis aux animaux qui commençaient à être trempés. Les hippopotames prenaient sûrement du bon temps ce jour-là. Mais les autres animaux et en particulier les félins n'étaient pas à la fête. Le gibier avait tant de sujets d'agacement que seuls ceux qui n'avaient jamais connu la pluie en souffriraient et ce seraient seulement les bêtes nées depuis la dernière pluie. Je me demandais si les grands félins tuaient sous la pluie quand elle tombait aussi fort. Sans doute, pour vivre. Le gibier se laisserait approcher bien plus facilement, mais les lions, les léopards et les guépards devaient détester être trempés jusqu'aux os quand ils chassaient. Les guépards peut-être moins parce qu'ils ressemblaient un peu aux chiens et que leur pelage s'accommodait d'un temps humide. Les trous de serpent seraient pleins d'eau et les serpents de sortie, et cette pluie allait aussi amener les fourmis volantes.

Je pensais à la chance que nous avions cette fois en Afrique, de vivre assez longtemps au même endroit pour en connaître la faune et connaître les trous de serpent et les serpents qui y vivaient. La première fois que j'étais allé en Afrique nous nous empressions toujours de bouger d'un endroit à un autre

pour chasser les animaux pour leur trophée. Si l'on voyait un cobra c'était un hasard, comme c'était un hasard de rencontrer un serpent à sonnette sur une route du Wyoming. Cette fois nous connaissions de nombreux endroits où vivaient des cobras. Nous en découvrions encore par hasard mais ils se trouvaient dans le secteur où nous vivions et nous pouvions les retrouver plus tard, et quand il nous arrivait, par malheur, de tuer un serpent, c'était un serpent qui vivait dans un lieu précis et chassait dans son secteur, tandis que nous vivions dans le nôtre et que nous en étions éloignés. C'était G.C. qui nous avait accordé l'immense privilège de connaître une partie merveilleuse du pays et d'y vivre, et d'y effectuer un travail qui justifiait notre présence, et j'éprouvais toujours une profonde reconnaissance envers lui.

Quant à moi, l'époque où je chassais les animaux pour leur trophée était révolue depuis longtemps. J'aimais encore chasser et réussir un beau coup. Mais je chassais pour la viande que nous avions besoin de manger et pour aider Miss Mary, et pour abattre les bêtes qu'on avait proscrites à juste raison et au nom de ce qu'on appelle aujourd'hui le contrôle des animaux en maraude, prédateurs et espèces nuisibles. J'avais tiré un impala pour son trophée et un oryx pour sa viande à Magadi, oryx qui se révéla avoir d'assez belles cornes pour en faire un trophée, et j'avais abattu un buffle isolé dans une situation d'urgence qui nous avait fourni de la viande à Magadi quand nous en manquions et qui avait une paire de cornes dignes d'être conservées pour rappeler dans quelle mauvaise posture nous nous étions brièvement trouvés, Mary et moi. Je m'en souvenais maintenant avec bonheur et je savais que je m'en souviendrais toujours avec bonheur. C'était un de ces petits bonheurs avec lesquels vous allez vous coucher, qui vous réveillent parfois la nuit et qui vous revenaient en mémoire au besoin en cas de tourments.

« Te rappelles-tu le matin avec le buffle, chaton ? » demandai-je.

Elle me regarda depuis l'autre bout de la table du mess et dit : « Ne me pose pas des questions pareilles. Pour l'instant je pense au lion. »

Ce soir-là, après un dîner froid, nous nous couchâmes tôt, puisque Mary avait écrit son journal en fin d'après-midi, et restâmes immobiles à écouter la

force de la pluie sur la toile tendue à se rompre.

Mais, malgré le bruit régulier de la pluie, je dormis mal et me réveillai deux fois en nage à cause de cauchemars. Le dernier était très pénible, et je passai la main sous la moustiquaire et cherchai à tâtons la bouteille d'eau et la flasque de gin. Je glissai la flasque dans le lit à côté de moi et coinçai soigneusement ensuite la moustiquaire sous la couverture et le matelas gonflable du lit de camp. Dans l'obscurité je tassai mon oreiller de façon à être allongé la tête soutenue, récupérai le petit coussin garni d'aiguilles de balsamier et le fourrai sous ma nuque. Puis vérifiai la présence de mon pistolet contre ma jambe et de la torche électrique, et dévissai enfin le bouchon de la flasque de gin.

Dans l'obscurité habitée par le vacarme de la pluie, j'avalai une gorgée de gin. Il avait un goût tout à fait chaleureux et me donna le courage d'affronter mon cauchemar. Le cauchemar avait été aussi pénible qu'il se devait, et Dieu sait que j'en ai eu de rudes dans ma vie. Je savais que je ne pouvais pas boire alors que nous chassions le lion de Miss Mary ; mais nous n'allions pas le chasser le lendemain sous la pluie. Cette nuit était une mauvaise nuit pour une bonne raison. Gâté par trop de bonnes nuits, j'avais fini par croire que je ne faisais plus de cauchemars. Au moins j'étais fixé. Cela venait peut-être de la tente si hermétiquement close contre la pluie qu'on manquait d'air. Peut-être de l'absence d'exercice pendant toute une journée.

Je bus une nouvelle gorgée de gin et il me parut encore meilleur et plus proche du bon vieux Giant Killer. Le cauchemar n'avait rien eu de si exceptionnel, me dis-je. J'avais connu bien pire. Mais je savais que je m'étais libéré des cauchemars, les vrais qui vous trempent de sueur, depuis longtemps, et je n'avais eu que de bons ou de mauvais rêves, et la plus grande partie de la nuit c'étaient de bons rêves. Puis j'entendis Mary dire : « Papa, tu bois ?

– Oui. Pourquoi ?

– Pourrais-je en avoir un peu aussi ? »

Je lui tendis la flasque sous la moustiquaire et elle sortit la main et la saisit.

« Tu as l'eau ?

– Oui », dis-je et la lui passai également. « Tu as la tienne aussi, près de ton lit.

– Mais tu m'as dit de me méfier des bêtes et je ne voulais pas te réveiller en allumant.

– Mon pauvre chaton. As-tu dormi ?

– Oui. Mais j'ai fait des rêves abominables. Impossibles à raconter avant le petit déjeuner.

– J'en ai fait de mauvais aussi.

– Tiens, je te rends la Jinny, dit-elle. Au cas où tu en aies besoin. Serre-moi fort la main s'il te plaît. Tu n'es pas mort, G.C. n'est pas mort, Pop n'est pas mort.

– Non. Nous allons tous bien.

– Merci pour tout. Et puis dors. Tu n'aimes personne d'autre, n'est-ce pas ? Je veux dire, blanc de peau ?

– Non. Ni blanc ni noir ni rouge.

– Dors bien, mon amour, dit-elle. Merci pour ce merveilleux verre de minuit.

– Merci d'avoir vaincu les cauchemars.

– C'est une des choses à quoi je sers », dit-elle.

Je restai longtemps à y réfléchir, à me souvenir de nombreux endroits et de vraiment sales moments, et je pensai que ce serait merveilleux maintenant, après la pluie, et puis quelle importance les cauchemars après tout, et ensuite je m'endormis et me réveillai de nouveau en sueur et terrifié, mais je tendis

l'oreille et entendis le souffle doux et régulier de Mary, et alors je me rendormis pour essayer une fois encore.

1 D.C. : «District Commander », commissaire. (N.d.T.)

2 En français (sic) dans le texte. (N.d.T.)

3 Rivière du parc national tanzanien du même nom. (N.d.T.)

CHAPITRE V

Le matin il faisait froid et des nuages épais couvraient la Montagne. Le vent soufflait de nouveau avec force, il pleuvait par intermittence mais c'en était fini de la pluie drue et continue. J'allai jusqu'à la clôture discuter avec Keiti et le trouvai d'excellente humeur. Il avait mis un imperméable et un vieux chapeau de feutre. D'après lui le temps se remettrait sans doute au beau le lendemain et je lui dis qu'on attendrait que la Memsahib se réveille pour consolider les piquets de tente et donner du jeu aux cordes mouillées. Il était satisfait de l'efficacité des tranchées, et que ni la tente-chambre à coucher ni celle du mess n'aient pris l'eau. Il avait déjà fait allumer un feu et tout paraissait revivre. Je lui dis avoir vu en rêve qu'il avait beaucoup plu au nord de la réserve. C'était un mensonge mais je me dis qu'un bon gros mensonge ne ferait de mal à personne au cas où nous aurions de bonnes nouvelles de Pop. Si vous jouez les prophètes, autant prophétiser en mettant les chances de votre côté.

Keiti écouta mon rêve avec attention et avec un respect de commande. Puis il me dit avoir rêvé qu'il y avait plu avec violence jusqu'à la Tana, à la limite du désert, et que six safaris étaient bloqués par la crue et ne pourraient pas bouger durant des semaines. Cette précision, et c'était le but de l'opération, minimisait grandement mon rêve. Je savais qu'on en avait pris bonne note et qu'on le vérifierait, mais j'eus le sentiment qu'il fallait l'étayer. Alors je lui racontai, et c'était la pure vérité, que j'avais rêvé que nous avions pendu l'informateur. Ce faisant je lui décrivis les faits en détail : où, comment, pourquoi, comment il avait pris la chose et comment nous l'avions emmené, après, dans la voiture de chasse pour le jeter en pâture aux hyènes.

Keiti détestait l'informateur et cela depuis longtemps, et le rêve le combla d'aise, mais il prit soin de me faire savoir que lui n'avait pas du tout rêvé de l'informateur. C'était important, je le savais, mais je le gratifiai de quelques

détails supplémentaires sur l'exécution. Ils le mirent en joie et il déclara d'un ton mélancolique, mais avec sagesse : « Tu ne dois pas.

– Je ne peux pas. Mais mon rêve si.

– Tu ne dois pas faire uchawi.

– Je ne fais pas uchawi. M'as-tu déjà vu faire du mal à un homme ou à une femme ?

– Je n'ai pas dit que tu étais un mchawi. J'ai dit que tu ne dois pas en être un et que cela ne doit pas servir à pendre l'informateur.

– Si tu veux le sauver, je peux oublier le rêve.

– Bon rêve, dit Keiti. Mais trop d'ennuis. »

Les lendemains de déluge se prêtent merveilleusement à la propagation de la foi, alors que la pluie en soi semble détourner l'esprit des hommes des beautés de leur religion. Il ne pleuvait plus du tout maintenant et j'étais installé près du feu, à boire du thé et à contempler le terrain détrempé. Miss Mary dormait toujours profondément car il n'y avait pas de soleil pour la réveiller. Mwindi s'approcha de la table près du feu avec un nouveau pichet de thé brûlant et remplit ma tasse.

« Beaucoup de pluie, dit-il. Maintenant finie.

– Mwindi, fis-je. Tu sais ce qu'a dit le Mahdi. “Nous voyons clairement dans les lois de la nature que la pluie descend des cieux au moment où le besoin s'en fait sentir. Le reverdissement et la végétation de la terre dépendent de la pluie céleste. Si elle reste un temps sans tomber, l'eau des couches supérieures de la terre se tarit peu à peu. Nous voyons ainsi qu'il existe une attraction entre l'eau du ciel et l'eau de la terre. La révélation entretient le même rapport avec la raison humaine que l'eau du ciel avec l'eau de la terre.”

– Trop de pluie pour campi. Beaucoup de bon pour Shamba, décréta Mwindi.

– “Lorsque l'eau du ciel cesse de tomber, l'eau de la terre commence à se

tarir peu à peu ; c'est aussi le cas de la raison humaine qui, sans la révélation céleste, perd sa pureté et sa force,»

– Comment je sais que c'est Mahdi ? dit Mwindi.

– Demande à Charo. »

Mwindi émit un grognement. Il savait que Charo était très pieux, mais pas un théologien.

« Si tu pends l'informateur, tu laisses police pendre aussi, dit Mwindi. Keita me demande dire cela.

– C'était juste un rêve.

– Rêve peut être très fort. Peut tuer comme bunduki.

– Je raconterai le rêve à l'informateur. Après il n'a plus de pouvoir.

– Uchawi, dit Mwindi. Uchawi kubwa sana.

– Hapana uchawi. »

Mwindi abandonna le sujet et me demanda presque avec rudesse si je voulais encore du thé. Il avait détourné les yeux en direction du camp, avec son profil de vieux Chinois, et je vis ce qu'il voulait que je voie. C'était l'informateur.

Il arrivait trempé et l'air déconfit. Il ne s'était pas départi de ses bonnes manières ni de sa courtoisie, mais elles avaient été douchées. Il toussa tout de suite pour dissiper toute ambiguïté et c'était une toux digne de ce nom.

« Bonjour, mon frère. Comment ma lady et toi-même avez-vous supporté le temps ?

– On a eu un peu de pluie par ici.

– Mon frère, je suis un homme malade.

– As-tu de la fièvre ?

– Oui. »

Il ne mentait pas. Son pouls battait à cent vingt.

« Assieds-toi, bois quelque chose et prends de l'aspirine, et je vais te donner un médicament. Puis rentre chez toi te mettre au lit. La route est-elle praticable ?

– Oui. Il y a du sable jusqu'au Shamba et la voiture peut contourner les flaques.

– Comment va le Shamba ?

– Il n'avait pas besoin de la pluie car il a l'irrigation. C'est un Shamba morose, transi par le froid qui vient de la Montagne. Même les poulets sont moroses. Une fille dont le père a besoin de médicament pour la poitrine m'a accompagné. Tu la connais.

– J'enverrai le médicament.

– Elle est triste que tu ne sois pas venu.

– J'ai mes obligations. Va-t-elle bien ?

– Elle va bien mais elle est morose.

– Dis-lui que j'irai au Shamba quand mes fonctions m'y appelleront.

– Mon frère, qu'est-ce que cette histoire de rêve où on me pend ?

– C'est un rêve que j'ai fait mais je ne dois pas te le raconter avant d'avoir pris mon petit déjeuner.

– Mais d'autres l'ont déjà entendu.

– Il vaut mieux que tu ne l'entendes pas. Ce n'est pas un rêve exécutoire.

– Je ne supporterais pas d'être pendu, dit l'informateur.

– Jamais je ne te pendrai.

– Mais d'autres risquent de se méprendre sur mes activités.

– Personne ne te pendra sauf si tu t'occupes des autres.

– Mais je dois constamment m'occuper d'eux !

– Tu sais très bien ce que je veux dire. Maintenant va au camp près du feu et réchauffe-toi, je te prépare le médicament.

– Tu es mon frère.

– Non, dis-je. Je suis ton ami. »

Il partit en direction du feu et j'ouvris la pharmacie de brousse, en sortis de l'Atabrine, de l'aspirine, du liniment, un peu de sulfamides et quelques pastilles pour la toux, et espérai avoir porté un petit coup à l'uchawi. Mais je me rappelais tous les détails de l'exécution de l'informateur dans, sans doute, le troisième cauchemar, et j'avais honte des écarts de mon imagination nocturne. Je lui dis quels médicaments prendre et ceux qu'il fallait donner au père de la fille. Puis nous allâmes ensemble jusqu'à la clôture et je remis à la fille deux boîtes de harengs et un bocal de bonbons durs et demandai à Mthuka de les conduire en voiture au Shamba et de revenir aussitôt. Elle m'avait apporté quatre épis de maïs et elle ne leva pas une seule fois les yeux quand je lui parlai. Elle mit sa tête contre ma poitrine à la manière d'une enfant, et quand elle monta dans la voiture du côté gauche où personne ne pouvait la voir, elle abaissa vivement le bras et saisit à pleine main les muscles de ma cuisse. J'en fis autant quand elle fut dans la voiture et elle ne leva pas les yeux. Puis je me dis au diable toutes ces histoires et lui embrassai le sommet de la tête et elle éclata de rire avec la même effronterie que toujours et Mthuka sourit, et ils s'éloignèrent. La piste était sableuse et un peu d'eau stagnait en surface, mais le sol au-dessous était ferme et la voiture disparut à travers les arbres et personne ne se retourna.

Je dis à Ngui et à Charo que nous irions faire une inspection de routine en remontant vers le nord aussi loin que le terrain le permettrait dès que Miss Mary serait réveillée et aurait pris son petit déjeuner. Ils pouvaient aller chercher les fusils et les nettoyer maintenant qu'il ne pleuvait plus. Je leur recommandai de bien vérifier qu'il ne reste pas d'huile du tout dans le canon. Il faisait froid et le vent soufflait. Le soleil était voilé. Mais on en avait fini avec la pluie, hormis, peut-être, quelques ondées. Tout le monde vaquait à ses occupations avec méthode et l'heure n'était pas à la plaisanterie.

Mary rayonnait au petit déjeuner. Elle avait très bien dormi après son réveil de la nuit et avait fait de beaux rêves. Dans son mauvais rêve, elle avait rêvé que Pop, G.C. et moi avions tous été tués. Elle ne se rappelait pas les détails. On était venu la prévenir. Dans son idée, c'était dans une embuscade. Je faillis lui demander si elle avait rêvé de la pendaison de l'informateur mais je pensai que cela ne me regardait pas, l'important étant qu'elle se fût réveillée de bonne humeur et attendît avec impatience la suite des événements. J'étais assez rustre et assez odieux pour m'être occupé de choses que je ne comprenais pas en Afrique mais je ne voulais pas la mêler à ces histoires. Elle donnait suffisamment d'elle-même en allant au camp apprendre les rythmes des tambours et les chants, les traitant tous avec tant de délicatesse et tant de gentillesse qu'ils tombaient amoureux d'elle. Dans le temps Pop ne l'aurait jamais toléré. Mais ce temps était révolu. Personne ne le savait mieux que Pop.

Lorsque le petit déjeuner fut terminé et la voiture revenue du Shamba, Mary et moi fîmes un tour aussi loin que le terrain s'y prêtait. La terre séchait vite mais elle demeurait peu fiable, et les roues tournaient à vide et s'enfonçaient aux endroits où le lendemain le véhicule pourrait passer sans encombre. On patinait même sur le sol dur et sur les portions de piste consolidées et damées. Sur l'argile glissante, plus au nord, on ne passait pas.

On pouvait voir l'herbe nouvelle pointer en vert vif sur les plats et le gibier était dispersé et ne faisait guère attention à nous. Il ne s'était pas encore produit de grand déplacement d'animaux, mais nous vîmes les traces des éléphants qui avaient traversé la piste au petit matin après l'arrêt de la pluie, en direction du marécage. C'était le troupeau que nous avions aperçu d'avion et le mâle se signalait par de très larges empreintes, même en tenant compte de l'étalement de la boue.

Il faisait gris et froid et le vent soufflait, et partout sur les plats, dans les traces et au bord de celles-ci, les pluviers piétaient et picoraien avec affairément, puis lançaient des cris aigus et frénétiques en s'envolant. On en dénombrait trois espèces différentes, dont une seule était vraiment comestible. Mais les hommes n'en mangeaient pas et pensaient que je

gaspillais mes cartouches à les tirer. Je savais pouvoir trouver des courlis un peu plus loin sur le plat mais on s'en occuperait un autre jour.

« Nous pouvons continuer un peu plus loin, dis-je. Il y a une corniche très fiable sur une petite élévation où on pourra faire demi-tour, dis-je à Mary.

– Alors, allons-y. »

Sur ce il se mit à pleuvoir et je me dis que nous avions intérêt à faire demi-tour dès que possible pour rentrer au camp avant de nous enliser aux endroits où le terrain était mou.

Aux abords du camp, qui se détachait gaiement sur les arbres et la brume grise, la fumée des feux s'élevant dans l'air et les tentes blanches et vertes paraissant confortables et accueillantes, des gélinottes s'abreuyaient aux petites flaques d'eau sur la prairie découverte. Je descendis avec Ngui pour en tirer quelques-unes pour nous, tandis que Mary rentrait au camp. Elles basculaient bas leur cou près des petites mares et s'éparpillaient dans l'herbe courte où poussait la bardane des sables. Elles jacassaient et vous les touchiez sans trop de difficulté si vous les tiriez dès qu'elles s'envolaient. Celles-ci étaient des gélinottes de taille moyenne, et elles ressemblaient à de petits pigeons du désert dodus déguisés en perdrix. J'aimais leur vol curieux, qui s'apparentait à celui du pigeon ou de la crécerelle, et leur façon prodigieuse de se servir de leurs longues ailes ramenées vers l'arrière une fois en vol. Les lever comme nous le faisons n'avait rien à voir avec les tirer quand elles arrivaient en longs rubans et groupes compacts pour se poser au bord de l'eau le matin à la saison sèche, lorsque G.C. et moi visions seulement les oiseaux qui volaient le plus haut et les grands migrants, et payions un shilling d'amende chaque fois que nous abattions plus d'un oiseau par coup tiré. En les levant, on se privait du craquètement guttural des oiseaux dont la bande bavarde fendait le ciel. Comme je n'aimais pas tirer si près du camp non plus j'en pris seulement quatre couples, ce qui nous ferait au moins deux repas pour nous deux ou un bon repas si quelqu'un passait.

L'équipe de safari n'aimait pas en manger. Je ne les aimais pas autant que les outardes, sarcelles ou bécassines moins grosses, ou que le pluvier aux

ailes en flèche. Mais leur chair était excellente et elles feraient l'affaire pour le dîner. Le crachin avait de nouveau cessé, mais la brume et les nuages gagnaient maintenant le pied de la Montagne.

Mary s'était installée dans la tente-salle à manger avec un Campari-soda.

« Bonne chasse ?

– Huit. C'était un peu comme tirer des pigeons au Club de Cazadores del Cerro.

– Elles s'envolent beaucoup plus vite que des pigeons.

– Je crois que c'est juste une impression à cause du bruit et parce qu'elles sont plus petites. Rien ne part plus vite qu'un pigeon robuste en plein élan.

– Dieu sait que je préfère chasser ici plutôt qu'au Club !

– Et moi donc. Je ne me vois pas capable d'y remettre les pieds.

– Mais si.

– Je ne sais pas, dis-je. Je crois que non.

– Il y a tant de choses que je m'imagine mal recommencer.

– J'aimerais que nous ne soyons pas obligés de rentrer du tout. J'aimerais que nous n'ayons pas de propriété ni de biens ni de responsabilités. J'aimerais que nous ne possédions qu'un camp de safari, une bonne voiture de chasse et deux bons camions.

– Je serais l'hôtesse d'un camp de toile la plus célèbre au monde. J'imagine déjà le tableau. Les gens arriveraient dans leur avion privé, le pilote descendrait et ouvrirait la porte au passager et le passager dirait : “Sûrement que vous ne me remettez pas. Je parie que vous ne vous souvenez pas de moi. Qui suis-je ?” Un de ces jours il y aura bien quelqu'un pour dire cela, et moi je demanderai à Charo d'aller me chercher mon bundunki et je le viserai juste entre les deux yeux !

– Et Charo pourra lui faire halal.

– Ils ne mangent pas de chair humaine.

– Les Wakamba en mangeaient. À l'époque que Pop et toi appelez toujours le bon vieux temps.

– Tu es à demi kamba. Tu mangerais de la chair humaine ?

– Non.

– Sais-tu que je n'ai jamais tué d'homme de ma vie ? Te rappelles-tu quand je voulais tout partager avec toi et que je me sentais désespérée parce que je n'avais jamais tué de Boche et comme tout le monde s'est inquiété ?

– Je m'en souviens très bien.

– Si je te faisais mon grand numéro où je tue la femme qui me vole ton affection ?

– À condition que tu me prépares un Campari-soda aussi.

– D'accord et je te le fais. »

Elle versa le bitter rouge et ajouta un trait de Gordon, puis une giclée d'eau du siphon.

« Le gin est pour te récompenser d'écouter mon numéro. Je sais que tu le connais par cœur. Mais j'aime bien le dire. Cela me fait du bien de le dire et cela te fait du bien de l'entendre.

– O.K. Vas-y.

– Ah ah ! dit Miss Mary. “Alors tu crois que tu ferais une meilleure épouse que moi pour mon mari. Tiens donc ! Et tu crois que vous êtes idéalement et parfaitement assortis l'un à l'autre et que tu seras mieux que moi pour lui. Laissez-moi rire ! Et tu crois que lui et toi mèneriez ensemble une vie de rêve et qu'il serait au moins aimé d'une femme qui comprend le communisme, la psychanalyse et le véritable sens du mot amour ? Que connais-tu de l'amour, espèce de drôlesse dépenaillée ? Que sais-tu de mon mari et des choses que nous avons vécues ensemble et avons en commun ?”

– Oyez, oyez¹.

– Laisse-moi continuer. “Écoute-moi, créature hirsute, fluette là où tu devrais être robuste, bouffie de graisse là où tu devrais afficher un peu de race et d'élégance ! Écoute-moi bien, femme. J'ai tué une innocente antilope à une distance estimée à trois cent quarante mètre et je l'ai mangée sans remords. J'ai tiré le kongoni et le gnou à qui tu ressembles. J'ai tiré et tué un grand et bel oryx et cette bête est plus belle que n'importe quelle femme et a des cornes plus décoratives que n'importe quel homme. J'ai tué plus de créatures que tu n'as décoché d'œillades et je te dis de ne pas insister et de cesser de faire des discours mielleux et d'embobiner mon mari et de quitter le pays ou je te tue !”

– Superbe harangue. Tu ne penses pas la faire en swahili, dis-moi ?

– C'est inutile », dit Miss Mary. Elle se sentait toujours un peu comme Napoléon à Austerlitz après sa tirade. « Ce discours s'adresse aux seules femmes blanches. Il ne concerne absolument pas ta fiancée. Depuis quand un mari tendre et aimant n'a-t-il pas droit à une fiancée si elle se contente d'être une épouse annexe ? C'est une position honorable. Mon discours vise toute blanche lubrique qui se croit capable de te rendre plus heureux que moi. Les arrivistes.

– C'est un discours charmant et tu le rends chaque fois plus clair et plus convaincant.

– C'est un discours vrai, dit Miss Mary. Je ne plaisante pas. Mais j'ai essayé d'en écarter toute amertume et toute sorte de grossièreté. J'espère que tu n'as pas cru que cet “embobiner” avait un rapport avec des épis de maïs ?

– Je ne pense pas.

– Tant mieux. D'ailleurs ceux qu'elle t'a apportés sont de toute beauté. Crois-tu qu'on pourrait nous les faire cuire dans la cendre ? Je les aime beaucoup de cette façon.

– Bien sûr que oui.

– Cela signifie-t-il quelque chose de spécial qu'elle t'en aie apporté quatre ?

– Non. Deux pour toi et deux pour moi.

– J'aimerais bien qu'on soit amoureux de moi et qu'on m'apporte des cadeaux.

– Tout le monde t'apporte des cadeaux tous les jours et tu le sais. La moitié du camp te taille des brosses à dents.

– C'est vrai. J'ai une foule de brosses à dents. Il m'en reste même toute une collection de Magadi. Il n'importe, je me réjouis que tu aies une fiancée si sympathique. Si seulement tout était toujours aussi simple qu'ici, au pied de la Montagne.

– Elles n'ont vraiment rien de simple. Seulement, nous avons de la chance.

– Je sais. Et nous devons faire preuve de générosité l'un envers l'autre pour mériter toute notre chance. Oh, pourvu que mon lion se montre et qu'il soit assez grand pour que je le voie bien le moment venu. Sais-tu ce qu'il représente pour moi ?

– Je crois. Tout le monde le sait.

– Il y a des gens qui me croient folle, je sais. Mais dans le temps, les gens partaient à la recherche du Saint-Graal ou de la Toison d'or et on ne les prenait pas pour des idiots ! Un grand lion a plus de prix que n'importe quelle coupe ou peau de mouton, et c'est plus dangereux. Que m'importe qu'ils soient saints ou en or. Tout le monde désire ardemment quelque chose et mon lion représente tout pour moi. Je sais quelle patience tu as montrée et tout le monde aussi. Mais je suis sûre qu'après ce déluge je vais le rencontrer. J'attends avec tant d'impatience la première nuit où je l'entendrai rugir !

– Il a un rugissement somptueux et tu vas bientôt le voir.

– Les gens de l'extérieur ne comprendront jamais. Mais il rachètera tout.

– Je sais. Tu n'éprouves aucune haine à son égard, n'est-ce pas ?

– Non. Je l'aime. Il est merveilleux et il est intelligent, et rien ne m'oblige à te dire pourquoi je dois le tuer.

– Non. Rien.

– Pop sait. Et il m'a expliqué. Il m'a parlé de cette femme odieuse aussi, et des quarante-deux coups que tout le monde avait tiré dans son lion. Autant ne rien dire parce que personne ne comprendra jamais. »

Nous comprenions pourtant, parce qu'un jour nous avions vu ensemble les empreintes du premier grand lion. Elles faisaient le double des empreintes normales d'un lion et elles formaient une marque en creux dans une poussière fine que la pluie avait juste assez mouillée pour en faire de vraies empreintes. Je traquais un kongoni pour rapporter de la viande au camp, et lorsque nous vîmes les empreintes, Ngui et moi, nous les montrâmes avec une tige d'herbe et je vis la sueur lui perler au front. Nous attendîmes Mary sans bouger, et quand elle vit les empreintes, elle aspira un grand coup. Elle avait déjà vu de nombreuses empreintes de lion et plusieurs lions abattus, mais ces empreintes dépassaient l'entendement. Ngui continuait de secouer la tête avec incrédulité et je sentais la sueur sous mes aisselles et à l'entrejambe. Nous suivîmes les traces tels des limiers et vîmes l'endroit où il s'était désaltéré à une source boueuse, avant de remonter le petit ravin jusqu'à l'escarpement. Je n'avais jamais vu d'empreintes pareilles, jamais, et près de la boue de la source elles étaient encore plus nettes.

J'avais hésité à rebrousser chemin pour traquer le kongoni et courir le risque de tirer et d'éloigner le lion de la zone à cause du bruit de la détonation. Mais nous avons besoin de viande, c'était une zone où il n'y en avait pas beaucoup et la présence de tant de prédateurs rendait tout le gibier très farouche. Jamais on ne tuait de zèbre dont la robe ne portait pas des lacérations noires de griffes de lion, et les zèbres étaient aussi peureux et impossibles à approcher que l'oryx du désert. C'était une zone de buffles, de rhinocéros et de léopards et personne n'aimait y chasser sauf G.C. et Pop, et elle mettait Pop mal à l'aise. G.C. avait tant de culot qu'il ne s'inquiétait plus de rien désormais, et il n'admettait la présence d'un danger qu'après s'en être

tiré de justesse en faisant feu. Mais Pop disait qu'il n'avait jamais chassé dans cette zone sans s'attirer des ennuis, pourtant il l'avait fait, parcourant les dangereux plats la nuit pour éviter la chaleur, qui atteignait quelquefois les cinquante degrés centigrades à l'ombre, bien avant l'arrivée de G.C. ou l'introduction de voitures en Afrique de l'Est.

C'est à quoi je réfléchissais quand nous aperçûmes les empreintes du lion, et plus tard, lorsque nous entreprîmes de rabattre le kongoni, je ne pensais plus qu'à cela. Mais l'empreinte du lion me restait dans l'esprit comme si on l'y avait marquée au fer rouge et je savais que Mary, pour avoir vu d'autres lions, l'avait imaginé suivant cette piste. Nous avons tué le kongoni au pelage fauve, disgracieux, à la face chevaline et la chair succulente, qui était aussi naïf qu'on pouvait l'être si ce n'est plus, et Mary l'avait achevé d'une balle à la jointure du cou. Elle l'avait fait pour perfectionner son tir et parce qu'il le fallait et que quelqu'un doit s'en charger.

Assis là, à l'intérieur de la tente, je songeais au profond dégoût qu'en éprouveraient d'authentiques végétariens mais tous ceux qui ont mangé un jour de la viande savent bien que quelqu'un l'a tuée. Et puisque Mary, résolue à tuer, voulait tuer sans infliger de souffrances, elle devait apprendre et s'exercer. Ceux qui n'attrapent jamais de poisson, même pas une boîte de sardines, et qui arrêtent leur voiture s'il y a des criquets sur la route, et n'ont jamais consommé même du bouillon de viande, ne doivent pas jeter la pierre à ceux qui tuent pour manger et à qui la viande appartenait bien avant que les Blancs ne leur volent leur territoire. Qui sait ce que ressent la carotte, ou le jeune radis, ou l'ampoule électrique grillée, ou le disque de phono complètement usé, ou le pommier en hiver. Qui connaît les sentiments de l'avion décrépit, du chewing-gum mâché, du mégot de cigarette ou du livre au rebut mangé aux vers ? Mon exemplaire du règlement des services de la chasse n'abordait aucun de ces cas, de même qu'on n'y trouvait aucune réglementation sur le traitement du pian et des maladies vénériennes qui faisaient partie de mes tâches quotidiennes. Il n'existait aucune réglementation sur les branches d'arbres tombées ni sur la poussière ni sur les insectes piqueurs autres que la mouche tsé-tsé ; voir « Zones infestées ». Les

chasseurs qui prenaient des permis de chasse et que des permis valides autorisaient à tuer pendant une période limitée dans certains territoires massaï formant autrefois des réserves et constituant désormais des zones contrôlées se conformaient à la liste des animaux qu'on les autorisait à tuer et acquittaient ensuite une taxe très symbolique reversée plus tard aux Massaï. Mais les Wakamba, qui chassaient jusque-là au prix de risques considérables en territoire massaï pour se procurer de la viande, s'étaient vu retirer ce droit. Les pisteurs des zones contrôlées, dont la plupart étaient aussi wakamba, les pourchassaient pour braconnage, et G.C. et Mary pensaient qu'on leur préférerait les pisteurs.

Les pisteurs étaient presque tous des soldats hautement considérés, recrutés parmi les Wakamba chasseurs. Mais la situation devenait un Ukambani ingérable. Ils avaient cultivé le sol selon leurs pratiques ancestrales mais en réduisant les jachères qui devaient durer une génération, tandis que la population augmentait mais non leurs terres, et celles-ci s'étaient dégradées comme tout le reste de l'Afrique. Leurs guerriers s'étaient toujours battus dans toutes les guerres de la Grande-Bretagne et les Massaï ne s'étaient battus dans aucune. Les Massaï avaient été dorlotés, préservés, traités avec une crainte qu'ils n'auraient jamais dû inspirer et être adorés par tous les homosexuels, comme Thessinger qui avait travaillé pour l'Empire au Kenya ou au Tanganyika, à cause de la beauté des hommes. Les hommes étaient très beaux, extrêmement riches, c'étaient des guerriers professionnels qui, depuis longtemps maintenant, ne se battaient jamais. Ils avaient toujours été portés sur la drogue et ils donnaient maintenant dans l'alcoolisme.

Les Massaï ne tuaient jamais de gibier et se souciaient uniquement de leurs troupeaux. Les litiges entre Massaï et Wakamba tenaient toujours à du vol de bétail, jamais à du gibier abattu.

Les Wakamba haïssaient les Massaï, ces riches m'as-tu-vu protégés par le gouvernement. Ils méprisaient ces hommes dont les femmes ignoraient la fidélité et étaient presque toujours syphilitiques, ces hommes incapables de pister le gibier parce que les infections véhiculées par les mouches leur abîmaient la vue ; parce que leurs lances pliaient après n'avoir servi qu'une

fois ; et enfin, et surtout, parce qu'ils ne se montraient courageux que sous l'emprise de la drogue.

Les Wakamba, qui aimaient le combat, le vrai combat, pas le combat massaï qui est, d'ordinaire, une hystérie de masse que seul déclenche l'effet de la drogue, vivaient au-dessous du seuil de subsistance. Ils avaient toujours eu leurs chasseurs et ceux-ci ne pouvaient plus chasser nulle part. Ils aimaient boire, et boire tombait sous le strict contrôle de la loi tribale. Ce n'étaient pas des ivrognes, et l'ivresse était sévèrement sanctionnée. La viande constituait un élément de base de leur alimentation, et il n'y en avait plus et on leur interdisait de chasser pour s'en procurer. Leurs chasseurs illégaux jouissaient d'autant de popularité que les contrebandiers en Angleterre dans le temps et les gens qui introduisaient du bon alcool aux Etats-Unis à l'ère de la prohibition.

Cela n'allait pas aussi mal quand j'étais venu là, des années auparavant. Mais cela n'allait pas bien. Les Wakamba affichaient une loyauté sans faille envers les Britanniques. Même les jeunes hommes et les mauvais sujets étaient loyaux. Mais les jeunes hommes s'inquiétaient, et la situation n'avait rien de simple. On se méfiait des Mau-Mau parce qu'il s'agissait d'une secte kikuyu et que les serments inspiraient de la répulsion aux Wakamba. Mais il s'était produit des infiltrations. Le décret sur la protection des bêtes sauvages passait le fait sous silence. G.C. m'avait dit de me fier à mon bon sens, à supposer que j'en aie, et que seuls les enqueteurs s'attiraient des ennuis. Comme je savais que je pouvais prétendre à cette étiquette à l'occasion, j'essayais d'user de bon sens avec le plus grand soin pour éviter les enquiquinements dans la mesure du possible. Je m'identifiais depuis longtemps aux Wakamba et avais désormais franchi l'ultime obstacle important, de sorte que l'identification était complète. Il n'y a pas d'autre moyen pour y parvenir. Toute alliance entre tribus se valide ainsi et pas autrement.

Pour l'instant, avec la pluie, je savais que tout le monde se faisait moins de souci pour sa famille et que si nous rapportions de la viande tout le monde se réjouirait. La viande rend les hommes forts ; même les vieillards en étaient

convaincus. De tous les vieillards du camp, je pensais que Charo était le seul à être impuissant peut-être, et je ne l'aurais pas juré. J'aurais pu demander à Ngui et il me l'aurait dit. Mais la question eût été inconvenante et Charo et moi étions de très vieux amis. Les hommes kamba, s'ils ont de la viande à manger, restent capables de faire l'amour bien après soixante-dix ans. Mais certains types de viande conviennent mieux aux hommes que d'autres. Je ne sais pas comment j'en étais venu là. C'était parti d'un kongoni abattu le jour où nous avons vu pour la première fois l'empreinte de l'énorme lion de la Rift Valley et puis cela avait divagué, comme une histoire de vieux.

« Que dirais-tu d'aller chercher un morceau de viande, Miss Mary ?

– On en a besoin, non ?

– Oui.

– À quoi pensais-tu ?

– À des problèmes kamba et à la viande.

– À des problèmes kamba graves ?

– Non. En général.

– Tant mieux. Qu'as-tu décidé ?

– Qu'il nous faut de la viande.

– Alors on va en chercher ?

– C'est une bonne heure pour le faire. Si tu as envie de marcher.

– J'en serais ravie ! Au retour je prendrai un bain et me changerai et on aura allumé le feu. »

Nous avons découvert la horde d'impalas à sa place habituelle à côté de la route, là où elle traversait la rivière, et Mary avait tué un vieux mâle à une seule corne. Il était très gras et en bonne forme et j'avais la conscience nette en l'abattant pour sa viande, car il n'aurait jamais fourni de trophée exploitable aux services de la chasse et, comme la horde l'avait mis à l'écart, il ne servait plus à la reproduction. Mary l'avait tué d'un coup impeccable au

défaut de l'épaule, exactement l'endroit qu'elle visait. Charo était très fier d'elle et il avait pu procéder à l'abattage en toute légalité en peut-être un centième de seconde. On estimait, désormais, que le tir de Mary était entièrement entre les mains de Dieu et, comme nous avons des dieux différents, Charo s'appropriä tout le mérite du coup. Pop, G.C. et moi avions tous vu Miss Mary perfectionner progressivement son tir et réussir des coups ahurissants et admirables. Maintenant c'était au tour de Charo.

« Memsahib piga mzuri sana, dit Charo.

– Mzuri. Mzuri, assura Ngui à Mary.

– Merci, dit Mary. Et de trois, me dit-elle. Je suis contente et je me sens confiante à présent. C'est bizarre la chasse, non ? »

Je réfléchissais à toute cette bizarrerie et oubliai de répondre.

« C'est mal de tuer. Mais c'est fantastique d'avoir de la viande au camp. Quand la viande est-elle devenue si importante pour tout le monde ?

– Elle l'a toujours été. C'est un des besoins les plus anciens et les plus essentiels. L'Afrique a souffert d'en manquer. Mais si on tuait le gibier comme les Hollandais l'ont fait en Afrique du Sud, il n'y en aurait pas.

– Mais préservons-nous le gibier pour les indigènes ? Pour qui prenons-nous soin du gibier, en réalité ?

– Pour lui-même, pour rapporter de l'argent aux services de la chasse et permettre au racket des chasseurs blancs de prospérer, et pour obtenir des fonds supplémentaires pour les Massaï.

– J'aime que nous protégions le gibier pour le gibier lui-même, dit Mary. Mais le reste me paraît plutôt sordide.

– C'est très embrouillé, dis-je. Mais as-tu déjà vu un pays plus confus ?

– Non. Mais toi et ta bande, vous n'êtes pas clairs non plus.

– Je sais.

– Mais as-tu une idée nette de la situation toi-même, franchement ?

– Pas encore. Nous vivons au jour le jour pour l'instant.

– De toute façon cela nous plaît, dit Mary. Et après tout nous ne sommes pas venus ici pour mettre de l'ordre en Afrique.

– Non. Nous sommes venus pour prendre des photos et leur écrire des légendes, et ensuite nous amuser et comprendre ce que nous pouvons.

– Mais nous n'avons pas échappé à toute cette confusion.

– Je sais. Mais t'amuses-tu ?

– Je n'ai jamais été si heureuse.»

Ngui s'était arrêté et montrait le côté droit de la route. « Simba. »

Il y avait l'énorme empreinte, trop énorme pour y croire.

La patte arrière gauche montrait clairement l'ancienne blessure. Il avait traversé la route sans bruit à peu près au moment où Mary avait tiré l'impala. Il s'était enfoncé dans la brousse accidentée.

« Lui », dit Ngui. Cela ne faisait aucun doute. Avec un peu de chance nous aurions pu le croiser sur la route. Mais il aurait pris garde de nous laisser passer. C'était un lion très intelligent et qui avait tout son temps. Le soleil était presque couché et avec les nuages on n'y verrait rien pour tirer dans cinq minutes.

« Finalement les choses ne sont pas si compliquées, dit gaiement Mary.

– Va au camp chercher la voiture, dis-je à Ngui. Nous allons retrouver Charo pour attendre avec la viande. »

Cette nuit-là, quand nous eûmes regagné chacun notre lit mais ne dormions pas encore, nous entendîmes le lion rugir. Il se trouvait au nord du camp et le rugissement partit du creux de la poitrine et prit de l'ampleur pour se terminer par un soupir.

« Je viens avec toi », dit Mary.

Nous restâmes étendus l'un contre l'autre dans le noir sous la moustiquaire, mon bras autour d'elle, et l'écoutâmes rugir de nouveau.

« On ne peut pas se tromper quand c'est lui, dit Mary. Je préfère que nous couchions dans le même lit quand nous l'entendons. »

Il se déplaçait vers le nord et l'ouest, poussant des grognements profonds, puis rugissant.

« Il appelle les lionnes ou il est en colère ? Que fait-il vraiment ?

– Je ne sais pas, chérie. Je pense qu'il est en colère parce que c'est mouillé.

– Mais il rugissait aussi quand il faisait sec et que nous le pistions dans la brousse.

– Je plaisantais, chérie. Je l'entends rugir, c'est tout. Je le localise quand il s'arrête, et demain tu verras l'endroit où il est en train de labourer le sol.

– Il est trop impressionnant pour qu'on en plaisante.

– Je suis obligé de plaisanter si je dois te couvrir. Tu ne voudrais tout de même pas que je commence à le plaindre ?

– Écoute-le », dit Mary.

Allongés dans le lit nous l'écoutâmes. Vous ne pouvez pas décrire le rugissement d'un lion sauvage. Vous pouvez seulement dire que vous écoutiez et que le lion rugissait. Cela ne ressemble pas du tout au bruit que fait le lion au début d'un film de la Metro-Goldwyn-Mayer. Lorsque vous l'entendez, vous le ressentez d'abord dans le bas-ventre et il vous remonte tout le long du corps.

« Il me donne l'impression d'être creuse, dit Mary. Il est vraiment le roi de la nuit. »

Nous écoutâmes et il rugit de nouveau en continuant à se déplacer vers le nord-ouest. Cette fois le rugissement se termina en toux.

« Espère seulement qu'il chasse, lui dis-je. Ne pense pas trop à lui et dors.

– Je dois penser à lui et je veux penser à lui. C'est mon lion, je l'aime et le respecte, et je dois le tuer. Il a plus d'importance pour moi que tout, sauf toi et la famille. Tu sais ce qu'il représente.

– Je le sais sacrément trop, dis-je. Mais tu devrais dormir, chérie. Peut-être qu'il rugit pour te tenir éveillée.

– Alors laisse-le me tenir éveillée, dit Mary. Si je suis sur le point de le tuer, il a le droit de m'empêcher de dormir. J'aime tout ce qu'il fait et tout ce qu'il est.

– Mais il faut dormir un peu, chérie. Il ne serait pas content que tu ne dormes pas.

– Il se fiche bien de moi. Mais moi je tiens à lui et c'est pourquoi je le tue. Tu devrais comprendre.

– Je comprends. Mais il faut que tu dormes maintenant, chaton. Parce que demain matin, on y va.

– Je vais dormir. Mais je veux l'entendre rugir encore une fois. »

Elle mourait de sommeil et je me dis que cette fille qui n'avait jamais voulu tuer quoi que ce soit de sa vie, jusqu'au jour où elle avait rencontré de mauvais sujets pendant la guerre, chassait le lion depuis trop longtemps avec une parfaite honnêteté, ce qui, en l'absence de chasseur professionnel pour la couvrir, n'avait rien d'une entreprise ou une occupation anodine et pouvait parfois devenir fort dangereux, et c'était manifestement le cas. Sur quoi le lion rugit de nouveau et toussa à trois reprises. La toux arriva du sol et entra droit dans la tente.

« Je vais aller dormir maintenant, dit Miss Mary. J'espère qu'il ne tousse pas par nécessité. Peut-il s'enrhumer ?

– Je ne sais pas, chérie. Tu vas bien dormir, et pour de bon cette fois ?

– Je dors déjà. Mais surtout réveille-moi bien avant l'aube, même si je dors profondément. Promis ?

– Promis. » À la seconde suivante, elle dormait et je me reculai le plus

loin possible contre la paroi de la tente et la sentis qui respirait paisiblement, et quand mon bras commença à me faire mal je le retirai de sous sa tête et vérifiai qu'elle était confortablement installée, puis j'investis une petite portion du grand lit de camp et ensuite écoutai le lion. Il resta silencieux jusque vers trois heures du matin, où il chassa. Après quoi les hyènes entamèrent leur concert et le lion se nourrit en poussant de temps à autre des feulements rauques. On n'entendit pas les lionnes. J'en savais une prête à mettre bas et elle n'aurait que faire de lui, et l'autre était l'amie de cette lionne. Je me dis que tout était encore trop mouillé pour le traquer quand il ferait jour. Mais il restait toujours une chance.

¹ Interjection employée au cours d'une réunion publique, dans les assemblées de parlementaires. (N.d.T.)

CHAPITRE VI

Bien avant qu'il fût jour le matin, Mwindi nous réveilla avec le thé. Il dit « Hodi » et posa le thé devant la porte de la tente, sur la table. J'apportai une tasse à Mary et m'habillai dehors. Le temps était couvert et on ne voyait pas les étoiles.

Charo et Ngui arrivèrent dans l'obscurité pour prendre les fusils et les cartouches et j'emportai mon thé jusqu'à la table où l'un des garçons responsables de la tente du mess allumait le feu. Mary faisait sa toilette et s'habillait, encore dans cette zone indécise entre le sommeil et le réveil. Je partis sur le terrain dégagé, après le crâne d'éléphant et les trois gros buissons, et vis que le sol restait très humide. Il avait séché pendant la nuit et il serait beaucoup plus sec que la veille. Mais je doutais malgré tout qu'on pût amener la voiture beaucoup plus loin que l'endroit où je supposais que le lion avait tué, et j'étais sûr que ce serait trop mouillé après et jusqu'au marécage.

Le marécage portait vraiment mal son nom. Il existait un vrai marécage à papyrus à fort débit d'eau courante. Mais nous appelions aussi marécage la zone de grands arbres qui l'entourait. Beaucoup d'entre eux poussaient sur un terrain relativement élevé et il y en avait de magnifiques. Ils formaient une ceinture de forêt autour du vrai marécage, mais les éléphants en quête de nourriture avaient saccagé certaines parties de ce périmètre boisé au point de les rendre infranchissables. Plusieurs rhinocéros vivaient dans cette forêt ; on y trouvait presque toujours des éléphants maintenant, et parfois tout un troupeau d'éléphants. Deux troupes de buffles la fréquentaient. Des léopards vivaient dans la partie la plus touffue de cette forêt et y chassaient, et notre lion s'y réfugiait quand il venait se nourrir du gibier des plaines.

Cette forêt de beaux et grands arbres couchés marquait la fin de la plaine découverte et boisée à l'ouest et des magnifiques clairières limitées au nord

par les licks et le hérissément de roches de lave conduisant à l'autre grand marais qui séparait notre territoire et les Chyulu. À l'est s'étendait le désert en modèle réduit des guérénoeux, et toujours plus à l'est se déployait une zone de collines accidentées et broussailleuses qui s'élevaient progressivement vers les pentes du Kilimandjaro. Ce n'était pas tout à fait aussi simple, mais c'est l'idée qu'on en avait sur la carte ou depuis le milieu de la plaine et des clairières.

Le lion tuait d'ordinaire dans la plaine ou dans les clairières rocailleuses pendant la nuit, puis, s'étant nourri, allait dormir dans la ceinture d'arbres. Nous avions prévu de le repérer auprès de sa proie et de le traquer à cet endroit ; à moins d'avoir la chance de l'intercepter lorsqu'il gagnerait la forêt. S'il se sentait assez en confiance pour ne pas aller jusqu'à la forêt, nous pourrions le traquer depuis sa proie jusqu'à l'endroit où il se cacherait après être allé boire.

Pendant que Mary s'habillait et traversait ensuite la prairie en suivant la piste jusqu'au rideau d'arbres où se dissimulait la tente verte des latrines, je réfléchissais au lion. Nous devions l'attaquer s'il existait la moindre chance de réussir. Mary avait fait de beaux coups et se sentait en confiance. Mais si l'on risquait juste de l'alarmer ou de le faire partir dans les hautes herbes ou sur un terrain accidenté où elle ne pourrait pas le voir à cause de sa taille, il fallait alors le laisser tranquille, le temps de reprendre confiance. J'espérais que nous allions découvrir qu'il s'était éloigné après s'être repu, désaltéré à l'eau stagnant dans les fondrières de la plaine, et s'en était allé dormir dans un des îlots de brousse de la plaine ou des bouquets d'arbres des clairières.

La voiture était prête, Mthuka au volant, et j'avais inspecté tous les fusils quand Mary revint. Il faisait jour à présent, mais pas assez pour tirer. Les nuages couvraient encore le bas des pentes de la Montagne et le soleil demeurait invisible, pourtant la lumière s'affirmait. J'ajustai le crâne d'éléphant dans le viseur de ma carabine mais il faisait encore trop noir pour tirer. Charo et Ngui étaient tous deux très sérieux et très solennels.

« Comment te sens-tu, chaton ? demandai-je à Mary.

- Merveilleusement bien. Comment croyais-tu que je me sentirais ?
- As-tu mis de l'Eygene ?
- Évidemment, dit-elle. Pas toi ?
- Si. Nous attendons juste qu'il fasse un peu plus jour.
- Il fait assez jour pour moi.
- Pas pour moi.
- Tu devrais t'occuper de tes yeux.
- Je leur ai dit qu'on serait rentrés pour le petit déjeuner.
- Cela va me compliquer la vie.
- Nous avons pris des provisions. Elles sont dans une caisse à l'arrière.
- Charo a-t-il assez de munitions pour moi ?
- Demande-lui. »

Mary consulta Charo, qui dit avoir « mingi risasi ».

« Veux-tu retrousser ta manche droite ? demandai-je. Tu m'as demandé de t'y faire penser.

– Je ne t'ai pas demandé de m'y faire penser en étant d'une humeur massacrate !

– Si tu passais ta colère sur le lion plutôt que sur moi ?

– Je ne suis pas en colère contre le lion de toute façon. Estimes-tu qu'il fait assez jour maintenant pour que tu y voies ?

– Kwenda na simba », dis-je à Mthuka. Puis à Ngui : « Mets-toi debout à l'arrière pour guetter. »

Nous démarrâmes, les pneus s'agrippant solidement à la piste de plus en plus sèche, moi penché sur le côté, les deux bottes à l'extérieur de l'échancrure de la portière, goûtant l'air froid du matin qui venait de la Montagne, le contact satisfaisant de la carabine. J'épaulai et visai à plusieurs

reprises. Même avec l'amplificateur de lumière je vis qu'il ne faisait pas encore assez jour pour tirer en toute sécurité. Mais nous en avons pour vingt minutes de trajet et à chaque minute il faisait plus clair.

« La lumière va être parfaite, dis-je.

– Je n'en doutais pas », dit Mary. Je me retournai. Elle était assise avec beaucoup de dignité et mâchait du chewing-gum.

Nous remontâmes la piste, laissant derrière nous l'aire d'atterrissage improvisée. Il y avait du gibier partout et l'herbe nouvelle semblait avoir grandi d'un pouce depuis la veille au matin. Des fleurs blanches pointaient aussi, bien droites dans la nappe herbeuse et blanchissant toutes les prairies. Un peu d'eau s'attardait dans les parties planes des pistes et je fis signe à Mthuka de déboîter sur la gauche pour éviter les flaques. L'herbe en fleur était glissante. La lumière ne cessait de se préciser.

Mthuka aperçut les oiseaux piétant pesamment dans deux arbres sur la droite, au-delà des deux clairières suivantes, et les montra d'un geste. S'ils restaient perchés, c'est sans doute que le lion se trouvait sur la proie. Ngui frappa le capot du plat de la main et nous nous arrê tâmes. Je me rappelle avoir été surpris que Mthuka ait vu les oiseaux avant Ngui alors que Ngui dominait la situation. Ngui sauta à terre et s'approcha en se baissant afin que son corps ne dépasse pas du contour de la voiture. Il me saisit le pied et tendit le doigt à gauche, en direction de la ceinture d'arbres.

Le grand lion à crinière noire, son corps paraissant presque noir, sa tête et son encolure impressionnantes dodelinant, s'enfonçait au petit trot dans les hautes herbes.

« Tu le vois ? demandai-je à voix basse à Mary.

– Je le vois. »

Il se trouvait dans l'herbe à présent et seules sa tête et son encolure demeuraient visibles ; puis il n'y eut plus que la tête ; les herbes oscillaient et se refermaient derrière lui. Il avait de toute évidence entendu la voiture ou, sinon, il se dirigeait déjà vers la forêt et nous avait vus déboucher sur la route.

« Inutile d'entrer là-dedans, dis-je à Mary.

– Comme si je ne le savais pas, dit-elle. Si nous étions partis plus tôt, nous l'aurions trouvé.

– Il ne faisait pas assez jour pour tirer. Si tu l'avais blessé, j'aurais été obligé de le suivre là-dedans.

– Nous aurions été obligés de le suivre.

– Laisse tomber le nous, veux-tu ?

– Comment comptes-tu l'avoir alors ? » Elle était en colère, mais seulement en colère parce que la perspective de passer à l'action et d'en finir s'était évanouie, et pas assez stupide dans sa colère pour exiger qu'on la laisse s'enfoncer dans une herbe plus haute qu'elle à la poursuite d'un lion blessé.

« Je pense qu'il reprendra confiance s'il nous voit continuer à rouler sans même nous approcher de sa proie. » Je m'interrompis pour dire : « Monte, Ngui. Continue poli poli, Mthuka. » Puis, sentant Ngui à mon côté, et tandis que la voiture avançait lentement sur la piste, mes deux amis et frères ne perdant pas de l'œil les vautours perchés dans les arbres, je dis à Mary : « Qu'aurait fait Pop selon toi ? Il l'aurait poursuivi dans l'herbe et se serait engagé dans la forêt en t'emmenant dans un endroit où tu n'es pas assez grande pour voir ? Nous sommes là pour quoi, hein ? Te faire tuer ou tuer le lion ?

– Tu vas embarrasser Charo, à crier comme ça.

– Je ne crie pas.

– Tu devrais t'entendre quelquefois.

– Écoute, chuchotai-je.

– Ne dis pas écoute et ne chuchote pas. Et ne dis pas tiens-toi prête et attends le bon moment !

– Il faut dire que c'est parfois une partie de plaisir de chasser le lion avec toi. Combien sommes-nous à t'avoir trahie jusqu'ici ?

– Pop et toi et je ne sais plus qui. G.C. le fera aussi sans doute. Si tu en sais si long, général de la chasse au lion qui sais tout, pourquoi les oiseaux restent-ils perchés si le lion a quitté sa proie ?

– Parce qu'une lionne, ou les deux, n'ont pas fini ou sont couchées à côté ?

– On ne va pas voir ?

– Plus loin sur la route et en veillant à ne pas les effaroucher. Je veux les mettre tous en confiance.

– Je commence franchement à être excédée de ton “je veux qu'ils soient en confiance”. Si tu ne peux pas changer d'air, essaie au moins de changer de refrain !

– Depuis combien de temps chasses-tu ce lion, mon cœur ?

– Depuis toujours on dirait, et j'aurais pu le tuer il y a trois mois si G.C. et toi m'aviez laissée faire. Je l'avais au bout du viseur et vous m'avez empêchée de le tirer.

– Parce que nous ne savions pas que c'était le bon lion. Ça aurait pu être un lion venu d'Amboseli à cause de la sécheresse. G.C. a des principes.

– Vous avez autant de principes que des cinglés de brousse à la conscience pas nette, dit Miss Mary. Quand verrons-nous les lionnes ?

– Par quarante-cinq degrés à tribord à trois cents mètres plus loin sur cette piste.

– Force du vent ?

– Environ force deux, dis-je. Chérie, toi, tu es un peu cinglée de lion.

– Qui a plus de raisons de l'être que moi ? Bien sûr que je le suis ! Mais je prends les lions au sérieux.

– Moi aussi, vraiment. Et je pense que je m'en soucie autant que toi, même si je n'en parle pas.

– Tu n'arrêtes pas d'en parler, je te rassure. Mais G.C. et toi n'êtes qu'une paire d'assassins bourrelés de principes. Condamnant à mort et exécutant la sentence. Et G.C. a bien plus de principes que toi et ses gens sont disciplinés, eux. »

Je touchai la cuisse de Mthuka pour qu'il arrête la voiture. « Regarde, chérie. Voilà ce qui reste du zèbre et voilà les deux lionnes. On fait la paix ?

– On n'a jamais fait la guerre, dit-elle. C'est juste que tu comprends de travers. Pourrais-je avoir les jumelles, s'il te plaît ? »

Je lui tendis les précieuses jumelles pour qu'elle observe les deux lionnes. L'une était si grosse des lionceaux qu'elle portait qu'elle ressemblait à un lion sans crinière. L'autre était peut-être sa grande fille ; peut-être seulement une amie dévouée. Elles étaient couchées chacune à l'abri d'un groupe de buissons ; l'une tranquille, royale, déjà imbue de sa dignité de mère, les babines foncées par le sang ; l'autre jeune et souple, aux babines également tachées de sombre. Il ne restait pas grand-chose du zèbre mais elles protégeaient leur bien. Je ne pouvais dire, aux bruits que j'avais entendus pendant la nuit, si elles avaient chassé pour le lion ou si lui avait chassé et si elles l'avaient rejoint.

Les oiseaux étaient perchés pesamment sur deux des arbustes et sur le plus gros arbre du boqueteau de verdure, et il devait y en avoir une bonne centaine. Les vautours, massifs, bossus, semblaient sur le point de se laisser choir, mais les lionnes restaient trop près du quartier et de l'encolure lacérés du zèbre gisant sur le sol. Je vis un chacal, aussi gracieux et élégant qu'un renard, au bord d'une plaque de brousse, et puis un second. Les hyènes restaient invisibles.

« Il ne faut pas les effrayer, dis-je. Je suis d'avis de ne pas nous approcher du tout. »

Mary s'était radoucie. La vue de n'importe quel lion l'émouvait et la ravissait toujours, et elle dit : « Tu crois que ce sont elles qui ont tué ou lui ?

– À mon avis c'est lui qui a tué et s'est repu et elles sont arrivées bien plus tard.

– Les oiseaux viennent-ils la nuit ?

– Non.

– Ils sont affreusement nombreux. Regarde ceux qui déploient leurs ailes pour se sécher à la façon des buses de chez nous.

– Ils sont affreusement laids pour du gibier de la Couronne, et quand ils ont la peste bovine et d'autres maladies infectieuses du bétail, ils doivent bougrement les propager par leurs déjections. Il y en a bien trop pour la région. Les insectes, les hyènes et les chacals suffiraient à nettoyer toutes les charognes et les hyènes peuvent tuer les animaux malades ou trop vieux sur place sans contaminer tout le pays. »

De voir les lionnes dans leur abri et les vautours franchement ignobles agglutinés en pareil nombre dans les arbres m'avait délié la langue ; cela, et le fait que nous avions fait la paix et que je n'aurais pas à livrer ma bien-aimée Miss Mary au lion jusqu'à la prochaine fois. De plus j'exécrais les vautours et j'estimais qu'on exagérait grandement leur utilité de charognards. Quelqu'un avait décrété qu'ils étaient les grands broyeurs d'ordures de l'Afrique et on les avait fait gibier royal, on ne parvenait pas à réduire leur population, et leur rôle de propagateurs de maladie constituait une hérésie au vu du label magique de gibier royal. Les Wakamba trouvaient cela très drôle et nous les appelions toujours les oiseaux du roi.

Ils n'avaient pas l'air drôles du tout pour l'instant, perchés d'une façon répugnante au-dessus de la dépouille du zèbre, et lorsque la grosse lionne se releva, bâilla et partit de nouveau se nourrir, deux gros vautours se laissèrent choir dès qu'elle fut sur la carcasse. La jeune lionne donna un coup de queue et les chargea, et ils prirent lourdement leur envol tout en courant tandis qu'elle donnait des coups de patte dans le vide pour les attraper avec une grâce de chaton. Puis elle revint s'allonger auprès de la grosse lionne et

entreprit de manger, et les oiseaux restèrent dans les arbres, les plus proches manquant de perdre l'équilibre tant ils avaient faim.

Il ne faudrait pas longtemps aux lionnes pour terminer ce qui restait du zèbre et je dis à Mary qu'il valait sans doute mieux les laisser se nourrir et continuer de rouler sur la route comme si nous ne les avions pas vues. Devant nous se trouvait un petit groupe de zèbres, et il y avait plus loin des gnous et beaucoup plus de zèbres.

« J'adore les observer, dit Mary. Mais si tu penses que c'est préférable, nous pouvons continuer pour juger de l'état des licks et peut-être voir les buffles. »

Nous continuâmes donc jusqu'au bord du lick et ne vîmes aucune trace de buffle ni aucun buffle. Les licks restaient trop humides et glissants pour une voiture, de même que le terrain plus à l'est. Nous découvrîmes les empreintes des deux lionnes au bord des licks, partant en direction de la proie. C'étaient des traces fraîches et elles ne permettaient pas de dire quand elles avaient attaqué. Mais à mon avis ce devait être le lion qui avait tué, et Ngui et Charo en convinrent. « Peut-être que si nous rentrons par le même chemin qu'à l'aller il va s'habituer à voir la voiture, dit Mary. Je ne m'inquiète pas mais un petit déjeuner serait le bienvenu. »

J'espérais bien qu'elle ferait cette suggestion.

« Si on ne tire rien. » Je m'interrompis car j'allais dire que cela le mettrait en confiance.

« Il pensera que c'est une simple voiture qui fait un aller-retour, termina Mary à ma place. Nous allons prendre un petit déjeuner sublime, je ferais toutes les lettres que je dois écrire et nous serons des amours de chatons patients comme tout.

– Tu es un amour de chaton.

– On va rentrer au camp en touristes en admirant les jeunes et verts pâturages et en savourant d'avance le petit déjeuner. »

Mais lorsque nous arrivâmes au camp pour le petit déjeuner, le jeune policier nous attendait dans sa Land Rover maculée de boue. La voiture stationnait sous un arbre et ses deux askaris étaient repartis vers la clôture. Il descendit de voiture en nous voyant arriver, son visage juvénile marqué par le poids des soucis et des responsabilités.

« Bonjour, Bwana, dit-il. Bonjour, Memsahib. En tournée d'inspection très matinale à ce que je vois.

– Un petit déjeuner te dirait-il ? demandai-je.

– Si je ne vous dérange pas. Vu quelque chose d'intéressant, gouverneur ?

– Juste jeté un coup d'œil aux bêtes. Quelles nouvelles du Boma ?

– On les a épinglés, gouverneur. On leur a mis la main dessus sur l'autre versant. Au nord de Namanga. Vous pouvez rappeler vos hommes.

– Ç'a été dur ?

– Pas de détails pour l'instant.

– Dommage qu'on n'ait pas pu se bagarrer par ici. »

Miss Mary me lança un regard d'avertissement. Cela ne l'enchantait pas d'avoir le jeune policier au petit déjeuner, mais elle le savait solitaire et, tout en ne supportant pas les idiots, elle se sentait d'humeur généreuse avant que nous ayons vu le policier exténué dans son véhicule couvert de boue.

« Cela aurait eu beaucoup d'importance pour moi. Gouverneur, nous avions presque un plan impeccable. Peut-être “le” plan. Le seul point qui me contrariait était la présence de la petite Memsahib. Sauf votre respect, Madame, ce n'est pas un travail de femme.

– Je n'avais rien à voir là-dedans, dit Mary. Reprendrez-vous des rognons au bacon ?

– Mais si ! Vous faisiez partie du dispositif. Je le signale dans mon rapport. Cela compte peut-être moins qu'une mention dans les dépêches. Mais

c'est un point à votre actif. Un de ces jours on sera très fier de s'être battus au Kenya.

– Après les guerres j'ai découvert que ceux qui les avaient faites sont en général assommants, dit Miss Mary.

– Seulement ceux qui ne se sont pas battus, dit le jeune Harry. Les combattants, et, si je peux me permettre, les combattantes ont des principes.

– Bois donc un peu de bière, dis-je. Des tuyaux sur la prochaine escarmouche ?

– Vous serez informé en priorité, gouverneur.

– Trop aimable, dis-je. Mais je suppose qu'il y a assez de lauriers pour tout le monde.

– C'est bien vrai, rétorqua le jeune policier. Dans un sens, gouverneur, nous sommes les derniers bâtisseurs d'Empire. D'une certaine façon nous ressemblons à Rhodes et au Dr Livingstone.

– D'une certaine façon », dis-je.

Cet après-midi-là j'allai au Shamba. Il faisait froid depuis que les nuages de la Montagne voilaient le soleil, et un vent fort soufflait des hauteurs où toute la pluie qui s'était abattue sur nous devait être devenue de la neige. Le Shamba se trouvait à six cents mètres d'altitude environ et la Montagne culminait à plus de 5 800 mètres. Ses vents glacés subits, lorsqu'il avait neigé en abondance, éprouvaient durement les habitants du plateau. Plus haut dans les contreforts, les maisons, nous ne parlions pas de cases, se nichaient dans les plis des collines pour se protéger du vent. Mais ce Shamba prenait le vent de plein fouet et cet après-midi-là il était très froid et cinglant, avec une odeur âcre d'excréments pas entièrement gelés, et tous les oiseaux et les bêtes s'en préservaient.

L'homme que Miss Mary appelait mon beau-père souffrait d'une inflammation des voies respiratoires et de sévères douleurs rhumatismales dans le dos. Je lui donnai des médicaments et le frictionnai ensuite au

liniment Sloan. Aucun de nous autres, Kamba, ne le considérons comme le père de sa fille, mais puisqu'il l'était officiellement, en vertu des lois et des coutumes tribales, je lui devais le respect. Nous le soignâmes à l'abri de la maison sous le regard de sa fille. Elle portait l'enfant de sa sœur sur la hanche et exhibait mon dernier bon pull-over en laine et une casquette de pêche qui m'avait été donnée par un ami. Mon ami avait fait broder mes initiales sur le devant et ce détail avait son importance pour nous tous. Jusqu'au jour où elle avait décrété qu'elle la voulait, les initiales avaient toujours été un sujet d'embarras. Sous le pull-over en laine elle portait la dernière robe, trop souvent lavée, achetée à Laitokitok. Il eût été inconvenant que je lui parle alors qu'elle tenait l'enfant de sa sœur et, en théorie, elle n'aurait pas dû regarder son père se faire soigner. Elle résolut le problème en gardant tout le temps les yeux baissés.

L'individu qu'on désignait par un nom signifiant futur beau-père endurait avec assez peu de bravoure l'épreuve du liniment Sloan. Ngui, qui connaissait bien le Sloan, et n'avait aucune considération pour les hommes de ce Shamba, voulait que je le fasse bien pénétrer et me signala à une occasion que j'avais laissé tomber quelques gouttes là où il ne fallait pas. Mthuka, avec ses superbes scarifications sur les deux joues, goûtait pleinement sa surdité, observant ce qu'il jugeait être un minable Kamba souffrir pour une bonne cause. J'observai une stricte déontologie en appliquant le Sloan, à la grande déception de tout le monde y compris de sa fille, et le sujet perdit tout son intérêt.

« Jambo, tu », dis-je à la fille quand nous partîmes, à quoi elle répondit, les yeux baissés, la poitrine altière : « No hay remedio. »

Nous montâmes en voiture, personne ne faisant de signes d'adieu à qui que ce soit, le froid écourtant les civilités d'usage. C'était trop, d'un côté comme de l'autre, et nous avions tous mauvaise conscience devant un Shamba si démuné.

« Ngui, demandai-je. Comment peuvent-ils avoir des hommes si lamentables et des femmes si merveilleuses dans ce Shamba ?

– Des hommes importants ont traversé ce Shamba, dit Ngui. Autrefois c'était la route du sud, avant la nouvelle. » Il en voulait aux hommes du Shamba d'être de minables Kamba.

« Crois-tu que nous devrions nous emparer de ce Shamba ?

– Oui, fit-il. Toi, moi, Mthuka et les jeunes guerriers. »

Nous nous enfoncions dans le monde irréel africain qui est défendu et fortifié par une réalité dépassant toute réalité existante. Ce n'était pas un monde d'évasion ni un monde imaginaire. C'était un monde réel impitoyable, fait de l'irréalité du réel. S'il restait des rhinocéros, et nous en voyions tous les jours alors que de tels animaux ne pouvaient manifestement pas exister, alors tout devenait possible. Si Ngui et moi pouvions parler à un rhinocéros, déjà inconcevable en soi, dans sa propre langue, assez bien pour qu'il répondît, et si je pouvais le maudire et l'insulter en espagnol pour l'humilier et le faire déguerpir, alors la réalité était rationnelle et logique au-delà de toute réalité. L'espagnol passait pour être ma langue tribale et celle de Mary, et la langue passe-partout de Cuba d'où nous venions. On savait que nous avions aussi une langue tribale intime ou secrète. Nous n'étions pas censés avoir le moindre point commun avec les Britanniques hormis notre couleur de peau et notre tolérance mutuelle. Lors de son passage, Mayito Menocal avait suscité une forte admiration à cause de sa voix de basse, de son odeur, de sa courtoisie, et parce qu'il était arrivé en Afrique en parlant l'espagnol et le swahili. On respectait aussi ses cicatrices, et comme il parlait le swahili avec un accent de Camagüey à couper au couteau et ressemblait à un taureau, il faisait, vraiment, l'objet d'une quasi-révèrence.

J'avais expliqué qu'il était le fils du roi de son pays, à l'époque où il y avait de grands rois, et avais décrit les milliers d'hectares de terres qu'il possédait et en quoi elles consistaient, le nombre de têtes de bétail dont je le savais détenteur, et les tonnes de sucre qu'il produisait. Comme le sucre était l'aliment le plus recherché par tous les Wakamba après la viande et que Pop m'avait soutenu en affirmant à Keiti que c'était la vérité, et puisque Mayito était de toute évidence un éleveur sérieux qui savait exactement de quoi il

parlait et, quand il en parlait, le faisait avec une voix qui ressemblait beaucoup à celle d'un lion, et ne s'était jamais montré injuste, grossier, méprisant ni vantard, on lui vouait une affection sincère. Durant tout le temps où il séjourna en Afrique, je ne racontai qu'un mensonge au sujet de Mayito. Ce fut à propos de ses femmes.

Mwindi, authentique admirateur de Mayito, me demanda, de but en blanc, combien de femmes il avait. Tout le monde se posait la question et ce n'était pas le genre de statistiques qu'on pouvait tirer de Pop. Mwindi avait sa tête des mauvais jours et on voyait d'emblée qu'il y avait eu contestation. J'ignorais dans quel camp il s'était rangé mais on l'avait chargé de toute évidence d'en avoir le cœur net.

Je réfléchis à la question et à son caractère incongru et dis : « Dans son pays personne ne souhaiterait les compter.

– Ndio », fit Mwindi. C'était parler en Mzee.

Mayito en avait une seule en fait. Elle était très belle. Mwindi repartit, plus sombre que jamais.

Or ce jour-là, en revenant du Shamba, Ngui et moi nous livrions à cette activité bien dans le tempérament des hommes : projeter une opération qui n'aurait jamais lieu.

« D'accord, dis-je. Nous le prenons.

– Bien.

– Qui prend Debba ?

– Elle est à toi. C'est ta fiancée.

– Parfait. Une fois que nous l'aurons pris, comment le tiendrons-nous quand ils enverront une compagnie de K.A.R.¹ ?

– Tu reçois des troupes de Mayito.

– Mayito est à Hong Kong en ce moment. En Chine.

– Nous avons l'avion.

- Pas le bon. Que faisons-nous sans Mayito ?
- Nous partons dans la Montagne.
- Trop froid. Sacrément trop froid pour l'instant. Et nous perdons le Shamba.
- La guerre est une connerie, dit Ngui.
- Tout à fait d'accord », dis-je. Nous étions d'excellente humeur à présent. « Non. Nous prenons le Shamba petit à petit. Le temps joue pour nous. Nous avons en ce moment ce que les vieux croient qu'ils auront lorsqu'ils mourront. Pour le moment la chasse est bonne ; mangeons de la viande, buvons une fois que Memsahib aura tué son lion, et créons le paradis des chasseurs pendant que nous vivons. »

Mthuka était trop sourd pour entendre ce que nous disions. Il ressemblait à un moteur en parfait état de marche mais dont on aurait bloqué les instruments de mesure. D'ordinaire cela n'arrive qu'en rêve, mais Mthuka avait la meilleure vue de nous tous et était le meilleur chauffeur de brousse, et il avait, au cas où ce genre de faculté existerait, une perception extrasensorielle absolue. Comme nous remontions vers le camp et arrêtions la voiture, Ngui et moi savions qu'il n'avait pas entendu un mot de la conversation, mais il dit : « Cela vaut mieux, beaucoup mieux. »

Il avait de la compassion et de la bonté dans les yeux et je le savais bien meilleur et bien plus généreux que je ne le serai jamais. Il me tendit sa tabatière. C'était un tabac à peu près normal, sans aucune des adjonctions bizarres d'Arap Meina, mais il avait très bon goût et j'en pris avec trois doigts une grosse pincée que j'insérai sous ma lèvre supérieure. Personne de nous n'avait bu la moindre goutte. Mthuka se tenait toujours comme une grue par temps froid, la tête dans les épaules. Le ciel était bouché, les nuages rasaient la plaine, et quand je lui rendis sa tabatière il dit : « Wakamba tu. »

Nous le savions tous deux et on n'y pouvait rien ; il rabattit la capote et je marchai jusqu'à la tente.

« Le Shamba était-il en bonne forme ? s'enquit Miss Mary.

– Ça va. Un peu gelé et rudimentaire.

– Puis-je faire quelque chose pour quelqu'un là-bas ? »

Brave chaton au cœur d'or, pensai-je, et je dis : « Non. Je pense que tout va bien. Je vais faire venir une pharmacie de brousse pour la veuve et lui apprendre à s'en servir. C'est lamentable qu'on ne soigne pas les yeux des enfants quand ce sont des Wakamba.

– Wakamba ou autre, dit Miss Mary.

– Je vais dire deux mots à Arap Meina. Peux-tu demander à Mwindi de me prévenir quand le bain sera prêt ? »

Arap Meina ne pensait pas que le lion tuerait cette nuit-là. Je lui dis qu'il m'avait paru très pesant quand il s'était enfoncé dans la forêt, le matin. Il ne pensait pas non plus que les lionnes tueraient cette nuit-là, encore qu'on ne pût l'affirmer, et le lion se joindrait peut-être à elles. Je lui demandai si j'aurais dû tuer une proie et l'attacher ou la recouvrir de branchages pour essayer de retenir le lion. Il dit que le lion était bien trop intelligent.

Une grande partie du temps en Afrique se passe en discussions. Dans les endroits où les gens ne savent pas lire, c'est toujours le cas. Une fois que la chasse commence, c'est à peine si l'on prononce un mot. Tout le monde se comprend, et par temps chaud votre langue se colle au palais tant vous avez la bouche sèche. Mais le soir, quand on fait des plans pour la chasse, en général on discute beaucoup et il est très rare que les choses se déroulent comme prévu ; surtout si les plans se révèlent trop compliqués.

Plus tard, alors que nous étions tous deux couchés, le lion nous prit tous en défaut. Nous l'entendîmes rugir au nord de la prairie où nous avions tracé la piste d'atterrissage. Puis il s'éloigna, rugissant de temps à autre. Puis un lion moins impressionnant rugit à plusieurs reprises. Puis le silence régna un long moment. Après quoi nous entendîmes les hyènes, et à leur façon de s'appeler, et à leur rire tremblant, aigu, je sus en toute certitude que le lion

avait tué. Après quoi il y eut le vacarme de lions qui se battaient. Le bruit retomba et les hyènes se mirent à hurler et à rire.

« Arap Meina et toi aviez dit que la nuit serait calme, remarqua Mary d'une voix très ensommeillée.

– Quelqu'un a tué quelque chose, dis-je.

– Arap Meina et toi en discuterez demain matin. Maintenant je dois dormir si je veux me réveiller tôt. Je veux bien dormir pour ne pas être de mauvaise humeur. »

¹ King's African Rifles : fusiliers royaux africains. (N.d.T.)

CHAPITRE VII

Je m'attablai devant les œufs au bacon, le toast, le café et la confiture. Mary en était à sa seconde tasse de café et semblait d'excellente humeur. « Allons-nous vraiment arriver à quelque chose ?

– Oui.

– Mais il nous ridiculise tous les matins et il peut continuer indéfiniment.

– Non. Nous allons le pousser à prendre un peu trop de risques, il commettra une erreur et tu le tueras. »

Cet après-midi-là, après le déjeuner, nous nous occupâmes des babouins. Nous étions censés empêcher la population de babouins de proliférer afin de protéger les Shamba, mais nous avons procédé d'une façon assez absurde, essayant de surprendre les bandes à découvert et de les tirer pendant qu'ils filaient se réfugier dans la forêt. Pour ne pas affliger ni exaspérer les amateurs de babouins, je ne m'étendrai pas sur les détails. Ces féroces créatures s'abstinrent de nous charger, et la mort avait déjà pétrifié leurs canines redoutables quand j'arrivai à leur hauteur. Lorsque nous rentrâmes au camp avec les quatre cadavres répugnants, G.C. nous attendait.

Il était couvert de boue et paraissait fatigué mais heureux.

« Bonjour, général », dit-il. Il jeta un coup d'œil à l'arrière de la voiture et sourit. « On babouine à ce que je vois. Deux couples. Superbe tableau. Allez-vous les faire empailler par Roland Ward ?

– Je songeais plutôt à une présentation groupée, G.C., avec vous et moi au milieu.

– Comment ça va, Papa, et comment va Miss Mary ?

– Elle n'est pas là ?

– Non. Il paraît qu'elle est partie faire un tour avec Charo.

– Elle va bien. Un peu obsédée par le lion. Mais le moral est bon.

– Le mien est à zéro, dit G.C. On prend un verre ?

– J'adore boire après avoir taquiné le babouin.

– Nous sommes bons pour une sérieuse opération de babouinage », déclara G.C. Il ôta son béret, puis plongea la main dans sa poche de vareuse et en sortit une enveloppe en papier bulle. « Lisez ça et apprenez votre rôle. »

Il cria à Nguili d'apporter à boire et je lus l'ordre de mission.

« Cela semble logique », dis-je. Je poursuivis ma lecture en sautant, provisoirement, les zones qui ne nous concernaient pas et que je devrais vérifier sur la carte, cherchant à quel endroit nous entrions en scène.

« On ne peut plus logique, dit G.C. Ce n'est pas cela qui me fiche le moral à plat. C'est au contraire ce qui le regonfle.

– Qu'est-ce qui ne va pas, avec votre moral ? Des problèmes de morale ?

– Non. Des problèmes de conduite.

– Vous avez dû être un merveilleux enfant à problèmes. Vous avez plus de foutus problèmes qu'un héros de Henry James.

– Disons Hamlet, rectifia G.C. Et je n'étais pas un enfant à problèmes. J'étais un enfant très gai et très attirant, juste un peu enveloppé.

– Mary espérait que vous ne seriez pas de retour avant midi.

– Brave petite », dit G.C.

Nous les vîmes qui arrivaient dans l'herbe nouvelle, vert vif, de la prairie ; de taille identique, Charo aussi noir qu'un individu pouvait l'être, arborant son vieux turban crasseux et une veste bleue, Mary, éclatante de blondeur dans le soleil, sa tenue de chasse verte se détachant en plus foncé sur le vert vif de la prairie. Ils bavardaient avec animation et Charo portait la carabine de Mary et

son gros livre sur les oiseaux. Ensemble, ils me faisaient toujours penser à des duettistes du vieux Cirque Medrana¹.

G.C. apparut après avoir fait un brin de toilette, torse nu. La blancheur de sa peau contrastait avec le hâle brun-rose de son visage et de son cou.

« Regardez-moi ça, dit-il. Quel joli couple.

– Vous vous imaginez tombant sur eux sans les avoir jamais vus avant ?

– L'herbe les dépassera dans moins d'une semaine. Elle leur arrive déjà presque aux genoux.

– Pas de critiques sur l'herbe. Elle n'a que trois jours.

– Bonjour, Miss Mary ! cria G.C. Que fabriquez-vous ? »

Mary se redressa avec beaucoup de fierté.

« J'ai tué un gnou.

– Qui vous y a autorisé ?

– Charo. Charo m'a dit de le tuer. Il avait une patte cassée. Vraiment pas beau à voir. »

Charo fit passer l'épais volume dans son autre main et laissa pendre son bras pour montrer l'état de la patte.

« Nous avons pensé qu'il vous faudrait un appât, dit Mary. Tu en voulais un, non ? Il est près de la route. Nous vous avons entendu arriver ensuite, G.C. Mais nous ne pouvions pas vous voir.

– Vous avez très bien fait de le tuer et nous avons besoin d'un appât. Mais que fchiez-vous à chasser seule ?

– Je ne chassais pas seule. J'identifiais des oiseaux, et je me suis fait une liste. Charo ne m'aurait jamais emmenée dans un endroit où il y a des animaux dangereux. Et puis j'ai vu le gnou, il ne bougeait pas et avait l'air si triste, et sa patte était horrible à voir, avec l'os qui saillait. Charo m'a dit de le tuer et je l'ai fait.

– Memsahib piga. Kufa !

– Je l'ai atteint juste derrière l'oreille.

– Piga ! Kufa ! » dit Charo, et Miss Mary et lui se regardèrent avec fierté.

« C'est la première fois que j'ai tué en étant entièrement responsable de mon coup, sans vous ni Papa ni Pop avec moi.

– Puis-je vous embrasser, Miss Mary ? demanda G.C.

– Ne vous en privez surtout pas. Mais je suis en nage. »

Ils s'embrassèrent, puis nous nous embrassâmes et Mary dit : « J'aimerais embrasser Charo aussi, mais je sais que cela ne se fait pas. Et si je vous disais que les impalas ont aboyé à mon passage, absolument comme des chiens ! Personne n'a peur de Charo ni de moi. »

Elle serra la main de Charo, et il emporta son livre et sa carabine dans notre tente. « Je ferais mieux de me laver aussi. Merci de votre compréhension pour mes exploits.

– On va envoyer le camion pour le placer au bon endroit. »

Je me dirigeai vers notre tente et G.C. alla s'habiller dans la sienne. Mary se lavait avec le savon de safari, changeait de chemise et avait l'odeur de sa chemise propre qui avait été lavée avec un autre savon avant de sécher au soleil. Nous aimions nous regarder prendre notre bain, mais je ne la regardais jamais quand G.C. se trouvait dans les parages, de crainte de le chagriner. J'étais installé dans un fauteuil devant la tente, à lire, quand elle s'approcha et me passa les bras autour du cou.

« Te sens-tu bien, ma chérie ?

– Non, dit-elle. J'étais si fière, et Charo était si fier, et c'était un coup sec, un seul, comme une balle de pelote basque frappant le mur du fronton. Il n'a même pas entendu la détonation, et Charo et moi nous nous sommes serré la main. Tu sais bien ce qu'on ressent la première fois qu'on fait quelque chose tout seul, en étant entièrement responsable. G.C. et toi le savez bien et c'est pourquoi il m'a embrassée.

– N'importe qui t'embrasse n'importe quand.

– Quand je le veux, peut-être. Ou quand j'incite à le faire. Mais c'était différent.

– Pourquoi as-tu du vague à l'âme, ma chérie ?

– Tu le sais. Ne fais pas comme si tu ne le savais pas.

– Mais non, dis-je en mentant.

– Je le visais exactement au milieu de l'encolure. Il était énorme, noir, luisant, et je me trouvais à environ vingt mètres de lui. Il était à demi tourné vers moi et regardait dans notre direction. Je voyais ses yeux et ils semblaient d'une tristesse infinie. On l'aurait dit près de pleurer. Il paraissait plus triste que tout ce que j'ai jamais vu, et sa patte était horrible à voir. Chéri, il avait une tête si longue et si triste. Je ne suis pas obligée de le dire à G.C., n'est-ce pas ?

– Non.

– Je n'étais pas obligée de te le dire. Mais nous traquons le lion ensemble et maintenant ma fichue confiance s'est envolée une fois de plus.

– Tu vas réussir un coup magnifique. Je suis fier d'être avec toi pour le lion.

– Le pire, c'est que je ne suis pas capable de tirer correctement non plus. Tu le sais bien.

– Je me rappelle les coups de toute beauté que tu as réussis. Et tous ces moments merveilleux où tu tirais mieux que tout le monde à Escondido.

– Tu dis cela pour me redonner confiance. Mais il reste si peu de temps.

– Elle va revenir et nous ne dirons rien à G.C. »

Nous envoyâmes le camion récupérer le gnou. Lorsqu'ils revinrent avec lui, G.C. et moi grimpâmes dans la benne pour nous faire une idée. Ce ne sont jamais de beaux animaux une fois morts. Il gisait la panse distendue,

couvert de poussière, toute sa superbe enfiée, les cornes grises, sans rien de remarquable. « Mary l'a superbement tiré », dit G.C. Les yeux du gnou étaient vitreux et sa langue pendait. Elle était couverte de poussière aussi, et le coup l'avait atteint derrière l'oreille, juste à la base du crâne.

« Sans blague, où était-elle postée ?

– Elle l'a tiré à vingt mètres seulement. Elle avait le droit de tirer de là si elle le jugeait bon.

– J'aurais cru qu'elle viserait l'encolure », dit G.C.

Je ne dis rien. C'était inutile d'essayer de lui en conter, et si je lui mentais, G.C. ne me le pardonnerait jamais.

« Et cette patte ? demandai-je.

– Quelqu'un qui le poursuivait de nuit en voiture. Ou autre chose.

– Cela remonterait à quand, d'après vous ?

– Deux jours. Ça grouille d'asticots.

– Quelqu'un de là-haut, dans ce cas. Nous n'avons entendu aucune voiture la nuit. Il a dû redescendre de la colline avec la patte esquinée de toute façon. Il n'aurait pas pu monter dans cet état.

– Ce n'est ni vous ni moi, dit G.C. C'est un gnou. »

Nous nous étions arrêtés sous l'arbre isolé où l'on fixerait l'appât et tout le monde descendit de voiture. Nous allâmes jusqu'au camion qui contenait toujours le gnou, et G.C. expliqua au chef des pisteurs qui s'étaient approchés où nous voulions qu'on attache l'appât. Il fallait seulement le traîner jusqu'à l'arbre depuis la route et l'attacher en hauteur, hors d'atteinte des hyènes. Les lions le feraient tomber s'ils s'y intéressaient. Il fallait le traîner plus loin que l'endroit où se trouvait la proie de la nuit précédente. Ils devaient aller l'installer sans perdre une minute et rentrer au camp. Mes hommes avaient déjà accroché tous les babouins et je dis à Mthuka de laver la voiture à grande eau. Il répondit qu'il s'était arrêté au ruisseau et l'avait lavée.

Nous prîmes tous notre bain. Mary prit le sien d'abord, et je l'aidai à se sécher avec une grande serviette et lui tins ses bottes de toile contre les moustiques. Elle passa un peignoir sur son pyjama et alla près du feu boire un apéritif avec G.C. avant qu'on mette la cuisine en route. Je restai avec eux jusqu'au moment où Mwindi sortit de la tente et dit « Bathi Bwana », et emportai alors mon verre dans la tente, me déshabillai, m'allongeai dans la baignoire en toile, puis me savonnai et laissai l'eau chaude me détendre.

« Que disent les anciens sur ce que fera le lion ce soir ? » demandai-je à Mwindi, qui pliait mes vêtements et préparait mon pyjama, ma robe de chambre et mes bottes contre les moustiques.

« Keiti dit que le lion de Memsahib mange peut-être l'appât, peut-être pas. Bwana dit quoi ?

- La même chose que Keiti.
- Keiti dit que tu as fait mganga avec le lion.
- Non. Juste un bon petit remède pour savoir quand il mourra.
- Il mourra quand ?
- Dans les trois prochains jours. Impossible de déterminer quel jour.
- Mzuri. Peut-être il meurt demain.
- Je ne crois pas. Mais peut-être.
- Keiti ne croit pas non plus.
- À son avis ?
- Dans trois jours.
- Mzuri. Apporte-moi ma serviette, s'il te plaît.
- La serviette juste à côté de ta main. Apporte-la si tu veux.
- Désolé », dis-je. Il n'existe pas de mot en swahili pour dire désolé.
- « Hapana désolé. J'ai juste dit où elle était. Tu veux que je frotte le dos ?

– Non merci.

– Tu te sens bien ?

– Oui. Pourquoi ?

– Hapana pourquoi. Je demande pour savoir.

– Je me sens très bien. » Je me mis debout, sortis de la baignoire et entrepris de me sécher. Je voulais dire que je me sentais bien, et très détendu, et un peu somnolent, et que je n'avais pas tellement envie de parler, et que j'aurais préféré de la viande à des spaghettis mais n'avais pas envie de tuer quoi que ce soit, et que je me faisais du souci pour mes trois enfants en bloc pour des raisons différentes, et que je me faisais du souci pour le Shamba, et un peu de souci pour G.C. et beaucoup de souci pour Mary, et que j'étais un charlatan et non un bon sorcier mais pas plus charlatan qu'un autre, et que je souhaitais que M. Singh s'évite des ennuis, et que j'espérais que la mission qui nous était confiée à compter du jour de Noël se passerait bien, et que j'avais encore quelques balles de 220 grains, et que Simenon écrivait moins et de meilleurs livres. Je ne savais pas de quoi Pop discutait avec Keiti quand il prenait son bain, mais je savais que Mwindi voulait faire preuve d'amabilité et moi aussi. Mais j'étais fatigué ce soir-là, sans raison apparente, et il le savait et se faisait du souci.

« Tu me demandes des mots wakamba », dit-il.

Je lui demandai donc des mots wakamba et essayai de les retenir, puis je le remerciai et sortis en direction du feu pour m'asseoir à côté dans un vieux pyjama de l'Idaho, les jambes du pantalon enfilées dans une paire de bottes chaudes contre les moustiques fabriquées à Hong Kong, et portant une robe de chambre chaude en lainage de Pendleton, Oregon, et bus un whisky-soda confectionné avec une bouteille de whisky que M. Singh m'avait donnée en cadeau de Noël et d'eau bouillie du ruisseau qui coulait de la Montagne rendue pétillante par une cartouche de siphon fabriquée à Nairobi.

Je suis un étranger ici, pensai-je. Mais le whisky m'assura le contraire et à cette heure de la journée le whisky parlait juste. Le whisky peut avoir raison

comme il peut avoir tort et il disait que je n'étais pas un étranger, et je savais que c'était exact à cette heure de la soirée. En tout cas, mes bottes revenaient au pays car elles étaient en autruche, et je me rappelais l'endroit où j'avais déniché la peau chez le bottier de Hong Kong. Non, ce n'était pas moi qui l'avais trouvée. C'était quelqu'un d'autre, et puis je pensai à qui avait trouvé la peau et à ce temps-là, et je pensai alors à d'autres femmes et à comment elles se comporteraient en Afrique, et à la chance que j'avais d'avoir connu des femmes remarquables qui aimaient l'Afrique. J'en avais connu de franchement détestables, qui n'y étaient venues que parce qu'il fallait y avoir été, et j'avais connu quelques vraies garces et plusieurs alcooliques pour qui l'Afrique n'avait été qu'un endroit de plus où être encore plus amplement garces ou plus intégralement alcooliques.

L'Afrique les prenait et les changeait toutes d'une manière ou d'une autre. Si elles étaient incapables de changer, elles la détestaient.

Je me réjouissais donc du retour de G.C. au camp et Mary aussi. Lui s'en réjouissait également car nous formions maintenant une famille et l'absence de l'un ou l'autre nous pesait toujours. Il aimait son travail et il y croyait, ainsi qu'à son importance, presque avec fanatisme. Il aimait le gibier et voulait s'en occuper et le protéger, et il ne croyait pas à grand-chose d'autre, je pense, sinon à une éthique très rigoureuse et très compliquée.

Il était un peu plus jeune que mon fils aîné, et si j'étais revenu passer un an à Addis-Abeba pour écrire dans les années trente comme je l'avais prévu, je l'aurais connu à l'âge de douze ans puisque son meilleur ami, à l'époque, était le fils des gens chez qui je pensais séjourner. Mais je n'étais pas parti parce que les armées de Mussolini y étaient allées à ma place, et l'ami chez qui j'avais pensé séjourner avait été muté à un autre poste diplomatique, si bien que j'avais raté l'occasion de connaître G.C. à douze ans. Lorsque je fis sa connaissance, il avait derrière lui une longue guerre très difficile et très ingrate, plus l'abandon d'un protectorat britannique où il avait entamé une belle carrière. Il avait commandé des troupes irrégulières, ce qui est, si vous êtes quelqu'un d'intègre, la façon la moins gratifiante de faire la guerre. Si une

opération est menée si parfaitement que vous n'avez presque pas de morts et infligez de grosses pertes à l'ennemi, le quartier général y voit un massacre injustifié et injustifiable. Si vous êtes forcé de vous battre dans des conditions défavorables et trop aléatoires et l'emportez mais au prix d'une véritable boucherie, on dit : « Il y a trop de tués. »

Il est impossible à un homme intègre de commander des troupes irrégulières sans récolter autre chose que des ennuis. On peut se demander si un soldat vraiment intègre et compétent peut espérer autre chose que d'y laisser sa peau.

À l'époque où je fis sa connaissance, G.C. était largement engagé dans une autre carrière dans une autre colonie britannique. Il ne se montrait jamais amer et il ne regardait pas en arrière du tout. Tout en faisant un sort aux spaghettis et au vin, il nous raconta qu'un nouveau fonctionnaire fraîchement débarqué lui avait reproché d'avoir prononcé un mot malséant qu'aurait pu surprendre l'épouse de ce jeune homme. Cela me révoltait que G.C. dût supporter la médiocrité de ces gens-là. On a souvent dépeint et caricaturé les pukka sahibs d'autrefois. Mais personne ne s'est beaucoup frotté à leur nouvelle version, sauf Waugh un peu à la fin de Diablerie et Orwell d'un bout à l'autre d'Une histoire birmane. J'aurais voulu qu'Orwell fût encore de ce monde et je parlai à G.C. de la dernière fois où je l'avais vu à Paris en 1945, après la bataille des Ardennes, quand il était entré, habillé plus ou moins en civil, dans la chambre 117 du Ritz qui abritait encore un petit arsenal, pour emprunter un pistolet parce qu'« on » le recherchait. Il voulait un petit pistolet facile à cacher et j'en dénichai un mais le prévins que s'il tirait sur quelqu'un, ce quelqu'un finirait sans doute par mourir, mais que la chose pouvait prendre un certain temps. Mais un pistolet était un pistolet et je pensais qu'il avait besoin de celui-là plus comme talisman que comme arme.

Il était très émacié et paraissait en mauvaise santé, et je lui demandai s'il ne voulait pas rester pour manger quelque chose. Mais il devait partir. Je lui dis que je pouvais lui donner deux types pour le protéger si « on » le recherchait. Que mes gars connaissent les « on » de l'endroit qui n'iraient jamais lui chercher des ennuis ni se mêler de ses affaires. Il dit que non, qu'il

avait seulement besoin du pistolet. Nous nous enquîmes d'amis communs et il partit. J'envoyai deux gars sur ses talons pour le filer et voir si quelqu'un était à ses trousses. Le lendemain ils vinrent au rapport : « Papa, personne ne le recherche. C'est un très chic type et il connaît Paris comme sa poche. Nous avons vérifié auprès du frère de Machin-Chose et il dit que personne ne le poursuit. Il a des contacts avec l'ambassade britannique mais sans être un agent. Ce sont juste des rumeurs. Voulez-vous le détail de ses faits et gestes ?

– Non. S'amuse-t-il ?

– Oui, Papa.

– Tant mieux. Inutile de se faire du mauvais sang pour lui. Il a le pistolet.

– Il ne vaut pas un clou, dit un des gars. Mais vous l'avez prévenu, Papa ?

– Oui. Il pouvait avoir tous les pistolets qui lui plaisaient.

– Peut-être qu'il aurait préféré une mitraillette.

– Non, dit l'autre gars. Une mitraillette, c'est trop compromettant. Ce pistolet lui convenait. »

Nous en restâmes là.

G.C. dormait mal et restait souvent éveillé la plus grande partie de la nuit à lire. Il possédait une excellente bibliothèque chez lui, à Kajiado, et j'avais un grand sac de voyage rempli de livres que nous avons installés dans des caisses vides dans la tente du mess en guise de bibliothèque. Il y avait une excellente librairie au New Stanley Hotel, à Nairobi, et une autre tout à fait correcte un peu plus loin, et chaque fois que j'allais en ville, j'achetais la plupart des nouvelles parutions qui semblaient en valoir la peine. La lecture constituait le meilleur palliatif aux insomnies de G.C. Mais elle ne le guérissait pas, et je voyais souvent sa lumière rester allumée toute la nuit dans sa tente. Du fait de sa carrière, et aussi parce qu'on l'avait bien élevé, il ne pouvait pas avoir de contacts avec les femmes africaines. Il ne les jugeait ni belles ni attirantes, et celles que je connaissais et qui me plaisaient le plus ne s'intéressaient pas à lui non plus. Mais il y avait une fille indienne, une

ismaélienne, qui était l'une des personnes les plus adorables que j'aie connues, et elle était entièrement et désespérément éprise de G.C. Elle lui avait affirmé que c'était sa sœur, qui observait très strictement le purdah, qui l'aimait, et elle lui envoyait des cadeaux et des messages de la part de cette sœur. C'était une histoire triste mais pure et belle aussi, et elle nous plaisait à tous. G.C. ne prêtait aucune attention à la fille, mais bavardait aimablement avec elle lorsqu'il venait dans la boutique de ses parents. Il avait ses filles blanches à Nairobi pour qui il éprouvait de l'affection, et je ne parlais jamais d'elles avec lui. Mary, sans doute que si. Mais nous ne tenions pas de propos futiles entre nous trois sur des sujets personnels sérieux.

Au Shamba il en allait autrement. Là-bas et au camp, il n'y avait pas de livres à lire, pas de radio, et les langues allaient bon train. Je demandai à la veuve et à la fille qui avait décrété vouloir être ma femme pourquoi elles n'aimaient pas G.C., et d'abord elles refusèrent de me le dire. La veuve finit par m'expliquer qu'il n'était pas poli de parler de ces choses-là. Il s'avéra qu'il s'agissait d'un problème d'odeur. Tous les gens de la même couleur de peau que moi sentaient très mauvais en général.

Nous étions assis sous un arbre au bord d'une rivière et j'attendais des babouins qui, à les entendre, arrivaient dans notre direction.

« Bwana Game sent bon, dis-je. Je le sens tout le temps. Il a une bonne odeur.

– Hapana, dit la veuve. Toi, tu sens le Shamba. Tu sens la peau boucanée. Tu sens le pombe. » Je n'aimais pas l'odeur de la bière faite à la maison et je n'étais pas sûr d'aimer sentir ainsi.

La fille mit sa tête contre le dos de ma chemise de brousse, que je savais raide de sueur. Elle frotta sa tête contre mes omoplates, puis contre ma nuque, puis se coula dans mon cou pour que je puisse lui embrasser la tête.

« Tu vois ? fit la veuve. Tu sens comme Ngui.

– Ngui, sentons-nous pareil ?

– Je ne sais pas ce que je sens. Personne ne peut savoir. Mais tu sens comme Mthuka. »

Ngui était assis de l'autre côté de l'arbre, regardant l'eau en aval. Il avait les genoux repliés et appuyait sa tête contre l'arbre. Il avait ma lance neuve à côté de lui.

« La veuve, va donc discuter avec Ngui.

– Non, dit-elle. Je surveille la fille. »

La fille avait posé sa tête au creux de mes cuisses et tripotait l'étui du pistolet. Je savais qu'elle voulait que je suive des doigts le contour de son nez et de ses lèvres, et puis caresse la ligne de son menton très légèrement et suive la ligne de ses cheveux qu'elle avait fait couper au carré sur son front et ses tempes, et caresse le tour de ses oreilles et le dessus de sa tête. C'était une cour extrêmement subtile, et tout ce que je pouvais me permettre en présence de la veuve. Mais elle aussi pouvait explorer, doucement si elle le souhaitait.

« Beauté aux mains vigoureuses.

– Je serais une bonne épouse.

– Dis à la veuve de partir.

– Non.

– Pourquoi ? »

Elle me le dit et je lui embrassai de nouveau le haut de la tête. Ses mains procédèrent à une exploration très précise, puis elle prit ma main droite et la posa là où elle le souhaitait. Je la serrai étroitement et posai l'autre main là où elle devait être.

« Non, dit la veuve.

– Hapana tu », dit la fille. Elle se tourna et remit cette fois son visage contre moi, au même endroit, et dit quelque chose en kamba que je ne pus comprendre. Ngui contemplait la rivière, je levai les yeux en amont et vis la veuve installée derrière l'arbre, et je restai là avec notre détresse mêlée,

implacable, et je levai la main vers l'arbre pour saisir le fusil et le posai près de ma jambe droite.

« Dors, tu, dis-je.

– Non. Je dors cette nuit.

– Dors maintenant.

– Non. Je peux toucher ?

– Oui.

– Comme une dernière épouse.

– Comme une épouse aux mains vigoureuses. »

Elle dit quelque chose d'autre en kamba que je ne compris pas et Ngui dit : « Kwenda na campi.

– Moi je dois rester », dit la veuve. Mais comme Ngui s'éloignait de son pas nonchalant, projetant une ombre longiligne à travers les arbres, elle fit quelques pas avec lui et parla en kamba. Puis elle se posta en observation quatre arbres plus loin, fixant la rivière.

« Ils sont partis ? » demanda la fille.

Je dis que oui et elle se déplaça pour que nous puissions être allongés et serrés l'un contre l'autre et elle posa sa bouche sur la mienne et nous nous embrassâmes avec beaucoup de précaution. Elle aimait jouer, explorer, s'émerveiller des réactions et des cicatrices, et elle prit les lobes de mes oreilles entre le pouce et l'index à l'endroit où elle voulait les faire percer. Ses oreilles n'avaient jamais été percées et elle voulait que je sente l'endroit où on les percerait en mon honneur et je les touchai avec délicatesse et les embrassai, et puis les mordis très doucement.

« Mords-les vraiment, avec les dents pointues.

– Non. »

Elle mordit un peu les miennes pour me montrer l'endroit et c'était une sensation délicieuse.

« Pourquoi ne l'as-tu jamais fait avant ?

– Je ne sais pas. Dans notre tribu, nous ne le faisons pas.

– C'est mieux de le faire. C'est mieux et c'est plus convenable.

– Nous ferons beaucoup de choses agréables.

– Nous en avons déjà fait. Mais je veux être une épouse utile. Pas une épouse pour jouer ni une épouse à abandonner.

– Qui pourrait t'abandonner ?

– Toi », dit-elle.

Il n'existe pas, comme je l'ai dit, de mot pour amour ni de mot pour je suis désolé en kikamba. Mais je lui dis en espagnol que je l'aimais beaucoup et que j'aimais tout d'elle, des pieds à la tête, et nous comptâmes toutes les choses aimées et elle était vraiment très heureuse et j'étais heureux aussi, et je ne pensais pas mentir à propos de l'une d'entre elles ni d'aucune.

Nous étions couchés sous l'arbre, j'écoutais les babouins descendre vers la rivière, et nous avons dormi un moment ; et puis la veuve fut de retour à notre arbre, et elle me chuchotait à l'oreille : « Nyanyi. »

Le vent soufflait en aval dans notre direction et une troupe de babouins franchissait la rivière sur les rochers du gué, émergeant de la brousse et se dirigeant vers la clôture du Shamba cultivé où les maïs faisaient près de quatre mètres de haut. Les babouins ne pouvaient pas sentir notre odeur et ils ne nous voyaient pas, couchés dans l'ombre hachurée sous l'arbre. Les babouins sortirent sans bruit de la brousse et entreprirent de traverser le courant comme un commando en action. Trois mâles, vieux et gros, l'un plus gros que les autres, ouvraient la marche, avançant avec précaution, balançant et tournant leur tête aplatie, leur long museau et leur énorme et lourde mâchoire. Je voyais leurs muscles puissants, leur encolure massive et leur arrière-train volumineux, les queues arquées et retombantes et les gros corps

épais, et derrière eux venait la tribu, les femelles et les jeunes continuant à sortir de la brousse.

Le fille se détacha de moi très lentement pour me permettre de tirer ; je levai la carabine d'un geste lent et coulé, et, toujours couché, la plaçai en travers de ma jambe et l'armai, maintenant le cran avec mon doigt sur la détente pour le laisser revenir en avant en position inclinée de façon à éviter tout déclic.

Toujours couché, je visai le plus gros des vieux mâles à l'épaule et pressai très doucement. J'entendis le bruit mat mais ne cherchai pas à voir ce qui lui était arrivé, le temps de rouler sur moi-même et de me relever, et de faire feu sur les deux autres gros babouins. Tous deux rebroussaient chemin sur les rochers pour se mettre à couvert et j'atteignis le troisième, puis le second au moment où il sautait pour l'éviter. Je reportai les yeux sur le premier babouin ; il gisait à plat ventre dans l'eau. Le dernier que j'avais abattu hurlait et je tirai pour l'achever. Les autres avaient disparu. Je rechargeai dans les buissons et Debba demanda si elle pouvait tenir la carabine. Elle s'en saisit et se mit au garde-à-vous en imitant Arap Meina. « Elle était si froide, dit-elle. Maintenant elle brûle. »

Au bruit des détonations, des gens étaient descendus du Shamba. L'informateur se trouvait du nombre et Ngui arriva avec la lance. Il n'était pas reparti au camp mais au Shamba, et je savais ce qu'il sentait. Il sentait le pombe.

« Trois morts, dit-il. Tous des généraux importants. Général Birmanie. Général Corée. Général Malaisie. Buona notte. »

Il avait appris buona notte en Abyssinie avec le K.A.R. Il enleva la carabine à Debba, qui la tenait à présent avec beaucoup de modestie et regardait les babouins sur les rochers et dans l'eau. Ils ne formaient pas un joli spectacle et j'enjoignis à l'informateur de dire aux hommes et aux garçons de les sortir de l'eau et de les asseoir contre la clôture de la plantation de maïs, les mains croisées au creux du ventre. Plus tard j'enverrais de la corde et on

les pendrait au sommet de la clôture pour effrayer les autres ou servir d'appâts.

L'informateur transmet les instructions et Debba, l'air très sainte nitouche, réservé et indifférent, observa les gros babouins aux bras interminables, ventres obscènes, gueules vraiment malveillantes et mâchoires vraiment dangereuses qu'on tirait hors de l'eau et remontait sur la berge pour composer une nature morte adossée au mur. Une des têtes était basculée en arrière, perdue dans sa contemplation. Les deux autres tombaient en avant, comme profondément absorbées dans leurs pensées. Nous quittâmes la scène pour aller jusqu'au Shamba où la voiture était garée. Ngui et moi avançons du même pas ; j'avais récupéré la carabine ; l'informateur se tenait sur le côté, et Debba et la veuve fermaient la marche.

« Grands généraux. Généraux importants, dit Ngui. Kwenda na campi ?

– Comment notre vieux briscard d'informateur se sent-il ? demandai-je.

– Mon frère je ne me sens rien. J'ai le cœur brisé.

– Pourquoi diable ?

– La veuve.

– C'est une très brave femme.

– Oui. Mais maintenant elle veut que tu sois son protecteur et elle ne me traite pas avec considération. Elle veut aller avec toi et le petit garçon dont je me suis occupé comme un père au Pays de Mayito. Elle veut veiller sur Debba qui veut être l'épouse en second auprès de la Lady Miss Mary. Tout le monde opine en ce sens et elle m'en parle toute la nuit.

– C'est regrettable.

– La Debba n'aurait jamais dû porter ton fusil. » Je vis Ngui lui lancer un regard.

« Elle ne le portait pas. Elle le tenait.

– Elle ne devait pas le tenir.

– C'est toi qui le dis ?

– Non. Bien sûr que non, mon frère. Le village le dit.

– Le village a intérêt à la fermer ou je lui retire ma protection. »

C'était une déclaration inutile. Mais l'informateur ne servait pas à grand-chose non plus.

« D'ailleurs, tu n'as pas eu le temps d'entendre ce qu'on disait au village car cela date d'une demi-heure. Ne commence pas tes manigances. » Ou va te faire pendre, pensai-je.

Nous étions arrivés au Shamba à la terre rouge, au grand arbre sacré et aux cases bien construites. Le fils de la veuve m'arriva dans le ventre et attendit que je lui embrasse le haut du crâne. Au lieu de quoi je lui tapotai la tête et lui donnai un shilling. Puis je me rappelai que l'informateur ne gagnait que soixante-huit shillings par mois et qu'un shilling approchait trop du salaire d'une demi-journée pour donner cette somme à un petit garçon, et je criai à l'informateur de descendre de voiture, fouillai la poche de ma chemise de brousse et découvris quelques billets de dix shillings collés par la sueur.

J'en détachai deux et les donnai à l'informateur.

« Et pas de conneries sur qui tient mon fusil. Il n'y a pas un homme dans ce Shamba capable de tenir un flingue.

– Ai-je jamais dit le contraire, mon frère ?

– Achète un cadeau à la veuve et tiens-moi au courant de ce qui se passe en ville.

– Il se fait tard pour ce soir.

– Va jusqu'à la route et attends le camion des Anglo-Massaï.

– Et s'il ne passe pas, mon frère ? »

En temps normal il aurait dit : « Oui, mon frère. » Et le lendemain : « Il n'est pas passé, mon frère. » De sorte que je fus sensible à son attitude et à sa bonne volonté.

« Pars à l'aube.

– Oui, mon frère. »

Je me sentais mauvaise conscience au sujet du Shamba et de l'informateur, de la veuve, des espoirs et des projets de tout le monde, et nous partîmes sans nous retourner.

Cela remontait à plusieurs jours avant la pluie et avant le retour du lion, et il n'y avait aucune raison d'y repenser maintenant, sauf que ce soir-là j'étais désolé pour G.C., qui, pour une histoire de coutumes, de lois et de choix aussi peut-être, était forcé de vivre seul en safari et de lire toute la nuit.

Un des livres que nous avions pris avec nous était *Too Late the Phalarope* d'Alan Paton. Je l'avais trouvé presque illisible à cause de son style biblique en diable et de sa religiosité excessive. La religiosité semblait coulée dans une bétonnière, puis déversée à pleins seaux dans la composition du livre, et il ne s'y attachait aucune odeur de sainteté ; elle s'étalait comme le pétrole sur la mer après l'envoi d'un ravitailleur par le fond. Mais comme G.C. disait que c'était un bon livre, je décidai de le lire jusqu'au moment où mon cerveau sentirait qu'il était inutile de perdre son temps avec des personnages aussi atroces, sectaires et stupides que ceux créés par Paton, avec leur terrifiant sentiment de péché dû à un acte commis en 1927. Mais après l'avoir lu vraiment en entier, je sus que G.C. avait raison, car Paton avait essayé, précisément, de créer ce type de personnages ; mais comme il était plus qu'un peu confit en dévotion lui-même, il avait remonté le temps en s'efforçant de les comprendre ou, du moins, ne pouvait les condamner qu'en leur retournant un surcroît d'allusions bibliques. Jusqu'au moment où, dans sa grandeur d'âme, il se rangeait à leur point de vue ; je voyais bien ce que G.C. voulait dire à propos du livre, mais c'était une idée déprimante.

G.C. et Mary discutaient gaiement d'une ville nommée Londres que je connaissais surtout par ouï-dire et dont je n'avais fait l'expérience concrète que dans des circonstances absolument inhabituelles, de sorte que je pouvais les écouter parler et penser à Paris. Cette ville, je la connaissais sous presque tous les angles. Je la connaissais et l'aimais au point de ne jamais souhaiter en

parler, sauf avec des gens d'autrefois. En ce temps-là, nous avions tous nos cafés personnels où nous allions seuls et ne connaissions personne sauf les serveurs. Ces cafés constituaient des lieux confidentiels et, dans le temps, tous ceux qui aimaient Paris avaient leur café attitré. Les cafés présentaient plus d'avantages que les clubs, et vous vous y faisiez envoyer le courrier que vous ne vouliez pas voir arriver à votre appartement. En général, vous aviez deux ou trois cafés secrets. Il y en avait un où vous alliez travailler et lire les journaux. Vous ne donniez jamais l'adresse de ce café à personne, vous y alliez le matin et commandiez un café-crème et une brioche à la terrasse, et puis, quand on avait donné un coup de balai à l'angle où se trouvait votre table, à l'intérieur et près de la fenêtre, vous travailliez pendant qu'on nettoyait, frottait et astiquait le reste du café. C'était agréable de voir d'autres personnes au travail et cela vous stimulait. Au moment où les clients commençaient à arriver, vous payiez votre demi-bouteille de Vichy et descendiez à pied jusqu'aux quais, jusqu'à l'endroit où vous preniez un apéritif, puis déjeuniez. Il y avait des coins discrets pour déjeuner et aussi des restaurants fréquentés par des gens que vous connaissiez.

C'est Mike Ward qui découvrait toujours les meilleurs coins discrets. Il connaissait Paris et l'aimait avec plus d'intelligence que personne à ma connaissance. Dès qu'un Français découvrait un coin discret, il donnait une fête monstre pour célébrer son côté intime. Mike et moi recherchions des cafés connus de personne qui proposaient un ou deux bons petits vins et avaient un bon cuisinier, porté d'ordinaire sur la bouteille, et faisaient un ultime effort pour joindre les deux bouts avant de devoir vendre ou se déclarer en faillite. Nous ne voulions aucun point de chute confidentiel qui commençât à être couru ou à servir une clientèle plus huppée. C'était toujours le cas des points de chute confidentiels de Charley Sweeny. Le temps qu'il vous y amène, le secret était si bien levé qu'il fallait faire la queue pour obtenir une table.

Mais Charley possédait un flair étonnant pour dénicher des cafés connus de personne et il faisait merveilleusement la part de ce qui était à lui et à vous. Ceux-là nous servaient naturellement de cafés annexes, ou de l'après-

midi, ou du début de soirée. À un moment de la journée vous aviez parfois envie de parler à quelqu'un, et il m'arrivait d'aller à son café annexe et il lui arrivait de venir au mien. Il avait envie parfois d'amener une fille qu'il voulait me présenter ou je lui disais que j'amènerais une fille. C'étaient toujours des filles qui travaillaient. Sinon on ne pouvait pas leur faire confiance. Personne, à part les imbéciles, n'entretenait de fille. Vous n'aviez pas envie de l'avoir dans vos basques pendant la journée et vous ne vouliez pas les problèmes qui allaient de pair. Si elle souhaitait être votre petite amie et travaillait, alors vous pouviez lui faire confiance, et puis elle était maîtresse des nuits où vous la désiriez, vous alimentiez ses soirées et vous lui donniez les choses dont elle avait besoin. Je n'amenaient jamais beaucoup de filles pour les montrer à Charley, qui avait toujours des filles belles et dociles qui travaillaient toutes et observaient toutes une parfaite discipline, car à l'époque ma concierge était ma petite amie. Je n'avais encore jamais connu de concierge jeune et c'était une expérience grisante. Son atout majeur était qu'elle ne pouvait jamais sortir, pas seulement voir du monde, mais sortir tout court. Lorsque je fis sa connaissance, en ma qualité de locataire, elle était éprise d'un gendarme de la garde républicaine. Il était du genre crinière empanachée, quincaille et moustache, et sa caserne ne se trouvait pas très loin dans le quartier. Il effectuait des heures de service régulières et c'était un bel homme, et nous nous donnions toujours du « Monsieur ».

Je n'étais pas épris de ma concierge, mais je me sentais très seul le soir à cette époque, et la première fois qu'elle monta l'escalier et franchit la porte, qui avait la clé dans la serrure, puis gravit l'échelle qui conduisait à l'espace d'atelier où le lit se trouvait près de la fenêtre qui avait une si jolie vue sur le cimetière du Montparnasse, et enleva ses pantoufles à semelles de feutre, s'allongea sur le lit et me demanda si je l'aimais, je lui répondis, en toute honnêteté : « Évidemment.

– Je le savais, dit-elle. Je le sais depuis trop longtemps. »

Elle se déshabilla très vite et je regardai la lumière de la lune sur le cimetière. À la différence du Shamba, elle n'avait pas la même odeur que moi mais elle était nette et menue grâce à une alimentation solide mais

insuffisante, et nous honorâmes la vue que ni l'un ni l'autre ne vit. Je l'avais en tête pourtant, et même lorsqu'elle dit que le dernier locataire était rentré, et nous restâmes allongés et elle déclara qu'elle ne pourrait jamais aimer vraiment un gendarme de la garde républicaine. Je dis que je trouvais Monsieur sympathique, un brave homme et très gentil², précisai-je, et qu'il devait avoir fière allure à cheval. Mais elle répondit qu'elle n'était pas un cheval, et qu'il y avait des inconvénients aussi.

Je pensais donc à Paris tandis qu'ils parlaient de Londres, et je me disais que nous avions tous eu une jeunesse très différente, et c'était vraiment une chance de nous entendre si bien, et j'aurais aimé que G.C. ne fût pas seul la nuit, et que j'avais une sacrée chance d'être marié à un être aussi délicieux que Mary et que je réglerais la situation au Shamba et essaierais d'être un vraiment bon mari.

« Vous êtes terriblement silencieux, général, dit G.C. Est-ce que nous vous ennuyons ?

– Les jeunes ne m'ennuient jamais. J'aime leur bavardage insouciant. Il m'empêche de me sentir vieux et de trop.

– Arrêtez de dire des conneries, fit G.C. À quoi songiez-vous avec votre air plus ou moins impénétrable ? Vous ne ruminez rien, j'espère ? Vous ne vous inquiétez pas de ce que demain apportera ?

– Quand je commencerai à me tracasser de ce que demain apportera, vous verrez la lumière allumée dans ma tente à des heures indues.

– Je vous le répète, général, des conneries.

– Pas de gros mots, G.C., dit Mary. Mon mari est une créature délicate et sensible et ils le révoltent.

– Ravi que quelque chose le révolte, dit G.C. J'aime voir le bon côté de sa nature.

– Il le cache avec soin. À quoi pensais-tu, chéri ?

– À un gendarme de la garde républicaine.

– Vous voyez ? dit G.C. J'ai toujours dit qu'il avait un côté efféminé. Qui surgit sans crier gare. C'est son côté proustien. Racontez, était-il très séduisant ? J'essaie d'avoir l'esprit large.

– Papa et Proust vivaient dans le même hôtel, dit Miss Mary. Mais Papa assure toujours que c'était à des époques différentes.

– Dieu sait ce qui s'est vraiment passé », dit G.C. Il était très gai et pas du tout tendu ce soir-là, et Mary, avec sa merveilleuse capacité d'oubli, était gaie aussi et sans la moindre arrière-pensée. Elle faisait preuve de la capacité d'oubli la plus exquise et la plus totale que j'aie jamais connue chez quelqu'un. Elle pouvait se disputer une nuit durant, mais au bout d'une semaine elle avait tout oublié et c'était vrai. Elle possédait une mémoire sélective innée, et pas entièrement à son avantage. Elle se pardonnait en mémoire et elle vous pardonnait aussi. C'était une fille très inattendue et je l'aimais beaucoup. Elle n'avait, à cet instant précis, que deux défauts. Elle était très petite pour chasser déceimment le lion et elle avait le cœur trop tendre pour tuer, et cela, avais-je fini par conclure, la faisait hésiter ou très légèrement dévier quand elle tirait un animal. Je trouvais ce trait attirant et il ne m'exaspérait jamais. Mais il l'exaspérait, elle, parce que, dans sa tête, elle comprenait nos raisons de tuer et la nécessité de le faire, et elle avait fini par y prendre plaisir, après avoir cru qu'elle ne tuerait jamais un animal aussi beau qu'un impala et tuerait seulement des bêtes hideuses et dangereuses. En six mois de chasse quotidienne, elle avait appris à aimer chasser, avec un sentiment de honte même si cela n'a rien de honteux en soi si c'est fait proprement, mais il y avait quelque chose de trop tendre en elle qui agissait au niveau de l'inconscient et faisait dévier son coup. Je l'aimais pour cette tendresse, de la même façon que j'étais dans l'incapacité d'aimer une femme capable de travailler dans un parc à bestiaux, ou d'abrèger les souffrances des chiens ou des chats, ou de tuer des chevaux qui s'étaient cassé la jambe lors d'une course.

« Comment s'appelait le gendarme ? demanda G.C. Albertine ?

– Non. Monsieur.

– Il élude, Miss Mary », dit G.C.

Ils continuèrent à parler de Londres. De sorte que je me mis à penser à Londres aussi, qui n'était pas déplaisant bien que beaucoup trop bruyant et atypique. Comme je m'aperçus que je ne connaissais rien de Londres, je songeai à nouveau à Paris et plus en détail qu'avant. En réalité je me faisais du souci à cause du lion de Mary, et G.C. aussi, simplement nous gérons le problème de façon différente. C'était toujours assez facile au moment où il se posait vraiment. Mais cette histoire de lion de Mary s'éternisait et je voulais bougrement en finir.

Au bout du compte, quand les divers dudu, terme générique qui regroupait toutes les bestioles, cafards et insectes, jonchèrent le sol de la tente-salle à manger en nombre suffisant pour émettre un léger crissement sous les pas, nous allâmes nous coucher.

« Ne vous faites pas de bile pour demain, dis-je à G.C. comme il se dirigeait vers sa tente.

– Venez voir une minute », dit-il. Nous nous tenions à mi-chemin entre les deux tentes et Mary était entrée dans la nôtre. « Où a-t-elle visé ce malheureux gnou ?

– Elle ne vous l'a pas dit ?

– Non.

– Allez dormir, dis-je. Nous n'entrons en scène qu'au deuxième acte de toute façon.

– Vous ne pourriez pas faire le numéro du vieux mari et sa femme ?

– Non. Cela fait un mois que Charo m'en supplie à deux genoux.

– Elle est absolument admirable, dit G.C. Vous l'êtes aussi un tantinet.

– Que d'admiration !

– Bonne nuit, amiral.

– Collez un télescope à mon œil borgne et allez vous faire foutre, Hardy.

– Vous vous trompez de ligne de front. »

À ce moment précis, le lion rugit. G.C. et moi nous serrâmes la main.

« Il a dû vous entendre citer Nelson de travers, dit G.C.

– Il en a eu assez de vous entendre parler de Londres avec Mary.

– Il est en voix, observa G.C. Au lit, amiral, et tâchez de fermer l'œil. »

Pendant la nuit j'entendis le lion rugir plusieurs fois encore. Puis je m'endormis, et déjà Mwindi tirait la couverture au pied du lit de camp.

« Tchai, Bwana. »

Il faisait très noir dehors mais quelqu'un allumait le feu. Je réveillai Mary avec son thé mais elle ne se sentait pas bien. Elle se sentait patraque et avait très mal au ventre.

« Veux-tu qu'on annule, chérie ?

– Non. Simplement je me sens affreusement mal. Après le thé j'irai sûrement mieux.

– Nous pouvons laisser tomber. Peut-être vaudrait-il mieux le laisser souffler un jour de plus.

– Non. Je veux y aller. Laisse-moi juste essayer de me sentir mieux si j'y arrive. »

Je sortis me laver dans l'eau froide de la cuvette et me rinçai les yeux à l'acide borique, m'habillai et partis vers le feu. J'aperçus G.C. qui se rasait devant sa tente. Il termina, enfila ses vêtements et me rejoignit.

« Mary se sent patraque, lui dis-je.

– Pauvre petite.

– Elle veut y aller tout de même.

– Évidemment.

– Bien dormi ?

– Oui. Vous ?

– Comme un loir. À votre avis, que fichait-il cette nuit ?

– Je pense juste qu'il rôdait. Et donnait de la voix.

– Il est plutôt bavard. On se partage une bière ?

– Cela ne nous fera pas de mal. »

Je partis chercher la bière et deux verres et attendis Mary. Elle sortit de la tente et prit le chemin qui conduisait à la tente des latrines. Elle revint, puis repartit.

« Comment te sens-tu, chérie ? » demandai-je lorsqu'elle s'approcha de la table près du feu, avec son thé. Charo et Ngui sortaient les fusils, les jumelles et les sacs de cartouches des tentes et les rangeaient dans la voiture de chasse.

« Pas bien du tout. Avons-nous quelque chose pour cela ?

– Oui. Mais qui rend somnolent. On a de la Terramycine aussi. C'est censé être efficace dans un cas comme dans l'autre mais on se sent parfois bizarre aussi.

– Pourquoi faut-il que j'attrape quelque chose quand mon lion est là ?

– Ne vous en faites pas, Miss Mary, dit G.C. On va vous retaper et le lion se mettra en confiance.

– Mais je veux le traquer. »

Elle souffrait manifestement et je voyais une nouvelle onde de douleur l'envahir.

« Chérie, on lui fiche la paix ce matin et on le laisse se reposer. C'est la meilleure solution de toute façon. Tu te détends et tu te soignes. Et n'importe comment G.C. peut rester un jour ou deux de plus. »

G.C. fit un geste négatif de la main. Mais Mary ne le vit pas.

« C'est ton lion, tu prends ton temps afin d'être en forme pour le tirer, et pendant que nous lui fichons la paix, il se mettra encore plus en confiance.

Il vaut beaucoup mieux ne pas bouger ce matin. »

J'allai à la voiture et annonçai qu'on ne partait pas. Puis je m'en fus trouver Keiti près du feu. Il semblait savoir à quoi s'en tenir, mais il fit preuve de beaucoup de tact et de compréhension.

« Memsahib ne se sent pas bien.

– Je sais.

– Peut-être les spaghettis. Peut-être la dysenterie.

– Oui, dit Keiti. Je pense les spaghettis.

– De la viande trop faisandée.

– Oui. Peut-être un petit peu. Préparée dans le noir.

– On ne touche pas au lion, tu t'occupes de Memsahib. Le lion se met en confiance.

– Mzuri, dit Keiti. Poli poli. Vous tuez kali ou kanga. Mbebia fait le bouillon de Memsahib. »

Après avoir vérifié que le lion n'avait pas touché à l'appât, s'il s'en était jamais approché, G.C. et moi partîmes faire un tour d'inspection dans sa Land Rover.

Je demandai à Ngui une bouteille. Elle était enveloppée dans un linge humide et gardait la fraîcheur de la nuit ; nous restâmes dans la Land Rover à l'ombre d'un arbre et bûmes à la bouteille, le regard fixé sur le lick de terre sèche, à observer les Tommies menues, le déplacement noir des gnous, et les zèbres qui semblaient d'un blanc grisé dans cette lumière tandis qu'ils traversaient le lick jusqu'à l'étendue herbeuse tout au bout, en direction des Chyulu. Les collines étaient bleu foncé ce matin-là et paraissaient très lointaines. Si on se tournait pour la regarder, la grande Montagne donnait l'impression d'être très proche. On l'aurait crue juste derrière le camp et l'épaisse couche de neige étincelait au soleil.

« Nous pourrions faire chasser Miss Mary sur des échasses, dis-je. Comme cela, elle le verrait dans les hautes herbes.

– Rien ne l'interdit dans le règlement.

– Ou Charo pourrait porter un escabeau comme ils en ont dans les bibliothèques pour les rayons du haut.

– Génial, dit G.C. On rembourrerait les marches et elle pourrait appuyer le fusil sur la marche supérieure.

– Un peu trop statique, non ?

– On chargerait Charo de le rendre mobile.

– Ce serait un spectacle divin, dis-je. On pourrait y fixer un ventilateur.

– On pourrait le construire en forme de ventilateur, dit G.C. avec un petit gloussement joyeux. Mais cela serait considéré sans doute comme un véhicule et illégal.

– Si on le faisait rouler en obligeant Miss Mary à l'escalader indéfiniment à l'intérieur, comme un écureuil, serait-ce illégal ?

– Tout ce qui roule est un véhicule, décréta G.C. d'un ton de magistrat.

– Moi, je roule un peu quand je marche.

– Alors vous êtes un véhicule. Je vous fais un procès, vous écopez de six mois et d'un arrêt d'expulsion de la colonie.

– Nous devons être prudents, G.C.

– Vous n'avez eu que la prudence et la modération à la bouche, pas vrai ?

– Cette fichue bouteille, il en reste un fond ?

– On se partage les dernières gouttes. »

1 En français (sic) dans le texte. (N.d.T.)

2 En français dans le texte. (N.d.T.)

CHAPITRE VIII

Il fit très beau le jour où Miss Mary tira son lion. C'est à peu près tout ce qu'il y eut de beau ce jour-là. Des fleurs blanches s'étaient épanouies pendant la nuit de sorte qu'aux premières lueurs de l'aube, avant le lever du soleil, les prairies formaient comme une nappe de neige éclairée par la pleine lune à travers un voile de brume. Mary fut debout et habillée bien avant l'aube. La manche droite de sa veste de brousse était retroussée et elle avait vérifié toutes les cartouches de sa Mannlicher 256. Elle déclara qu'elle ne se sentait pas bien et je la crus. Elle répondit à peine à nos salutations matinales, et G.C. et moi nous gardâmes de la moindre plaisanterie. Je ne savais pas ce qu'elle reprochait à G.C., sinon son penchant à prendre avec désinvolture des tâches d'un sérieux indiscutable. Sa rogne à mon encontre me parut une saine réaction. Si elle était de mauvaise humeur, je pensais qu'elle pourrait se sentir odieuse et tirer avec tout le talent dont je la savais capable, et elle aussi. Ce qui confortait ma dernière et brillante théorie selon laquelle elle avait le cœur trop sensible pour tuer des animaux. Certains individus tirent pour un rien et au jugé ; d'autres tirent avec une vitesse de réaction terrifiante mais en la contrôlant pourtant assez pour prendre le temps de placer la balle avec la précision d'un chirurgien pratiquant sa première incision ; d'autres encore sont des maniaques de la détente qui se révèlent extrêmement dangereux sauf si quelque chose vient perturber la mécanique de leur tir. Ce matin-là tout portait à croire que Miss Mary allait tirer avec une détermination implacable, méprisant tous ceux qui ne prenaient pas les choses avec la gravité requise, cuirassée dans sa piètre condition physique, qui lui fournirait un alibi si elle ratait son coup, tout habitée d'une énergie têtue et impitoyable. Cela me parut excellent. On sortait de la routine.

Nous attendîmes près de la voiture qu'il fit assez jour pour démarrer, et nous étions tous graves, terriblement graves. Ngui affichait presque toujours

une humeur massacrate aux premières heures du jour, aussi était-il terriblement grave et maussade. Charo était terriblement grave mais avec un soupçon d'entrain. On aurait dit qu'il allait à un enterrement mais sans se sentir accablé de chagrin en songeant au défunt. Mthuka était joyeux comme à l'accoutumée dans sa surdité, guettant de ses yeux infailibles le moment où l'obscurité commencerait à s'éclaircir.

Nous étions tous des chasseurs et c'était le début de cette merveilleuse aventure, la chasse. On a écrit beaucoup d'absurdités mystiques sur la chasse, mais c'est quelque chose de sans doute infiniment plus ancien que la religion. On est chasseur ou on ne l'est pas. Miss Mary l'était, un chasseur courageux et délicieux, mais elle s'y était mise trop tard au lieu de commencer enfant, et une grande partie de son expérience de la chasse lui était venue d'une façon aussi inattendue que les premières chaleurs au chaton lorsqu'il devient chatte. Elle assimilait en bloc tous ces nouveaux savoirs et changements, comme des choses qu'on sait et que les autres ignorent.

Nous quatre, qui l'avions vue endurer ces changements et la voyions depuis des mois traquer une proie avec obstination et sérieux, envers et contre tout, nous ressemblions à la cuadrilla d'un très jeune matador. Si le matador prenait les choses au sérieux, les membres de la cuadrilla en faisaient autant. Ils connaissaient tous les défauts du matador et ils recevaient tous une bonne rémunération sous une forme ou une autre. Bien souvent tous avaient cessé complètement de croire au matador et tous avaient retrouvé la foi. De nous voir assis dans la voiture ou en train de faire quelques pas autour, attendant qu'il fît assez clair pour nous mettre en route, me rappelait l'ambiance avant la corrida. Notre matador était grave ; nous l'étions donc aussi, d'autant que, circonstance inhabituelle, nous aimions notre matador. Et notre matador ne se sentait pas bien. Ce qui rendait encore plus nécessaire de le protéger et de l'aider à réussir tout ce qu'il déciderait d'entreprendre. Mais tandis que nous restions assis dans la voiture, appuyés contre le dossier des sièges, sentant le sommeil s'évacuer progressivement, nous étions heureux comme des chasseurs. Personne n'est probablement aussi heureux qu'un chasseur à l'aube d'une journée toujours neuve, pleine de promesses et d'inconnues, et Mary

était chasseur dans l'âme elle aussi. Mais elle s'était assigné cette tâche, et avait laissé Pop la guider et la former, et lui inculquer l'intégrité et la vertu absolues de la chasse au lion ; et comme il avait fait d'elle sa dernière élève et lui avait donné l'éthique qu'elle avait faite sienne et qu'il n'avait jamais réussi à inculquer à aucune autre femme, il lui fallait tuer son lion non pas comme on le fait d'ordinaire, mais comme il devrait l'être dans l'idéal ; Pop découvrant en fin de compte chez Mary l'esprit d'un coq de combat incarné dans une femme, un chasseur passionné, venu sur le tard à la chasse et qui n'avait qu'un défaut : nul ne pouvait prévoir où le coup porterait. Pop lui avait donné l'éthique qu'elle avait faite sienne, après quoi il avait dû partir. Elle avait l'éthique à présent, mais elle n'avait que G.C. et moi, et on ne pouvait se fier vraiment à aucun de nous deux comme à Pop. Or voici qu'elle se remettait en route pour sa corrida sans cesse différée.

Mthuka m'indiqua par un signe de tête que la lumière devenait acceptable et nous partîmes à travers les champs de fleurs blanches, là où la veille encore toutes les prairies étaient vertes. En arrivant à la hauteur des arbres de la forêt, les hautes herbes jaunes et sèches à notre gauche, Mthuka ralentit et immobilisa sans bruit la voiture. Il tourna la tête et je vis la balafre en forme de flèche sur sa joue et les scarifications. Il ne dit rien et je suivis son regard. Le grand lion à crinière noire, sa tête énorme dépassant l'herbe jaune, se dirigeait vers nous. Seule sa tête apparaissait au-dessus des hautes herbes jaunes hérissées.

« Dites, si on le contournerait en douceur pour rentrer au camp ? soufflai-je à G.C.

– Tout à fait d'accord », chuchota-t-il.

Tandis que nous parlions, le lion fit demi-tour et repartit en direction de la forêt. On ne voyait de lui que le balancement des hautes herbes.

Lorsque nous rentrâmes au camp et prîmes le petit déjeuner, Mary comprit les raisons de notre décision et convint qu'elle était justifiée et nécessaire. Mais on avait annulé la corrida une fois de plus alors qu'elle-même était entièrement prête et concentrée, et elle nous en voulait. La sentir

mal en point me navrait et je voulais essayer de la détendre. Cela ne servait à rien de dire que le lion avait fini par commettre une erreur. G.C. et moi étions sûrs maintenant d'avoir le dernier mot. Il n'avait rien mangé de la nuit et s'était risqué à découvert le matin pour chercher l'appât. Il avait regagné la forêt. Il y resterait tapi, le ventre vide, et, si rien ne l'inquiétait, il ressortirait forcément à la tombée du jour ; enfin, très probablement. Sinon, G.C. devait repartir le lendemain de toute façon et son départ nous rendrait à notre solitude, Mary et moi. Mais le lion avait rompu avec ses habitudes et commis une grave erreur, et je ne m'inquiétais plus de savoir si nous réussissions à le tuer. Peut-être aurais-je préféré le chasser avec Mary sans G.C. mais j'aimais chasser avec G.C. aussi et je n'étais pas assez bête pour souhaiter des ennuis quelconques quand je me retrouverais seul avec Mary. G.C. n'avait que trop bien mis le doigt sur la plaie. Je m'étais toujours bercé de la merveilleuse illusion que Mary toucherait le lion exactement là où il fallait, et que le lion tomberait sur le flanc comme je les avais vus le faire si souvent et serait aussi mort qu'un lion peut l'être. Je lui expédierais deux balles s'il vivait encore en s'effondrant et le tour serait joué. Miss Mary aurait tué son lion et en serait heureuse à jamais et moi, je ne lui aurais donné que la puntilla, elle le saurait et m'aimerait beaucoup aujourd'hui et toujours et pour les siècles des siècles, amen. Cela faisait six mois maintenant que nous attendions cet instant. À ce moment précis une Land Rover neuve dernier modèle, une des plus grandes et des plus rapides que nous ayons vues, s'engagea dans le camp en traversant le merveilleux champ de fleurs blanches qui avait été de la poussière un mois plus tôt et de la boue une semaine avant. Au volant se trouvait un individu de taille moyenne au visage rubicond, qui portait un uniforme kaki délavé d'officier de la police kenyane. Au coin de ses yeux, des rides de bonne humeur tranchaient en blanc sur la poussière de la route qui le recouvrait.

« Il y a quelqu'un ? » demanda-t-il en entrant dans la tente du mess et en ôtant sa casquette. À travers la moustiquaire masquant l'ouverture de la tente qui donnait sur la Montagne, j'avais vu arriver la voiture.

« Tout le monde est là, dis-je. Comment allez-vous, monsieur Harry ?

– En pleine forme.

– Asseyez-vous le temps que je vous prépare quelque chose. Vous resterez bien pour la nuit, n'est-ce pas ? »

Il s'assit, allongea ses jambes et fit jouer ses épaules avec la volupté d'un chat en train de s'étirer.

« Rien pu avaler. Les gens respectables ne boivent pas à une heure pareille.

– Qu'est-ce que je vous offre ?

– On partage une bière ? »

J'ouvris la bière, nous servis, et le regardai se détendre et sourire de ses yeux morts de fatigue tandis que nous levions nos verres.

« Je vais leur dire de mettre votre barda dans la tente du jeune Pat. C'est la verte là-bas, qui est vide. »

Harry Dunn était timide, surmené, bon et sévère. Il aimait les Africains et les comprenait, et on le payait pour faire appliquer la loi et exécuter les ordres. Il était aussi courtois qu'intraitable, il ignorait la rancune et l'hostilité, et ne se montrait jamais bête ni sentimental. Il n'abritait aucune vindicte dans un pays à l'esprit vindicatif, et je ne le vis jamais faire preuve de mesquinerie. Il veillait au respect de la loi à une époque de corruption, de haines, de sadisme et de surexcitation intense, et il s'éreintait au travail, chaque jour que Dieu faisait, au-delà des limites supportables pour un individu normal ; jamais en quête de promotion ou d'avancement parce qu'il connaissait sa valeur professionnelle. Une forteresse ambulante, avait dit un jour Miss Mary à son sujet.

« S'amuse-t-on par ici ?

– Beaucoup.

– J'en ai eu des échos. Qu'est-ce que cette histoire de léopard qu'il faut tuer avant l'Anniversaire du Bébé Jésus ?

– C'est pour ce reportage illustré du magazine pour lequel nous faisons les photos en septembre. Avant qu'on ait lié connaissance. Nous avons un

photographe, il a pris des milliers de photos, et j'ai écrit un court article et des légendes pour les clichés qu'ils retiennent. Ils ont une superbe photo de léopard et c'est moi qui l'ai abattu mais il n'est pas à moi.

– Comment ça ?

– Nous traquions un gros lion malin comme tout. Là-bas, sur l'autre rive de l'Ewaso Ngiro, après Magadi, au-dessous de l'escarpement.

– Très au-delà de ma juridiction.

– On essayait de remonter sur ce lion et un de mes amis a escaladé un petit kopje avec son porteur de fusils pour voir de là-haut si le lion s'était manifesté. Le lion était réservé à Mary car lui et moi avions déjà tué le nôtre. Si bien qu'on s'est demandé ce qu'il fichait quand on l'a entendu tirer, et puis quelque chose a déboulé dans la poussière en rugissant. C'était un léopard, la poussière était si dense qu'elle formait un nuage opaque, le léopard continuait de rugir et personne ne savait dans quelle direction on le verrait émerger de la poussière. Cet ami à moi, Mayito, l'avait touché à deux reprises de là-haut, moi j'avais tiré au milieu du tourbillon de poussière avant de plonger et de me rabattre sur la droite, par où il aurait dû arriver normalement. Et puis il a juste sorti une fois la tête de la poussière, toujours en rugissant méchamment, je l'ai atteint au cou et la poussière est retombée peu à peu. On aurait dit un règlement de compte devant un saloon de l'Ouest de l'ancien temps. Sauf que le léopard n'avait pas d'arme, mais il se trouvait assez près pour éreinter le premier venu et il était terriblement amoché. Le photographe a pris des photos de Mayito et lui, nous tous et lui, lui et moi. Il était à Mayito parce que Mayito l'avait tiré le premier et touché une seconde fois. Toujours est-il que la meilleure photo était celle où je suis et que le magazine voulait l'utiliser, à quoi je leur ai répondu qu'ils n'auraient de photo que si je tuais un bon léopard moi-même et sans l'aide de personne. Et j'en suis à mon troisième échec.

– Je ne savais pas les principes si rigides.

– Hélas ! Et puis c'est le règlement. Tout animal blessé doit être poursuivi et achevé. »

Arap Meina et le chef des pisteurs étaient revenus avec la nouvelle que les deux lionnes et le jeune lion avaient tué assez loin de là, à la lisière du lick. L'appât était resté intact sauf aux endroits où les hyènes l'avaient tiraillé, et les deux pisteurs l'avaient récupéré avec soin. La présence d'oiseaux dans les arbres à proximité ne manquerait pas d'attirer le lion, mais les oiseaux ne pouvaient attaquer la dépouille du zèbre, attachée assez haut pour attirer le lion à coup sûr. Il n'avait pas mangé ni tué pendant la nuit, et puisqu'il n'était pas affamé et n'avait pas été dérangé, nous pourrions, presque à coup sûr, le trouver à découvert en fin de journée.

Tout compte fait on déjeuna, et Mary se montra pleine d'entrain et délicieuse avec tout le monde. Je crois qu'elle me demanda même si je voulais me resservir de viande froide. Quand je répondis non merci, que cela suffisait, elle décréta que cela me ferait du bien, qu'une personne qui boit beaucoup a besoin de se nourrir. C'était non seulement une vérité ancestrale, mais le sujet d'un article du Reader's Digest que nous avions tous lu. L'exemplaire du Digest était d'ores et déjà parti dans les toilettes. Je dis que j'avais décidé de me présenter aux élections avec un programme sur l'ivrognerie digne de ce nom et de ne décevoir aucun de mes électeurs. Churchill buvait deux fois plus que moi à en croire ce qu'on racontait, et il venait de recevoir le prix Nobel de littérature. J'essayais simplement d'élever ma consommation à un niveau raisonnable au cas où l'on songerait à me couronner ; allez savoir.

G.C. déclara que c'était dans la poche et qu'on devait me l'attribuer ne fût-ce que pour mes fanfaronnades puisque Churchill l'avait eu, au moins en partie, pour son éloquence. G.C. dit qu'il n'avait pas suivi les prix avec l'attention voulue, mais d'après lui je pouvais fort bien y prétendre pour mes travaux dans le domaine religieux et mon intérêt à l'endroit des indigènes. Miss Mary suggéra que si j'essayais d'écrire, à l'occasion, je pourrais le décrocher pour mon œuvre littéraire. Cette idée me toucha infiniment et je répondis qu'une fois qu'elle aurait tué le lion je me consacrerai entièrement à

l'écriture, juste pour lui faire plaisir. Elle dit que si j'écrivais seulement quelques lignes, elle serait comblée. G.C. me demanda si je songeais à écrire sur les mystères insondables de l'Afrique ; si je comptais le faire en swahili, il pourrait me procurer un manuel du swahili parlé à l'intérieur des terres qui pourrait m'être extrêmement précieux. Miss Mary fit valoir que nous possédions déjà le manuel en question et qu'elle pensait que, même avec son aide, je ferais mieux d'essayer d'écrire en anglais. J'émis l'idée de copier des passages entiers du manuel pour acquérir le style de l'intérieur des terres. Miss Mary objecta que j'étais incapable d'écrire correctement une phrase en swahili ou d'en proférer une seule, et je convins avec tristesse que c'était exact.

« Pop le parle si bien, et G.C. aussi, et toi c'est une honte. Je ne comprends pas qu'on puisse parler une langue aussi mal que toi. »

Je faillis répondre qu'en d'autres temps, des années auparavant, on avait pu croire que j'allais fort bien le parler. Mais j'avais fait la bêtise de ne pas rester en Afrique et j'étais rentré en Amérique où j'avais imposé silence à ma nostalgie de l'Afrique de diverses manières. Et puis, avant que j'aie eu le temps d'y retourner, la guerre d'Espagne était arrivée et j'étais devenu partie prenante de ce qu'on infligeait au monde, et je m'en étais tenu là, pour le meilleur et pour le pire, jusqu'au jour où j'étais enfin revenu. Cela n'avait pas été facile de revenir ni de rompre les chaînes de responsabilités qui se tissent, semble-t-il, avec la légèreté de toiles d'araignées mais tiennent comme des câbles d'acier.

Tout le monde s'amusait à présent, plaisantant et se taquinant, et je plaisantai un peu mais en veillant à rester très modeste et contrit dans l'espoir de regagner les faveurs de Miss Mary et dans l'espoir de la maintenir dans cette humeur au cas où le lion se montrerait. Je buvais du cidre brut, du Bulwer's, dans lequel j'avais découvert une boisson idéale. G.C. en avait rapporté de Kajiado, de l'entrepôt. Il était très léger et rafraîchissant et ne ralentissait pas du tout votre vitesse de tir. On le trouvait en bouteilles d'un litre à bouchon vissé, et j'en buvais la nuit quand je me réveillais, de préférence à de l'eau. L'adorable cousine de Mary nous avait donné deux

petits oreillers carrés en toile à sac garnis d'aiguilles de balsamier. Je glissais toujours le mien sous ma nuque pour dormir ou, si je dormais sur le côté, sous mon oreille. C'était l'odeur du Michigan quand j'étais jeune et j'aurais voulu avoir un panier en glycérie où le ranger quand nous voyagions et le garder sous la moustiquaire au lit la nuit. Le cidre aussi avait le goût du Michigan, et je gardais encore le souvenir du pressoir et de la porte qui n'était jamais fermée mais seulement maintenue par un fermoir de sûreté et une goupille en bois, et de l'odeur des sacs utilisés pour le pressurage, et qu'on mettait à plat ensuite pour les faire sécher, et qu'on déployait sur les hautes cuves où les hommes qui venaient faire presser leurs chargements de pommes dans les charrettes laissaient la part revenant au pressoir. Au-dessous du barrage de la cidrerie, il y avait un déversoir profond où les remous de la chute d'eau étaient refoulés. Vous attrapiez toujours une truite si vous pêchiez à cet endroit avec patience, et chaque fois que j'en attrapais une, je la tuais, la déposais dans le grand panier de pêche en osier placé à l'ombre et la recouvrais d'une couche de feuilles de fougère, puis entrais dans le pressoir et prenais le quart en métal accroché au clou sur le mur au-dessus des cuves, rabattais la lourde toile à sac de l'une des cuves et plongeais le bras pour remplir le quart de cidre et boire. Le cidre que nous buvions maintenant me rappelait le Michigan, surtout avec l'oreiller.

À table à présent, j'étais content que Mary parût aller mieux et j'espérais que le lion se montrerait en fin d'après-midi et qu'elle lui ferait son affaire et serait heureuse pour le restant de ses jours. On finit de déjeuner, tout le monde était très gai et chacun déclara qu'il allait faire une petite sieste, et je préviendrais Miss Mary quand il serait temps de se mettre en quête du lion.

Mary s'endormit presque dès qu'elle s'allongea sur son lit de camp. On avait relevé sur le côté l'arrière de la tente pour le maintenir ouvert et un bon petit vent frais arrivait de la Montagne et pénétrait à l'intérieur. D'habitude, nous dormions face à la porte ouverte mais je pris les oreillers, les empilai à l'autre bout du lit en les pliant en deux et, l'oreiller de balsamier sous la nuque, m'allongeai après avoir enlevé mes bottes et mon pantalon et lus avec la bonne lumière dans le dos. J'avais entamé un très bon livre de Gerald

Hanley, qui avait écrit un autre bon livre intitulé *The Consul at Sunset*. Ce livre parlait d'un lion qui causait beaucoup d'ennuis et tuait à peu près tous les protagonistes de l'histoire. G.C. et moi lisions en général ce livre le matin sur le trône, pour nous mettre en condition. Il y avait bien quelques personnages que le lion ne tuait pas, mais comme ils étaient tous promis à un sort funeste quelconque, nous nous en fichions. Hanley écrivait très bien, et c'était un livre excellent et très stimulant pour qui s'occupait de chasser le lion. J'avais vu un lion charger à toute vitesse un jour, et cela m'avait fortement impressionné et m'impressionne toujours. Cet après-midi-là, je lisais le livre en prenant tout mon temps car c'était un excellent livre et je ne voulais pas le terminer. J'espérais que le lion allait tuer le héros ou le vieux major parce qu'ils étaient tous deux des individus éminemment sympathiques et distingués et que je m'étais entiché du lion et voulais le voir tuer un membre de la haute société. Le lion faisait toutefois du bon travail, et il venait d'occire un autre personnage éminemment sympathique et important lorsque je décrétai qu'il valait mieux en laisser pour la fin, me levai, mis mon pantalon, enfilai mes bottes sans remonter la fermeture éclair et allai voir si G.C. était réveillé. Je toussotai devant sa tente comme le faisait toujours l'informateur devant la tente du mess.

« Entrez, général, dit G.C.

– Non, dis-je. Charbonnier est maître chez soi. Vous sentez-vous en état d'affronter les redoutables fauves ?

– C'est encore trop tôt. Mary a-t-elle dormi ?

– Elle dort toujours. Que lisez-vous ?

– Lindbergh. Sacrement bon bouquin. Que lisiez-vous ?

– *The Year of the Lion*. Je suinte le lion.

– Cela fait un mois que vous êtes dessus !

– Six semaines. Où en êtes-vous de la mystique de l'air ? »

Cette année-là nous étions tous deux imprégnés, avec un certain retard, de la mystique de l'air. J'avais fini par renoncer à la mystique de l'air en 1945, en rentrant au pays dans un B-17 fatigué non révisé.

L'heure venue, je réveillai Mary tandis que les porteurs de fusils sortaient sa carabine et mon fusil de dessous les lits et vérifiaient les balles et le canon.

« Il est là, chérie. Il est là et tu vas le tuer.

– Il est tard.

– Ne pense à rien. Monte juste dans la voiture.

– Figure-toi que je dois mettre mes bottes. »

Je l'aidai à les enfiler.

« Où est mon foutu chapeau ?

– Ton foutu chapeau est là. Prends ton temps, inutile de foncer vers la première Land Rover venue. Ne pense à rien d'autre qu'à le toucher.

– Arrête de me donner des conseils ! Fiche-moi la paix. »

Mary et G.C. occupaient la banquette avant, Mthuka au volant. Ngui, Charo et moi étions installés à l'arrière, toit ouvert, en compagnie du pisteur. Je vérifiai si les cartouches étaient engagées dans le canon et le chargeur de la 30-06, vérifiant celles de mes poches, vérifiant et ôtant la moindre poussière du cran de visée avec un cure-dent. Mary tenait sa carabine à la verticale et je voyais le canon sombre fraîchement nettoyé et la bande adhésive qui maintenait les rabats de la hausse, sa nuque et son chapeau défraîchi. Le soleil coiffait à présent les collines, et nous avions quitté les fleurs pour filer vers le nord sur la vieille piste parallèle aux bois. Le lion se trouvait quelque part à droite. La voiture s'arrêta et tout le monde descendit sauf Mthuka, qui resta au volant. Les empreintes du lion partaient vers la droite en direction d'un bouquet d'arbres et de buissons, de notre côté de l'arbre solitaire où un amas de branchages recouvrait l'appât. Le lion n'était pas sur l'appât, et il n'y avait pas d'oiseaux non plus. Ils étaient tous perchés dans les arbres. Je regardai de nouveau le soleil ; dans moins de dix minutes

il aurait disparu derrière les collines au loin, à l'ouest. Ngui avait escaladé la termitière et regardait avec attention de l'autre côté. Il désigna quelque chose devant lui, la main contre la figure, si bien qu'on la vit à peine bouger, puis redescendit prestement du monticule.

« Hiko huko, dit-il. Il est là-bas. Mzuri motocah. »

G.C. et moi jetâmes un nouveau coup d'œil au soleil et G.C. fit un geste du bras pour dire à Mthuka d'approcher. Nous montâmes dans la voiture et G.C. expliqua à Mthuka comment il comptait procéder.

« Mais où est-il ? » demanda Mary à G.C.

G.C. posa la main sur le bras de Mthuka, qui immobilisa le véhicule.

« On laisse la voiture ici, dit G.C. à Mary. Il se cache sans doute dans ce bouquet d'arbres et de buissons là-bas. Papa prend le flanc gauche pour l'empêcher de filer et se remettre à couvert. Vous et moi, nous allons droit sur lui. »

Le soleil dominait encore les collines tandis que nous nous dirigeions vers l'endroit où le lion devait se trouver. Ngui me suivait, et, à notre droite, Mary marchait un peu en avant de G.C. Charo était derrière G.C. Ils avançaient vers les arbres protégés à leur base par les fourrés peu épais. Maintenant je voyais le lion, et je continuai à gagner du terrain vers la gauche, progressant en biais. La lumière rasante accentuait la longue masse noir et fauve, gris doré, du lion, et il nous observait. Il nous observait et je me dis qu'il se trouvait vraiment en mauvaise posture, cette fois. À chaque pas que je faisais, je le coupais un peu plus de la sécurité où il avait si souvent cherché refuge. Il n'avait pas d'autre choix maintenant que de venir à découvert dans ma direction, d'aller vers Mary et G.C., ce qu'il n'envisagerait que s'il était blessé, ou de tenter de gagner le prochain couvert d'arbres et de brousse épaisse, c'est-à-dire à quatre cent cinquante mètres de là plus au nord. Pour l'atteindre, il lui fallait traverser la plaine dégagée.

J'estimais m'être assez rabattu sur la gauche et j'entrepris de me rapprocher du lion. Il ne bougea pas, enfoncé jusqu'à mi-corps dans les

broussailles, et je vis sa tête pivoter pour me regarder ; puis elle reprit sa position initiale pour observer Mary et G.C. Il avait une tête énorme et sombre, mais lorsqu'il la bougeait elle ne paraissait pas disproportionnée par rapport au reste. Il avait un corps massif, superbe, allongé. J'ignorais à quelle distance G.C. essaierait de faire approcher Mary. Je ne les regardais pas. J'observais le lion et attendais le bruit de la détonation. Je m'étais rapproché de façon à garder assez de champ pour tirer s'il arrivait, et ne doutais pas que, s'il était blessé, il se porterait dans ma direction puisque son abri naturel se trouvait derrière moi. Mary ne va pas tarder à tirer, pensai-je. Elle ne peut pas l'approcher davantage. À moins que G.C. ne veuille la rapprocher encore. Je les regardai en coin, tête baissée, sans quitter le lion des yeux. Je voyais que Mary voulait tirer et que G.C. la retenait. Comme ils n'essayaient pas d'avancer, je me dis qu'à l'endroit où ils se trouvaient des branches de buisson s'interposaient sans doute entre Mary et le lion. Je regardai le lion et notai le changement du ton de son pelage au moment où le premier sommet des collines cacha le soleil. C'était une bonne lumière pour tirer maintenant mais elle disparaîtrait vite. J'observai le lion ; il se déplaça très légèrement sur la droite, puis fixa Mary et G.C. Je pouvais voir ses yeux. Pourtant Mary ne tirait pas. Puis le lion bougea encore, insensiblement, et j'entendis la carabine de Mary partir et le claquement de la balle. Elle l'avait touché. Le lion bondit dans les broussailles, puis ressortit de l'autre côté en direction du couvert au nord. Mary continuait à tirer et je savais qu'elle l'avait touché. Il se déplaçait par bonds allongés, sa grande tête oscillant. Je tirai et soulevai une houppe de terre derrière lui. Je suivis l'oscillation de sa tête dans le viseur et appuyai sur la détente au moment où la mire le précéda. J'entendis le fusil à deux coups de G.C. et je vis les houppes de terre s'épanouir. Je tirai de nouveau, cadrant le lion dans le viseur, ajustai mon coup, et de la terre fusa devant lui. Sa course était devenue pesante, désespérée, mais il commençait à s'amenuiser dans le viseur, paraissant presque sûr d'atteindre le couvert, quand je l'eus de nouveau dans le viseur, petit maintenant et s'éloignant rapidement, et je l'ajustai en douceur en remontant légèrement et pressai sur la détente au moment précis où je le dépassai, il n'y eut pas de houppe de terre et je le vis glisser vers l'avant, ses pattes ployant, et sa grande tête toucha le sol avant

que nous ayons entendu le bruit mat de la balle. Ngui m'envoya un grand coup dans le dos et passa son bras autour de moi. Le lion tentait à présent de se relever, G.C. tira, et il roula sur le flanc.

Je rejoignis Mary et l'embrassai. Elle était heureuse mais quelque chose n'allait pas.

« Tu as tiré avant moi, dit-elle.

– Ne dis pas ça, chérie. Tu as tiré et tu l'as touché. Comment aurais-je pu tirer avant toi alors que nous attendions depuis si longtemps ?

– Ndio. Memsahib piga », affirma Charo. Il s'était trouvé exactement derrière Mary.

« Bien sûr que tu l'as touché. Tu l'as touché au premier coup, au pied, je crois. Tu l'as touché une seconde fois aussi.

– Mais tu l'as tué.

– Nous devons tous l'empêcher de partir dans les fourrés après avoir été touché.

– Mais tu as tiré le premier. Tu le sais très bien.

– C'est faux. Demande à G.C. »

Nous remontions tous vers l'endroit où gisait le lion. Cela faisait une petite trotte et le lion paraissait de plus en plus gros à mesure que nous approchions. Le soleil disparaissant, l'obscurité tombait vite. La lumière du moment où l'on avait tiré avait déjà disparu. Je me sentais vidé et très fatigué. G.C. et moi étions en nage.

« Bien sûr que vous l'avez eu, Mary, lui dit G.C. Papa n'a pas tiré avant qu'il sorte à découvert. Vous l'avez touché à deux reprises.

– Pourquoi ne pas m'avoir laissée tirer quand je voulais le faire, au moment où il ne bougeait pas et me regardait ?

– Il y avait des branches qui risquaient de dévier la balle ou de la faire ricocher. C'est pour ça que je vous ai fait attendre.

- Après quoi il a bougé !
- Il fallait qu'il bouge pour que vous puissiez le tirer.
- Mais est-ce vraiment moi qui l'ai touché en premier ?
- Évidemment ! Personne ne l'aurait jamais tiré avant vous !
- Vous ne mentez pas juste pour me faire plaisir ? »

C'était une scène que Charo avait déjà vue.

« Piga ! assura-t-il avec véhémence. Piga, Memsahib. PIGA ! »

J'expédiai une tape du revers de la main sur la hanche de Ngui et regardai Charo ; il continua.

« Piga, dit-il sans aménité. Piga Memsahib. Piga bili. »

G.C. s'approcha pour venir à ma hauteur et je lui demandai : « Qu'est-ce qui vous fait transpirer autant ?

- Vous l'avez remonté de combien, espèce de fumier ?
- Un pouce et demi. Deux pouces. Un coup incroyable.
- On mesurera au retour.
- Personne ne le croira jamais.
- Nous si. C'est le principal.
- Allez lui faire comprendre qu'elle l'a touché.
- Elle croit les gars. Vous lui avez brisé l'échine.
- Je sais.
- Vous avez entendu le temps qui s'est écoulé avant le bruit de l'impact ?
- Oui. Allez lui parler. »

La Land Rover s'arrêta derrière nous.

Nous avons rejoint le lion, il appartenait à Mary, elle le savait et elle voyait comme il était merveilleux, grand, sombre et superbe. Les mouches

grouillaient déjà et ses yeux jaunes n'étaient pas encore vitreux. Je passai la main dans le noir épais de sa crinière. Mthuka avait coupé le contact de la Land Rover et s'était approché pour serrer la main de Mary. Elle était agenouillée près du lion.

Puis nous aperçûmes le camion qui traversait la plaine, venant du camp. On avait entendu les coups de feu et Keiti arrivait avec tout le monde sauf deux gardes qu'ils avaient laissés sur place. Ils avaient entonné le chant du lion, et quand ils se précipitèrent hors du camion, Mary ne se posa plus de questions sur qui avait abattu le lion. J'ai vu tuer de nombreux lions et j'ai assisté à de nombreuses célébrations. Mais rien de semblable. Je voulais que tout l'honneur en revînt à Mary. Je ne doutais pas que tout allait bien pour elle maintenant et je partis vers le bouquet d'arbres et les fourrés épais que le lion avait tenté d'atteindre. Il avait failli réussir et je songeai au sale quart d'heure que nous aurions passé, G.C. et moi, s'il avait fallu l'en faire sortir. Je voulais y jeter un coup d'œil avant que la lumière disparût. Il les avait manqués de soixante mètres et il aurait fait noir au moment où nous serions arrivés. Je réfléchis au tour qu'aurait pu prendre l'affaire et revins vers la fête et la prise des photos. Les phares du camion et de la Land Rover convergeaient sur Mary et le lion, et G.C. officiait. Ngui récupéra la Jinny dans le sac à cartouches de la Land Rover, j'en avalai une petite gorgée et la tendis à Ngui. Il en but un peu, secoua négativement la tête et me la tendit.

« Piga », dit-il, et nous éclatâmes de rire. Je bus une gorgée généreuse, goûtai sa chaleur réconfortante et sentis la tension m'abandonner, comme une mue de serpent. Jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas vraiment rendu compte que nous en avions fini avec le lion. Je l'avais su en théorie, lorsque le coup d'une longueur incroyable l'avait atteint et avait cassé sa course et que Ngui m'avait assené un coup dans le dos. Mais ensuite il y avait eu le chagrin de Mary et notre malaise, et en remontant jusqu'à lui nous avions manifesté la même réserve et le même détachement qu'au terme d'une offensive. Maintenant, avec l'alcool, la fête qui s'organisait et la photographie, l'odieuse et obligatoire photographie, prise trop tard le soir, sans flash, sans professionnel pour effectuer un travail correct et faire du lion de Miss Mary

un cliché impérissable, voyant son visage illuminé de joie dans l'éclat aveuglant des phares et la grande tête du lion trop lourde pour qu'elle pût la soulever, fier d'elle et aimant le lion, me sentant aussi vidé qu'une chambre nue, voyant le sourire en balafre de Keiti tandis qu'il se courbait au-dessus de Mary pour toucher l'incroyable crinière noire du lion, tout le monde jacassant en kamba comme des oiseaux et chacun des hommes fier, à titre personnel, de notre lion, de ce lion qui nous appartenait à tous et à Mary parce qu'elle le chassait depuis des mois et l'avait touché conformément à la phrase proscrite, en se tenant prête et au bon moment, et heureuse à présent et rayonnant dans la lumière des phares comme un petit ange étincelant, mais pas vraiment exterminateur, et tout le monde qui l'aimait et aimait notre lion, maintenant alors je commençai à me détendre et à m'amuser.

Charo et Ngui avaient tout raconté en détail à Keiti ; il vint vers moi, nous nous serrâmes la main et il dit : « Mzuri sana Bwana. Uchawi tu.

– Question de chance », dis-je, et Dieu sait si c'était vrai.

« Pas chance, dit Keiti. Mzuri. Mzuri. Uchawi kuba sana. »

Alors je me souvins que j'avais donné congé cet après-midi-là pour la mort du lion, qu'on en avait enfin fini et que Mary avait gagné, et je discutai avec Ngui, Mthuka, le porteur de fusils de Pop et les autres membres de notre religion, nous secouâmes la tête avec incrédulité et éclatâmes de rire, et Ngui tint absolument à me faire boire une autre gorgée à la Jinny. Ils voulaient attendre de rentrer au camp pour boire de la bière, mais ils voulaient que je boive tout de suite en leur compagnie. Ils ne firent qu'effleurer des lèvres le goulot. Mary s'était relevée après la photographie et vit que nous buvions, elle demanda la flasque, but à son tour et la passa à G.C. Ils la firent circuler et je bus, puis m'allongeai près du lion, lui parlai très doucement en espagnol et lui demandai de nous pardonner de l'avoir tué, et en profitai pour vérifier les points d'impact. Il y en avait quatre. Mary l'avait touché à la patte et à la hanche. En lui caressant le dos, je découvris l'endroit où je l'avais atteint, à la moelle épinière, et le trou plus large que la balle de G.C. avait fait bien plus haut dans son flanc, derrière l'encolure. Pendant tout ce temps je le caressai et

lui parlai en espagnol, mais comme de nombreuses mouches plates l'abandonnaient pour s'intéresser à moi, je dessinai un poisson dans la terre devant lui avec l'index, puis l'effaçai de la paume.

Pendant le trajet du retour, Ngui, Charo et moi restâmes silencieux. J'entendis Mary demander à un moment à G.C. si je n'avais vraiment pas tiré avant elle et l'entendis lui répondre qu'elle avait tué son lion. Qu'elle l'avait touché la première, que ce genre de chose ne se passait pas toujours de façon idéale, qu'un animal devait être achevé, qu'on avait une sacrée chance et qu'elle devait être heureuse. Mais je savais que son bonheur allait et venait car cela ne s'était pas passé comme elle l'avait espéré, rêvé, redouté et attendu pendant ces six mois. Je me sentais terriblement malheureux pour elle et je savais que cela ne changeait rien pour personne et que cela faisait toute la différence au monde pour elle. Mais s'il nous avait fallu recommencer, nous n'aurions pas pu nous y prendre différemment. G.C. l'avait fait approcher plus près que n'importe qui, mais un grand fusil était en droit de tirer. Si le lion avait bondi au moment où elle l'avait touché, G.C. n'aurait eu le temps de tirer qu'une seule balle avant qu'il les eût écharpés. Son fusil était d'une efficacité redoutable si le lion chargeait, mais un handicap s'il devait le tirer à deux ou trois cents mètres. Nous le savions tous les deux et n'avions même pas fait de plaisanteries à ce sujet. En tirant le lion de l'endroit où elle se trouvait, Mary avait risqué très gros, et G.C. et moi savions tous les deux qu'à la distance où il l'avait fait approcher, elle avait, peu de temps avant, dévié de dix-huit pouces sur une cible mobile. Ce n'était pas le moment d'en parler, mais Ngui et Charo le savaient aussi, et cette idée avait longtemps hanté mes nuits. Le lion, en décidant de se battre dans l'épais couvert, où il avait de fortes chances de blesser quelqu'un, avait fait son choix et manqué de très peu de l'emporter. Il n'était pas stupide et il n'était pas lâche. Il voulait livrer son combat là où la chance jouait en sa faveur.

De retour au camp, nous nous installâmes dans des fauteuils près du feu, étendîmes nos jambes, et bûmes dans de grands verres. Nous avons besoin de Pop, et Pop n'était pas là. J'avais dit à Keiti d'apporter de la bière au camp, et j'attendais la suite. Elle vint avec la soudaineté d'un torrent à sec

s'emplissant du rugissement aigu et couronné d'écume d'une trombe d'eau. Il leur avait seulement fallu le temps de décider qui porterait Miss Mary, après quoi, surgie de derrière les tentes, déferla la ruée sauvage des Wakamba, courbés et dansant, chantant tous le chant du lion. Le grand serveur du mess et le chauffeur du camion portaient la chaise, ils la posèrent par terre, Keiti, dansant et frappant dans ses mains, y conduisit Miss Mary, et ils la portèrent en triomphe et se mirent à danser avec elle autour du feu, puis en direction de la clôture et autour du lion à l'endroit où il gisait sur le sol, puis à l'intérieur du camp et autour du feu du cuisinier et du feu des hommes, et autour des voitures et du camion de bois, disparaissant et réapparaissant. Les pisteurs étaient nus jusqu'à la ceinture, et tout le monde aussi sauf les vieux. J'observais la tête de Mary qui accrochait la lumière et les beaux corps noirs et puissants qui la portaient, s'accroupissant, martelant le sol au rythme de la danse, puis se relevant et tendant la main vers elle pour la toucher. C'était une danse du lion superbe et sauvage, et, à la fin, ils déposèrent Mary à côté de son fauteuil de brousse près du feu, tout le monde lui serra la main et ce fut fini. Elle rayonnait, le dîner fut royal et animé, et nous allâmes nous coucher.

Pendant la nuit, je me réveillai et ne pus me rendormir. Je me réveillai en sursaut, et un silence absolu régnait. Puis j'entendis la respiration douce et régulière de Mary et j'éprouvai un sentiment de soulagement à l'idée qui nous n'aurions plus à l'exposer au lion tous les matins. Puis je sentis la tristesse m'envahir à l'idée que la mort du lion n'avait pas répondu à son attente ni à ses plans. La fête, la danse vraiment sauvage, l'affection de tous ses amis et leur loyauté à son égard avaient anesthésié la déception qu'elle ressentait. Mais j'étais certain qu'après plus d'une centaine de matins passés à traquer un grand lion, la déception allait ressurgir. Elle ignorait le danger qu'elle avait couru. Peut-être qu'elle le savait et que je l'ignorais. Ni G.C. ni moi ne souhaitions lui en parler car nous avons tous les deux compté un peu juste, et n'avions pas mariné dans notre sueur dans la fraîcheur du soir pour rien. Je me rappelais l'expression des yeux du lion quand il avait regardé dans ma direction, puis le sol, puis dans celle de Mary et G.C., et comment il ne les avait jamais quittés des yeux. Allongé sur le lit, je me disais qu'un lion, en

départ arrêté, peut parcourir cent mètres en à peine plus de trois secondes. Il arrive en position basse et plus vite qu'un lévrier, et il ne bondit que lorsqu'il est sur sa proie. Le lion de Mary dépassait largement les deux cents kilos, et il était assez puissant pour sauter pardessus les grands buissons d'épineux cernant un Boma en emportant une vache. On le chassait depuis des années et il était très intelligent. Mais nous avons endormi sa méfiance et l'avions amené à commettre une erreur. J'étais heureux qu'avant de mourir il soit resté couché sur le grand tertre jaune et arrondi, la queue au repos, ses grosses pattes confortablement allongées devant lui, contemplant son territoire jusqu'à la forêt bleue et les hautes neiges immaculées de la grande Montagne. G.C. et moi voulions tous deux qu'il soit tué par la première balle de Mary ou, blessé, qu'il charge. Mais il avait mené le jeu à sa convenance. Le premier coup ne lui avait sûrement pas produit plus d'effet qu'une piqûre aiguë, brutale. Le deuxième, qui avait traversé la partie supérieure d'un muscle de la patte au moment où il bondissait vers les fourrés où il nous aurait obligés à le combattre, avait dû produire l'effet, tout au plus, d'une forte claque. Je préfèrai ne pas songer à l'effet de mon coup tiré de loin pour le saisir en pleine course, dans l'espoir de le déséquilibrer et de l'amener au sol, lorsqu'il l'avait atteint, par pur hasard, à la moelle épinière. C'était une balle de 220 grains, et rien ne m'obligeait à imaginer ce qu'il avait dû ressentir. Je ne m'étais encore jamais brisé le dos et je n'en avais aucune idée. J'étais heureux que le long et merveilleux coup de G.C. l'eût tué instantanément. Il était mort maintenant, et le chasser nous manquerait à nous aussi.

J'essayai de dormir, mais je me mis à penser au lion et à l'évolution de la situation s'il avait atteint les fourrés, me rappelant les réactions d'autres personnes dans les mêmes circonstances, et puis je me dis que je m'en contrefichais. Cela alimenterait nos discussions, à G.C. et moi, et celles que nous aurions avec Pop. Si seulement Mary pouvait se réveiller en disant : « Je suis si heureuse d'avoir tué mon lion. » Mais c'était trop espérer et il était trois heures du matin. Je me souvins que Scott Fitzgerald avait écrit que, dans quelque chose quelque chose de l'âme, il est toujours quelque chose quelque chose trois heures du matin. Pendant de nombreux mois, il avait été trois

heures du matin à deux heures, ou une heure et demie, avant que vous vous leviez, passiez vos vêtements et chaussiez vos bottes pour chasser le lion de Miss Mary. Je dégageai la moustiquaire, tendis la main et trouvai la bouteille de cidre. Il faisait frais, avec la nuit, et j'empilai les deux oreillers en les pliant en deux, puis m'y adossai, l'oreiller rûche et carré de balsamier sous la nuque, et réfléchis à l'âme. D'abord, me remettre en tête la citation de Fitzgerald. Elle figurait au détour d'une série d'articles dans laquelle il renonçait au monde et à ses anciens idéaux des plus minables et se comparait au début à une assiette fêlée. À force de remonter dans mes souvenirs, la citation me revint. C'était : « Et dans la nuit véritablement noire de l'âme, il est toujours, jour après jour, trois heures du matin. »

Et je me disais, assis bien droit, pleinement éveillé dans la nuit africaine, que j'ignorais tout de l'âme. Les gens passaient leur temps à en parler ou à écrire à son sujet, mais qu'en savaient-ils ? Je ne connaissais personne qui en sût quelque chose ni si la chose existait. Cela paraissait une croyance très bizarre et je savais que j'aurais sué sang et eau pour l'expliquer à Ngugi et à Mthuka et aux autres si j'en avais eu la moindre idée. Avant de me réveiller je faisais un rêve, et dans mon rêve j'avais le corps d'un cheval mais la tête et le torse d'un homme, et je me demandais pourquoi personne ne l'avait jamais su jusque-là. C'était un rêve très logique et il concernait le moment précis où cette transformation s'effectuait dans le corps pour en faire un corps humain. Cela semblait un très bon rêve et je me demandais ce que les autres en penseraient quand je le leur raconterais. J'étais pleinement éveillé à présent et le cidre était frais et revigorant, mais je sentais encore les muscles que j'avais en rêve, quand mon corps était un corps de cheval. Tout cela ne m'avancait guère à propos de l'âme et j'essayai de m'en faire une idée en fonction de ce en quoi je croyais. Probablement une source d'eau pure et transparente, qui ne se tarissait jamais par temps de sécheresse et ne gelait jamais en hiver, s'approchait-elle le plus de ce que nous portions en nous, et non l'âme dont ils parlaient tous. Je me rappelais l'époque où j'étais gamin, et où le Chicago White Sox avait un troisième base nommé Harry Lord capable d'envoyer la balle hors champ jusqu'à ce que le lanceur adverse fût vanné ou que le soir

tombât et qu'on interrompît la partie. J'étais très jeune à l'époque et tout prenait des proportions exagérées, mais je me rappelle encore le moment où il commençait à faire noir, c'était avant qu'il y eût des projecteurs sur les terrains de base-ball, et Harry qui continuait à les envoyer hors champ et la foule qui scandait « Seigneur, Seigneur, sauve mon âme ». Je ne m'étais jamais autant approché de l'âme. Une fois, j'avais cru qu'on avait fait s'envoler mon âme de mon corps quand j'étais gamin, et puis qu'elle l'avait réintégré. Mais en ce temps-là je rapportais tout à moi et, à force d'entendre parler de l'âme et de lire des choses à son sujet, je parlais du principe que j'en avais une. Puis je me demandai si, au cas où le lion aurait tué Miss Mary ou G.C., ou Ngui, ou Charo ou moi, nos âmes se seraient envolées quelque part. Je ne parvenais pas à le croire et je me dis que nous serions juste morts, plus morts que le lion peut-être, et personne ne se soucierait de son âme. Le plus pénible aurait été le trajet jusqu'à Nairobi et l'enquête. Mais je savais en tout cas que la carrière de G.C eût été gravement compromise si Mary ou moi avions été tués. Cela n'aurait vraiment pas été de chance pour G.C. s'il y avait laissé sa peau. Cela aurait incontestablement nui à mes écrits si j'y avais laissé la mienne. Ni Charo ni Ngui n'auraient aimé se faire tuer, et, si elle avait été tuée, Miss Mary aurait été prise tout à fait au dépourvu. C'était le genre de choses à éviter, et vous vous sentiez soulagé de ne pas avoir à risquer, jour après jour, qu'elle se produisît.

Mais quel rapport avec « dans la nuit véritablement noire de l'âme, il est toujours, jour après jour, trois heures du matin » ? Miss Mary et G.C. avaient-ils une âme ? Ils ne croyaient en rien à ma connaissance. Mais si on a une âme, on doit croire à quelque chose. Charo était un mahométan très pieux, nous devions donc le créditer d'une âme. Si bien qu'il restait seulement Ngui et moi, et le lion.

Il était maintenant trois heures du matin ; j'étirai mes jambes de cheval fraîchement acquises et me dis que j'allais me lever et sortir m'installer près des braises pour profiter du restant de la nuit et des premières lueurs de l'aube. J'enfilai mes bottes souples et passai mon peignoir, bouclai le

ceinturon pardessus et m'approchai des vestiges du feu. G.C. était assis dans son fauteuil à proximité.

« Pourquoi ne dormons-nous pas ? demanda-t-il avec beaucoup de gentillesse.

– J'ai rêvé que j'étais un cheval. Un rêve très précis. »

Je parlai à G.C. de Scott Fitzgerald et de la citation, et lui demandai ce qu'il en pensait.

« N'importe quelle heure peut être pénible quand on n'arrive pas à fermer l'œil, dit-il. Je ne vois pas pourquoi il a fait une fixation sur trois heures du matin. Sinon cela paraît tout à fait exact.

– À mon avis, c'est juste la peur, l'inquiétude et les remords.

– Nous en avons eu largement notre part, tous deux, non ?

– Et comment. À en revendre ! Mais je crois qu'il voulait parler de sa conscience et de son désespoir.

– Vous n'avez jamais connu le désespoir, dites-moi, Ernie ?

– Pas encore.

– Ce serait chose faite si cela devait se produire un jour.

– Je l'ai vu d'assez près pour le toucher mais je lui ai toujours fait un sort.

– À propos de faire un sort, si on partageait une bière ?

– Je vais la chercher. »

La grande bouteille de Tusker était fraîche elle aussi dans le sac à eau en toile ; je versai de la bière dans deux verres et posai la bouteille sur la table.

« Je regrette de devoir partir, Ernie, dit G.C. Vous croyez qu'elle va le prendre vraiment mal ?

– Oui.

– Sortez-vous ça de la tête. Peut-être qu'elle le prendra très bien. »

CHAPITRE IX

J'entrai dans la tente pour voir si Mary était réveillée, mais elle dormait toujours profondément. Elle avait ouvert un œil et bu une partie de son thé, puis s'était rendormie.

« On la laisse dormir, dis-je à G.C. Cela ne change rien qu'on attende encore jusqu'à neuf heures et demie pour le dépouiller. Il faut qu'elle récupère au maximum. »

G.C. lisait le Lindbergh mais *The Year of the Lion* ne me tentait pas du tout ce matin-là, et je pris le livre sur les oiseaux. C'était un ouvrage récent publié par Praed and Grant, d'une bonne tenue, et je savais qu'à force de traquer un grand fauve et de me concentrer sur lui, j'étais passé à côté de beaucoup de choses en n'observant pas les oiseaux comme ils le méritaient. Même en l'absence des autres animaux, l'observation des oiseaux aurait suffi à notre bonheur, mais j'étais conscient de les avoir terriblement délaissés. Mary me battait d'une bonne longueur sur ce point. Elle voyait toujours des oiseaux que je n'avais pas remarqués ni observés en détail lorsque je me calais dans mon fauteuil de brousse et me contentais de regarder le paysage. En lisant le livre sur les oiseaux, je me rendais compte de ma bêtise et du temps que j'avais perdu.

À la maison, assis à l'ombre à l'avant de la piscine, je prenais plaisir à voir les gobe-mouches plonger en piqué pour attraper des insectes dans l'eau et à regarder le blanc grisé de leur gorge virer au vert à cause du reflet du fond. J'aimais observer les colombes nichant dans les peupliers et étudier les grives lorsqu'elles chantaient. Le passage des oiseaux migrateurs à l'automne et au printemps vous faisait battre le cœur, et de voir les petits butors venir se désaltérer dans la piscine et de les regarder fouiller les gouttières à la recherche de grenouilles d'arbre vous mettait l'âme en joie pour tout l'après-

midi. Et ici, en Afrique, il y avait en permanence des oiseaux magnifiques autour du camp. Ils se perchaient dans les arbres et dans les buissons d'épineux, se déplaçaient çà et là sur le sol, et je ne les voyais qu'à moitié, comme des éclats de couleur en mouvement, alors que Mary les aimait et les connaissait tous. Je ne comprenais pas comment j'avais pu devenir si bête et si indifférent et je me sentais très peu fier de moi.

Depuis longtemps, je m'en rendais compte, je ne faisais attention qu'aux prédateurs, aux charognards et aux oiseaux qui étaient bons à manger et aux oiseaux qui avaient un lien avec la chasse. Puis, à mesure que je réfléchissais aux oiseaux qui avaient retenu mon attention, leur liste devint si imposante que je ne me sentis plus tout à fait aussi lamentable, mais décidai d'observer les oiseaux autour du camp et d'interroger Mary sur tous ceux que je ne connaissais pas, et surtout de les voir vraiment et non de les ignorer.

Cette façon de regarder les choses sans les voir était une grave erreur, pensai-je, dans laquelle on tombait facilement. Elle laissait toujours mal augurer de la suite, et, pensai-je, on ne méritait pas de vivre dans le monde si on ne le voyait pas. J'essayai de comprendre comment j'en étais arrivé à ne pas voir les petits oiseaux autour du camp, et je me dis que cela tenait peut-être, pour une part, au fait que je lisais trop pour me sortir de la concentration de la chasse sérieuse, et sûrement, pour une part, à la quantité d'alcool que nous buvions au camp pour nous détendre au retour de la chasse. J'admirais Mayito, qui ne buvait presque pas car il voulait tout se rappeler de l'Afrique. Mais G.C. et moi étions de grands buveurs, et je savais qu'il ne s'agissait pas simplement d'une habitude ou d'une solution de fuite. C'était la volonté consciente d'émousser une réceptivité si sensible, comme peut l'être une pellicule photo, que si elle se maintenait en permanence à un tel degré de sensibilité, elle en devenait intolérable. Tu te trouves de nobles excuses, pensai-je, et tu sais aussi que G.C. et toi buvez parce que vous aimez cela, et Mary tout autant et pour les mêmes raisons, et qu'on prend tellement de bon temps à boire. Va plutôt voir si elle est réveillée maintenant, pensai-je.

J'y allai donc, et elle dormait encore. Elle était toujours belle quand elle dormait. Son visage, quand elle dormait, n'était ni heureux ni malheureux. Il

se contentait d'exister. Mais ce jour-là le modelé s'en affirmait avec trop de précision. J'aurais voulu la rendre heureuse, mais tout ce que je pouvais faire en ce sens était de la laisser continuer à dormir.

Je ressortis avec le livre sur les oiseaux et identifiai une pie-grièche, un étourneau et un guêpier, après quoi j'entendis du mouvement dans la tente, entrai et trouvai Mary assise sur le bord de son lit, qui enfilait ses mocassins.

« Comment te sens-tu, chérie ?

– Affreusement mal. Et tu as tiré mon lion en premier et j'aimerais autant ne pas te voir.

– Je vais tâcher de me faire oublier. »

Dehors, au camp, Keiti m'annonça que les pisteurs préparaient un énorme ngoma, tout le monde danserait et le Shamba viendrait au grand complet. Keiti ajouta qu'on manquait de bière et de Coca-Cola et je lui dis que je monterais à Laitokitok dans la voiture de chasse avec Mthuka et Arap Meina, et tous ceux qui avaient des achats à faire au village. Comme Keiti voulait aussi un supplément de posho, j'essaierais d'en dénicher un sac ou deux, ainsi que du sucre. Les Wakamba appréciaient la farine de maïs qui transitait par Kajiado et qu'on vendait à la boutique indienne dont le propriétaire était un fidèle de l'Agha Khan. Ils n'aimaient pas l'autre variété qu'on trouvait dans les autres épicerie indiennes. J'avais appris à reconnaître la variété qu'ils préféraient à la couleur, à la texture et au goût, mais je risquais toujours de me tromper et Mthuka serait là pour vérifier. Le Coca-Cola était destiné aux mahométans qui ne pouvaient pas boire de bière, et aux filles et aux femmes qui assisteraient au ngoma. Je déposerais Arap Meina au premier Manyatta massaï et il inviterait les Massaï à venir voir le lion pour qu'ils sachent, en toute certitude, qu'on l'avait tué. Ils n'étaient pas conviés au ngoma, qui était strictement réservé aux Wakamba.

Nous nous arrê tâmes devant les pompes à essence et le duka où nous nous fournissions, et Keiti descendit. Je passai mon fusil à Mwengi, le porteur de Pop, pour qu'il le cadenasse dans le râtelier aménagé au dos du siège avant. Je

dis à Keiti que j'allais jusque chez M. Singh pour commander la bière et les boissons non alcoolisées et demandai à Mthuka de faire le plein d'essence, puis d'amener la voiture jusque chez M. Singh et de la garer à l'ombre. Je n'entrai pas dans la grande épicerie avec Keiti mais continuai à pied à l'ombre des arbres jusqu'au magasin de M. Singh.

Il faisait frais à l'intérieur, et des odeurs de cuisine provenaient de la partie habitation, et de sciure de la scierie. M. Singh n'avait que trois caisses de bière mais pensait pouvoir s'en procurer deux de plus quelque part en face. Trois Massaï, des anciens, entrèrent, venant du débit de boisson peu recommandable de la porte à côté. Nous étions amis et nous nous saluâmes avec componction, et je sentis qu'ils avaient déjà attaqué au Golden Jeep, ce qui expliquait l'affection dont se teintait leur dignité. M. Singh n'ayant que six bouteilles de bière au frais, j'en achetai deux pour eux trois et une pour moi et les informai que Miss Mary avait tué le grand lion. Nous bûmes à nos santés respectives et à Miss Mary et au lion, sur quoi je leur faussai compagnie car j'avais à discuter affaires avec M. Singh dans l'arrière-boutique.

Il ne s'agissait pas d'affaires à proprement parler. M. Singh voulait que je grignote quelque chose avec lui et boive un whisky allongé d'eau en sa compagnie. Il voulait m'entretenir de quelque chose que je ne réussis pas à comprendre et il partit chercher le garçon éduqué à la Mission pour qu'il lui servît d'interprète. Le jeune homme portait un pantalon et une chemise blanche rentrée dans la ceinture, et de gros souliers à bout carré qui signalaient son degré d'instruction et de civilisation.

« Monsieur, dit-il. M. Singh ici présent me demande de vous dire que ces chefs massaï abusent de vous en permanence pour ce qui concerne la bière. Ils s'assemblent dans la brasserie d'à côté qui s'arroge l'appellation de salon de thé, et lorsqu'ils vous voient arriver ils viennent ici dans le seul et unique dessein d'abuser de vous.

– Je connais ces trois anciens et ce ne sont pas des chefs.

– J'ai employé le terme de chef au sens où l'entendent les Européens, répliqua le garçon éduqué à la Mission. Mais l'observation de M. Singh ici

présent est fidèle. Ils bafouent votre amitié pour ce qui concerne la bière. »

M. Singh hocha la tête avec solennité et me tendit la bouteille de White Heather. Il avait compris deux mots de l'anglais de la Mission : amitié et bière.

« D'abord, entendons-nous bien. Je ne suis pas un Européen. Nous sommes américains.

– Mais cette différence n'existe pas. Vous êtes classés dans la catégorie des Européens.

– C'est une catégorie qu'il faudra réviser. Je ne suis pas un Européen. M. Singh et moi sommes frères. »

Je versai de l'eau dans mon verre et M. Singh en fit autant. Nous trinquâmes, puis nous nous donnâmes l'accolade. Ensuite nous nous perdîmes dans la contemplation du chromo montrant les deux Singh des origines étranglant deux lions, un dans chaque main. L'émotion nous étreignait.

« Vous êtes un disciple du Bébé Jésus, je présume ? demandai-je au Chagga éduqué à la Mission.

– Je suis chrétien », rectifia-t-il d'un ton digne.

M. Singh et moi nous regardâmes avec tristesse et secouâmes la tête d'un air résigné. Puis M. Singh dit quelques mots à l'interprète.

« M. Singh ici présent dit qu'il met de côté les trois bouteilles fraîches pour vous et vos gens. Lorsque les Mzee massaï reviendront, il leur servira du vin.

– Excellente idée, dis-je. Voudriez-vous aller voir si mes gens sont arrivés avec mon break de chasse ? »

Il sortit et M. Singh se tapota le front de l'index et m'offrit du White Heather dans la bouteille carrée et trapue. Il regrettait, dit-il, que nous n'ayons pas le temps d'avalier quelque chose ensemble. Je lui recommandai de ne pas traîner sur ces satanées routes la nuit. Il me demanda mon impression sur

l'interprète. Je répondis qu'il était merveilleux et que ses solides souliers noirs attestaient sa foi chrétienne.

« Deux de vos gens sont dehors avec le camion de chasse, annonça l'interprète en entrant.

– Le break de chasse », rectifiai-je, puis je sortis faire signe à Mthuka de nous rejoindre. Il entra avec sa chemise rayée à carreaux ; grand, voûté, lippu, les joues balafrées par les splendides scarifications kamba en forme de flèche. Il adressa un salut militaire à Mme Singh derrière le comptoir où s'entassaient les rouleaux de tissu, perles, médicaments et articles de fantaisie et lui jeta un regard appréciateur. Son grand-père avait été cannibale, son père était Keiti et il avait cinquante-cinq ans bien sonnés. M. Singh lui donna un des litres de bière fraîche et me tendit le mien, qui avait été débouché. Il en but le tiers et dit : « Je l'apporte à Mwengi.

– Non. On en a une au frais pour lui aussi.

– Alors j'emporte celle-là dehors et nous monterons la garde.

– Il en reste deux », précisa M. Singh. Mthuka acquiesça.

« Donnez un Orange Crush à l'interprète », dis-je.

Sa boisson non alcoolisée à la main, l'interprète demanda : « Avant que vos amis les Massaï reviennent, puis-je vous poser quelques questions, monsieur ?

– Quelles sont les questions ?

– Monsieur, combien d'avions possédez-vous ?

– Huit.

– Vous devez être un des hommes les plus riches du monde.

– C'est exact, dis-je avec modestie.

– Pourquoi alors, monsieur, venez-vous ici effectuer le travail d'un garde-chasse ?

– Pourquoi certains vont-ils à La Mecque ? Pourquoi va-t-on quelque part ? Iriez-vous à Rome ?

– Je ne suis pas d'obédience catholique. Je n'irais certainement pas à Rome.

– C'est ce que j'ai déduit de vos souliers.

– Nous avons de nombreux points communs avec la religion catholique, mais nous n'adorons pas des images.

– Dommage. Il y en a beaucoup d'admirables.

– J'aimerais être pisteur et travailler pour vous, monsieur, ou pour Bwana Game. »

Les anciens massaï revinrent juste à ce moment, amenant avec eux deux nouveaux camarades. Je ne les avais jamais rencontrés, mais mon plus vieil ami parmi les anciens m'expliqua qu'ils avaient beaucoup de problèmes avec des lions qui n'emportaient pas seulement le bétail des Boma, mais les ânes, les morani, les totos, les femmes et les chèvres. Ils souhaitaient que Miss Mary et moi venions les délivrer de ce fléau. Tous ces Massaï étaient fin souls à présent, et l'un d'eux se montrait un peu agressif.

Nous avons connu beaucoup de Massaï admirables et certains d'exceptionnels, et des Massaï qui gardaient toute leur authenticité, mais la boisson était aussi exotique aux Massaï que naturelle aux Wakamba, et elle les corrompait ; quelques anciens se rappelaient encore l'époque où ils formaient une grande tribu de guerriers et de pillards qui dictait sa loi, et non une curiosité anthropologique vouant un culte au bétail et ravagée par la syphilis. Ce nouveau camarade chenu était ivre à onze heures du matin et avait l'ivresse agressive. Cela transparut dès sa première question, et je décidai d'utiliser l'interprète pour créer une distance protocolaire entre lui et moi ; par ailleurs, puisque les cinq anciens arboraient des lances de la longueur réservée aux morani, signe d'une discipline tribale laissant à désirer, on pouvait escompter qu'ils transperceraient d'abord l'interprète puisqu'il aurait prononcé les mots provocants, si provocation il devait y avoir. En cas

de querelle avec cinq Massaï pris de boisson et armés de lances, dans la modeste salle de devant d'une épicerie, on était sûr de se faire embrocher. Mais la présence de l'interprète signifiait que vous aviez une chance d'abattre trois de vos copains ivres au pistolet au lieu d'un seul, ou deux peut-être. Je fis tourner mon étui de revolver de façon à l'amener sur le devant de la jambe, me réjouis de sa présence et relevai, du bout de l'auriculaire, l'ardillon de la boucle sur la courroie.

« Traduis, Big Shoes. Traduis mot pour mot.

– L'individu ici présent dit, monsieur, qu'il a appris qu'une de vos épouses, il a dit femmes, a tué un lion et qu'il se demande si dans votre tribu la chasse aux lions est l'affaire des femmes.

– Dis au grand chef que je ne connais pas que dans ma tribu nous laissons parfois les femmes tuer les lions, de la même façon que dans sa tribu il laisse les jeunes guerriers boire du Golden Jeep. Il y a de jeunes guerriers qui passent leur temps à boire et n'ont jamais tué de lion. »

L'interprète suait à grosses gouttes pour l'instant et la situation ne s'arrangeait pas. Le Massaï, qui était un beau vieillard, peut-être de mon âge ou peut-être plus vieux, parla et l'interprète traduisit : « L'individu ici présent dit, monsieur, que si vous aviez voulu être poli et parler comme un chef à un autre, vous auriez appris sa langue, de sorte que vous et lui auriez pu parler d'homme à homme. »

L'alerte était passée et l'on s'en tirait à bon compte, aussi je déclarai : « Dis à ce chef que je ne connaissais pas jusqu'à aujourd'hui que j'ai honte de ne pas avoir appris sa langue correctement. J'avais pour mission de chasser le lion. L'épouse que j'ai amenée ici a pour mission de chasser le lion. Elle a tué hier et il reste deux bouteilles de bière au frais que je réservais à mes gens, mais je vais en boire une avec ce chef et avec lui seulement, et M. Singh donnera du vin à tous les autres chefs. » L'interprète traduisit, les Massaï s'approchèrent et on se serra la main. Je fermai la courroie de l'étui et tapotai gentiment le pistolet pour le remettre contre ma cuisse, à la place qui était la sienne.

« Un Orange Crush pour l'interprète », dis-je à M. Singh.

L'interprète s'en saisit, mais les Massaï qui m'avaient cherché noise lui parlèrent avec animation et sur le ton de la confiance.

L'interprète avala une gorgée de sa boisson non alcoolisée pour s'éclaircir la voix et me déclara : « Le chef ici présent me demande sous le sceau du secret combien vous avez payé pour l'épouse qui tue des lions. Il dit qu'une femme pareille pourrait être aussi précieuse pour la reproduction qu'un taureau exceptionnel.

– Dis au chef, qui est comme je vois un homme d'une intelligence supérieure, que j'ai payé deux petits avions et un avion plus grand et cent têtes de bétail pour cette épouse. »

Le Massaï et moi bûmes de concert, puis il me parla de nouveau, d'un ton rapide et grave. « Il dit que c'est un prix élevé pour une épouse et qu'aucune femme ne le justifie. Il a dit que vous avez parlé de bétail. Étaient-ce des vaches ou aussi des taureaux ? »

J'expliquai que le nedge n'était pas un appareil neuf mais avait servi pendant la guerre. Quant au bétail, c'étaient uniquement des vaches.

Le vieux Massaï répondit qu'on comprenait mieux mais qu'aucune femme ne justifiait une telle dépense.

Je convins que c'était cher payer mais que l'épouse avait fait ses preuves. Sur ce, ajoutai-je, je me voyais dans l'obligation de rentrer au camp. Je commandai une nouvelle tournée de vin et laissai la grande bouteille de bière à l'ancien. Nous avons bu dans des verres et je posai le mien, retourné, sur le comptoir. Il me pressa de boire un autre verre, je le remplis à moitié et le vidai. On se serra la main et je sentis cette odeur de cuir, de fumée, de bouse séchée et de transpiration qui n'est pas déplaisante, puis je sortis dans la lumière crue de la route où la voiture de chasse stationnait, à demi protégée par l'ombre des feuilles. M. Singh avait fait charger cinq caisses de bière à l'arrière et son employé apporta la dernière bouteille restée au frais, enveloppée dans un journal. Il avait fait l'addition pour la bière et la bouteille

de vin offerte aux Massaï sur un bloc de papier, je le payai et donnai à l'interprète un billet de cinq shillings.

« Je préférerais un emploi, monsieur.

– Je ne peux pas te donner un autre emploi que celui d'interprète. C'est ce qui a été convenu et réglé.

– J'aimerais venir avec vous comme interprète.

– Tu servirais d'interprète entre les animaux et moi ?

– Je pourrais apprendre, monsieur. Je parle swahili, massaï, chagga, et naturellement anglais, comme vous le constatez.

– Connais-tu le kamba ?

– Non, monsieur.

– Nous parlons en kamba.

– Je pourrais l'apprendre aisément, monsieur. Je pourrais vous donner des cours particuliers de conversation pour parler correctement le swahili et vous pourriez m'apprendre à chasser et le langage des animaux. N'entretenez pas de préventions à mon égard sous prétexte que je suis chrétien. Ce sont mes parents qui m'ont envoyé à l'école de la Mission.

– Tu ne t'es pas plu à l'école de la Mission ? Souviens-toi que Dieu écoute. Il entend la moindre de tes paroles.

– Non, monsieur. J'ai détesté l'école de la Mission. Je suis chrétien par éducation et inconscience.

– On t'emmènera à la chasse à l'occasion. Mais tu devras venir nu-pied et en short.

– Je déteste mes souliers, monsieur. Je dois les mettre à cause de Bwana McCrea. S'il apprenait que je n'avais pas mes souliers et qu'on m'avait vu avec vous chez M. Singh, je serais sanctionné. Même si je n'avais bu que du Coca-Cola. Le Coca-Cola est le premier pas, dit Bwana McCrea.

– On t'emmènera chasser un de ces jours. Mais tu ne viens pas d'une tribu de chasseurs. Quel plaisir en tireras-tu ? Tu auras peur et tu le regretteras.

– Monsieur, si vous ne m'oubliez pas, je vous ferai mes preuves. Avec ces cinq shillings je vais verser un acompte pour une lance au magasin Benji. Je marcherai la nuit sans les souliers pour m'endurcir les pieds, comme ceux d'un chasseur. Si vous me demandez une preuve, je vous ferai une preuve.

– Tu es un brave garçon, mais je ne veux pas me mettre en travers de tes convictions religieuses et je n'ai rien à te proposer.

– Je vais vous faire une preuve, répéta-t-il.

– Kwisha », dis-je. Puis à Mthuka : « Kwenda na duka. »

Le duka était bondé de Massaï qui faisaient leurs emplettes et qui observaient ceux qui achetaient. Les femmes vous dévisageaient effrontément de la tête aux pieds et les jeunes guerriers, reconnaissables à leurs lourdes nattes et franges enduites d'ocre, débordaient d'insolence et d'entrain. Les Massaï sentent bon et les femmes ont les mains fraîches, et quand elles ont leur main dans la vôtre, elles ne la retirent jamais mais savourent la chaleur de votre paume et l'explorent avec satisfaction sans faire de mouvement. Le bazar de Benji bourdonnait d'une joyeuse effervescence, comme un comptoir indien de chez eux un samedi après-midi ou le jour de la paie mensuelle. Keiti avait trouvé du bon posho et tout le Coca-Cola et boissons non alcoolisées nécessaires pour le ngoma, et il commandait quelques articles inutiles des étagères du haut afin de pouvoir regarder la jeune Indienne ravissante et intelligente, qui aimait G.C. de très loin et que nous admirions tous et dont nous aurions tous été amoureux si ce n'eût été sans espoir, les attraper et les lui apporter. C'était la première fois que je voyais combien Keiti aimait à regarder cette fille, et j'étais ravi de ce détail qui nous donnait un peu prise sur lui. Elle s'adressa à moi de sa voix délicieuse et me demanda des nouvelles de Miss Mary et exprima toute sa joie à propos du lion, et tandis que je prenais un plaisir extrême à la voir et à l'entendre et à notre poignée de main, je ne pus m'empêcher de constater à quel point Keiti était mordu. C'est seulement alors que je remarquai qu'il s'était fait chic, les

vêtements impeccables et bien repassés, et qu'il portait sa meilleure tenue de safari et son turban des grands jours.

Les employés du magasin, aidés de Mthuka, entreprirent de sortir les sacs de farine et les caisses de boissons non alcoolisées, je réglai la note et achetai une demi-douzaine de sifflets pour le ngoma. Puis, comme le duka était à court de personnel, je sortis surveiller la carabine tandis que Keiti aidait à charger les caisses. J'aurais volontiers mis la main à la pâte mais ce n'était pas jugé convenable. Quand nous chassions entre nous, tout le monde accomplissait sa part de travail, mais en ville et en public c'eût été mal interprété, de sorte que je m'assis sur la banquette avant, le fusil entre les jambes, et écoutai les requêtes des Massaï qui voulaient redescendre de la Montagne avec nous. Le châssis de camion Chevrolet sur lequel était fixé le corps de la voiture de chasse possédait de bons freins, mais, chargés comme nous l'étions, nous ne pouvions pas prendre plus de six passagers. J'avais connu des jours de douze ou plus. Mais c'était trop dangereux dans les virages, qui incommodaient parfois les femmes massaï. Nous ne redescendions jamais avec des guerriers de la Montagne, même si nous en prenions souvent dans la montée. Au début, cette pratique avait suscité une certaine aigreur, mais elle était admise à présent et les hommes que nous prenions à la montée l'expliquaient aux autres.

On finit par tout caser, et quatre femmes avec leurs sacs, ballots, Calebasses et chargements divers montèrent à l'arrière, trois autres prirent place sur la seconde banquette avec Keiti à leur droite, et moi-même, Mwengi et Mthuka à l'avant. On démarra tandis que les Massaï faisaient de grands signes d'adieu, et j'ouvris la bouteille de bière fraîche encore enveloppée dans le journal et en proposai à Mwengi. Il me fit signe de boire et se rapetissa sur le siège pour échapper au regard de Keiti. Je bus et lui tendis la bouteille, et il but avidement avec le côté de la bouche pour ne pas laisser voir le goulot du grand litre. Il me la rendit et j'en offris à Mthuka.

« Tout à l'heure, dit-il.

– Quand une femme aura mal au cœur », précisa Mwengi. Mthuka conduisait très prudemment, conscient de son chargement dans les virages en épingle à cheveu de la pente. En temps normal, il y aurait eu une femme massaï entre Mthuka et moi ; une que nous connaissions, blindée contre le mal des transports, et deux autres qui devaient encore faire leurs preuves entre Ngui et Mwengi, sur la seconde banquette. Ce jour-là, nous avions tous le sentiment que trois femmes pour Keiti, c'était du gaspillage. L'une d'elles était une célèbre beauté aussi grande que moi, au corps de rêve, et dotée des mains les plus fraîches et les plus insistantes que j'eusse connues. Elle s'installait d'habitude entre Mthuka et moi sur la banquette avant, et elle me tenait la main et courtisait Mthuka de son autre main, légère et animée d'une intention précise, tout en nous regardant tous les deux et en éclatant de rire lorsqu'elle constatait des réactions à ses attentions. Elle était d'une beauté très classique, dotée d'une peau ravissante, et elle se montrait d'une impudeur totale. Je savais que Ngui et Mthuka lui accordaient leurs faveurs. Je l'intriguais et elle aimait susciter des réactions visibles, et lorsque nous la déposions à son Manyatta, quelqu'un descendait presque toujours avec elle aussi et regagnait le camp plus tard, à pied.

Mais ce jour-là nous redescendions la route en contemplant toute l'étendue de notre territoire à nous ; Mthuka ne pouvait même pas avaler une gorgée de bière à cause de Keiti, son père, assis juste derrière lui, et moi je m'interrogeais sur les principes moraux tout en buvant avec Mwengi ; nous avons déchiré un peu le papier protégeant la bouteille pour marquer la limite au-delà de laquelle la bière revenait entièrement à Mthuka. Aux termes des principes de base, deux de mes meilleurs amis pouvaient fréquenter cette femme massaï en tout bien tout honneur mais, si j'en faisais autant pendant mon noviciat de mkamba, et alors que Debba et moi avions des projets sérieux, cela prouvait que j'étais irresponsable et coureur et non quelqu'un de fiable. En revanche, si je n'avais pas réagi, de façon manifeste, à un contact fortuit ou à une stimulation, cette indifférence eût fait très mauvaise impression. Ces observations rudimentaires de nos mœurs tribales rendaient toujours les expéditions à Laitokitok très plaisantes et très instructives, mais

elles se révélèrent parfois, le temps que vous les compreniez, enrageantes et déroutantes, à moins de savoir que, pour être un bon mkamba, vous deviez ne jamais vous sentir exaspéré et ne jamais reconnaître que vous étiez déconcerté.

Et puis quelqu'un cria à l'arrière qu'une femme avait mal au cœur et je fis signe à Mthuka d'arrêter la voiture. Nous savions que Keiti profiterait de cette halte pour aller uriner dans les buissons, de sorte que lorsqu'il s'éloigna d'un air très digne et très naturel, je passai le litre de bière à Mthuka qui but sa part sans traîner, nous laissant le reste à Mwengi et à moi.

« Buvez avant qu'elle chauffe. »

La voiture se remplit de nouveau, puis, trois arrêts nous ayant délestés de nos passagers, nous franchîmes la rivière et traversâmes le territoire du parc en direction du camp. Nous aperçûmes une horde d'impalas qui filait à travers bois et je descendis de voiture avec Keiti pour les rabattre. Ils prenaient une teinte rouge sur le fond vert sombre, et un jeune mâle tourna la tête au moment où je sifflai presque en silence. Je retins ma respiration, appuyai doucement sur la détente et lui brisai le col, et Keiti courut vers lui pour le tuer rituellement tandis que les autres impalas sautaient et bondissaient dans le couvert, comme en suspension dans les airs.

Je n'accompagnai pas Keiti pour le voir officier, et il se retrouva seul avec sa conscience que je savais moins rigide que celle de Charo. Mais comme je ne voulais pas laisser l'animal aux mahométans, pas davantage que je ne l'avais tiré pour la viande, je m'approchai sans hâte sur l'herbe élastique, et quand j'arrivai à sa hauteur il avait égorgé l'impala et souriait.

« Piga mzuri, dit-il.

– Pourquoi pas ? dis-je. Uchawi.

– Hapana uchawi. Piga mzuri sana. »

CHAPITRE X

Il y avait du monde partout sous les arbres, et à l'extérieur du camp les femmes avec leurs charmantes têtes brunes et leurs jolis visages bruns coiffés de tissus de couleurs vives et de larges et magnifiques colliers et bracelets de perles. On avait apporté le gros tambour depuis le Shamba et les pisteurs en avaient trois autres. Il était encore tôt, mais le ngoma commençait à prendre forme. La voiture longea la foule et les préparatifs et s'arrêta à l'ombre, les femmes descendirent et des enfants accoururent pour voir décharger les animaux. Je donnai le fusil à Ngui pour qu'il le nettoie et partis à pied jusqu'à la tente du mess. Le vent venant de la Montagne s'était renforcé et il faisait bon frais dans la tente.

« Vous avez pris toute notre bière fraîche », dit Miss Mary. Elle paraissait en bien meilleure forme et reposée.

« J'en ai rapporté une bouteille. Elle arrive avec le sac. Comment vas-tu, chérie ?

– G.C. et moi nous sentons beaucoup mieux. Nous n'avons pas trouvé ta balle. Juste celle de G.C. Mon lion paraît si beau et si majestueux maintenant qu'il est blanc et sans pelage. Il a retrouvé toute sa noblesse, comme lorsqu'il était vivant. Vous êtes-vous bien amusés à Laitokitok ?

– Oui. Nous avons fait toutes les courses.

– Faites-lui bon accueil, Miss Mary, dit G.C. Montrez-lui les lieux et mettez-le à l'aise. Vous avez déjà vu un ngoma, n'est-ce pas, mon brave ?

– Oui, monsieur, dis-je. Et nous en avons aussi dans mon pays. Nous en sommes tous très amateurs.

– Est-ce là ce qu'on nomme base-ball en Amérique ? J'ai toujours pensé que c'était un genre de ribote.

– Chez nous, monsieur, nos ngoma pourraient se comparer à une fête de la moisson, avec des danses folkloriques. Cela ressemble assez à votre cricket, je crois.

– Tout à fait, dit G.C. Mais ce ngoma est une première. Il sera entièrement dansé par des indigènes.

– Comme c'est amusant, monsieur. Puis-je escorter Miss Mary, comme vous appelez cette charmante jeune dame, au ngoma ?

– Je suis déjà prise, dit Miss Mary. Je vais au ngoma en compagnie de M. Chungo, du département des pisteurs de gibier.

– Et pas question de lui faire faux bond, Miss Mary, dit G.C.

– M. Chungo est-il ce jeune homme admirablement bâti, avec la moustache et le short, qui se collait des plumes d'autruche sur la tête, monsieur ?

– Il m'a fait l'impression d'un brave garçon, monsieur. S'agit-il d'un de vos collègues des services de la chasse ? Je dois avouer, monsieur, que vous avez un corps de troupe superbe.

– Je suis amoureuse de M. Chungo et c'est mon héros, dit Miss Mary. Il m'a confié que tu étais un menteur et que tu n'avais absolument pas touché le lion. Il a dit que tous les hommes savaient que tu étais un menteur et que Ngui et certains autres feignaient d'être tes amis parce que tu leur faisais tout le temps des cadeaux et que tu n'imposais aucune discipline. Il a raconté comment Ngui avait cassé ton meilleur couteau, celui qui t'avait coûté une fortune à Paris le jour où tu es rentré complètement ivre à la maison.

– Oui, oui, dis-je. Je me rappelle en effet avoir vu ce vieux Chungo à Paris. Mais oui. Je m'en souviens. Bien sûr que oui.

– Non, non, fit G.C. d'un ton distrait. Bien sûr que non. Pas M. Chungo. Il n'est pas affilié.

– Si, si, dis-je. J'en ai bien peur, monsieur.

– M. Chungo m'a dit une autre chose intéressante. Il m'a confié que tu

enduisais tes balles de poison kamba pour les flèches, que Ngui le prépare exprès pour toi, et que toute cette histoire de risasi moja d'une seule et unique balle tient en réalité au poison. Il m'a proposé de me montrer avec quelle rapidité le poison remonterait un filet de sang gouttant de sa jambe.

– Doux Jésus. Pensez-vous qu'il soit très sage qu'elle aille au ngoma avec votre collègue M. Chungo, monsieur ? C'est peut-être absolument épatant, mais elle n'en demeure pas moins une Memsahib, monsieur. Elle reste soumise à la loi sur la responsabilité de l'Homme Blanc.

– Elle ira au ngoma avec moi, décréta G.C. Donnez-nous quelque chose à boire, Miss Mary ; ou plutôt non, je m'en occupe.

– Je suis encore capable de préparer des cocktails, dit Miss Mary. Ne faites pas cette tête sinistre, vous deux. J'ai tout inventé, au sujet de M. Chungo. Il faut bien que quelqu'un plaisante ici de temps en temps, en plus de Papa et ses infidèles et de Papa et vous et vos extravagances et abominations nocturnes. À quelle heure vous êtes-vous tous levés ce matin ?

– Pas trop tôt. Sommes-nous toujours le même jour ?

– Les jours s'imbriquent et s'encastrent et se mêlent, dit Miss Mary. C'est dans mon poème sur l'Afrique. »

Miss Mary écrivait un grand poème sur l'Afrique, seulement elle le composait parfois dans sa tête et oubliait de le mettre par écrit, et du coup il s'effaçait comme les rêves. Elle en notait parfois une partie, mais elle ne voulait jamais le montrer à personne. Nous mettions tous énormément d'espoirs dans son poème sur l'Afrique et j'en mets encore mais je préférerais qu'elle l'écrive pour de bon. Nous lisions tous les Géorgiques à ce moment-là, dans la traduction de C. Day Lewis. Nous en avions deux exemplaires mais ils passaient leur temps à être perdus ou égarés, et je n'ai jamais connu de livre plus facile à laisser traîner. Le seul reproche que j'adresserais au Mantouan, c'est de faire croire à tous les gens d'une intelligence normale qu'ils pourraient écrire de la grande poésie. Dante ne faisait croire qu'aux fous qu'ils pouvaient écrire de la grande poésie. Ce n'était pas vrai, bien sûr, mais

dans ce cas presque rien n'était vrai et surtout en Afrique. En Afrique une chose est vérité à l'aube et mensonge à midi, et vous ne la prenez pas plus au sérieux que le lac frangé d'herbes folles, merveilleux et parfait, que vous distinguez à l'extrémité du lick cuit par le soleil. Vous avez traversé cette plaine à pied le matin et vous savez qu'il n'y a pas de lac au bout. Mais pour l'instant il est là, absolument vrai, beau et crédible.

« C'est vraiment dans le poème ? demandai-je à Miss Mary.

– Oui, bien sûr.

– Alors mets-le par écrit avant que cela ne ressemble à un accident de la circulation.

– Tu n'es pas plus obligé d'éreinter les poèmes des autres que de tirer leurs lions. »

G.C. me lança un regard de potache excédé et déclara : « J'ai trouvé mon exemplaire des Géorgiques si vous le voulez. Celui sans l'introduction de Louis Bromfield. C'est à quoi on le reconnaît.

– On le reconnaît parce qu'il y a mon nom.

– Et une introduction de Louis Bromfield.

– Qui est-ce, ce Bromfield ? demanda G.C. C'est un nom de guerre ?

– C'est un type qui écrit, qui a une ferme célèbre en Amérique ; dans l'Ohio. Comme il est célèbre à cause de la ferme, l'université d'Oxford lui a demandé d'écrire une introduction. En tournant les pages, il voit la ferme de Virgile, les animaux de Virgile, la famille de Virgile, et même ses rudes traits ou silhouette, je ne sais plus bien. Sans doute sa rude silhouette s'il est cultivateur. Quoi qu'il en soit, Louis le voit et dit que le tout forme un grand et éternel poème ou poésie s'adressant à tous les types de lecteurs.

– Ce doit être l'édition que j'ai sans Bromfield, dit G.C. Je crois que vous avez laissé la vôtre à Kajiado.

– La mienne a mon nom à l'intérieur, dit Miss Mary.

– Parfait, dis-je. Et ton Swahili des hauts plateaux a ton nom à l'intérieur aussi et pour l'instant il est dans ma poche arrière, trempé de sueur et les pages collées. Je vais te passer le mien et tu pourras y inscrire ton nom.

– Je ne veux pas du tien. Je veux le mien. Étais-tu obligé de transpirer au point de tout coller et de le saboter ?

– Je ne sais pas. Sans doute une partie de mon plan pour saboter l'Afrique. En tout cas, le voilà. Je te conseillerais de prendre le propre.

– Celui-ci a des mots que j'ai écrits moi-même et qui ne figurent pas dans l'original, et il a des annotations.

– Je suis désolé. J'ai dû le glisser dans ma poche par erreur un matin dans le noir.

– Tu ne commets jamais d'erreur, dit Miss Mary. Nous le savons tous. Et tu aurais mieux fait de potasser ton swahili au lieu d'essayer de parler tout le temps en Langue Inconnue et de ne lire que des livres français. Nous savons tous que tu lis le français. Était-ce bien utile d'aller jusqu'en Afrique pour lire du français ?

– Peut-être. Je ne sais pas. C'est la première fois que je tombais sur une collection complète de Simenon et la fille de la librairie du long couloir du Ritz a eu la gentillesse de me les commander et de tous me les envoyer.

– Et ensuite tu les as tous laissés au Tanganyika chez Patrick. Tous sauf quelques-uns. Tu crois vraiment qu'ils vont les lire ?

– Je ne sais pas. Pat tient curieusement de moi par certains traits. Il peut les lire comme il peut ne pas le faire. Mais il a un voisin qui a une femme qui est française et elle serait sûrement contente de les avoir. Non. Patrick les lira.

– As-tu jamais étudié le français et appris la grammaire ?

– Non.

– Tu es un cas désespéré. »

G.C. me lança un regard d'avertissement.

« Non, dis-je. Je ne suis pas un cas désespéré car j'espère encore. Le jour où je n'espérerai plus tu le sauras sacrament vite.

– Que te reste-t-il à espérer ? De faire de la confusion mentale ? De t'approprier les livres d'autrui ? De mentir au sujet d'un lion ?

– C'est presque un pléonasme. Mentir suffit¹.

Maintenant je me couche et m'endors
Conjugue le verbe coucher et avec qui
Et le plaisir qu'on peut y prendre.

Conjugue-moi tous les matins et tous les soirs
Et brûle, ni givre ni bougie,
La Montagne froide et proche quand tu es endormie.

Les sombres lignes d'arbres ne sont pas des ifs
Mais la neige est encore de la neige.
Conjugue-moi une fois la neige

Et pourquoi la Montagne se rapproche
Et s'éloigne encore plus.

Conjugue-moi mon amour conjugable.
Quels épis de maïs apportes-tu ? »

Ce n'était pas dit en termes galants, surtout à qui s'intéressait à Virgile, mais le déjeuner arriva, et le déjeuner marquait toujours un armistice dans n'importe quel malentendu, et les convives qui en partageaient les délices jouissaient de la même sécurité qu'autrefois, disait-on, les malfaiteurs traqués par la justice dans une église, encore que ce refuge m'eût toujours paru suspect. On tira donc un trait et l'on effaça l'ardoise, Miss Mary partit faire un somme après le déjeuner et j'allai au ngoma.

Il ressemblait beaucoup aux autres ngoma sauf qu'il était extraordinairement chaleureux et de bon aloi, et les pisteurs n'avaient pas

ménagé leur peine. Ils dansaient en short et arboraient tous quatre plumes d'autruche sur la tête, du moins au début. Deux des plumes étaient blanches et deux teintées en rose, et ils les maintenaient en place par toutes sortes d'astuces ; cela allait des courroies et lanières de cuir à de la ficelle ou du fil de fer entortillés autour des cheveux. Ils avaient mis des bracelets de cheville à grelots pour l'occasion et ils dansaient bien, avec un ensemble et une retenue admirables. Il y avait trois tambours et certains tapaient sur des boîtes de conserve et des bidons d'essence vides. Il y eut trois danses traditionnelles et trois ou quatre improvisations. Les jeunes femmes, les jeunes filles et les enfants ne dansèrent que les dernières. Tous dansèrent mais ne se mêlèrent aux figures et aux danses en vis-à-vis qu'en fin d'après-midi. On voyait à la façon de danser des enfants et des jeunes filles qu'ils avaient l'habitude de ngoma nettement plus enfiévrés au Shamba.

Miss Mary et G.C. arrivèrent pour prendre des photos en couleurs et Miss Mary reçut les félicitations de chacun et serra la main de tous. Les pisteurs firent des prouesses d'agilité. L'une consistait à mettre en mouvement une roue de charrette sur une pièce de monnaie à demi enterrée dans le sol sur la tranche, puis à immobiliser la roue lorsqu'on avait les pieds en l'air à la verticale et abaisser la tête jusqu'au sol en prenant appui sur les bras, saisir la pièce entre les dents et se redresser ensuite pour se rétablir d'un seul roulé-boulé. C'était très difficile et Denge, qui était le pisteur le plus robuste, le plus agile, gentil et courtois aussi, s'en tira en beauté.

La plupart du temps je restai assis à l'ombre et participai à la fête en accompagnant le rythme de base sur l'un des bidons vides, frappant le fond du bas de la paume, et j'observai les danseurs. L'informateur vint s'accroupir à côté de moi, vêtu de son châle à impressions cachemire et son melon de feutre.

« Pourquoi es-tu triste, mon frère ? demanda-t-il.

– Je ne suis pas triste.

– Tout le monde sait que tu es triste. Tu dois être gai. Regarde ta fiancée. Elle est la reine du ngoma.

– Ne mets pas la main sur mon tambour. Tu assourdis le son.

– Tu joues très bien, mon frère.

– Mon œil ! Je suis incapable de taper en rythme. Mais je ne gêne personne. Qu'est-ce qui te rend triste, toi ?

– Le Bwana Game m'a parlé très durement et il me congédie. Après tout notre travail de premier ordre il dit qu'ici je ne fais rien et il m'envoie dans un endroit où je peux me faire tuer pour un rien.

– Tu peux te faire tuer partout.

– Oui. Mais ici je te suis utile et je meurs avec joie. »

La danse commençait à perdre de sa retenue. J'aimais voir Debba danser, et je n'aimais pas. C'était aussi simple que cela et, pensai-je, tous ceux qui suivaient ce genre de chorégraphie en avaient sûrement fait l'expérience. Je savais qu'elle en rajoutait à mon intention car elle finit par accorder ses mouvements au rythme du bongo d'essence.

« C'est une très belle jeune fille, dit l'informateur. Et la reine du ngoma. »

Je continuai à jouer jusqu'à la fin de la danse, puis me levai, rejoignis Nguili, qui portait sa longue tunique verte, et lui demandai de veiller à donner du Coca-Cola aux filles.

« Viens dans la tente, dis-je à l'informateur. Tu es malade, non ?

– Mon frère, j'ai vraiment de la fièvre. Tu peux prendre ma température pour vérifier.

– Je vais te donner de l'Atabrine. »

Mary continuait à prendre des photos et les filles posaient, droites et raides, leurs seins pointant contre les grands foulards qui ressemblaient à des nappes. Mthuka en regroupait quelques-unes et je savais qu'il essayait d'avoir une bonne photo de Debba. Je les observai et vis comme Debba baissait les yeux avec modestie devant Miss Mary, et comme elle se tenait droite. Toute

l'effronterie qu'elle manifestait en ma compagnie avait disparu et elle se tenait au garde-à-vous tel un soldat.

L'informateur montra une langue aussi blanche que si elle sécrétait de la craie, et quand je la lui abaissai avec un manche de cuiller, je vis qu'il avait une méchante tache jaune et une autre tache, jaune et blanchâtre, au fond de la gorge. Je plaçai le thermomètre sous sa langue, il avait trente-huit et six dixièmes.

« Tu es malade, vieille baderne, dis-je. Je vais te donner un peu de pénicilline et quelques pastilles contre l'infection et te renvoyer chez toi dans la voiture de chasse.

– J'ai dit que j'étais malade, mon frère. Mais tout le monde s'en moque. Puis-je boire, mon frère ?

– Moi, je n'ai jamais eu de problème, à mélanger avec la pénicilline. Cela pourrait être bon pour ta gorge.

– J'en suis convaincu, mon frère. Crois-tu que Bwana Game m'autorisera à rester ici et à travailler sous tes ordres maintenant que tu peux certifier que je suis malade ?

– Tu ne vas pas péter le feu le temps que tu guérisses. Je devrais peut-être t'envoyer à l'hôpital à Kajiado.

– Non, je t'en prie, mon frère. Tu peux me soigner ici et tu m'auras sous la main pour toutes les urgences et je serai ton œil, tes oreilles et ta main droite au combat. »

Dieu nous assiste, pensai-je, mais il vous sort cela sans avoir ingurgité d'alcool ni pris de coup sur la tête, et à froid et avec une gorge infectée et peut-être une amygdalite purulente. C'est ce qu'on appelle avoir le moral même si ce ne sont que des mots.

J'étais en train de lui préparer un demi-verre de Rose's Lime Juice et de whisky à part égale qui soulagerait sa gorge, après quoi je lui donnerais la pénicilline et les pastilles et le racompagnerais moi-même chez lui en voiture.

Le mélange lui soulagea la gorge et, l'alcool aidant, son moral revint au beau.

« Mon frère, je suis un Massaï. Je ne crains pas la mort. Je méprise la mort. J'ai été ruiné par les Bwana et une femme Somalie. Elle a tout pris, mes biens, mes enfants, mon honneur.

– Tu m'as raconté.

– Oui, mais maintenant que tu m'as acheté la lance, je prends un nouveau départ dans la vie. Tu as envoyé chercher le remède qui apporte la jeunesse ?

– Il arrive. Mais il ne te rendra la jeunesse que si la jeunesse est en toi.

– Elle y est. Je t'assure, mon frère. Je la sens qui afflue en moi.

– C'est l'alcool.

– Peut-être. Mais je sens la jeunesse aussi.

– Je vais te donner le remède maintenant, ensuite je te raccompagne en voiture.

– Non. Je t'en prie, mon frère. Je suis venu avec la veuve et elle doit rentrer à la maison avec moi. Il est encore trop tôt pour elle pour partir. Je l'ai perdue pendant trois jours au dernier ngoma. Je vais attendre et rentrer avec elle quand le camion partira.

– Tu devrais être dans ton lit.

– Il vaut mieux que j'attende la veuve. Mon frère, tu ne connais pas le danger d'un ngoma pour une femme. »

J'avais ma petite idée du danger en question et je ne voulais pas que l'informateur parle avec la gorge dans cet état, mais il demanda : « Pourrais-je boire juste un dernier verre avant le remède ?

– D'accord. Je pense que c'est sans danger, sur le plan médical. »

Cette fois je mis du sucre avec le jus de citron et lui fis un bon grand verre. S'il devait attendre la veuve, cela risquait de durer, le soleil allait

bientôt se coucher et le froid tomberait.

« Nous ferons des prouesses ensemble, mon frère, dit l'informateur.

– Je ne sais pas. Ne crois-tu pas que nous devrions faire quelques prouesses chacun de notre côté pour nous exercer ?

– Cite une prouesse et je l'accomplirai.

– J'y réfléchirai dès que ta gorge ira bien. J'ai beaucoup de petites prouesses à réaliser personnellement pour l'instant.

– Puis-je prêter la main à une petite prouesse, mon frère ?

– Pas celles-ci. Celles-ci, je dois m'en charger seul.

– Mon frère, si nous faisons de grandes prouesses ensemble, m'emmèneras-tu à La Mecque avec toi ?

– Je ne vais pas à La Mecque cette année.

– Mais l'année prochaine ?

– Si telle est la volonté d'Allah.

– Mon frère, te souviens-tu de Bwana Blix ?

– Hélas !

– Mon frère, beaucoup disent qu'il n'est pas vrai que Bwana Blix est mort. Ils disent qu'il a disparu jusqu'à la mort de ses créditeurs et qu'il reviendra sur terre comme le Bébé Jésus. Dans la théorie du Bébé Jésus. Pas qu'il apparaîtra comme le vrai Bébé Jésus. Y aurait-il du vrai là-dedans ?

– Je crois qu'il n'y a rien de vrai dans cette histoire. Bwana Blix a vraiment passé l'arme à gauche. Des amis à moi l'ont vu dans la neige, la tête brisée.

– Trop de grands hommes sont morts. Nous sommes peu à être encore là. Entretiens-moi, mon frère, de ta religion dont j'ai entendu parler. Qui est ce grand Seigneur qui dirige ta religion ?

– Nous l'appelons Gitchy le Grand Manitou. Ce n'est pas son vrai nom.

- Je vois. Est-il allé lui aussi à La Mecque ?
- Il va à La Mecque comme toi ou moi allons au bazar ou entrons dans un duka.
- Es-tu son représentant direct comme je l'ai entendu dire ?
- Dans la mesure où j'en suis digne.
- Mais tu détiens son pouvoir ?
- Il ne convient pas que tu me le demandes.
- Pardonne-moi, mon frère, mon ignorance. Mais parle-t-il par ta bouche ?
- Il parle par ma bouche s'il le décide.
- Est-il possible aux hommes qui ne sont pas...
- Chut.
- Peut-on...
- Je vais t'administrer la pénicilline et tu pourras partir, dis-je. Il ne convient pas de parler de religion dans une tente de mess. »

L'informateur n'accordait pas à la pénicilline par voie orale la confiance que j'espérais d'un futur auteur de grandes prouesses, mais peut-être regrettait-il de ne pas pouvoir prouver sa bravoure devant la grande aiguille. Le goût agréable lui plut pourtant, et il en avala deux cuillerées avec délectation. Je lui tins compagnie en absorbant deux cuillerées aussi, juste pour dissiper ses doutes s'il en avait, et aussi parce qu'on ne savait jamais à quoi s'attendre lors d'un ngoma.

- « Cela a si bon goût que tu crois vraiment que c'est énergique, mon frère ?
- Le Grand Manitou lui-même en utilise, dis-je.
- Que la volonté d'Allah soit faite, dit l'informateur. Quand dois-je prendre le reste du flacon ?
- Demain au réveil. Si tu te réveilles pendant la nuit, suce ces pastilles.

- Je me sens déjà mieux, mon frère.
- Et maintenant, va surveiller la veuve.
- Tout de suite. »

Pendant tout ce temps nous avons entendu le battement des tambours, le tintement ténu des bracelets de cheville et la stridence des sifflets d'agent de police. Comme je ne me sentais toujours pas d'humeur à faire la fête ni l'envie de danser, après le départ de l'informateur je me fis un Gin-Campari et l'allongeai d'un trait d'eau gazeuse. Si la mixture faisait bon ménage avec la double dose de pénicilline administrée par voie orale, un fait aurait été établi, peut-être pas dans le domaine de la science pure, mais quand même. Le tout parut se mélanger harmonieusement, en tout cas aviver le rythme des tambours. Je tendis l'oreille pour vérifier si les sifflets de police étaient plus stridents mais ils semblaient inchangés. Y voyant un signe d'excellent augure, je découvris un litre de bière fraîche dans le sac de toile qui gouttait et revins vers le ngoma. Comme quelqu'un jouait sur la partie plane de mon tambour en métal, j'avisai un arbre accueillant contre lequel m'asseoir, où mon ami Tony me rejoignit.

Tony était un être exceptionnel et l'un de mes meilleurs amis. Il était massaï, avait servi comme sergent dans le corps de blindés et s'était montré un soldat très courageux et très compétent. Sans être l'unique Massaï de l'armée britannique, il était du moins le seul à avoir le grade de sergent. Il travaillait pour G.C. aux services de la chasse et j'avais toujours envié G.C. de l'avoir car c'était un mécanicien compétent, loyal, dévoué et toujours de bonne humeur, et il parlait un bon anglais, un massaï parfait, bien sûr, le swahili, un peu le chagga, et possédait des rudiments de kamba. Les jambes courtes et assez arquées, un torse, des bras et un cou épais, puissants, il n'était pas du tout bâti comme un Massaï. Je lui avais appris la boxe et nous nous entraînions assez souvent et étions d'excellents amis et partenaires.

« C'est un très beau ngoma, monsieur, déclara-t-il avec ses intonations typiques de militaire.

– En effet, répondis-je. Tu ne dances pas, Tony ?

– Non, monsieur. C'est un ngoma kamba. »

On exécutait à présent une danse très compliquée et cette fois les jeunes filles participaient et effectuaient une figure mimant très crûment l'acte sexuel.

« Il y a quelques beaux brins de filles. Laquelle te plaît-elle le plus, Tony ?

– Laquelle préférez-vous, monsieur ?

– Je n'arrive pas à me décider. Il y a quatre filles vraiment belles.

– Il y en a une qui les surpasse toutes. Vous voyez laquelle, monsieur ?

– Une beauté, Tony. D'où vient-elle ?

– Du Shamba kamba, monsieur. »

Elle les surpassait toutes en effet, et plus encore. Nous l'observâmes tous deux.

« As-tu vu Miss Mary et le capitaine de la réserve ?

– Oui, monsieur. Ils étaient là il y a une minute. Je me réjouis sincèrement que Miss Mary ait tué son lion. Vous souvenez-vous du tout début et du lion chassé à la lance avec le Massaï complètement terrifié, monsieur ? Vous rappelez-vous le camp du Figuier ? Il lui aura fallu du temps pour chasser son lion, monsieur. Ce matin je lui ai cité un proverbe massaï. Vous en a-t-elle parlé ?

– Non, Tony. Je ne crois pas qu'elle l'ait fait.

– Le proverbe dit : “C'est toujours très silencieux quand un grand lion meurt.”

– C'est très vrai. Tout est silencieux en ce moment, même avec le bruit du ngoma.

– Vous l'aviez remarqué aussi, monsieur ?

– Oui. J'ai été silencieux à l'intérieur de moi toute la journée. Une bière te tenterait ?

– Non merci, monsieur. Boxera-t-on ce soir ?

– Cela te dit ?

– Si vous en avez envie, monsieur. Mais il y a beaucoup de nouveaux garçons à tester. On s'entraînera mieux demain, sans ngoma.

– Ce soir, si tu veux.

– Peut-être serait-ce préférable demain. Un des garçons n'est pas très sympathique. Pas mauvais coucheur. Mais pas sympathique. Vous connaissez le genre.

– Un type de la ville ?

– Plus ou moins, monsieur.

– Il sait boxer ?

– Pas vraiment, monsieur. Mais il est rapide.

– Il cogne ?

– Oui, monsieur.

– C'est quoi, cette danse ?

– La nouvelle danse de la boxe. Vous voyez ? Ils miment le corps à corps maintenant, et les crochets du gauche comme vous leur apprenez.

– Mieux que je ne leur montre.

– Demain est préférable, monsieur.

– Mais tu seras parti demain.

– J'oubliais, monsieur. Je vous prie de m'excuser. J'ai tendance à oublier depuis que le grand lion est mort. On le fera à mon retour. Je vais jeter un coup d'œil au camion. »

Je partis à la recherche de Keiti et le découvris à proximité des danseurs. Il paraissait très gai et avait un regard de propriétaire.

« Peux-tu les renvoyer chez eux en camion quand il commencera à faire nuit ? demandai-je. Mthuka peut en prendre plusieurs fournées dans la voiture de chasse aussi. La Memsahib est fatiguée, autant dîner tôt et aller nous coucher.

– Ndio », convint-il.

Je trouvai Ngui et il dit : « Jambo Bwana » d'un ton ironique dans le soir qui tombait.

« Jambo tu, répondis-je. Tu ne dances pas ?

– Trop de règles, dit-il. Ce n'est pas mon jour pour danser.

– Ni le mien. »

Ce soir-là, nous dînâmes dans la bonne humeur. Mbebia, le cuisinier, avait fait des escalopes de lion panées prises dans le filet et elles se révélèrent excellentes. En septembre, quand nous avions mangé les premières escalopes de lion, les discussions n'avaient pas tari et on y avait vu une excentricité ou un acte primitif. Maintenant tout le monde en mangeait et on les considérait comme un mets raffiné. C'était une viande blanche, comme le veau, tendre et savoureuse. Elle n'avait absolument pas le goût de gibier.

« Je ne crois pas qu'on puisse trouver une différence avec une cotolleta milanese dans un restaurant italien vraiment bon, sinon que la viande est meilleure », dit Mary.

J'avais été sûr que ce serait une bonne viande la première fois que j'avais vu dépecer un lion. Mkola, qui était mon porteur de fusils à l'époque, me dit que le filet constituait le meilleur morceau de toute la bête. Mais nous nous étions fait vertement rappeler à l'ordre par Pop, qui essayait de faire de moi au moins un semi-pukka Sahib, et je n'avais jamais eu le courage de découper un morceau de filet et de demander au cuisinier de le préparer. Cette année, pourtant, quand nous tuâmes le premier lion et que je demandai à Ngui de

réserver les deux filets, cela avait été différent. Pop déclara que c'était barbare et que personne ne mangeait jamais du lion. Mais il s'agissait manifestement du dernier safari que nous ferions ensemble, et nous étions arrivés au point où nous regrettions tous deux les choses que nous n'avions pas faites et non les autres, si bien qu'il ne formula qu'une objection de principe, et quand Mary montra à Mbebia comment préparer les escalopes, que nous sentîmes l'arôme de leur saveur délicate et qu'il vit que la viande se découpait exactement comme du veau et que nous la trouvions délicieuse, il en goûta aussi et il aima.

« On mange de l'ours en Amérique quand on chasse dans les Rocheuses. Cela ressemble à du porc, mais trop fort en goût. On mange du porc, or un cochon avale plus d'immondices qu'un ours ou un lion.

– Ne m'importunez pas, dit Pop. Je mange cette fichue carne.

– Est-ce bon ?

– Oui. Allez vous faire pendre mais c'est bon. Et cessez de me faire des remarques.

– Encore un peu, Mister P.? Je vous en prie, réservez-vous, dit Mary.

– D'accord, j'en reprends, fit-il d'une voix de fausset excédée. Mais arrêtez de me couvrir des yeux pendant que je mange ! »

C'était un bonheur de parler de Pop que nous adorions, Mary et moi, et pour qui j'éprouvais plus d'affection que pour n'importe qui. Mary me confia certaines choses que Pop lui avait dites pendant la longue promenade qu'ils avaient faite ensemble en voiture à travers le Tanganyika, quand nous étions descendus chasser dans la région de la Great Ruaha et les plaines de Bohara. En entendant ces histoires et en imaginant les choses qu'il ne m'avait pas racontées, j'avais l'impression que Pop était là, et je me dis que, même en son absence, il réussissait à redresser la situation, même lorsqu'elle était très délicate.

Et puis aussi, c'était merveilleux de manger le lion et d'avoir avec lui un contact si rapproché et si définitif et au goût si délectable.

Cette nuit-là Mary déclara qu'elle était très fatiguée et elle alla dormir dans son lit. Je restai éveillé un moment, puis sortis m'asseoir près du feu. Dans mon fauteuil, regardant le feu, et pensant à Pop, et regrettant qu'il ne fût pas immortel, et heureux à l'idée qu'il ait pu rester si longtemps avec nous et que nous ayons eu la chance de vivre trois ou quatre choses ensemble à l'image d'autrefois en même temps que le simple bonheur d'être ensemble à bavarder et plaisanter, je m'endormis.

1 Le narrateur joue sur les mots lie : mentir, lie on : être couché sur, et la prononciation anglaise de lion. (N.d.T.)

CHAPITRE XI

Marchant dans le petit matin, observant Ngui qui avançait à grandes enjambées en foulant l'herbe avec légèreté, réfléchissant à notre compagnonnage, il me parut idiot d'être blanc en Afrique et je me rappelai avoir été emmené vingt ans auparavant écouter un missionnaire musulman qui nous avait expliqué, à nous son public, les avantages d'une peau sombre et les inconvénients de la pigmentation du Blanc. J'avais la peau suffisamment cuite pour passer pour un métis.

« Observez le Blanc, avait dit le missionnaire. Il marche au soleil et le soleil le tue. S'il s'expose au soleil, son corps brûle, se couvre de cloques et pourrit. Le malheureux doit rester à l'ombre et se ruiner la santé à force d'alcool, de stinghas et de chutta-sodas parce qu'il ne peut affronter l'idée terrifiante que le soleil se lève le lendemain. Observez le Blanc et sa mwanamuki ; ses Memsahibs. La femme est couverte de taches brunes si elle s'aventure au soleil ; des taches brunes comme les signes avant-coureurs de la lèpre. Si elle s'obstine, sous l'effet du soleil sa peau se détache d'elle comme d'une personne victime d'un incendie. »

Ce matin idyllique, je fis de mon mieux pour ne pas me rappeler la suite du Sermon contre le Blanc. Cela remontait loin et j'avais oublié beaucoup des passages plus inspirés, mais je me souvenais pourtant du paradis du Blanc, et qu'on l'avait présenté comme une autre de ses croyances abominables qui l'obligeaient à taper sur de petites balles blanches avec un bâton en suivant le terrain ou sur d'autres balles plus grosses de part et d'autre d'un filet comme ceux qu'on utilise sur les grands lacs pour prendre le poisson, cela jusqu'au moment où le soleil triomphait et l'obligeait à se replier au Club pour se détruire à l'alcool et maudire le Bébé Jésus, sauf si sa wanawaki était présente.

Ngui et moi longeâmes une autre plaque de brousse où un cobra avait son repaire. Le cobra était encore de sortie ou parti en tournée d'inspection sans laisser d'adresse. Aucun de nous deux n'était grand chasseur de serpents. C'était une obsession de Blanc, une obsession nécessaire puisque les serpents, quand on leur marchait dessus, piquaient le bétail et les chevaux, et ils faisaient en permanence l'objet d'une récompense en shillings à la ferme de Pop ; les cobras et les vipères heurtantes. Chasser le serpent pour de l'argent symbolisait le comble de la déchéance. Nous savions que les cobras étaient des créatures aux mouvements souples et vifs, en quête de leurs trous, des trous si petits qu'ils s'y faufilaient avec beaucoup de difficulté, et nous avions des plaisanteries à ce sujet. Des récits couraient sur de féroces mambas qui se dressaient sur leur queue et pourchassaient les colons impuissants ou les intrépides gardes-chasse juchés sur leurs chevaux, mais ces récits nous laissaient indifférents car ils venaient du Sud, où l'on prétendait que des hippopotames dotés de noms personnels parcouraient des centaines de kilomètres de terres arides à la recherche d'eau et où les serpents accomplissaient des prodiges bibliques. Je savais que ce devait être vrai puisque écrit par des hommes distingués, mais ils ne ressemblaient pas à nos serpents, et en Afrique seuls comptent vos serpents à vous.

Nos serpents à nous étaient timorés, ou stupides, ou mystérieux et puissants. Je déployais un grand zèle de chasseur de serpents qui ne trompait personne, sauf, peut-être, Miss Mary, et nous avions tous une dent contre le cobra cracheur qui avait craché sur G.C. Ce matin-là, lorsque nous découvrîmes que le cobra était de sortie et n'avait pas regagné son trou, je déclarai à Ngui qu'il devait être de toute façon le grand-père de Tony et qu'il fallait le respecter.

Ngui apprécia cette remarque car les serpents sont les ancêtres de tous les Massaï. J'ajoutai que le serpent pouvait fort bien être l'ancêtre de son amie du Manyatta massaï. C'était une fille élancée et ravissante, et il y avait indiscutablement du serpent en elle. Ngui se sentant ragaillardir et un brin horrifié à l'idée de l'éventuelle ascendance de son amour illicite, je lui demandai si, à son avis, la fraîcheur des mains des femmes massaï et la

froidure occasionnelle encore plus surprenante d'autres parties de leur corps pouvaient s'expliquer par leur sang de serpent. D'abord il dit que c'était impossible ; que les Massaï avaient toujours été ainsi. Puis, nous marchions côte à côte à présent en direction des grands arbres du camp qui se détachaient d'un trait incisif en jaune et en vert sur le socle plissé brun et les hautes neiges de la Montagne, le camp pas encore visible, seuls les grands arbres qui le délimitaient, il déclara que c'était peut-être vrai. Les femmes italiennes, dit-il, avaient des mains froides et chaudes. La main pouvait être froide, puis se réchauffer agréablement, comme une source chaude, mais par ailleurs elles étaient aussi brûlantes qu'une source chaude si on s'en souvenait. Elles n'avaient pas plus de bubo, la sanction en cas de relations intimes, que les Massaï. Peut-être les Massaï avaient-ils en effet du sang de serpent. Je dis que la prochaine fois que nous tuerions un serpent, nous toucherions tous le sang pour vérifier. Je n'avais jamais senti de sang de serpent gicler puisqu'ils ne m'inspiraient aucune affection, et je savais qu'à Ngui non plus. Mais nous convînmes de toucher le sang et d'encourager les autres, s'ils réussissaient à surmonter leur dégoût, à en faire autant. Ceci dans l'intérêt des observations anthropologiques que nous effectuions tous les jours, et nous continuâmes à marcher et à réfléchir à ces problèmes et à nos petits problèmes personnels que nous tentions d'intégrer dans les préoccupations plus nobles de l'anthropologie, jusqu'au moment où les tentes du camp surgirent sous les arbres jaunes et verts que les premiers traits du soleil transformaient en vert foncé éclatant et en or rutilant, et nous vîmes la fumée grise des feux près de la clôture et les pisteurs se préparant à partir et, assis près du feu, devant nos tentes à nous profondément en retrait sous les arbres, et sous le soleil de cette nouvelle journée, la silhouette de G.C. assis sur une chaise pliante près d'une table en bois, occupé à lire, une bouteille de bière à la main.

Ngui prit la carabine et la mit en bandoulière à côté du vieux fusil, et je m'approchai du feu.

« Bonjour, général, dit G.C. Debout aux aurores, dites-moi.

– Nous autres chasseurs menons une vie éprouvante. De pied ferme et toujours sur la brèche.

– Quelqu'un devrait combler cette foutue brèche un de ces jours. Vous sauterez dessus à pieds joints. Un peu de bière ? »

Il remplit un verre avec précaution jusqu'à ras bord, continuant à verser en empêchant la mousse de déborder jusqu'à ce que le verre fût plein.

« Satan saura toujours occuper des mains oisives », dis-je, et je levai le verre qui venait d'être rempli, de sorte qu'une onde de bière ambrée parut en suspens, comme le bord d'une plaque d'avalanche, et le portai délicatement et sans rien renverser jusqu'à mes lèvres, aspirant la première gorgée avec la lèvre supérieure.

« Pas mal pour un chasseur bredouille, fit G.C. Ces mains qui ne tremblent pas et ces yeux cerclés de rouge et injectés de sang ont fait la grandeur de notre Angleterre.

– “Sous les éclats et la grenaille nous vidons notre verre comme Dieu l'ordonne”, dis-je. En avez-vous fini avec l'Atlantique ?

– J'ai survolé l'Irlande, dit G.C. Morne verdure. Je distingue tout juste l'approche du Bourget. Je vais apprendre à voler de mes propres ailes, général.

– Beaucoup l'ont dit avant vous. Reste à savoir comment vous comptez vous y prendre.

– En m'achetant une conduite et droit dans mes bottes, dit G.C.

– De pied ferme et le moment venu ?

– Non. Dans l'avion.

– C'est sans doute plus sûr. Et mettez-vous ces principes en application, mon fils ?

– Buvez donc votre bière, Billy Graham, dit G.C. Comment tiendrez-vous le coup après mon départ, général ? Pas de dépression nerveuse, j'espère ? Pas de traumatisme ? Vous vous sentez à la hauteur, je présume ? Il n'est pas trop tard pour replier le flanc.

– Quel flanc ?

– N'importe lequel. C'est un des rares termes militaires que j'ai retenus. J'ai toujours eu envie de leur replier un flanc. Dans la vie, on passe son temps à déployer un flanc défensif et à l'ancrer quelque part. Jusqu'à ce que je replie un flanc on m'a mis des bâtons dans les roues.

– Mon flanc gauche est protégé par une colline, dis-je, ne m'en souvenant que trop. J'ai les mitrailleuses bien placées. Je me trouve très bien ici et je reste¹.

– Vous vous retranchez derrière une langue étrangère, dit G.C. Encore un verre et partons régler cette histoire de distance tandis que mes coquins dûment dispersés font ce que bon leur semble ce matin avant de partir mendier aux portes de la ville pour le restant de leurs jours.

– Avez-vous lu Sergent Shakespeare ?

– Non.

– Je vous le passerai. Duff Cooper m'en a fait cadeau. C'est lui l'auteur.

– Ce ne sont pas des réminiscences, j'espère ?

– Non. »

Nous avons lu les Reminiscences en feuilleton dans un des journaux en mince papier pelure qui arrivaient à Nairobi à bord des Comets qui atterrissaient à Entebbe. Je n'avais pas beaucoup aimé ces souvenirs dans les livraisons du journal. Mais Sergent Shakespeare m'avait beaucoup plu et j'avais bien aimé Duff Cooper sans sa femme. Mais la présence envahissante de celle-ci dans les Reminiscences nous avait refroidis, G.C. et moi.

« Quand vous déciderez-vous à écrire vos réminiscences, G.C.? demandai-je. Ignorez-vous que les vieillards oublient ?

– Cela ne m'a pas vraiment paru indispensable.

– Faites-le. Il ne reste pas tellement de témoins de la première heure. Vous pourriez attaquer par les périodes du début. Mettre en chantier les

premiers volumes. Très loin il y a bien longtemps en Abyssinie vous ferait une bonne entrée en matière. Sautez l'époque de l'université et de la vie de bohème à Londres et sur le continent et passez directement au Jeune homme au caleçon long, puis abordez vos premières expériences de garde dans une réserve de chasse pendant que vous les avez encore en tête.

– Puis-je adopter ce style inimitable que vous avez ciselé dans une branche de noyer dans Une mère célibataire sur le front italien ?, demanda G.C. De tous vos livres, c'est celui que j'ai toujours préféré, hormis Sous deux drapeaux. C'est bien de vous, n'est-ce pas ?

– Non. Moi, c'était Mort d'un soldat de la garde.

– Bon bouquin aussi, dit G.C. Je ne vous l'ai jamais dit, mais j'ai modelé ma vie sur ce livre. Maman me l'a donné quand je suis parti en pension.

– Vous ne pensez tout de même pas perdre votre temps avec cette histoire de distance ? demandai-je avec espoir.

– Si.

– Devons-nous emmener des témoins impartiaux ?

– Il n'y en a pas. Nous arpentons nous-mêmes le terrain.

– Alors, allons-y. Je vais voir si Miss Mary dort toujours. »

Elle dormait et elle avait bu son thé, et elle semblait bien partie pour dormir deux heures de plus. Elle avait les lèvres closes et son visage était lisse comme l'ivoire sur l'oreiller. Son souffle était régulier, mais comme elle bougeait la tête je savais qu'elle rêvait.

Je pris la carabine à l'arbre auquel Ngui l'avait accrochée et montai dans la Land Rover à côté de G.C. Nous refîmes le trajet et finîmes par repérer les anciennes traces et retrouver l'endroit où Miss Mary avait tiré le lion. Beaucoup de choses avaient changé, comme toujours sur n'importe quel ancien champ de bataille, mais nous découvrîmes ses cartouches vides et celle de G.C. et plus loin à gauche nous trouvâmes la mienne. J'en mis une dans ma poche.

« Je roule jusqu'à l'endroit où il a été tué, ensuite vous comptez les pas en ligne droite. »

Je le regardai s'éloigner dans la voiture, ses cheveux bruns luisant dans le soleil matinal ; le gros chien tourna la tête pour me voir, puis m'oublia pour regarder droit devant lui. Lorsque la Land Rover fit demi-tour et s'immobilisa de ce côté-ci de l'épais bouquet d'arbres et de fourrés, je déplaçai mon orteil d'un pas à gauche des douilles de cartouches éjectées le plus à l'ouest et partis à enjambées régulières en direction du véhicule en comptant mes pas. J'avais le fusil sur l'épaule, la main droite posée sur le canon, et quand je me mis en mouvement la Land Rover paraissait très petite et écrasée par la perspective. Le gros chien était descendu et G.C. se dégourdissait les jambes. Eux aussi semblaient minuscules, et par moments je ne voyais que la tête et l'encolure du chien. Lorsque j'arrivai à la hauteur de la Land Rover, je m'arrêtai à l'endroit où l'herbe était couchée, là où le lion s'était d'abord effondré.

« Combien ? » demanda G.C., et je le lui dis. Il secoua la tête avec incrédulité et demanda : « Vous avez apporté la Jinny ?

– Oui. »

Nous avalâmes tous deux une gorgée.

« Nous ne révélerons jamais, jamais à qui que ce soit la longueur du coup, dit G.C. Ivres ou à jeun, en compagnie d'ordures ou d'honnêtes gens.

– Jamais.

– Maintenant on enclenche le compteur de vitesse, vous revenez avec la voiture en ligne droite, et je compte à mon tour. »

Il y avait une différence de deux pas dans nos décomptes et un écart infime entre les indications du compteur et les pas, de sorte que nous ôtâmes quatre pas du total. Puis nous rentrâmes au camp, les yeux sur la Montagne et le cœur triste parce que nous ne chasserions plus ensemble jusqu'à Noël.

Après le départ de G.C. et de ses hommes, je me retrouvai seul avec le chagrin de Miss Mary. Je n'étais pas vraiment seul car il y avait aussi Miss Mary, et le camp, et nos gens à nous, et la grande montagne du Kilimandjaro que tout le monde appelait Kibo, et tous les animaux, les oiseaux, les champs de fleurs inhabituels et les vers de terre qui sortaient du sol pour manger les fleurs. Il y avait les aigles bruns qui venaient se nourrir de vers de terre, au point d'être aussi ordinaires que de simples poulets, et des aigles à longue culotte de plumes et d'autres aigles à tête blanche se mêlaient aux pintades picorant les vers avec affairément. Les vers instaurent un armistice entre tous les oiseaux et tous fraternisaient. Puis de grandes bandes de cigognes d'Europe vinrent manger les vers, et des kilomètres carrés de cigognes se déplaçaient sur une même étendue de plaine que les fleurs blanches paraissaient surélever. Le chagrin de Miss Mary résista aux aigles, car les aigles n'avaient pas autant d'importance pour elle que pour moi.

Elle n'était jamais restée couchée sous un buisson de genévrier au-dessus de la limite des arbres, au sommet d'un col de nos montagnes à nous, avec une carabine 22 long rifle, à attendre que des aigles descendent sur un cheval mort qui avait servi à appâter un ours avant la mort de l'ours. Il servait à présent à appâter les aigles, ensuite il redeviendrait un appât pour les ours. Les aigles planaient très haut quand vous les aviez aperçus. Vous aviez rampé sous le buisson quand il faisait encore nuit et vous aviez vu les aigles sortir du soleil lorsqu'il avait éclairé le sommet opposé du col. Ce sommet n'était que la crête d'une petite éminence herbeuse coiffée d'un affleurement de rocher, la pente piquetée de buissons de genévriers. Le terrain formait un plat à cet endroit, et on le parcourait facilement une fois parvenu à cette hauteur, et les aigles étaient arrivés de très loin, volant en direction des montagnes enneigées que vous auriez vues si vous aviez été debout et non couché sous le buisson. Il y avait trois aigles, ils tournoyaient, planaient et se laissaient porter par les courants de l'air, et vous les observiez jusqu'au moment où le soleil vous mettait des mouches devant les yeux. Alors vous fermiez les yeux, et à travers le rouge le soleil était toujours là. Vous les ouvriez en les plissant au maximum pour ne pas être aveuglé, et vous voyiez les ailerons déployés et

le large éventail des queues et sentiez les yeux des grosses têtes observant le terrain. Il faisait froid à l'aube, et vous regardiez le cheval et ses dents, trop vieilles et trop dénudées à présent, des dents que vous n'aviez jamais pu voir qu'en lui relevant la lèvre. Il avait une lèvre tendre et caoutchouteuse, et quand vous l'aviez conduit à cet endroit pour mourir et aviez lâché la longe, il était resté sur place comme on lui avait toujours appris à le faire, et quand vous aviez caressé l'étoile de sa tête noire striée de poils gris, il avait incliné celle-ci pour vous pincer gentiment le cou avec ses lèvres. Il avait regardé plus bas pour voir le cheval sellé que vous aviez laissé à la dernière ligne d'arbres comme s'il se demandait ce qu'il faisait là et quel était ce nouveau jeu. Vous vous étiez rappelé l'acuité merveilleuse avec laquelle il avait toujours vu dans le noir, et comment vous vous étiez cramponné à sa queue avec une peau d'ours ficelée en travers de la selle pour descendre des pistes quand vous ne pouviez rien voir et que la piste suivait le bord du ravin dans l'obscurité en redescendant à travers bois. Il ne se trompait jamais et il comprenait tous les nouveaux jeux.

Vous l'aviez donc conduit là cinq jours auparavant parce qu'il fallait bien que quelqu'un s'en charge et que vous pouviez le faire, sinon avec douceur du moins sans souffrances, et ce qui se passait ensuite ne changeait rien. Seulement, à la fin, il croyait qu'il s'agissait d'un nouveau jeu et il l'apprenait. Il me donna un baiser amical de ses lèvres caoutchouteuses, puis il vérifia la position de l'autre cheval. Il savait que vous ne pouviez pas le monter, vu la façon dont le sabot était brisé, mais c'était nouveau et il voulait apprendre.

« Adieu Old Kite », dis-je, et je saisis son oreille droite et des doigts en caressai l'attache. « Je sais que tu ferais la même chose pour moi. »

Il ne comprit pas, bien sûr, et il voulut me donner un autre baiser pour montrer que tout allait bien, lorsqu'il vit la carabine se lever. Je croyais pouvoir l'empêcher de la voir mais il la vit, et ses yeux savaient ce que c'était, et il resta absolument immobile, tremblant, et je tirai au point d'intersection des diagonales allant de l'œil à l'oreille, ses jambes plièrent juste sous lui et tout s'effondra d'un bloc, et il fut un appât pour les ours

Et maintenant, couché sous le genévrier, je n'en avais pas fini avec mon chagrin. J'éprouverais toute la vie le même chagrin en pensant à Old Kite, c'est en tout cas ce que je me dis à ce moment-là, mais je regardai ses lèvres qui n'étaient plus là parce que les aigles les avaient déchiquetées, ses yeux qui avaient disparu aussi, l'endroit où l'ours l'avait éventré si bien qu'il était creux à présent, la partie que l'ours avait dévorée avant que je l'interrompe, et j'attendis que les aigles descendent.

Finalement l'un d'eux arriva, tombant avec le bruit d'un obus à l'approche, déviant de sa trajectoire, les ailerons repliés sur le devant, pattes emplumées et serres projetées vers l'avant pour heurter Old Kite avec autant de violence que s'il le tuait. Après quoi il se pavana d'un air fat et entreprit d'attaquer la cavité. L'autre atterrit plus en douceur, encombré par son envergure, mais avec les mêmes ailes aux longues rémiges et le même cou épais, la grosse tête, le bec crochu et les yeux d'or.

Je restai là, à les regarder déchiqueter le corps de mon ami et partenaire que j'avais tué et me disais qu'ils étaient plus beaux dans les airs. Puisqu'ils étaient condamnés, je les laissai festoyer un moment et se disputer, se pavaner et se dandiner avec leurs lambeaux de viscères. J'aurais voulu avoir un fusil de chasse mais je n'en avais pas. Je me décidai donc à prendre la Winchester et visai l'un soigneusement à la tête et l'autre à deux reprises dans le corps. Il tenta de s'envoler mais n'y parvint pas et retomba les ailes écartées, et je dus le pourchasser sur le haut de la pente. Presque tous les autres oiseaux ou animaux partent vers le bas lorsqu'ils sont blessés. Mais un aigle part toujours vers le haut, et quand je plaquai celui-là au sol et l'attrapai par les pattes au-dessus de sa proie, l'immobilisant par les serres et, mes pieds chaussés de mocassins sur son cou, lui repliai les ailes ensemble et le maintins, avec ses yeux pleins de haine et de défi, je n'avais jamais vu d'animal ni d'oiseau me regarder comme l'aigle me regardait. C'était un aigle royal, en pleine maturité, et assez puissant pour enlever des agneaux de big-horns, et ce n'était pas une mince affaire que de l'immobiliser, et tandis que j'observais les aigles marchant du même pas que les pintades et me rappelais que ces oiseaux ne fraternisaient avec personne, le chagrin de Miss Mary me

brisait le cœur, mais je ne pouvais pas lui dire ce que les aigles signifiaient pour moi ni pourquoi j'avais tué ces deux-là, le second en lui fracassant la tête contre un arbre plus bas dans les bois, ni ce que leurs dépouilles m'avaient permis d'acheter à Lame Deer, dans la réserve indienne.

Nous roulions dans la voiture de chasse quand nous aperçûmes les aigles et les pintades ensemble, et c'était dans les trouées de la forêt qui avait été si abîmée quand le grand troupeau de plus de deux cents éléphants l'avait traversée cette année-là et avait abattu les arbres à coups de tête. Nous étions allés jeter un coup d'œil au troupeau de buffles et peut-être surprendre le léopard qui vivait dans ce secteur, dans les grands arbres indemnes à proximité du marécage de papyrus. Mais nous n'avions rien vu, sauf l'invasion des chenilles et le curieux armistice entre les oiseaux. Mary avait repéré quelques nouveaux arbres de Noël pouvant faire l'affaire et j'avais trop réfléchi aux aigles et aux jours anciens. On pensait que cette époque était plus simple, mais non ; elle était seulement plus violente. La réserve indienne était plus violente que le Shamba. Peut-être pas. Je ne savais pas vraiment, je savais en revanche que les Blancs prenaient toujours les terres des autres et mettaient ces autres dans une réserve où ils pouvaient aller au diable et être voués à la destruction, comme dans un camp de concentration. Ici, les réservations indiennes s'appelaient des réserves et l'on se félicitait volontiers de la bonne administration des indigènes maintenant appelés les Africains. Mais les chasseurs n'avaient plus le droit de chasser et les guerriers n'avaient plus le droit de faire la guerre. G.C. haïssait les braconniers parce qu'il lui fallait bien croire à quelque chose, et il s'était donc mis à croire à son travail. Il assurait, bien entendu, que s'il ne croyait pas à son travail, il ne l'aurait jamais accepté, et il avait raison sur ce point aussi. Même Pop, dans ce qui représentait le racket par excellence, l'arnaque au safari, observait des principes très rigoureux ; d'une rigueur sans faille. On peut plumer le client, mais il doit en avoir pour son argent. Tous les grands chasseurs blancs vous tiraient des larmes en vous disant à quel point ils aimaient les animaux et détestaient tuer quoi que ce soit, mais en général ils s'inquiétaient surtout de préserver le gibier pour le prochain client qui se présenterait. Ils ne voulaient

pas l'effrayer en tirant sans nécessité et tenaient à sauvegarder un territoire où conduire un nouveau client et sa femme ou un nouveau couple de clients, et qui parût intact et vierge de tout coup de fusil, l'Afrique primitive qu'ils leur faisaient traverser au pas de charge leur garantissant les résultats les plus juteux.

Pop m'avait expliqué tout cela un jour, des années auparavant, et dit lorsque nous pêchions plus au nord sur la côte, à la fin du safari : « Vous savez, personne ne manquerait de conscience au point de refaire deux fois le coup à quelqu'un. Si on trouve les gens sympathiques, je veux dire. La prochaine fois que vous venez et si vous disposez d'un véhicule, autant le prendre, je vous trouverai les gars et vous pourrez chasser aux mêmes endroits, vous en découvrirez d'autres et cela ne vous coûtera pas plus cher que de chasser chez vous. »

Mais il s'était avéré que les gens riches aimaient que cela coûte cher et revenaient encore et toujours, les prix ne cessaient de monter, et c'était un luxe que les autres ne pouvaient s'offrir, ce qui en augmentait l'attrait. Les vieux riches mouraient et il y en avait toujours de nouveaux, et les animaux se raréfiaient à mesure que le marché boursier prospérait. C'était aussi une industrie extrêmement rentable pour la colonie, et pour cette raison les services de la chasse, qui avaient la haute main sur ses représentants, avaient, avec son expansion, inventé de nouvelles normes morales qui régissaient tout, ou presque tout.

Ce n'était pas le moment de réfléchir aux normes morales, et encore moins à Lame Deer où vous étiez assis sur une peau de mullet devant un tipi, les queues des deux aigles étalées à l'envers devant vous pour bien montrer les merveilleuses terminaisons blanches et les plumes soyeuses, et restiez silencieux pendant qu'on les examinait et teniez votre langue pendant le marchandage. Le Cheyenne le plus intéressé ne désirait que les plumes de la queue. Il n'avait que faire du reste ou bien tout le reste avait déjà disparu. Les aigles des terres de la réserve indienne lui appartenaient lorsqu'ils tournaient haut dans le ciel, impossibles à approcher lorsqu'ils se posaient sur un empilement de rochers gris pour observer le terrain. On réussissait parfois à

en tuer lors des blizzards, lorsqu'ils se mettaient à l'abri d'un rocher, tournant le dos à la neige cinglante. Mais cet homme ne pouvait plus affronter les tourmentes de neige. Seuls les hommes jeunes en étaient capables, et ils étaient partis.

Vous restiez assis et ne parliez pas, vous ne parliez pas et étendiez parfois la main pour effleurer les queues et caresser les plumes, sans insister. Vous pensiez à votre cheval et au deuxième ours qui avait traversé le col et s'était approché du cheval après que les aigles avaient été tués, alors que le cheval servait encore d'appât pour les ours, et à la façon dont vous l'aviez tiré un peu trop bas dans la lumière insuffisante, le visant depuis la lisière des bois où vous n'étiez pas dans son vent, et il avait roulé sur lui-même, puis s'était dressé et avait hurlé et s'était donné des coups de ses deux grandes pattes avant, comme pour tuer quelque chose qui le piquait, et s'était ensuite effondré sur ses quatre pattes et avait fait plusieurs tonneaux dans votre direction, comme un camion sortant de la route, et vous aviez tiré à deux reprises pendant qu'il dévalait la pente, la seconde fois de si près que vous aviez senti l'odeur de la fourrure brûlée. Vous pensiez à lui et au premier ours. La peau s'était détachée. Vous aviez sorti de votre poche de chemise les longues griffes de grizzli mises de côté et les aviez disposées derrière les queues des aigles. Puis vous n'aviez rien dit et la transaction avait commencé. On n'avait pas vu de griffes de grizzli depuis des années et des années, et vous aviez fait une bonne transaction.

Le commerce laissait à désirer ce matin-là, en revanche il y eut les cigognes. Mary n'en avait vu qu'à deux reprises en Espagne. La première fois, c'était dans une bourgade de Castille lorsque nous traversions la montagne en direction de Ségovie. Cette bourgade possédait une très belle place, et nous avions fait une halte dans la chaleur de la journée, et quitté la lumière aveuglante pour pénétrer dans l'obscurité fraîche d'une auberge et faire remplir nos outres de vin. Il faisait très frais et très bon dans l'auberge, et ils avaient de la bière très froide, et dans cette bourgade on organisait une corrida gratuite à date fixe tous les ans, sur la jolie place, où tous ceux qui le souhaitaient pouvaient combattre trois taureaux différents lâchés de leurs

stalles. Les gens se faisaient presque toujours blesser ou tuer et c'était le grand événement mondain de l'année.

En ce jour particulièrement chaud en Castille, Miss Mary avait découvert des cigognes nichées au sommet du clocher de l'église, témoin de tant d'accidents taurins. La femme de l'aubergiste l'avait emmenée dans une pièce en haut de la maison où elle pourrait les photographier, et je discutais au bar avec le patron d'une société de transport et camionnage locale. Nous parlâmes des villes de Castille qui avaient depuis toujours des nids de cigognes sur les églises, et à ce que m'en dit le camionneur, on en dénombrait toujours autant. Personne n'avait jamais voulu de mal aux cigognes, en Espagne. Elles font partie des rares oiseaux vraiment respectés, et, bien sûr, elles portaient chance au village.

L'aubergiste me parla d'un compatriote à moi, plus ou moins anglais ; on croyait que c'était un Canadien qui se trouvait là depuis quelque temps, avec une motocyclette en panne et pas un sou. Il ne doutait pas de recevoir un jour de l'argent et il avait commandé la pièce qu'il lui fallait pour sa motocyclette à Madrid, mais il l'attendait toujours. Tout le monde l'aimait dans la bourgade, et ils regrettaient qu'il fût absent car j'aurais pu rencontrer un compatriote, voire, qui sait, quelqu'un de la même ville que moi. Il était parti peindre quelque part, mais ils dirent que quelqu'un pouvait aller à sa recherche et le ramener. L'aubergiste déclara notamment que ce compatriote à moi ne savait rien dire en espagnol sauf un mot, *joder*². On l'appelait M. Joder et, si je voulais lui laisser un message, je pouvais le confier à l'aubergiste. Je me demandai quel message adresser à un compatriote au nom signifiant une telle fin de non-recevoir et décidai en définitive de laisser un billet de cinquante pesetas, plié d'une façon reconnaissable par de vieux habitués des voyages en Espagne. Tout le monde en fut ravi, et ils promirent tous que M. Joder ne manquerait pas de dépenser ses dix douros ce soir-là sans décoller du bar mais que lui, l'aubergiste, et sa femme veilleraient à ce qu'il mange quelque chose.

Je leur demandai comment M. Joder peignait et le transporteur dit : « Hombro, ce n'est pas Velázquez ni Goya, ni Martínez de León. Ça je vous le garantis. Mais les temps changent et on est mal placé pour critiquer. » Miss Mary redescendit de la pièce du haut où elle photographiait et déclara qu'elle avait pris de bonnes photos, nettes, des cigognes, mais qu'elles ne donneraient rien car elle n'avait pas de téléobjectif. Nous offrîmes une tournée de bière fraîche à la compagnie et tout le monde dit good-bye, nous remontâmes en voiture et quittâmes la place et la lumière aveuglante pour entamer la côte abrupte dominant la bourgade jusqu'aux montagnes, en direction de Ségovie. Je m'arrêtai au-dessus de la bourgade, me retournai et vis la cigogne mâle revenir, de son vol gracieux, au nid perché sur le clocher de l'église. Elle était descendue à la rivière où les femmes battaient le linge, ensuite nous avons vu une compagnie de perdrix traverser la route, et plus tard, dans la même région montagneuse désertique couverte de fougères, nous avons vu un loup.

C'était cette même année, quand nous étions passés par l'Espagne en allant en Afrique, et nous traversions à présent une forêt vert-jaune que les éléphants avaient saccagée à peu près au moment où nous franchissions la montagne en direction de Ségovie. Dans un monde où il vous arrivait ce genre de chose, l'heure n'était pas à la nostalgie. J'étais sûr de ne jamais revoir l'Espagne et je n'y étais retourné que pour montrer le Prado à Mary. Comme je me rappelais tous les tableaux que j'aimais vraiment et qu'ils m'appartenaient donc, comme si je les possédais, rien ne m'obligeait à les revoir avant de mourir. Mais il fallait absolument que je les voie avec Mary si la chose était possible et pouvait se faire sans concessions ni blessures. Je voulais aussi qu'elle vît la Navarre et les deux Castille et je voulais qu'elle vît un loup dans la montagne et des cigognes nichant dans un village. J'avais voulu lui montrer une patte d'ours clouée sur la porte d'une église à Barco de Àvila mais on ne pouvait guère espérer l'y trouver encore. Nous avons pourtant trouvé les cigognes sans difficulté et en trouverions d'autres, et nous avons vu le loup et aperçu Ségovie depuis une petite hauteur proche et plaisante, arrivant par une route que les touristes n'empruntaient pas mais que les voyageurs suivaient habituellement. Il n'existe plus de routes comme

celle-là autour de Tolède, mais vous pouvez encore voir Ségovie comme vous la verriez en arrivant à pied par la montagne, et nous observâmes la ville comme des gens qui l'auraient découverte par hasard mais désiraient la voir depuis toujours.

Il existe une virginité, en théorie seulement, du regard que vous posez pour la première fois sur une belle ville ou une grande peinture. C'est seulement une théorie et je la crois fausse. Toutes les choses que j'ai aimées, je porte chaque fois un regard neuf sur elles, mais c'est merveilleux d'y initier quelqu'un d'autre, et on se sent moins seul. Mary avait aimé l'Espagne et l'Afrique et en avait appris les réalités secrètes spontanément et à la dure, sans le savoir. Je ne lui expliquais jamais les réalités secrètes ; seulement leur côté technique ou comique, et mon plus grand plaisir venait de la voir les découvrir par elle-même. C'est idiot d'attendre ou d'espérer qu'une femme que vous aimez aimera forcément tout ce que vous faites. Mais Mary avait aimé la mer et vivre sur un petit bateau, et elle aimait pêcher. Elle aimait les tableaux et elle avait aimé l'ouest des États-Unis lorsque nous y étions allés pour la première fois. Elle ne simulait jamais rien, et c'était un immense cadeau qu'on vous faisait, car j'avais eu pour partenaire une grande simulatrice en toutes choses, et vivre avec une vraie simulatrice donne à un homme une vision très peu séduisante de bien des choses, et il commence parfois à chérir la solitude au lieu de vouloir tout partager.

En tout cas ce matin-là, avec la chaleur qui montait et le vent frais de la Montagne qui ne s'était pas encore levé, nous cherchions une nouvelle piste pour sortir de la forêt que les éléphants avaient saccagée. Quand nous débouchâmes dans la prairie à découvert après avoir dû nous frayer un chemin à travers deux passages impraticables, nous vîmes la première grande bande de cigognes occupées à se nourrir. C'étaient de vraies cigognes d'Europe noir et blanc à pattes rouges, et elles s'affairaient sur les chenilles avec le zèle de cigognes allemandes dûment embrigadées. Elles plurent à Miss Mary et elles avaient beaucoup d'importance pour elle, car l'article affirmant que les cigognes étaient en voie de disparition nous avait inquiétés tous les deux, et nous constations qu'elles avaient simplement eu le bon sens

de venir en Afrique, comme nous ; mais elles ne dissipèrent pas son chagrin et nous continuâmes en direction du camp. Je ne savais pas quoi faire, au sujet du chagrin de Miss Mary. Il résistait aux aigles et il résistait aux cigognes, qui, moi, me ravissaient, et je commençai à deviner l'immensité de ce chagrin.

« À quoi pensais-tu pendant toute cette matinée où tu as été d'un silence qui te ressemble si peu ?

– À des oiseaux et à des endroits, et à ta gentillesse.

– C'était gentil de ta part.

– Je ne le fais pas à titre d'exercice spirituel.

– Je vais me sentir mieux. Les gens ne sautent pas dans un puits sans fond pour en ressortir aussitôt.

– On va en faire une épreuve aux prochains jeux Olympiques.

– Tu la remporteras probablement.

– J'ai mes supporters.

– Tes supporters sont tous morts, comme mon lion. Tu as sans doute abattu tous tes supporters un jour où tu te sentais dans une forme olympique.

– Regarde, un autre champ de cigognes. »

L'Afrique est un endroit traître pour les grands chagrins et ils ne durent guère quand il n'y a que deux personnes dans un camp et quand la nuit tombe peu après six heures du soir. Nous cessâmes de parler des lions et de penser à eux, et le cours ordinaire des choses, la beauté de cette vie étonnante et l'arrivée de la nuit comblèrent peu à peu le vide où s'était tapi le chagrin de Mary. Lorsque le feu fut près de s'éteindre, je tirai une longue branche pesante du tas de bois mort que le camion avait apporté dans l'après-midi et la posai sur les braises, et nous nous installâmes dans nos fauteuils pour regarder le petit vent nocturne les ranimer et voir le bois s'enflammer. Ce soir-là, c'était une brise légère qui arrivait des neiges de la Montagne. Elle était si ténue que vous n'en sentiez que la fraîcheur, mais vous pouviez la voir

dans le feu. Vous pouvez voir le vent de bien des façons, mais la plus merveilleuse est le soir, dans l'éclat soudain, et atténué, et ravivé de la flamme de votre feu.

« Nous ne sommes jamais seuls avec notre feu, dit Mary. Je suis heureuse à présent qu'il n'y ait plus que nous et notre feu. Cette bûche tiendra-t-elle jusqu'au matin ?

– Je crois, dis-je. Si le vent ne se lève pas.

– Cela fait tout drôle de ne pas avoir à se mettre en quête du lion le matin. Tu n'as plus de problèmes ni de soucis, n'est-ce pas ?

– Non. Tout est calme à présent, dis-je en mentant.

– Tous les problèmes que G.C. et toi aviez te manquent-ils ?

– Non.

– Peut-être qu'on va pouvoir prendre maintenant quelques photos de buffles vraiment belles et d'autres photos en couleurs. Où sont partis les buffles à ton avis ?

– Je dirais vers les Chyulu. On vérifiera quand Willie ramènera le Cessna.

– N'est-ce pas curieux que la Montagne, en catapultant ces pierres il y a des centaines et des centaines d'années, puisse rendre un lieu impraticable au point d'en interdire complètement l'accès à tout le monde, et que personne ne réussisse à l'atteindre depuis que l'homme a commencé à se déplacer sur des roues ?

– L'homme est perdu aujourd'hui sans ses roues. Les indigènes ne veulent plus servir de porteurs et les mouches tuent les animaux de trait. Les seules régions d'Afrique encore là sont celles qui sont protégées par les déserts et par les mouches. La tsé-tsé est la meilleure amie de l'animal. Elle ne tue que les animaux étrangers et les intrus.

– N'est-ce pas curieux que nous aimions vraiment les animaux et qu'il faille pourtant en tuer presque tous les jours pour leur viande ?

– Ce n'est pas pire que de s'intéresser aux poules et de continuer à avoir des œufs au petit déjeuner et de manger des poulets de printemps quand l'envie vous en prend.

– C'est différent.

– Bien sûr. Mais le principe est le même. L'herbe nouvelle a attiré tant de gibier que nous n'aurons peut-être pas de lions à problème pendant longtemps. Ils n'ont aucune raison d'asticoter les Massaï avec la quantité de gibier que nous avons à présent.

– Les Massaï ont trop de bêtes de toute façon.

– Ça oui.

– J'ai parfois l'impression que nous avons été idiots de protéger leur bétail.

– Si on n'a pas l'impression d'être idiot en Afrique une bonne partie du temps, c'est qu'on est fou à lier », déclarai-je, d'un ton assez pédant à mon avis. Mais il se faisait suffisamment tard pour que des généralisations surgissent, de la même façon que certaines étoiles paraissaient distantes dans leur éloignement et leur indifférence, et d'autres fulgurantes dans leur clarté.

« Que penserais-tu d'aller au lit ? demandai-je.

– Allons-y, dit-elle. Et soyons de gentils chatons et oublions tout ce qui a marché de travers. Et quand nous serons au lit nous écouterons la nuit. »

Nous allâmes donc au lit et fûmes heureux, et nous nous aimâmes tout chagrin oublié et écoutâmes les bruits de la nuit. Une hyène s'approcha de la tente après que nous eûmes quitté le feu et que je me fus glissé sous la moustiquaire et entre les draps et les couvertures, et me fus allongé le dos contre la toile de la tente, abandonnant la plus grande partie du lit à Mary pour lui faire de la place. L'hyène appela à plusieurs reprises, sur cette curieuse note de plus en plus aiguë, et une autre lui répondit, elles rôdèrent dans le camp et s'éloignèrent. On voyait le rougeoiement du feu s'aviver lorsque le vent se levait et Mary dit : « Nous sommes des chatons en Afrique,

en compagnie de notre bon feu fidèle et des fauves qui vivent leur vie nocturne. Tu m'aimes vraiment, dis ?

– À ton avis ?

– À mon avis, oui.

– Tu ne le sais pas ?

– Si, je le sais. »

Au bout d'un moment nous entendîmes deux lions tousser alors qu'ils chassaient, et les hyènes se turent. Puis, à une bonne distance vers le nord, vers la lisière de la forêt de rochers, au-delà du territoire des guérénoûks, nous entendîmes un lion rugir. C'était le puissant rugissement vibrant d'un grand lion et je serrai Mary contre moi tandis que le lion toussait et grognait ensuite.

« C'est un nouveau lion, chuchota-t-elle.

– Oui, dis-je. Et nous n'avons rien à lui reprocher. Que je sois pendu si je laisse un Massaï m'en dire du mal.

– Nous allons veiller sur lui, n'est-ce pas ? Alors il sera notre lion comme le feu est notre feu.

– Nous le laisserons vivre sa vie de lion. C'est tout ce qu'il demande. »

Elle s'était endormie, et au bout d'un moment je m'endormis aussi, et quand je me réveillai et entendis à nouveau le lion, elle n'était plus là et je l'entendis qui respirait doucement dans son lit.

1 En français dans le texte. (N.d.T.)

2 Merde. (N.d.T.)

CHAPITRE XII

« Memsahib malade ? » demanda Mwindi en empilant les oreillers, de façon à permettre à Mary d'être couchée en ayant la tête vers l'extrémité de la tente grande ouverte, et en vérifiant de la paume le matelas pneumatique du lit de camp, avant de tirer les draps sans un pli par-dessus le matelas et de les border au carré.

« Oui. Un peu.

– Peut-être parce que manger le lion.

– Non. Elle était malade avant de tuer le lion.

– Le lion court très loin très vite. Était très en colère et très triste quand il meurt. Peut-être fabrique poison.

– Conneries, dis-je.

– Hapana conneries, rectifia Mwindi d'un ton solennel. Bwana capitaine mange le lion aussi. Malade aussi.

– Bwana capitaine malade même maladie longtemps avant, à Salengai.

– Mange le lion à Salengai aussi.

– Mingi conneries, dis-je. Lui malade avant que je tue le lion. Hapana manger du lion à Salengai. Manger du lion ici après le safari de Salengai. Quand on a écorché le lion à Salengai, on a rangé boîtes à viande. Personne n'a mangé ce matin-là. Tu te rappelles mal. »

Mwindi haussa les épaules sous sa longue tunique verte. « Manger le lion, Bwana capitaine malade. Memsahib malade.

– Qui mange du lion pas malade ? Moi.

– Shaitani, dit Mwindi. Toi malade à mourir avant. Très longtemps avant quand tu es homme jeune tu es malade à mourir après tuer le lion. Tout le monde sait tu es mort. Ndege sait. Bwana sait. Memsahib sait. Tout le monde se rappelle quand tu es mort.

– Avais-je mangé du lion ?

– Non.

– Étais-je malade avant de tuer ce lion ?

– Ndio, dit Mwindi à contrecœur. Très malade.

– Toi et moi parlons trop.

– Nous sommes Mzee. Tu parles si tu veux parler.

– Kwisha parler », dis-je. J'en avais assez de cet anglais de bazar et l'idée qui se faisait jour ne m'enchantait guère.

« Memsahib va à Nairobi avec le ndege demain. Le docteur de Nairobi soigne sa maladie. Elle revient de Nairobi guérie et solide. Kwisha », dis-je, signifiant par là : c'est fini.

« Mzuri sana, dit Mwindi. Moi tout ranger. »

Je sortis de la tente et Ngui attendait sous le gros arbre. Il avait mon fusil.

« Je sais où il y a deux kwale. Tire-les pour Miss Mary. »

Mary n'était pas encore revenue et nous découvrîmes les deux francolins qui s'époussetaient dans une plaque de boue sèche à la lisière des grands eucalyptus. Ils étaient de petite taille, ramassés et très beaux. J'agitai la main dans leur direction, ils se mirent à courir au ras du sol vers les buissons, et j'en tirai un à terre et l'autre au moment où il s'envolait.

« Il y en a encore ? demandai-je à Ngui.

– Juste ces deux-là. »

Je lui donnai le fusil et nous reprîmes le chemin du camp, moi tenant les deux oiseaux charnus, chauds et l'œil vitreux, leurs plumes duveteuses

ébouriffées par le petit vent. Je demanderais à Mary de les chercher dans le livre sur les oiseaux. J'étais à peu près sûr de ne jamais les avoir vus avant et qu'il s'agissait peut-être d'une variété de la région du Kilimandjaro. L'un ferait un excellent bouillon accompagné de légumes, l'autre serait parfait si elle préférait manger quelque chose de consistant. Je lui donnerais un peu de Terramycine et de Chlorodyne pour remettre les choses en ordre. Pour la Terramycine, je ne savais pas trop, mais elle semblait bien la supporter.

J'étais assis dans un bon fauteuil dans la tente fraîche du mess, lorsque je vis Mary arriver à la hauteur de notre tente. Elle fit sa toilette, puis me rejoignit dans la tente et s'assit.

« Seigneur, dit-elle. Peut-on ne pas en parler ?

– Je pourrais te faire faire l'aller-retour dans la voiture de chasse.

– Pas question. C'est un vrai corbillard.

– Avale-les maintenant si tu peux les garder.

– Serait-ce très risqué de boire un gin-fizz pour me remonter le moral ?

– L'alcool n'est pas recommandé mais j'en ai toujours pris et je suis encore là.

– Je ne sais pas vraiment si je suis là ou pas. Cela vaudrait la peine d'en avoir le cœur net.

– On va s'en occuper. »

Je lui préparai le cocktail, puis lui dis qu'elle avait tout son temps pour prendre le médicament et qu'elle pouvait aller s'allonger sur le lit et se reposer et lire si elle en avait envie ou que je pouvais lui faire la lecture si elle préférait.

« Qu'as-tu tiré ?

– Un couple de minuscules francolins. On dirait de petites perdrix. Je te les apporterai tout à l'heure pour que tu les voies. Ce sera ton dîner.

– Et pour déjeuner ?

– Nous avons un bon bouillon de Tommy avec des légumes et de la purée de pommes de terre. Tu vas stopper net cette saleté et il n'y a pas de raison de te mettre à la diète. On dit que la Terramycine en vient à bout plus vite que le Yatren autrefois. Mais j'aurais l'esprit plus tranquille si nous avions du Yatren. J'aurais juré qu'on en avait mis dans la boîte à pharmacie.

– J'ai tout le temps soif.

– Cela me rappelle des souvenirs. Je vais montrer à Mbebia comment faire de l'eau de riz, on la gardera au frais dans une bouteille dans le sac à eau et tu en boiras tant que tu voudras. Cela coupe la soif et t'empêche de t'affaiblir.

– Je ne vois pas pourquoi il a fallu que j'attrape quelque chose. Nous menons une vie tellement saine.

– Chaton, tu aurais pu aussi bien avoir de la fièvre.

– Mais je prends mon médicament contre la malaria tous les soirs, je te rappelle toujours de prendre le tien quand tu l'oublies et nous mettons toujours nos bottes contre les moustiques le soir près du feu.

– Oui. Mais dans le marécage, après le buffle, nous avons été piqués des centaines de fois.

– Non. Des douzaines.

– Des centaines pour ce qui me concerne.

– Tu es plus grand. Mets tes bras autour de mes épaules et serre-moi fort.

– Nous sommes des veinards de chatons, dis-je. Tous les gens attrapent des fièvres s'ils vont dans des pays où il y en a à revendre et nous sommes allés dans deux pays où elles sont particulièrement redoutables.

– Mais j'ai pris mon médicament et je t'ai fait penser à prendre le tien.

– Et nous n'avons rien attrapé. Mais nous sommes allés aussi dans un pays où sévit cette foutue maladie du sommeil, et rappelle-toi ces hordes de tsé-tsé.

– Et Dieu sait qu'elles étaient méchantes au bord de l'Ewaso Ngiro. Je me rappelle le soir quand on rentrait, leur piqûre brûlait comme une pince à épiler chauffée au rouge.

– Je n'ai jamais vu de pince à épiler chauffée au rouge.

– Moi non plus, mais c'est comme cela qu'elles piquaient dans ces taillis épais où vivait le rhinocéros. Celui qui a forcé G.C. et Kibo à sauter dans la rivière. Mais c'était malgré tout un camp merveilleux, et on s'est tellement amusés quand on a commencé à chasser seuls tous les deux. C'était vingt fois plus drôle que d'être accompagnés, et tu te rappelles comme j'étais sage et obéissante ?

– Et nous étions si près de tout dans les grands bois verts, à croire que nous étions les premiers à y pénétrer.

– Te rappelles-tu cet endroit avec la mousse, et les arbres si hauts qu'il n'y avait presque jamais de soleil, et nous marchions en faisant encore moins de bruit que des Indiens et tu m'as fait approcher si près de l'impala qu'il ne nous a jamais vus, et quand on a trouvé le troupeau de buffles juste de l'autre côté de la petite rivière après le camp ? C'était un camp merveilleux. Te souviens-tu du léopard qui traversait le camp toutes les nuits et c'était comme d'avoir Boise ou M. Willy rôdant à la Finca la nuit, chez nous ?

– Oui, mon gentil chaton, et tu ne vas pas être malade maintenant parce que la Terramycine aura réglé cela ce soir ou demain matin.

– Je crois qu'elle commence déjà.

– Cucu n'aurait jamais dit que c'était mieux que le Yatren et le Carbsone si ce n'était pas vraiment efficace. Les médicaments miracles te mettent parfois dans un état second le temps qu'ils agissent. Mais je me rappelle l'époque où le Yatren passait pour un médicament miracle, et c'était le cas à ce moment-là.

– J'ai une idée géniale.

– Quoi, chaton de mon cœur ?

– Je pensais juste que nous pourrions demander à Harry de venir avec le Cessna, lui et toi pourriez faire le point sur tous vos fauves et vos problèmes, et je repartirais avec lui à Nairobi pour prendre l'avis d'un bon médecin au sujet de cette dysenterie ou je ne sais quoi et je pourrais acheter les cadeaux de Noël pour tout le monde et tout ce qu'il nous faut pour Noël.

– On dit l'Anniversaire du Bébé Jésus.

– Je continue à dire Noël, fit-elle. Et nous avons besoin d'une foule de choses. Ce ne serait pas une folie, qu'en penses-tu ?

– J'en pense que ce serait génial. Nous allons lui envoyer un message en passant par Ngong. Quand voudrais-tu l'avion ?

– Que dirais-tu d'après-demain ?

– Après-demain est le jour le plus merveilleux qui existe après demain.

– Je vais juste rester allongée sans bouger et goûter le petit vent qui vient des neiges de notre Montagne. Prépare-toi un verre, lis, ne t'occupe de rien.

– Je vais montrer à Mbebia comment faire de l'eau de riz. »

Mary se sentait beaucoup mieux à midi, l'après-midi elle dormit de nouveau, et le soir elle se sentait tout à fait bien et avait faim. J'étais ravi de l'action de la Terramycine et que Mary n'y ait pas mal réagi et je racontai à Mwindi, touchant le bois de ma crosse de fusil, que j'avais guéri Miss Mary au moyen d'un dawa puissant et secret mais que je l'envoyais à Nairobi le lendemain avec le ndege afin qu'un médecin européen confirme le succès de mon traitement.

« Mzuri », dit Mwindi.

Nous eûmes donc un dîner léger mais bon et gai, le camp avait retrouvé son charme, et les effets négatifs et malheureux de ces agapes de lion, qui avaient sérieusement compromis mon autorité le matin, se dissipèrent comme s'il n'en avait jamais été question. Il y avait toujours ces fichues théories pour expliquer la moindre anicroche, et cette nécessité première et absolue d'en imputer la faute à quelqu'un ou quelque chose. On tenait que Miss Mary

souffrait personnellement d'une déveine incroyable et inexplicable, et était en phase d'expiation, mais aussi qu'elle portait énormément chance à autrui. Et puis on l'aimait beaucoup. De fait, Arap Meina la vénérait, et Chungo, le chef des pisteurs de G.C., brûlait pour elle. Arap Meina vénérait très peu de choses car sa religion était devenue d'une complexité inextricable, mais il vouait à présent à Miss Mary un culte qui atteignait, à l'occasion, des sommets d'extase, proches du fanatisme. Il adorait G.C., mais avec une sorte de fascination de gamin mêlée de dévouement inconditionnel. Il avait fini par me porter une grande affection, au point de m'obliger à lui expliquer que c'étaient les femmes que j'aimais et non les hommes, tout en me montrant capable d'amitiés profondes et durables. Mais tout l'amour et la dévotion qu'il avait répandus sur tout un versant du Kilimandjaro avec une loyauté sans faille et un dévouement toujours payé de retour, les dispensant sans distinction aux hommes, femmes, enfants, garçons et filles, et à tous les types d'alcool et à toutes les herbes pour les braves disponibles, et Dieu sait qu'il y en avait, cette immense capacité d'affection, il la concentrait désormais sur Miss Mary.

Arap Meina n'était pas d'une beauté renversante, encore qu'il eût beaucoup d'élégance et l'air très martial en uniforme, ses lobes d'oreilles toujours entortillés avec soin, de sorte qu'ils formaient des macarons à la façon dont les déesses grecques coiffaient leurs cheveux, des macarons grecs revus et corrigés. Mais il avait à offrir la loyauté d'un vieux braconnier d'éléphants repentant, d'un repentir si irréprochable qu'il pouvait en faire don à Miss Mary presque comme d'un pucelage. Les Wakamba ne sont pas homosexuels. Les Lumbwa, je l'ignore, car Arap Meina était le seul Lumbwa que j'aie connu intimement, mais je dirais qu'Arap Meina éprouvait une forte attirance pour les deux sexes, et le fait que Miss Mary, avec ses cheveux coupés encore plus court qu'à l'africaine, présentait un visage pur de jeune garçon hamite sur un corps aussi féminin que celui d'une bonne jeune épouse massai expliquait, entre autres, la transformation du dévouement d'Arap Meina en véritable vénération. Il ne l'appelait pas Mama, qui est la façon habituelle dont un Africain parle de n'importe quelle femme mariée blanche

quand il n'a pas envie de dire Memsahib, mais toujours Mummy¹. Personne n'avait jamais appelé Miss Mary Mummy, et elle disait à Arap Meina de ne pas s'adresser à elle ainsi. Mais c'était le plus noble qualificatif qui eût surnagé de son contact avec la langue anglaise et il l'appelait Mummy Miss Mary ou Miss Mary Mummy ; selon qu'il avait usé ou non des herbes et écorces exaltant la bravoure ou simplement fréquenté son vieil ami, l'alcool.

Nous étions assis près du feu après le dîner, à discuter de la dévotion d'Arap Meina envers Miss Mary, et je m'inquiétais de ne pas l'avoir vu ce jour-là, lorsque Mary déclara : « N'est-ce pas dangereux pour tout le monde d'être amoureux de tout le monde comme on l'est en Afrique, à ton avis ?

– Non.

– Es-tu sûr qu'il ne va pas se produire soudain quelque chose d'affreux ?

– Il arrive tout le temps des drames avec les Européens. Ils boivent trop, tout le monde se mêle des histoires du voisin, et ensuite ils mettent cela sur le compte de l'altitude.

– Il y a quelque chose avec l'altitude ou le fait d'être au niveau de l'équateur. C'est le premier endroit que je connaisse où un verre de gin pur est aussi insipide que de l'eau. C'est la pure vérité et il doit y avoir un rapport avec l'altitude ou je ne sais quoi.

– Évidemment qu'il y a un rapport. Mais nous qui trimons dur, chassons à pied, exsudons notre alcool, gravissons ce maudit escarpement et escaladons la Montagne, nous n'avons pas à nous soucier de l'alcool. Il s'évacue par les pores. Chérie, tu marches plus à faire la navette entre la tente et les latrines que la plupart des femmes qui viennent ici en safari marchent dans toute l'Afrique.

– Pas d'allusion aux latrines. Le sentier pour y aller est ravissant en ce moment, et on trouve toujours là-bas d'excellentes lectures. As-tu enfin terminé ce livre sur le lion ?

– Non. Je le réserve pour après ton départ.

- Ne réserve pas trop de choses pour après mon départ.
- Je n'ai rien réservé d'autre.
- J'espère qu'il t'apprend à être sage et prudent.
- De toute façon je le suis.
- Tu parles. G.C. et toi pouvez être des monstres, et tu le sais. Quand je pense à toi, un bon écrivain, un homme estimable, et mon mari, et à G.C. et à ce que vous faites pendant vos terribles virées nocturnes.
- Nous devons étudier les animaux la nuit.
- Justement. Au lieu de quoi vous vous livrez à des abominations pour en remontrer chacun à l'autre.
- Je ne crois vraiment pas, chaton. Nous nous amusons, c'est tout. Si on ne fait plus rien pour s'amuser, on a le pied dans la tombe.
- Mais rien ne vous oblige à risquer de vous rompre le cou en prétendant que la Land Rover est un cheval et que vous courez le Grand National. Aucun de vous deux ne monte assez bien pour courir ne serait-ce qu'à Aintree.
- C'est parfaitement exact et voilà pourquoi nous nous rabattons sur la Land Rover. G.C. et moi avons les distractions simples de l'honnête campagnard.
- Vous êtes les campagnards les plus faux-jetons et les plus dangereux que je connaisse. Je n'essaie même plus de vous faire la leçon car je sais que c'est perdu d'avance.
- Inutile de dire du mal de nous sous prétexte que tu nous abandonnes.
- Ce n'est pas cela. J'étais simplement horrifiée l'espace d'une minute en pensant à vous deux et à vos idées sur ce qui est drôle. Encore heureux que G.C. ne soit pas là, sinon vous seriez seuls tous les deux.
- Écoute, amuse-toi à Nairobi, fais-toi examiner par le médecin, achète ce que tu veux et ne te mets pas martel en tête à propos de ce Manyatta. Il sera bien administré, la discipline régnera, et personne ne prendra de risques

inutiles. Je vais mener la boîte à la baguette pendant ton absence et tu seras fière de moi.

– Pourquoi n'écris-tu pas quelque chose pour que je sois vraiment fière de toi ?

– Peut-être écrirai-je aussi. Qui sait ?

– Je me moque de ta fiancée, du moment que tu m'aimes plus qu'elle. Tu m'aimes vraiment plus, dis ?

– Je t'aime plus et je t'aimerai encore davantage quand tu rentreras.

– Je regrette que tu ne viennes pas aussi.

– Pas moi. Je déteste Nairobi.

– C'est entièrement nouveau pour moi, cela me fait plaisir d'apprendre à connaître la ville, et on y trouve des gens sympathiques aussi.

– Tu y vas, tu t'amuses et tu reviens.

– Tu sais, je préférerais ne pas être obligée d'y aller. Mais il y aura le plaisir d'être en avion avec Willie, et ensuite le plaisir de reprendre l'avion pour retrouver mon gros matou, et le plaisir des cadeaux. Tu n'oublieras pas de tirer un léopard, dis ? Tu sais que tu as promis à Billy d'avoir un léopard avant Noël.

– Je n'oublierai pas mais j'aimerais autant le faire l'esprit tranquille.

– Je voulais seulement m'assurer que tu n'avais pas oublié.

– Je n'avais pas oublié. Et je me brosserai bien les dents et je penserai à éteindre les étoiles le soir et à mettre l'hyène dehors.

– Ne plaisante pas. Je m'en vais.

– Je le sais et ce n'est pas drôle du tout.

– Mais je reviendrai et j'aurai de grosses surprises.

– La plus grosse surprise et la meilleure, c'est toujours quand je vois mon chaton.

– C'est encore meilleur quand c'est dans notre avion à nous. Et j'aurai une surprise spéciale et fantastique, mais c'est un secret.

– Je crois que tu devrais aller au lit, chaton, car même si nous sommes en passe de terrasser le mal, il faut que tu te reposes.

– Porte-moi au lit dans tes bras comme j'ai cru que tu serais obligé de le faire quand je me croyais mourante ce matin. »

Je la pris donc dans mes bras, et elle pesait exactement ce que devait peser la femme que vous aimiez quand vous la preniez dans vos bras, et elle n'était ni trop grande ni trop petite et n'avait pas les longues jambes pendantes d'échassier des beautés américaines. Elle se laissa porter sans peine et avec élégance, et elle se glissa dans le lit avec la grâce fluide d'un bateau quittant la cale.

« Le lit n'est-il pas un endroit merveilleux ?

– Le lit est notre père patrie.

– C'est de qui ?

– De moi, dis-je, assez fier. Cela fait plus d'effet en allemand².

– N'est-ce pas agréable de ne pas être obligés de parler allemand ?

– Oui, dis-je. D'autant que nous en sommes incapables.

– Tu faisais beaucoup d'effet en allemand au Tanganyika et à Cortina.

– Je fais semblant. C'est pourquoi cela paraît admirable.

– Je t'aime beaucoup en anglais.

– Je t'aime aussi et tu dors bien, et ton voyage se passera bien demain. Nous allons dormir tous les deux comme des chatons bien sages et être si heureux que tu seras complètement rétablie. »

Lorsque Willie passa en rase-mottes au-dessus du camp, nous nous précipitâmes à l'endroit où la manche à air pendait, inerte, le long du mince

tronc d'arbre écorcé et le regardâmes atterrir court et en délicatesse sur les fleurs écrasées de la piste que le camion avait damées à son intention. Nous transbordâmes le chargement dans la voiture et je passai en revue le courrier et les câbles pendant que Mary et Willie bavardaient à l'avant. Je triai les lettres de Mary et les miennes, mis celles adressées à M. et Mme dans le tas de Mary et ouvris les câbles. Il n'y avait rien de vraiment catastrophique et deux d'entre eux laissaient bien augurer de l'avenir.

Dans la tente du mess, Mary apporta son courrier à table et je partageai une bouteille de bière avec Willie tout en décachetant les missives les moins engageantes. Elles pouvaient toutes se passer de réponse sans dommage.

« Comment va la guerre, Willie ?

– Nous tenons toujours Government House, je crois.

– Le Torr's ?

– Définitivement investi.

– Le New Stanley ?

– Ce funeste secteur³ ? J'ai entendu dire que G.C. a fait avancer une patrouille d'hôtesse de l'air jusqu'au Grill. Un gars du nom de Jack Blod semble tenir la place. Bel acte de vaillance.

– Qui a les services de la chasse ?

– J'aimerais autant ne pas aborder le sujet. Aux dernières informations, c'était pile ou face, à un poil près.

– Je connais Pile, dis-je. Mais qui est Face ?

– Un nouveau, je présume. J'ai appris que Miss Mary avait tué un grand lion de toute beauté. Le remportons-nous, Miss Mary ?

– Naturellement, Willie. »

L'après-midi il s'arrêta de pleuvoir exactement comme Willie l'avait prédit, et après qu'ils furent partis en avion je me sentis très seul. Une virée en ville ne m'avait pas tenté et je savais que je me plairais seul avec les gens et

les problèmes et cette région que j'aimais, mais je me sentais seul à cause de Mary.

On éprouvait toujours cette impression de solitude après la pluie, mais j'avais la chance d'avoir les lettres qui n'avaient eu aucune importance à leur arrivée, et je les classai de nouveau avec méthode et mis tous les journaux en bon ordre aussi. Il y avait l'East African Standard, les éditions par avion du Times et du Telegraph sur leur papier aussi fin qu'une pelure d'oignon, un Times Literary Supplement et une édition par avion de Time. Les premières lettres ne présentaient aucun intérêt et je me félicitai d'être en Afrique.

Une lettre que mes éditeurs me faisaient suivre consciencieusement par avion, à grands frais, émanait d'une femme de l'Iowa :

Guthrie Center, Iowa
27 juillet 1953

M. Ernest Hemingway,
La Havane, Cuba

Voici quelques années, j'ai lu votre « Au-delà du fleuve et sous les arbres », lorsqu'il est paru en feuilleton dans le Cosmopolitan. Après la magnifique description de Venise du début, j'espérais que le livre continuerait sur le même ton, et se révélerait de très haute tenue, mais j'ai terriblement déchanté. C'était pourtant l'occasion ou jamais de révéler la pourriture qui FAIT les guerres, ainsi que de dénoncer l'hypocrisie de l'armée elle-même. Au lieu de quoi votre officier était surtout agacé d'avoir eu L'INFORTUNE, LUI, de perdre deux compagnies de soldats et de n'avoir, de ce fait, reçu aucune promotion. Il manifestait peu de chagrin, pour ne pas dire AUCUN, à l'endroit de ces hommes à la fleur de l'âge. On y voyait surtout, semble-t-il, les vains efforts d'un vieillard pour se persuader, lui et les hommes de son âge, que des femmes jeunes, belles, voire riches

aimeraient un vieux barbon pour ses seules qualités, non parce qu'il pouvait leur apporter la fortune et une position en vue.

Plus tard, on a publié *Le Vieil Homme de la mer* [sic], et j'ai demandé à mon frère, qui est un homme mûr et a passé quatre ans et demi à l'armée pendant la LLe [sic] Guerre si ce livre faisait preuve d'un peu plus de maturité affective que *Le fleuve et les arbres*, et il a fait une grimace et m'a répondu que non.

Je trouve ahurissant qu'une poignée d'individus vous ait décerné le prix Pulitzer. En tout cas ce choix ne fait pas l'unanimité.

Cette coupure de presse est extraite de la rubrique de Harlan Miller, « Autour d'une tasse de café », parue dans *The Des Moines Register and Tribune*, et depuis quelque temps je voulais vous l'envoyer. Il suffit d'ajouter que Hemingway MANQUE DE MATURITÉ AFFECTIVE ET EST MORTELLEMENT ENNUYEUX pour que la critique soit complète. Vous avez eu quatre « épouses », et si vous ignorez encore la morale, vous devriez au moins commencer à avoir un peu de plomb dans la cervelle au vu de vos erreurs passées. Pourquoi ne pas écrire QUELQUE CHOSE qui en vaille la peine, avant de mourir ?

MME G. S. HELD

Décidément cette femme n'aimait pas le livre, et c'était son droit. Si j'avais été dans l'Iowa, je lui aurais remboursé l'argent qu'elle avait dépensé, pour la récompenser de sa force de conviction et de son allusion à la LLe Guerre. Je parlais du principe qu'il s'agissait bien de la II^e Guerre et non de la Longue et Lâche Guerre, et je lus, à l'endroit où l'on avait inséré la coupure :

Peut-être me suis-je montré légèrement trop collet monté au sujet de Hemingway, l'écrivain le plus surestimé de notre époque, mais néanmoins un bon écrivain. Ses principaux défauts : 1) peu de sens de l'humour, 2) un réalisme d'adolescent, 3) un idéalisme des plus limités pour ne pas dire inexistant, 4) une virilité exacerbée

C'était délicieux d'être installé dans la tente vide du mess, seul avec ma correspondance, et d'imaginer le frère et sa maturité affective en train de grimacer peut-être dans la cuisine en avalant un en-cas sorti du Frigidaire, ou assis devant le poste de télévision à regarder Mary Martin dans le rôle de Peter Pan, et je pensai que c'était trop gentil à cette dame de l'Iowa de m'écrire, et au plaisir qu'elle éprouvait sûrement à voir son frère grimaçant et sa maturité affective secouer la tête d'un air réprobateur à cet instant précis.

Tu ne peux pas tout avoir, vieux plumitif, me dis-je avec résignation. Ce que tu gagnes d'un côté, tu le perds de l'autre. Laisse donc tomber ce frère et sa maturité affective. Lâche-le, je t'assure. Tu dois te débrouiller seul, mon garçon. Si bien que je l'ai laissé tomber pour continuer à lire Notre-Dame de l'Iowa. En espagnol, je l'imaginai en Nuestra Señora des Ploucs, et à l'apparition d'un titre si ronflant une bouffée de dévotion et d'enthousiasme à la Whitman m'envahit. Mais adresse-les bien à elle, me mis-je en garde. Ne les laisse pas te détourner vers l'homme à la grimace.

C'était revigorant aussi de lire l'hommage du jeune et brillant chroniqueur. Il exprimait cette catharsis élémentaire, mais instantanée, qu'Edmund Wilson a appelée le « choc de la reconnaissance », et, reconnaissant les aptitudes de ce jeune chroniqueur qui n'eût pas manqué de faire une belle carrière à l'East African Standard s'il était né dans l'Empire, et se serait assuré un permis de travail par la même occasion, mes pensées revinrent, comme on s'approche du bord d'un précipice, au visage bien-aimé de ce frère grimaçant de ma correspondante, mais mes sentiments à l'égard de l'homme à la grimace s'étaient modifiés et je ne me sentais plus attiré par lui comme avant mais l'imaginai, plutôt, assis au milieu des plants de maïs, incapable de contrôler ses mains la nuit en entendant croître les tiges des épis. Au Shamba nous avions des épis de maïs qui devenaient aussi grands que le maïs dans le Middle West. Mais personne ne les entendait grandir pendant la nuit parce que les nuits étaient fraîches et le maïs croissait l'après-midi et le soir, et quand bien même il aurait crû pendant la nuit, vous ne l'auriez pas entendu à cause des commérages des hyènes, des chacals et des lions quand ils chassaient et du raffut des léopards.

Je me dis : au diable cette sale gourde de l'Iowa qui écrit des lettres à des gens qu'elle ne connaît pas sur des choses dont elle ignore tout, et je lui souhaitai la grâce d'un heureux trépas dans les plus brefs délais, mais je me rappelai sa dernière phrase : « Pourquoi ne pas écrire QUELQUE CHOSE qui en vaille la peine, avant de mourir ? » et je pensai : espèce de garce ignare de l'Iowa, je l'ai déjà fait et je le referai encore bien des fois.

Berenson allait bien, ce qui me fit plaisir, et se trouvait en Sicile, ce qui m'inquiéta inutilement puisqu'il savait beaucoup mieux que moi ce qu'il y faisait. Marlène avait des problèmes mais avait remporté un triomphe à Las Vegas et joignait les coupures de presse. La lettre et les coupures étaient très émouvantes. Rien à signaler à la maison à Cuba sinon beaucoup de dépenses. Tous les fauves allaient bien. Il y avait encore de l'argent à la banque de New York. Id. à celle de Paris mais pas grand-chose. Tout le monde à Venise allait bien sauf ceux qu'on avait relégués en maison de santé ou qui se mouraient de diverses maladies incurables. Un de mes amis avait été grièvement blessé dans un accident de voiture, et je me rappelai les brusques plongeurs dans un brouillard qu'aucun phare ne pouvait percer en roulant le long de la côte à l'aube. Au vu de la description des fractures multiples, je me demandai s'il pourrait, lui qui avait aimé la chasse plus que tout au monde, recommencer à chasser un jour. Une femme que je connaissais, admirais et aimais souffrait d'un cancer et on ne lui donnait pas trois mois à vivre. Une autre fille que je connaissais depuis dix-huit ans, l'ayant rencontrée pour la première fois lorsqu'elle-même avait dix-huit ans, l'aimant et étant son ami, l'aimant alors qu'elle avait épousé deux maris et amassé quatre fortunes du fait de son intelligence, sans les dilapider, espérai-je, et gagné tout ce qui se touchait, comptait, portait, stockait et mettait en gage dans la vie et perdu tout le reste, écrivait une lettre pleine de nouvelles, de potins et de chagrin. La lettre donnait de vraies nouvelles et le chagrin n'était pas simulé, et elle exprimait tous les griefs que les femmes sont en droit de formuler. C'est la lettre qui m'attrista le plus parce que celle qui l'avait écrite ne pouvait pas venir pour l'instant en Afrique, où elle aurait mené une vie agréable, même pour deux semaines seulement. Je savais maintenant, puisqu'elle ne venait pas, que je ne

la reverrais jamais, sauf si son mari l'envoyait en mission d'affaires auprès de moi. Elle irait dans tous les endroits où je lui avais toujours promis de l'emmener, mais sans moi. Elle pourrait y aller avec le mari et ils se rongeraient les sangs ensemble. Lui aurait toujours le téléphone longue distance qui lui était aussi indispensable qu'à moi de voir le lever du soleil ou à Mary de voir les étoiles la nuit. Elle pourrait dépenser de l'argent, faire des achats, accumuler des biens et prendre ses repas dans des restaurants très chers, et Conrad Hilton ouvrirait, achevait ou projetait des hôtels pour elle et son mari dans toutes les villes du monde que nous projections naguère de voir ensemble. Elle n'avait aucun problème à présent. Elle pourrait, avec l'aide de Conrad Hilton, glisser sa beauté envolée dans des lits confortables, le téléphone longue distance toujours à portée de la main, et quand elle se réveillerait la nuit, elle saurait vraiment ce qui en valait la peine et ce qui n'en valait pas cette nuit-là, et s'exercer à compter son argent pour s'endormir de façon à se réveiller tard et à ne pas affronter trop tôt un autre jour. Peut-être Conrad Hilton ouvrirait-il un hôtel à Laitokitok, pensai-je. Elle pourrait alors venir ici et voir la Montagne, et des guides de l'hôtel se chargeraient de lui présenter M. Singh, Brown et Benji, et on apposerait une plaque, peut-être, pour indiquer l'emplacement de l'ancien Boma de la police et ils pourraient acheter des lances-souvenirs aux Anglo-Masai Stores Ltd. Toutes les chambres seraient équipées de chasseurs blancs courants, chauds et froids⁴, tous avec un ruban de chapeau en peau de léopard, et au lieu de bibles de l'édition Gideon sur chaque chevet en même temps que le téléphone longue distance, on trouverait des exemplaires de Chasseur blanc, cœur noir et du Carnaval des dieux, signés par leurs auteurs et imprimés sur un papier spécial tous usages avec un portrait de l'auteur au dos des jaquettes qui rougeoierait dans le noir.

Réfléchir à cet hôtel et à la façon dont on pourrait le décorer et le gérer en reproduisant les conditions d'un safari vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tous fauves garantis et avec possibilité de dormir chaque soir dans sa chambre attitrée avec télévision coaxiale intégrée, aux menus, au personnel de la réception entraîné à repousser les commandos de Mau-Mau, aux

chasseurs blancs de catégorie supérieure, aux petites attentions de la direction pour ses clients, par exemple chacun trouvant à côté de son assiette le premier soir sa nomination de garde-chasse honoraire, et le deuxième soir, et en général le dernier, son titre de membre honoraire de l'Association des chasseurs professionnels de l'Afrique de l'Est, me mit en joie mais je ne voulais pas épuiser le sujet avant d'avoir Mary, G.C. et Willie au grand complet. Miss Mary, ayant été journaliste, possédait une extraordinaire puissance d'invention. Je ne l'avais jamais entendue raconter une histoire deux fois de la même façon, et il me semblait toujours qu'elle la fignolait pour les dernières éditions. Il nous fallait Pop aussi, car je voulais lui demander l'autorisation de le faire naturaliser en pied pour le mettre dans l'entrée s'il venait un jour à trépasser. Sa famille élèverait peut-être des objections, mais nous discuterions de la totalité du projet pour parvenir à la décision la plus sage. Pop n'avait jamais manifesté un amour excessif pour Laitokitok qu'il considérait plus ou moins comme un lieu de perdition, et je crois qu'il souhaitait être enterré dans les hautes collines de son pays. Mais nous pourrions au moins en discuter.

Comprenant que rien ne vaut les plaisanteries, la dérision et le mépris des pires effets de n'importe quoi pour chasser la solitude, et que l'humour macabre reste la solution la plus valable, sinon la plus durable, car il est, par nécessité, temporaire et souvent rapporté de travers, j'éclatai de rire en lisant cette triste missive et en pensant au nouvel Hilton de Laitokitok. Le soleil était presque couché et je savais que Mary devait être au New Stanley à cette heure-là, et sans doute dans son bain. Cela me plut assez de l'imaginer dans son bain, et j'espérais qu'elle passerait une bonne soirée en ville. Comme elle n'aimait pas les bouges mal famés que je fréquentais, elle irait probablement aux Travelers Club ou un lieu de ce genre, et je bénissais le ciel à l'idée que c'était elle qui se distrait ainsi et pas moi.

J'arrêtai de penser à elle et pensai à Debba, et que nous avions promis de l'emmener, ainsi que la veuve, acheter du tissu pour les robes qu'elles porteraient pour célébrer la Naissance du Bébé Jésus. Cet achat officiel de robes, ma fiancée étant présente et choisissant le tissu que je paierais sous le

regard vigilant de soixante femmes et guerriers massaï, constituait l'événement le plus explicite et le plus décisif de la saison, et de toutes les autres sans doute, à Laitokitok. Étant écrivain, ce qui est déshonorant mais commode aussi parfois, je me demandai, incapable de trouver le sommeil, comment Henry James aurait géré la situation. Je le revoyais debout au balcon de son hôtel à Venise, fumant un cigare de qualité et s'interrogeant sur ce qui pouvait bien se passer dans cette ville où il est tellement plus ardu de se garder des ennuis que de s'en attirer ; les nuits où je ne parvenais pas à dormir, cela m'avait toujours infiniment réconforté de m'imaginer Henry James debout au balcon de son hôtel, contemplant à ses pieds la ville et les passants, tous avec leurs besoins et leurs obligations et leurs problèmes, leurs petites économies et leurs bonheurs rustiques, et la vie du canal, saine et bien réglée ; et de penser à James qui ne connaissait aucun des endroits où il fallait aller et s'attardait sur son balcon avec son cigare. Réconforté dans la nuit où je pouvais dormir ou non, suivant mon humeur, cela me faisait plaisir de penser à Debba et à James, et je me demandai ce qui se passerait si j'ôtai le cigare consolateur des lèvres de James pour le tendre à Debba, qui pouvait le glisser derrière son oreille ou peut-être le passer à Ngui qui avait appris à fumer des cigares en Abyssinie où, fusilier du K.A.R., affrontant parfois des soldats blancs et leurs fidèles efféminés et les refoulant, il avait appris bien d'autres choses. Et puis je cessai de penser à Henry James et à son cigare consolateur, et au merveilleux canal que je m'imaginai avec un bon petit vent venant à la rescousse de tous mes amis et frères aux prises avec la marée, et je me vidai l'esprit de la silhouette massive et trapue au crâne dégarni, de la dignité de la démarche et des problèmes de ligne de départ, pour penser à Debba et au grand lit recouvert de peau, noirci par la fumée, sentant le propre et poli à la main, de la grande case, aux quatre bouteilles de bière de cérémonie que j'avais payées pour l'utiliser, à mes fermes résolutions de me conduire en homme de bien, et à la bière qui avait son propre nom tribal comme le voulait l'usage ; je crois qu'on la connaissait, parmi les nombreuses bières de cérémonie, sous le nom de La-bière-pour-dormir-dans-le-lit-de-labelle-mère, et que cela équivalait à posséder une Cadillac dans l'entourage de John O'Hara, à supposer que cet entourage existât encore.

J'espérai pieusement que c'était le cas et je pensai à O'Hara, aussi gras qu'un boa constrictor ayant avalé une cargaison complète d'un magazine dénommé Collier's et aussi têtu qu'une mule ayant été piquée par des mouches tsé-tsé et continuant d'avancer péniblement sans reconnaître qu'elle est morte, et je lui souhaitai bonne chance et beaucoup de bonheur, me rappelant avec une certaine allégresse le smoking à lisérés blancs qu'il portait à la réception où il faisait ses débuts à New York, et à la nervosité de son hôtesse en le présentant, espérant avec courage qu'il n'allait pas se désintégrer. Dans les situations les plus désespérées, n'importe quel être humain se sentira rasséréiné au souvenir de O'Hara au faîte de sa gloire.

Je réfléchis à nos projets pour Noël que j'ai toujours aimé et me rappelais avoir passé dans tant de pays. Je savais que Noël allait être merveilleux ou vraiment catastrophique car nous avions décidé d'inviter tous les Massaï et tous les Wakamba, et c'était le genre de ngoma à mettre fin à tous les ngoma s'il ne se déroulait pas dans la bienséance. Il y aurait l'arbre magique de Miss Mary que les Massaï, eux, reconnaîtraient pour ce qu'il était vraiment, si Miss Mary l'ignorait. Je ne savais pas s'il fallait révéler à Miss Mary que son arbre produisait en réalité les effets d'une variété de marijuana ultra-puissante en raison des innombrables aspects du problème. D'abord, Miss Mary entendait obtenir cet arbre et pas un autre, et les Wakamba avaient vu dans sa détermination une de ses coutumes tribales, inconnues ou de Thief River Falls⁵, couronnant son besoin impérieux de tuer le lion. Arap Meina m'avait confié que cet arbre pouvait nous soûler tous deux pour des mois, et que si un éléphant mangeait l'arbre que Miss Mary avait choisi, lui, l'éléphant, ne dessoûlerait pas de plusieurs jours.

Je savais que Miss Mary passait sûrement une soirée agréable à Nairobi car elle n'était pas tombée de la dernière pluie, et c'était la seule ville à notre disposition, et il y avait du saumon fumé frais au New Stanley et un maître d'hôtel compréhensif, bien qu'arriviste. Mais le poisson des grands lacs, le poisson sans nom, serait aussi délectable que d'habitude, et il y aurait des curries, mais elle ne devait pas en manger trop tôt après son accès de dysenterie. J'étais certain toutefois qu'elle avait fait un bon dîner et j'espérais

qu'elle avait enchaîné sur un bon nightclub, et je songeai à Debba et à quand nous irions acheter le tissu pour les deux collines exquis qu'elle portait avec tant d'orgueil et de modestie, et le tissu les mettrait en valeur, elle ne l'ignorait pas, et nous comparerions les différents imprimés, et les femmes massaï, avec leurs longues jupes, les mouches et leurs cinglés de maris maniérés, bichonnés, nous regarderaient avec toute leur impudence rageuse et leur beauté syphilitique aux mains glacées, et nous, Kamba, dont aucun n'avait les oreilles percées, mais fiers et pires qu'impudents en raison de trop de choses que les Massaï ne connaîtraient jamais, nous serions là, à palper les tissus, à étudier les motifs et à acheter d'autres articles pour nous donner de l'importance dans le magasin.

1 « Maman » en anglais. (N.d.T.)

2 Motherland en anglais, Vaterland en allemand. (N.d.T.)

3 The dark and bloody ground : c'est aussi l'ancien surnom du Kentucky dont les Indiens se disputaient la possession avant l'arrivée du conquérant blanc. Le New Stanley Hotel existe toujours. (N.d.T.)

4 Hemingway joue avec White Hunters et water. (N.d.T.)

5 Dans le nord du Minnesota, d'où Mary est originaire. (N.d.T.)

CHAPITRE XIII

Lorsque Mwindi apporta le thé le matin, j'étais déjà habillé, assis près des cendres du feu avec deux gilets et une veste en lainage. Il s'était mis à faire très froid pendant la nuit et je me demandais quel temps cela nous annonçait pour la journée.

« Tu veux le feu ? demanda Mwindi.

– Un petit feu pour une personne.

– J'envoie faire, dit Mwindi. Tu manges. Memsahib part, tu oublies manger.

– Je ne veux pas manger avant de chasser.

– Peut-être tu chasses très longtemps. Tu manges maintenant.

– Mbebia n'est pas réveillé.

– Les vieux tous réveillés. Seulement les jeunes hommes dorment. Keiti dit tu manges.

– O.K. Je vais manger.

– Tu veux manger quoi ?

– Des boulettes de morue et des pommes de terre sautées.

– Tu manges le foie de Tommy et le bacon. Keiti dit Memsahib dit tu prends tes pilules pour la fièvre.

– Où sont les pilules pour la fièvre ?

– Tiens, dit-il en sortant le flacon. Keiti dit je te regarde les manger.

– Parfait, dis-je. Je les ai avalées.

– Tu mets quoi ? demanda Mwindi.

– Des boots et une veste chaude pour commencer, et la chemise en peau avec les balles pour quand la chaleur montera.

– Je fais préparer tout le monde. Aujourd'hui très bon jour.

– Ah bon ?

– Tout le monde pense ça. Même Charo.

– Parfait. Je sens aussi que c'est un bon jour.

– Tu as eu les rêves ?

– Non, dis-je. Non, sincèrement.

– Mzuri, dit Mwindi. Je dis à Keiti. »

Après le petit déjeuner nous partîmes droit sur les Chyulu par la piste bien tracée qui filait vers le nord en traversant le territoire des guérénoûs. La piste reliant le Vieux Manyatta aux collines où devaient se trouver les buffles, maintenant qu'ils retournaient au marécage, était grise de boue et trompeuse. Mais nous la suivîmes aussi loin que possible, puis laissâmes Mthuka avec la voiture, sachant que la boue sécherait avec le soleil. Le soleil cuisait déjà la plaine et nous nous enfonçâmes dans les petites collines accidentées couvertes de rochers de lave et dont l'herbe fraîche et épaisse était humide de pluie. Nous ne voulions pas tuer de buffle, mais il fallait les deux fusils car il y avait des rhinocéros dans ces collines, et nous en avions vu trois la veille depuis le Cessna. Les buffles se dirigeaient sûrement vers les nouveaux pâturages plantureux longeant le marécage de papyrus. Je voulais les compter, les photographier si possible, et repérer l'énorme vieux mâle aux cornes merveilleuses que nous n'avions pas vu depuis plus de trois mois. Nous ne voulions pas les effrayer ni qu'ils sachent que nous les suivions, mais seulement leur jeter un coup d'œil afin de pouvoir les photographier correctement et dans de bonnes conditions au retour de Mary.

Nous avons intercepté les buffles et le grand troupeau se déplaçait en contrebas. Il y avait les mâles orgueilleux qui conduisaient le troupeau, les grosses et vieilles femelles, les taurillons, et les jeunes vaches et les veaux. Je

voyais le croissant des cornes aux nervures profondes, la boue séchée et le cuir râpé par endroits, leur masse noire en mouvement et cette immense étendue grise, et les oiseaux minuscules au bec aigu, aussi affairés que des étourneaux sur une pelouse. Les buffles se mouvaient avec lenteur, pâturent à mesure qu'ils avançaient, et derrière eux l'herbe avait disparu, la puissante odeur musquée monta jusqu'à nous, et puis les mouches arrivèrent. J'avais tiré ma chemise par-dessus ma tête et je dénombrai cent vingt-quatre bêtes. Comme nous étions contre le vent, les buffles ne sentaient pas notre odeur. Les oiseaux ne nous voyaient pas parce que nous nous trouvions plus haut qu'eux, et seules les mouches nous découvrirent ; mais elles n'étaient visiblement pas du genre à moucher.

Il était presque midi, il faisait très chaud et nous l'ignorions, mais la chance nous guettait. Nous roulions sur le territoire du parc et nous scrutions tous les arbres pouvant faire l'affaire. Le léopard que nous traquions était un fauve à problèmes que les gens du Shamba, où il avait tué seize chèvres, m'avaient demandé d'abattre, et comme je le chassais au nom des services de la chasse, on m'autorisait à utiliser la voiture pour le traquer. Le léopard, naguère décrété animal nuisible et désormais catalogué gibier royal, n'avait jamais eu vent de sa promotion ni de son reclassement, sinon il n'aurait jamais tué les seize chèvres qui faisaient de lui un criminel et le rétrogradaient dans sa catégorie initiale. Seize chèvres, c'était nettement trop en une seule nuit alors qu'une seule suffisait à le rassasier. Et puis, aussi, huit chèvres appartenaient à la famille de Debba.

Nous débouchâmes sur une très belle clairière et, à notre gauche, il y avait un grand arbre dont une des hautes branches se déployait à l'horizontale dans la même direction et une autre branche, plus ombragée, en faisait autant vers la droite. C'était un arbre vert coiffé d'un feuillage abondant.

« C'est un arbre idéal pour un léopard, dis-je à Ngui.

– Ndio, fit-il très bas. Et il y a un léopard dans cet arbre. »

Mthuka nous avait vus regarder, et bien qu'il ne pût nous entendre ni voir le léopard de son côté, il arrêta la voiture. Je descendis avec la vieille

Springfield que je tenais en travers de mes genoux, et quand je fus solidement planté sur mes deux pieds, j'aperçus le léopard étendu pesamment sur la haute branche droite de l'arbre. Les ombres des feuilles qui frémissaient sous l'effet du vent mouchetaient sa longue forme tachetée. Il se trouvait à dix-huit mètres du sol, un endroit idéal par cette belle journée, et il avait commis une erreur plus grave que lorsqu'il avait tué seize chèvres sans nécessité.

Je levai la carabine en prenant une profonde inspiration, une seule, puis expirai et visai avec beaucoup de soin le point où le cou faisait une bosse derrière l'oreille. Le coup était haut et complètement raté, et le léopard s'aplatit, long et pesant, sur la branche tandis que j'éjectai la douille et le visai, cette fois à l'épaule. On entendit un bruit sec et il dégringola en décrivant un arc de cercle. Il avait la queue vers le haut, la tête vers le haut, le dos vers le bas. Son corps s'incurvait comme la lune à son premier quartier, et il heurta violemment le sol avec un bruit sourd.

Ngui et Mthuka m'envoyaient déjà de grands coups dans le dos et Charo me serrait la main. Le porteur de fusils de Pop me serrait la main et pleurait car la chute du léopard l'avait chamboulé. Il n'arrêtait pas non plus de me serrer la main à la façon secrète des Kamba. Je rechargeai aussitôt de ma main libre, et Ngui, dans son excitation, avait pris le .577 au lieu du fusil de chasse lorsque nous avançâmes avec précaution pour voir le corps du fléau de mon beau-père qui avait tué les seize chèvres. Le corps avait disparu.

Il y avait un creux dans le sol à l'endroit où le léopard était tombé, et les traces de sang, éclatantes et espacées, conduisaient à un îlot de brousse épaisse à la gauche de l'arbre. Il était aussi impénétrable que les racines d'une mangrove et plus personne ne me serrait la main à la façon secrète des Kamba.

« Messieurs, dis-je en espagnol. La situation s'est radicalement modifiée. » Pour ne pas dire plus. Je connaissais la manœuvre pour l'avoir apprise avec Pop, mais tout léopard blessé dans une brousse épaisse est un léopard blessé imprévisible. Il n'en existe pas deux qui réagiront de la même façon, sinon qu'ils attaqueront toujours, et sans jamais lâcher prise. C'est

pourquoi j'avais visé la jointure de la tête et du cou en premier. Mais l'heure n'était plus à l'autopsie des coups ratés.

Le premier problème était Charo. Il s'était fait écharper à deux reprises par des léopards et il était vieux, personne ne savait trop son âge, mais en tout cas assez vieux pour être mon père. On le retenait avec autant de difficulté qu'un chien de meute.

« Tu ne te mêles pas de ce bordel et tu grimpes sur le toit de la voiture.

– Hapana, Bwana, dit-il.

– Ndio, bon dieu. Ndio !

– Ndio », dit-il, et non « Ndio Bwana », que nous considérions comme une insulte entre nous. Pendant ce temps Ngui avait rempli le magasin de la Winchester calibre 12 de S.S.G., qui est de la chevrotine en bon anglais. Nous n'avions jamais rien tué avec du S.S.G. et comme je ne voulais pas être pris de court, j'actionnai l'éjecteur et le remplis de nouvelles cartouches, du petit plomb de 8, et fourrai le reste de la boîte dans mes poches. À cible rapprochée, une charge de petit plomb d'un fusil de chasse bourré jusqu'à la gueule est aussi compacte qu'une balle, et je me rappelais en avoir vu les effets sur un corps humain, le petit trou cerné de bleu-noir sur le dos du blouson de cuir et la totalité de la charge dans la poitrine.

« Kwenda », dis-je à Ngui, sur quoi nous entreprîmes de suivre les traces de sang, moi avec le fusil de chasse couvrant Ngui, qui traquait, le porteur de fusils de Pop étant reparti vers la voiture avec le .577. Charo n'était pas monté sur le toit, mais assis sur le siège arrière avec la meilleure des trois lances. Ngui et moi étions à pied et suivions les traces de sang.

Dans une trace coagulée, il ramassa un fragment d'os effilé et me le passa. C'était un éclat d'omoplate et je le mis dans ma bouche. Il n'y a pas d'explication à ce geste. Je le fis sans réfléchir. Mais cela nous rapprochait du léopard, et je le mordis et sentis le goût du sang frais qui avait à peu près le même goût que le mien, et je sus que le léopard n'avait pas seulement perdu l'équilibre. Ngui et moi suivîmes les traces de sang jusqu'à l'endroit où elles

s'enfonçaient dans les fourrés aux racines de mangrove. Les feuilles des buissons étaient très vertes et très luisantes, et la piste du léopard s'y enfonçait, révélant des bords de longueur inégale, et du sang tachait les feuilles à la hauteur de son encolure à l'endroit où il s'était accroupi pour s'y glisser.

Ngui haussa les épaules et secoua la tête. Nous étions tous deux très sérieux maintenant, et il n'y avait pas d'Homme Blanc pour parler à voix basse et d'un air entendu avec toute sa science, ni aucun Homme Blanc pour donner des ordres d'un ton brusque, stupéfait de la stupidité de ses « boys » et les maudissant comme des chiens courants récalcitrants. Il n'y avait qu'un léopard blessé en fâcheuse posture, qui avait été touché sur une haute branche d'arbre, avait fait une chute à laquelle aucun être humain n'aurait survécu, pris position en un point où, s'il conservait sa merveilleuse et incroyable vivacité de félin, il pouvait mutiler ou blesser grièvement n'importe quel être humain lancé à sa poursuite. Je regrettais qu'il eût tué les chèvres et moi signé un contrat pour tuer et être photographié dans un magazine à diffusion nationale ; je mordis avec volupté le fragment d'omoplate et fis signe à la voiture de se rapprocher. Le bord aigu de l'éclat d'os m'avait entaillé l'intérieur de la joue, je reconnus le goût familier de mon sang mêlé au sang du léopard, et je dis : « Twendi kwa chui », employant l'impératif pluriel de majesté. « Attaquons le léopard. »

Cela ne nous était pas très facile d'attaquer le léopard. Ngui avait la Springfield 30-06 et il avait aussi les bons yeux. Le porteur de fusils de Pop avait le .577 dont le recul le culbuterait s'il tirait et il avait d'aussi bons yeux que Ngui. J'avais la vieille Winchester 12 à magasin tubulaire, beaucoup aimée, une fois brûlée, trois fois entièrement remontée, polie par l'usure, plus rapide qu'un serpent, et qui était, au bout de trente-cinq ans de vie commune, une amie et une compagne, avec les secrets partagés, les succès et les catastrophes non divulgués, presque aussi proche que cet autre ami qu'un homme garde toute sa vie. Nous ratissâmes méthodiquement les racines enlacées et emmêlées des fourrés, depuis le début des traces jusqu'à la lisière gauche, c'est-à-dire ouest, où nous apercevions la voiture toute proche, mais

nous ne vîmes pas le léopard. Puis nous revînmes en rampant, scrutant le fouillis de racines obscur jusqu'au moment où nous parvînmes à l'autre lisière. Nous n'avions pas vu le léopard et nous revînmes, toujours en rampant, à l'endroit où le sang était encore frais sur les feuilles vert foncé.

Le porteur de fusils de Pop se tenait derrière nous, le fusil prêt ; assis maintenant, je tirai des charges de n° 8 dans l'enchevêtrement des racines en allant de la gauche vers la droite. Au cinquième coup de feu, le léopard poussa un rugissement énorme. Le rugissement venait de très avant dans la brousse épaisse, un peu à gauche du sang sur les feuilles.

« Tu le vois ? demandai-je à Ngui.

– Hapana. »

Je rechargeai le long magasin et tirai deux coups rapides vers l'endroit où j'avais entendu le rugissement. Le léopard rugit de nouveau, puis toussa à deux reprises.

« Piga tu », dis-je à Ngui, et il tira en direction de l'endroit d'où était venu le rugissement.

Le léopard rugit encore et Ngui dit : « Piga tu. »

Je tirai deux coups en direction du rugissement et le porteur de fusils de Pop dit : « Je le vois. »

Nous nous relevâmes et Ngui le vit, mais pas moi. « Piga tu », lui dis-je.

Et lui : « Hapana. Twendi kwa chui. »

On y retourna, mais cette fois Ngui savait où nous allions. Nous ne pouvions avancer que d'un mètre environ, mais il y avait une petite élévation dans le sol d'où partaient les racines. Ngui me dirigeait avec de petits coups sur les jambes, d'un côté ou de l'autre, pendant que nous rampions. Puis je vis l'oreille du léopard et les petites taches sur le haut de la bosse que faisaient son cou et son épaule. Je visai la jointure de l'épaule et tirai de nouveau, il n'y eut pas de rugissement, nous reculâmes, toujours en rampant, je rechargeai, et

nous contournâmes tous les trois la lisière ouest de l'îlot de buissons, en direction de la voiture au bout.

« Kufa, dit Charo. Mzuri kuba sana.

– Kufa », dit Mthuka. Tous deux voyaient le léopard mais pas moi.

Ils descendirent de voiture, nous entrâmes tous dans les buissons et je dis à Charo de rester derrière avec sa lance. Mais il dit : « Non. Il est mort, Bwana. Je l'ai vu mourir. »

Je couvris Ngui avec le fusil tandis qu'il s'ouvrait un chemin au panga, taillant racines et buissons avec autant de vigueur que s'ils étaient notre ennemi ou tous nos ennemis réunis, puis lui et le porteur de fusils de Pop traînèrent le léopard à découvert et nous le jetâmes dans la benne de la voiture. C'était un beau léopard, nous l'avions bien chassé, joyeusement et comme des frères, sans chasseurs blancs ni gardes-chasse ni pisteurs, c'était un léopard kamba condamné pour tueries inutiles sur le territoire d'un Shamba kamba illégal, nous étions tous des Wakamba et mourions tous de soif.

Seul Charo examinait le léopard avec attention car des léopards l'avaient écharpé à deux reprises, et il m'avait montré l'endroit où la charge de plombs tirée de près était entrée presque à côté de la première balle dans l'épaule. Je le savais, comme je savais que les racines et le talus avaient dévié les autres coups, mais j'étais seulement heureux et fier de nous et de notre comportement pendant toute cette journée, et heureux de regagner le camp pour nous installer à l'ombre devant une bière fraîche.

Nous entrâmes dans le camp à grand renfort d'avertisseur, tout le monde accourut, Keiti rayonnait et je pense qu'il était fier. Tout le monde descendit de voiture, Charo fut le seul à rester pour regarder le léopard. Keiti tint compagnie à Charo, et l'écorcheur se chargea de l'animal. Nous ne prîmes pas de photographies. Keiti m'avait posé la question : « Piga picha ? » et je dis : « Piga mon œil. »

Ngui et le porteur de Pop apportèrent les fusils dans la tente et les posèrent sur le lit de Miss Mary, j'apportai les appareils photo et les accrochai. Je dis à Msembi de mettre la table sous l'arbre, d'installer des sièges et d'apporter toute la bière fraîche et du Coca-Cola pour Charo. Et je dis à Ngui de ne pas s'occuper de nettoyer les fusils maintenant mais d'aller chercher Mthuka ; que nous allions boire de la bière pour fêter officiellement la circonstance.

Mwindi déclara que je devais prendre un bain. L'eau serait prête en un rien de temps. Je dis que je me laverai dans la cuvette ; et lui demandai d'avoir la gentillesse de me trouver une chemise propre.

« Tu dois prendre le grand bain, dit-il.

– Je prendrai le grand bain tout à l'heure. J'ai trop chaud.

– Comment tu as tout ce sang ? À cause chui ? »

C'était de l'ironie, mais soigneusement dissimulée.

« À cause des branches d'arbres.

– Tu laves bien avec le savon bleu. Je mets le truc rouge. »

Nous utilisions toujours du Mercurochrome plutôt que de la teinture d'iode quand nous pouvions en trouver, malgré la préférence de certains Africains pour la teinture d'iode car cela faisait mal et elle passait, de ce fait, pour un remède plus efficace. Je lavai et nettoyai les égratignures en écartant les bords, et Mwindi les badigeonna avec minutie.

J'enfilai mes vêtements propres, sachant que Mthuka, Ngui, le porteur de fusils de Pop et Charo se faisaient beaux.

« Chui a attaqué ?

– Non.

– Pourquoi tout le monde fait la fête alors ?

– Shauri très amusante. Une chasse très amusante toute la matinée.

- Pourquoi tu veux être africain ?
- Je vais être kamba.
- Peut-être, dit Mwindi.
- Va te faire voir avec ton peut-être.
- Voilà tes amis.
- Mes frères.
- Frères peut-être. Charo pas ton frère.
- Charo mon grand ami.

– Oui », fit tristement Mwindi, me tendant une paire d'espadrilles qu'il savait un peu étroites et attendant de voir l'étendue de ma douleur quand je les enfilerais. « Charo grand ami. Beaucoup de mauvaise chance ?

- Comment ça ?
- Comme ça. Et lui a la chance. »

J'allai rejoindre les autres, debout au grand complet autour de la table, Msembi en longue tunique verte et chéchia verte au garde-à-vous avec la bière dans le sac en toile verte délavée. Les nuages étaient très hauts dans le ciel, et le ciel était le ciel le plus haut du monde, et je me retournai en direction de la tente et vis la Montagne, haute et blanche, au-dessus des arbres.

« Messieurs », dis-je, et je fis une courbette, nous nous assîmes tous dans les fauteuils des Bwana, et Msembi servit les quatre grandes bières et le Coca-Cola de Charo. Charo ayant le privilège de l'âge, je lui cédaï la priorité et Msembi servit le Coca-Cola d'abord. Charo avait troqué son turban pour un autre turban un peu moins gris, et il portait une veste bleue à boutons de cuivre fermée sous le cou par une épingle de nourrice que je lui avais donnée vingt ans auparavant, et un short pimpant cent fois reprisé.

Lorsqu'on eut rempli les verres, je me levai et proposai un toast : « À la reine ! » Tout le monde but, puis je dis : « À M. Chui, messieurs. Il est gibier

royal. » Nous bûmes à nouveau en respectant la décence et le protocole mais avec enthousiasme. Msembi remplit les verres, cette fois en commençant par moi et en finissant par Charo. Il éprouvait beaucoup de respect pour les anciens mais c'était dur de respecter le breuvage à base d'hydrates de carbone, comparé à la Tusker.

« À noi », dis-je en m'inclinant vers Ngui qui tenait son italien des bordels investis à Addis-Abeba et des maîtresses abandonnées précipitamment par une armée en fuite. J'ajoutai : « Wakamba rosa e la liberta, Wakamba rosa triomfera ! »

On fit cul sec et Mwindi remplit à nouveau les verres.

Le toast suivant fut un peu gaillard, mais compte tenu de l'air du temps et du besoin de donner à notre religion une juste cause, à même de déboucher ultérieurement sur l'objectif ambitieux et excellent entre tous, je proposai : « Tunaua ! »

Nous bûmes avec solennité à cet objectif, mais je notai les réticences de Charo, et quand nous nous assîmes, je dis : « Na jehaad tu », essayant de me gagner son vote musulman. Mais c'est un vote difficile à acquérir, et nous savions tous qu'il n'était des nôtres que pour boire officiellement de la bière et pour le compagnonnage, mais qu'il ne nous suivrait jamais sur le plan religieux ni politique.

Msembi s'approcha de la table, remplit à nouveau les verres et annonça que l'on passait maintenant à la bière quisha, et je lui dis que l'intendance laissait sacrément à désirer et que nous sautions en selle pour foncer à Laitokitok renouveler les réserves. Nous prendrions aussi un peu de viande froide à manger en route et quelques boîtes de harengs saurs comme en-cas. Mthuka dit : « Kwenda na Shamba. » Nous convînmes donc d'aller au Shamba récupérer quelques bouteilles de bière s'ils avaient de quoi nous dépanner, le temps d'aller à un autre Shamba qui en fabriquait ou à Laitokitok. Ngui dit que je pourrais prendre ma fiancée et la veuve et que Mthuka et lui n'avaient rien contre le troisième Shamba massaï un peu plus loin sur la route. Le porteur de fusils de Pop déclara que c'était O.K. et qu'il

protégerait la veuve. Nous voulions emmener Msembi mais on était quatre, six avec la veuve et ma fiancée, et nous ne savions pas combien de Massaï nous croiserions. Il y avait toujours des Massaï en nombre à Laitokitok.

J'allai jusqu'à la tente, et Mwindi ouvrit la cantine et sortit ma vieille veste en tweed de Hong Kong avec l'argent dans les poches intérieures à rabat.

« Tu veux combien ? demanda-t-il.

– Quatre cents shillingi.

– Beaucoup d'argent, dit-il. Pour faire quoi ? Acheter une épouse ?

– Acheter de la bière, peut-être du posho, des médicaments pour le Shamba, des cadeaux de Noël, acheter une lance neuve, faire un plein d'essence, acheter du whisky pour le mtoto de la police, acheter des kippah¹ en boîte. »

Les kippah le firent rire. « Prends cinq cents, dit-il. Tu veux des shillingi solides aussi ? »

Les shillingi solides étaient rangés dans un petit sac en cuir. Il m'en compta trente et demanda : « Tu mets la bonne veste ? »

La veste dans laquelle il me préférait était une sorte de veste d'équitation qui venait aussi de Hong Kong.

« Non. Je mets le blouson de cuir. Avec fermeture éclair.

– Prends le tricot aussi. Le froid descend de la Montagne.

– Habille-moi comme tu veux, dis-je. Mais que je sois à l'aise dans les boots. »

Il avait des chaussettes de coton lavées de frais, je les mis, et il m'enfila les pieds dans les boots qu'il laissa ouverts, sans remonter la fermeture éclair des côtés. Ngui entra dans la tente. Il portait son short propre et une chemisette neuve que je ne lui connaissais pas. Je lui annonçai que nous ne prendrions que la 30-06 et il dit qu'il avait des munitions. Il essuya soigneusement le gros fusil et le glissa sous le lit de camp. L'arme n'avait pas

servi, et la Springfield avait été chargée avec des cartouches à poudre non corrosive et on attendrait le soir pour la nettoyer.

« Pistolet », dit-il d'un ton sévère ; j'enfilai donc ma jambe droite à travers la courroie au bout de l'étui et il me boucla le ceinturon autour de la taille.

« Jinny », dit Mwindi, et il tendit la lourde sacoche à munitions espagnole à Ngui.

« Argent ? demanda Ngui.

– Hapana, dis-je. Money kwisha.

– Trop d'argent », déclara Mwindi. Il avait la clé avec laquelle il avait fermé la cantine où il rangeait l'argent.

Nous partîmes vers la voiture. Keiti affichait toujours la même indulgence et je lui demandai dans les formes si l'on avait besoin de quelque chose pour le bataillon. Il dit de rapporter un sac de posho si on en trouvait de la bonne variété qui arrivait par la diligence de Kajiado. Il paraissait triste quand nous partîmes et il avait la tête un peu baissée sur le côté, bien qu'il sourît de son sourire en balafre.

Je me sentis triste et dans mon tort de ne pas lui avoir demandé s'il voulait venir mais nous roulions déjà sur la route du Shamba. C'était maintenant une route très détériorée, et elle le serait encore davantage avant que l'affaire fût réglée, pensai-je.

¹ Kipper, hareng saur, prononcé à l'africaine. (N.d.T.)

CHAPITRE XIV

Mthuka n'avait pas de tenue du dimanche, sauf une chemise propre à carreaux et son pantalon délavé et rapiécé. Le porteur de fusils de Pop portait une chemisette jaune sans motifs figuratifs, et elle allait très bien avec celle de Ngui, d'un rouge éclatant de muleta. Je regrettais ma tenue par trop classique, mais comme je m'étais rasé le crâne la veille, après le départ de l'avion, et ne m'en étais plus soucié du tout ensuite, je craignais de paraître un peu grotesque si j'ôtai ma casquette. Rasée, ou même les cheveux coupés court, ma tête, hélas, semble retracer la saga d'une tribu très oubliée. Elle n'a pas le côté spectaculaire de la Grand Rift Valley, mais elle présente de remarquables accidents telluriques qui intéresseraient tout autant l'archéologue que l'anthropologue. J'ignorais comment Debba allait réagir, mais j'avais une vieille casquette de pêche à longue visière en biais, et mon allure ne me causait aucune gêne ni inquiétude quand la voiture pénétra dans le Shamba et s'immobilisa à l'ombre du grand arbre.

Mthuka, je le découvris plus tard, avait envoyé Nguili, le jeune garçon qui voulait être chasseur mais travaillait comme second au mess, prévenir la veuve et ma fiancée que nous passions les prendre pour les conduire à Laitokitok acheter les robes pour l'Anniversaire du Bébé Jésus. Ce garçon était encore un nanake, en kamba, et ne pouvait donc pas boire de bière, mais il avait fait le trajet à toute vitesse pour montrer qu'il savait courir, et il suait à grosses gouttes, rayonnant, appuyé au tronc du grand arbre et tâchant de ne pas paraître essoufflé.

Je descendis de la voiture pour me dégourdir les jambes et remercier le nanake.

« Tu cours encore mieux qu'un Massaï, dis-je.

– Je suis kamba », fit-il, se donnant un mal fou pour contrôler sa respiration, et j'imaginai très bien le goût de métal dans sa bouche.

« Veux-tu aller à la Montagne ?

– Oui. Mais ce ne serait pas convenable et j'ai mon travail. »

Sur ce, l'informateur fit son apparition. Il portait son châle à impressions cachemire et il marchait avec beaucoup de dignité, son poids également réparti sur les talons.

« Bonjour, mon frère », dit-il, et je vis Ngui se détourner et cracher au mot frère.

« Bonjour, l'informateur, dis-je. Comment va la santé ?

– Mieux, dit l'informateur. Puis-je vous accompagner à la Montagne ?

– Non.

– Je peux servir d'interprète.

– J'ai un interprète sur la Montagne. »

L'enfant de la veuve arriva en courant et m'envoya un grand coup de tête dans l'estomac. Je lui embrassai le dessus du crâne et il mit sa main dans la mienne et se tint très droit.

« L'informateur, dis-je. Je ne peux pas demander de bière à mon beau-père. Aie la bonté de nous en apporter.

– Je vais voir ce qu'il y a en réserve. »

Si vous aimiez la bière de Shamba, celle-ci faisait l'affaire, assez voisine des concoctions maison dans l'Arkansas à l'ère de la prohibition. Il y avait un cordonnier qui s'était distingué pendant la Première Guerre et qui confectionnait quelque chose d'approchant que nous buvions dans le petit salon de devant de sa maison. Ma fiancée et la veuve arrivèrent, et ma fiancée monta en voiture et s'assit à côté de Mthuka. Elle gardait les yeux baissés, sauf pour envoyer des regards triomphants aux autres femmes du village, et portait une robe bien trop souvent lavée et un très beau foulard d'importation

sur la tête. La veuve s'assit entre Ngui et le porteur de fusils de Pop. Nous envoyâmes l'informateur chercher six bouteilles de bière de plus mais il n'y en avait que quatre dans le village. J'offris ces quatre bouteilles à mon beau-père. Debba ne regardait personne mais se tenait très droite, ses seins pointés formant le même angle que son menton.

Mthuka mit le moteur en marche et nous partîmes, laissant derrière nous le village, tous les envieux et les censeurs, une floppée d'enfants, les chèvres, les mères allaitant, les poulets, les chiens et mon beau-père.

« Qué tal, tú ? demandai-je à Debba.

– En la puta gloria. »

C'était la seconde phrase qu'elle préférait en espagnol. C'est une curieuse expression et vous ne trouverez pas deux personnes qui la traduiront de la même façon.

« Le chui t'a fait mal ?

– Non. Il ne s'est rien passé.

– Il était gros ?

– Pas tellement.

– Il a rugi ?

– Souvent.

– Il n'a blessé personne ?

– Personne. Même pas toi. »

Elle pressait fort l'étui de pistolet en cuir ouvragé, puis elle posa sa main droite là où elle la voulait.

« Mimi bili chui », dit-elle. Ni l'un ni l'autre n'étions très versés en swahili, mais les deux léopards de l'Angleterre me revinrent en mémoire et quelqu'un avait dû s'y connaître en léopards en d'autres temps.

« Bwana », fit Ngui, et sa voix était enrouée, de cet enrouement causé par l'amour, la colère ou l'émotion.

« Wakamba, tu », dis-je. Il éclata de rire et interrompit les jeux équivoques.

« Nous avons trois bouteilles de Tuskah que Msembi a volées pour nous.

– Merci. Quand on amorcera la montée, on fera une halte pour manger les kippah.

– Bonne viande froide, dit Ngui.

– Mzuri », répondis-je.

L'homosexualité n'existe pas chez les Wakamba. Autrefois les homosexuels, après le King-ole, ce qui signifiait, m'avait expliqué Mwindi, qu'on se réunissait solennellement pour tuer un homme, étaient condamnés, attachés dans la rivière ou n'importe quel trou d'eau pendant quelques jours pour en attendrir la chair, et ensuite tués et mangés. Ce serait une triste fin pour de nombreux auteurs dramatiques, pensai-je. Mais par ailleurs, et si vous avez un ailleurs en Afrique, vous êtes vernis, on estimait que cela portait la guigne de manger un morceau, n'importe lequel, d'homosexuel, même s'il avait macéré dans l'Ati, dans une cuvette d'eau propre et presque claire, et d'après certains de mes amis plus âgés un homosexuel avait encore plus mauvais goût qu'une antilope des marais et pouvait provoquer des furoncles sur tout le corps mais spécialement à l'aîne ou aux aisselles. Les rapports sexuels avec des animaux étaient aussi sanctionnés par la mort, encore qu'on jugeât cette pratique moins ignoble que l'homosexualité, et Mkola, qui était le père de Ngui puisque j'avais prouvé, chiffres à l'appui, que je ne pouvais l'être, m'avait confié qu'un homme qui avait baisé ses brebis ou ses chèvres était aussi savoureux que du gnou. Keiti et Mwindi n'auraient jamais mangé de gnou, mais c'était une partie de l'anthropologie dont je n'avais pas encore tâté. Et tandis que je réfléchissais à ces réalités et confidences et consacrais toute mon attention à Debba, qui était une fille kamba parfaitement hétérosexuelle, bourrée de modestie et d'insolence innée et authentique,

Mthuka arrêta la voiture sous un arbre, et de là nous distinguions la grande faille du terrain et le scintillement ténu des toits en tôle de Laitokitok sur le fond bleu de la forêt de la Montagne, qui dressait ses pentes immaculées et son sommet carré pour nous donner notre religion et vers qui tendaient nos espérances, tandis que, derrière nous, tout notre territoire se déployait comme vu d'avion, mais sans les oscillations, la tension nerveuse et les frais matériels.

« Jambo, tu », dis-je à Debba, et elle dit : « La puta gloria. »

Nous leur laissâmes, à elle et à la veuve, qui venait de passer un moment très agréable entre Ngui et le porteur de fusils de Pop, chemise rouge et chemise jaune, bras d'ébène et jambes racées, le soin d'ouvrir les boîtes de harengs saurs et les deux boîtes de faux saumon importé de Hollande. Elles ne savaient pas bien s'y prendre et une clé cassa, mais Mthuka se servit d'une pince pour retourner le couvercle de la boîte, révélant le faux saumon fumé qui faisait la réputation de la Hollande en Afrique, et tout le monde se restaura, se passant les couteaux et buvant aux mêmes bouteilles. Debba essuya le goulot et la bague de la bouteille en utilisant son foulard la première fois qu'elle but, mais je lui dis que nous partagions aussi nos chancres, après quoi nous bûmes sans cérémonie. La bière était plus chaude que fraîche ; mais cela à trois mille mètres d'altitude, et en nous retournant pour regarder et étudier notre territoire, et avec ces espaces que nous pouvions voir à présent comme si nous étions des aigles. C'était une bière agréable et nous lui fîmes un sort avec la viande froide. Nous gardâmes les bouteilles pour les rendre et empilâmes les boîtes de conserve les unes dans les autres, ôtant les clés, et les abandonnâmes sous un buisson de bruyère à côté du tronc de l'arbre.

Les pisteurs n'étant pas de la partie, il n'y avait personne qui eût vendu son patrimoine wakamba pour dénoncer ses frères, pas de culte voué à Miss Mary, pas de bourreau ni de jeunes morveux de la police ; nous nous sentions libres en quelque sorte, et nous observions le territoire que la femme blanche n'avait jamais foulé, même pas Miss Mary, à moins de compter les occasions où nous l'avions emmenée sur le terrain, sans le vouloir mais aussi excités

que des enfants sur le pont, où elle ne s'était jamais sentie des nôtres et avait toujours ignoré que les handicaps et les petits succès s'équilibraient.

Nous regardâmes donc notre territoire et les collines des Chyulu aussi bleues et curieuses que toujours, et nous étions tous heureux que Miss Mary n'y eût jamais posé le pied, puis nous remontâmes en voiture et je dis à Debba, bêtement : « Tu seras une épouse intelligente », et elle, intelligemment, s'empara de ma place et du holster bien-aimé et dit : « Je suis une aussi bonne épouse maintenant que n'importe quand. »

J'embrassai sa tête crépue, et nous continuâmes à gravir la route magnifique aux virages imprévus qui serpentait sur le flanc de la Montagne. La bourgade aux toits de tôles scintillait toujours sous le soleil, et, à mesure que nous en approchions, nous apercevions les eucalyptus et la route au tracé strict qui, fortement ombragée et avec une détermination toute britannique, montait jusqu'au fortin, à la prison et aux maisons de villégiature où les membres de l'appareil judiciaire et de l'administration britanniques viennent se détendre lorsqu'ils sont trop pauvres pour rentrer dans leur pays d'origine. Nous n'entendions pas troubler leur repos, quitte à nous priver de la vue sur les jardins de rocaille et le torrent tumultueux qui, bien plus loin, devenait la rivière.

La chasse au lion de Miss Mary avait traîné en longueur, et tout le monde, hormis les fanatiques, les convertis et les vrais croyants de Miss Mary, s'en était lassé depuis longtemps. Charo, qui n'appartenait à aucune de ces catégories, m'avait dit : « Tire le lion en même temps qu'elle et n'en parle plus. » J'avais secoué la tête car je n'étais pas un croyant mais un disciple, et j'avais fait le pèlerinage de Compostelle et ne le regrettais pas. Mais Charo avait secoué la tête d'écœurement. Lui était musulman et il n'y avait pas de musulmans avec nous ce jour-là. Nous n'avions besoin de personne pour égorger quoi que ce soit et nous cherchions tous notre nouvelle religion qui avait sa première station de chemin de croix, ou de ce qui se présenterait, devant le bazar de Benji. Cette station consistait en une pompe à essence, et c'était dans ce magasin que Debba et la veuve devaient choisir le tissu de leur tenue pour l'Anniversaire du Bébé Jésus.

Les convenances m'interdisaient d'y entrer avec elles, même si j'aimais la diversité des étoffes, les odeurs de l'endroit et les Massaï que nous connaissions, ardentes mais n'achetant rien, tandis que leurs cocus de maris, un peu plus haut dans la rue, s'imbibaient de Golden Jeep importé d'Afrique du Sud, la lance dans une main, la bouteille de sherry dans l'autre. Ils se faisaient cocufier de pied ferme ou en équilibre sur un seul pied, et je savais où les trouver, et je pris le côté droit de l'étroite rue ombragée d'arbres, tout de même plus large que l'envergure de notre avion comme tous les habitants et les passants le savaient, et marchai, les pieds endoloris et, espérai-je, sans impudence ni outrecuidance, à cause de mon pistolet, jusqu'à la gargote des Massaï où je dis : « Sopa », serrai quelques mains froides et ressortis sans rien boire. À huit pas de là, à droite, j'entrai dans la boutique de M. Singh. M. Singh et moi nous donnâmes l'accolade, Mme Singh et moi nous serrâmes la main, puis je lui baisai la main, ce qu'elle appréciait toujours puisqu'elle était turkana ; j'avais appris à baiser les mains en expert et on se serait cru à Paris dont elle n'avait jamais entendu parler, mais sa beauté aurait paré la plus belle journée que Paris eût connue. Puis j'envoyai chercher l'interprète éduqué à la Mission, qui entra, ôta ses souliers de missionnaire et les tendit à l'un des nombreux employés de M. Singh, toujours en turbans impeccables et d'une politesse narquoise.

« Comment allez-vous, Singh ? demandai-je par le truchement de l'interprète.

– Pas mal. Toujours là. À faire marcher le commerce.

– Et la belle Madame¹ Singh ?

– Encore quatre mois avant le bébé.

– Felicidades », dis-je, et je baisai de nouveau la main de Mme Singh dans le style d'Alvarito Cano, alors marquis de Villamayor, une ville dans laquelle nous étions entrés naguère avant d'en être éjectés.

« Tous les jeunes Singh sont en bonne forme, j'espère ?

– Tous, sauf le troisième, qui s'est entaillé la main à la scierie.

– Voulez-vous que je l'examine ?

– On l'a soigné à la Mission. À la sulfamide.

– Excellent pour les enfants. Mais la mort pour les reins des vieillards que nous sommes. »

Mme Singh éclata de rire, de son rire sans affectation de Turkana, et M. Singh dit : « J'espère que votre Memsahib va bien. Que vos enfants vont bien et que tous les avions vont bien. »

L'interprète traduisit par « sont en bon état de vol » l'allusion aux avions, et je le priai de ne pas être trop pédant.

« La Memsahib, Miss Mary, se trouve à Nairobi. Elle est partie en avion et reviendra avec l'avion. Tous mes enfants vont bien. Et, plaise à Dieu, tous les avions vont bien.

– Nous avons appris les nouvelles, dit M. Singh. Le lion et le léopard.

– N'importe qui est capable de tuer un lion et un léopard.

– Mais le lion, c'était Miss Mary.

– Bien sûr », fis-je ; avec une bouffée d'orgueil en songeant à Miss Mary aux formes de déesse, tout d'une pièce, irascible et délicieuse, à la tête de monnaie égyptienne, aux seins dignes de Rubens, et au cœur façonné par Bemidji, Walker ou Thief River Falls, n'importe quelle ville où il faisait moins quarante en hiver. Une température propre à produire des cœurs chaleureux qui pouvaient aussi être glacés.

« Avec Miss Mary, un lion ne pose pas de problèmes.

– Mais c'était un lion difficile. Beaucoup ont souffert à cause de ce lion.

– Le Grand Singh les étranglait de n'importe quelle main, dis-je. Miss Mary utilisait une Mannlicher 6,5.

– C'est un petit fusil pour un grand lion », remarqua M. Singh, et je sus alors qu'il avait fait son service militaire. J'attendis donc qu'il reprît l'initiative.

Il s'en garda bien et Mme Singh demanda : « Et le léopard ?

– Un homme doit être capable de tuer un léopard avant le petit déjeuner.

– Mangerez-vous quelque chose ?

– Avec la permission de Madame.

– Je vous en prie, acceptez, dit-elle. Ce n'est rien du tout.

– Nous allons nous installer dans l'arrière-boutique. Vous n'avez rien bu.

– Nous pouvons boire un verre tout de suite si vous voulez. »

L'interprète pénétra dans l'arrière-boutique et M. Singh apporta une bouteille de White Heather et un pichet d'eau. L'interprète retira ses souliers pour me montrer ses pieds.

« Je n'ai pas mis les souliers sauf quand les informateurs de religion étaient en vue, expliqua-t-il. Je n'ai jamais parlé du Bébé Jésus sauf avec mépris. Je n'ai pas dit mes prières du matin ni mes prières du soir.

– Quoi encore ?

– Rien.

– Tu fais partie des convertis négatifs », dis-je. Il m'envoya un grand coup de tête dans l'estomac, à la façon du fils de la veuve.

« Pense à la Montagne et aux chasses éternelles. Nous aurons peut-être besoin du Bébé Jésus. Ne parle jamais de lui en termes irrévérencieux. De quelle tribu es-tu ?

– La même que vous.

– Non. Pour l'état civil ?

– Massaï-Chagga. Nous formons la frontière.

– La frontière a produit des braves.

– Oui, monsieur.

– Ne dis jamais “monsieur” dans notre religion ou notre tribu.

– Non.

– Comment étais-tu quand on t'a circoncis ?

– Pas le meilleur, mais bien.

– Pourquoi t'es-tu fait chrétien ?

– Par ignorance.

– Tu aurais pu faire pire.

– Je ne serai jamais musulman », et il allait ajouter « monsieur » mais je l'interrompis.

« La route est longue et déconcertante, et peut-être ferais-tu mieux de jeter les souliers. Je vais t'en donner une bonne vieille paire et tu pourras les faire à ton pied.

– Merci. Puis-je monter dans l'avion ?

– Naturellement. Mais ce n'est pas pour les enfants ni pour des garçons de la Mission. »

Sur quoi j'aurais dit volontiers « je suis désolé » mais le mot n'existe pas en swahili ni en kamba, et c'est juste une façon de faire la conversation puisqu'on vous demande de ne pas commettre de fautes.

L'interprète m'interrogea sur les égratignures et je dis qu'elles venaient des buissons d'épines ; M. Singh hocha la tête et montra à l'interprète l'endroit où la scie lui avait coupé le pouce en septembre. C'était une coupure impressionnante et je me souvenais de l'accident.

« Mais vous vous êtes battu avec un léopard aujourd'hui, dit l'interprète.

– Il n'y a pas eu de combat. C'était un léopard de taille moyenne qui avait tué seize chèvres au Shamba kamba. Il est mort sans faire d'histoires.

– Tout le monde dit que vous l'avez combattu à mains nues et tué avec le pistolet.

– Tout le monde ment. On a d'abord tiré le léopard à la carabine, puis au fusil de chasse.

– Mais un fusil de chasse, c'est pour les oiseaux. »

La remarque fit rire M. Singh, et je me posai de nouvelles questions à son sujet.

« Tu es un excellent produit de la Mission, dis-je à l'interprète. Mais les fusils à grenaille ne sont pas toujours réservés aux oiseaux.

– Mais en principe. C'est pour ça que vous dites fusil au lieu de carabine.

– Et que dirait un foutu babu ? demandai-je à M. Singh en anglais.

– Un babu serait dans un arbre, répondit M. Singh, s'exprimant en anglais pour la première fois.

– J'ai beaucoup d'affection pour vous, monsieur Singh, dis-je. Et je respecte votre noble ancêtre.

– Je respecte tous vos nobles ancêtres bien que vous ne m'en ayez pas confié le nom.

– Ils n'étaient rien.

– J'en entendrai parler le moment venu, dit M. Singh. Si nous buvions ? Femme, la Turkana, apporte d'autres choses à grignoter. »

L'interprète avait soif de connaissances, lui, et en avait flairé la piste ; il était chagga pour moitié et avait un torse bas mais puissant.

« À la bibliothèque de la Mission il y a un livre qui dit que le grand Carl Akely tua un léopard à mains nues. Puis-je le croire ?

– Si le cœur t'en dit.

– Je pose la question pour de vrai, en garçon qui veut savoir.

– C'était avant mon époque. Beaucoup d'hommes ont posé la même question.

– Mais j'ai besoin de savoir la vérité.

– Elle n'existe qu'en part infime dans les livres. Mais le grand Carl Akely était un grand homme. »

Vous ne pouviez le détourner de la piste odorante de la connaissance puisque vous-même l'aviez traquée votre vie durant et aviez dû vous contenter de faits, d'équivalences et de déclarations accordées sous l'effet de l'alcool ou acceptées sous la contrainte. Ce garçon, qui s'était déchaussé pour se frotter les pieds au parquet du petit salon de derrière de chez M. Singh et avait une telle soif de connaissance qu'il ignorait que ses efforts en public pour s'endurcir la plante des pieds nous gênaient, M. Singh et moi, passa, sans plus de souliers qu'un chien de chasse, de la géométrie plane à une matière qui excédait de loin le calcul.

« Pouvez-vous justifier qu'un Européen prenne une Africaine pour maîtresse ?

– Nous ne justifions pas. C'est la fonction du pouvoir judiciaire. La police prend des mesures.

– S'il vous plaît, ne chicanez pas, dit-il. Excusez-moi, monsieur.

– Monsieur est un mot plus sympathique que Bwana. Il fut un temps où il signifiait quelque chose.

– Pouvez-vous fermer les yeux, monsieur, sur un commerce de cette nature ?

– Si la fille aime l'homme et ne subit aucune contrainte, je n'y vois rien de répréhensible du moment qu'on adopte des dispositions adéquates pour régler la chose par ascendant et non per capita. »

Il n'avait pas prévu le coup, et je fus aussi ravi que M. Singh de pouvoir le lui décocher sans changer de rythme. Il revint sur les notions de base qu'il bachotait.

« C'est un péché aux yeux de Dieu.

– Te trimbales-tu avec Lui ? Et quel genre de gouttes utilises-tu pour garantir Sa vision des choses la plus nette ?

– Veuillez ne pas vous moquer de moi, monsieur. J'ai tout laissé derrière moi quand je suis entré à votre service.

– Je n'ai pas de serviteurs. Nous sommes les derniers individus encore libres sur un territoire à peine plus grand que le Connecticut et nous croyons en une devise terriblement mise à mal.

– Puis-je entendre la devise ?

– Les slogans sont assommants, jeune produit de la Mission... Vie, liberté et poursuite du bonheur. » Après quoi, ayant conjuré la malédiction par la vertu d'une formule, et comme M. Singh prenait un air solennel, prêt à rempiler, je dis : « Endurcis-toi bien les pieds comme tu le fais. Décoince-toi et souviens-toi qu'il y aura toujours un arpent de terre étrangère qui restera éternellement l'Angleterre. »

Il ne parvenait pas à se défaire de ce qui était peut-être son sang chagga ou peut-être sa tension massaï et il dit : « Mais vous êtes officier de la Couronne.

– En principe et par intérim. Que veux-tu ? Le shilling de la reine ?

– Je l'accepterais avec plaisir, monsieur. »

C'était un peu cavalier de ma part, mais la connaissance l'est encore plus, et plus chichement récompensée. Je pris la pièce de monnaie dans ma poche et la plaçai dans la main du garçon. Notre reine paraissait très belle et très resplendissante en argent, et je dis : « Je vous nomme informateur ; non, c'est inexact », car je vis que le terme insultant avait blessé M. Singh. « Je vous nomme interprète par intérim des services de la chasse et vous toucherez une solde de soixante-dix shillings par mois tant que j'exercerai les fonctions de garde-chasse par intérim. À l'expiration de mon mandat, votre nomination sera immédiatement résiliée et vous recevrez une prime de démobilisation de soixante-dix shillings à dater de la fin de l'exercice de mes fonctions. Cette prime sera prélevée sur ma cassette personnelle et vous, soussigné, reconnaissez n'avoir aucun droit d'aucune nature, présent et futur, à faire valoir sur les services de la chasse ni rien, etc. et que Dieu ait pitié de votre

âme. La prime fera l'objet d'un versement unique. Quel est votre nom, jeune homme ?

– Nathaniel.

– Pour les services vous serez Peter.

– C'est un nom honorable, monsieur.

– Personne ne vous a demandé de commentaires et votre mission se limite strictement à effectuer une traduction exacte et intégrale lorsqu'on requerra vos services et si on le fait. Votre contact sera Arap Meina, qui vous donnera toutes les instructions nécessaires. Souhaitez-vous une avance ?

– Non, monsieur.

– Alors vous pouvez disposer et vous endurcir les pieds dans les collines derrière la ville.

– Êtes-vous fâché contre moi, monsieur ?

– Pas le moins du monde. Mais en grandissant vous découvrirez peut-être que la méthode socratique d'acquisition des connaissances est surfaite et que, si vous ne posez pas de questions, on ne vous dira pas de mensonges.

– Je vous souhaite le bonjour, monsieur Singh, dit l'ex-converti en enfilant ses souliers au cas où un espion de la Mission eût rôdé dans les parages. Bien le bonjour, monsieur. »

M. Singh fit un signe de tête et je dis : « Bien le bonjour. »

Lorsque le jeune homme se fut éclipsé par la porte de derrière, M. Singh alla jeter un coup d'œil dans cette direction, mine de rien, puis revint servir une nouvelle tournée de White Heather ; il me passa l'eau dans le pichet isotherme, s'installa lui-même confortablement et dit : « Encore un foutu babu.

– Mais pas un mauvais bougre.

– Non, dit M. Singh. Mais vous perdez votre temps avec lui.

- Pourquoi n'avons-nous encore jamais parlé anglais tous les deux ?
- Par respect, dit M. Singh.
- Le Singh des origines, votre ancêtre, parlait-il anglais ?
- Je ne saurais dire, répondit M. Singh. C'était avant mon époque.
- Quel est votre grade, monsieur Singh ?
- Voulez-vous mon matricule aussi ?
- Désolé, dis-je. Et c'est votre whisky. Mais cela fait un bail que vous supportez la Langue Inconnue.
- C'était un plaisir, dit M. Singh. J'ai beaucoup appris. Si vous le souhaitez, je serais ravi d'entrer à votre service en qualité de bénévole, dit M. Singh. Pour l'instant je renseigne trois services gouvernementaux dont aucun ne coordonne ses informations ni ne possède de système de liaison correct.
- Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, et c'est un Empire qui fonctionne depuis longtemps.
- Admirez-vous sa façon actuelle de le faire ?
- Je suis un étranger et un hôte, je ne critique pas.
- Aimeriez-vous que je sois votre agent ?
- Avec les doubles au carbone de toute autre information fournie.
- Il n'y a pas de doubles au carbone ni d'informations verbales à moins d'avoir un magnétophone. Avez-vous un magnétophone ?
- Pas avec moi.
- Vous pourriez envoyer la moitié de Laitokitok à la potence avec quatre bandes enregistrées.
- Je n'ai aucune envie de pendre la moitié de Laitokitok.
- Ni moi. Qui viendrait se fournir au duka ?

– Monsieur Singh, si nous faisons les choses correctement, nous déclencherions une catastrophe économique, mais pour l'instant je dois partir retrouver la voiture là où nous l'avons garée.

– Je vous accompagne, si vous n'y voyez pas d'objection. Trois pas en arrière et à gauche toute.

– Je vous en prie, ne vous dérangez pas.

– Ce n'est pas un dérangement. »

Je pris congé de Mme Singh et lui dis que nous passerions avec la voiture prendre trois caisses de Tusker et une caisse de Coca-Cola, et me retrouvai dehors dans la charmante et unique rue de Laitokitok.

Les villes dotées d'une seule rue éveillent le même sentiment qu'un petit bateau, un canal étroit, les sources d'un fleuve ou la piste d'un col. Parfois Laitokitok, après le marécage, les zones accidentées, le désert et les Chyulu interdites, paraissait une capitale importante, et d'autres jours on se serait cru rue Royale. Ce jour-là, c'était le Laitokitok conventionnel, avec une touche de Cody, Wyoming, ou de Sheridan, Wyoming, autrefois. En compagnie de M. Singh, ce fut une petite promenade détendue et agréable que nous goûtâmes tous les deux, et devant le bazar de Benji, avec la pompe à essence, les grandes marches comme celles d'une épicerie de western et les nombreux Massaï autour, le break de chasse attendait. Je m'arrêtai à sa hauteur et dis à Mwengi que je restais là avec la carabine tandis qu'il ferait des courses ou boirait un verre. Il répondit non, qu'il préférerait rester là avec la carabine. Alors je gravis les marches et entrai dans le magasin bondé. Debba et la veuve continuaient d'examiner des tissus, aidées par Mthuka, éliminant les imprimés les uns après les autres. Comme je détestais les courses qui traînaient en longueur, je me dirigeai vers l'extrémité du long comptoir en forme de L et entrepris d'acheter des médicaments et du savon. Lorsqu'ils furent rangés dans un carton, je passai à l'achat des conserves ; essentiellement des harengs saurs, sardines, maquereaux, crevettes en boîte et diverses variétés de faux saumon, ainsi que plusieurs boîtes de viande en conserve locale que je voulais offrir à mon beau-père, puis j'achetai deux

boîtes de toutes les espèces de poissons importés d'Afrique du Sud, parmi lesquels une variété figurant sous la simple mention POISSON. Ensuite j'achetai une demi-douzaine de langoustes du Cap et, me rappelant que nous étions à court de liniment Sloan, en pris une bouteille plus une demi-douzaine de savonnettes Lifebouy. Pendant ce temps, les Massaï avaient convergé en masse pour observer ces emplettes. Debba baissait les yeux et souriait fièrement. La veuve et elle ne parvenaient toujours pas à se décider et il ne restait plus qu'une demi-douzaine de rouleaux d'étoffe à examiner.

Mthuka remonta toute la longueur du comptoir pour me prévenir qu'on avait fait le plein d'essence et qu'il avait trouvé le posho que voulait Keiti. Je lui donnai un billet de cent shillings et lui dis de régler les achats des filles.

« Dis-leur de s'acheter deux robes, précisai-je. Une pour la cambia² et une pour l'Anniversaire du Bébé Jésus. » Mthuka savait qu'aucune femme n'avait besoin de deux robes neuves. Une femme avait besoin de sa vieille robe et d'une neuve. Mais il repartit le dire aux filles en kikamba, et Debba et la veuve baissèrent les yeux, toute impudence ayant fait place à une adoration rayonnante, comme si je venais d'inventer l'électricité et que la lumière éclairait les moindres recoins de l'Afrique. Je ne croisai pas leur regard mais poursuivis mes achats ; passant cette fois aux bonbons, en bocal, et à la gamme des plaques de chocolat, à la noisette et ordinaire.

Arrivé là, j'ignorais s'il restait de l'argent, en tout cas nous avions de l'essence dans la voiture et le posho, et je dis à un parent du patron en faction derrière le comptoir de tout mettre dans des cartons en calant bien les articles et que je repasserais les prendre avec la facture. Cela laissait du temps à Debba et à la veuve pour se décider et j'irais avec le break jusque chez M. Singh pour récupérer les caisses de bouteilles.

Ngui était passé chez M. Singh. Il avait trouvé la teinture en poudre que nous voulions pour teindre mes chemises et mes vestes de chasse dans des coloris massaï, et nous bûmes tous deux une bouteille de Tusker et en apportâmes une à Mwengi dans la voiture. Mwengi était de garde mais la prochaine fois on changerait.

En présence de Ngui, M. Singh et moi discutâmes en Langue Inconnue et non en pidgin swahili laborieux.

Ngui me demanda en kamba si j'aimerais baiser Mme Singh et je constatai avec plaisir que M. Singh était un acteur incomparable ou alors qu'il n'avait pas eu le temps ou l'occasion d'apprendre le kamba.

« Kwisha maru », dis-je à Ngui en mêlant le swahili et le kamba, ce qui donnait une impression de double langage.

« Buona notte », fit-il, et nous trinquâmes avec nos bouteilles.

« Piga tu.

– Piga tu.

– Piga chui, tu », expliqua Ngui, légèrement éméché à mon avis, à M. Singh qui fit une courbette en guise de félicitations et indiqua que les trois bouteilles étaient sur le compte de la maison.

« Jamais, dis-je en hongrois. Nem, nem, soha. »

M. Singh dit quelque chose en Langue Inconnue et je lui fis signe de me donner la facture, qu'il entreprit d'établir, et je dis à Ngui, en espagnol : « Vámonos. Ya es tarde.

– Avanti Savoia, dit-il. Nunaua.

– Fumier, dis-je.

– Hapana, fit-il. Frère de sang. »

Nous chargeâmes donc la voiture avec l'aide de M. Singh et de plusieurs de ses fils. On comprenait que l'interprète ne fût d'aucune aide puisqu'il n'était pas question de voir un garçon de la Mission porter une caisse de bière. Mais il paraissait si triste et était si manifestement perturbé par les mots nunaua que je lui demandai de prendre la caisse de Coca-Cola.

« Puis-je monter avec vous quand vous conduirez ?

– Pourquoi pas ?

- J'aurais pu rester à garder la carabine.
- On ne garde pas la carabine dès le premier jour.
- Je suis désolé. Je voulais seulement dire que j'aurais pu relever votre frère kamba.
- Comment savez-vous que c'est mon frère ?
- Vous lui avez parlé en l'appelant frère.
- C'est mon frère.
- J'ai encore beaucoup à apprendre.
- Que cela ne vous décourage jamais », dis-je en garant la voiture devant les marches du bazar de Benji où les Massaï qui voulaient redescendre de la Montagne attendaient.

« Qu'ils aillent tous se faire foutre », dit Ngui. C'était la seule phrase d'anglais qu'il connaissait ou du moins la seule qu'il employait, car depuis quelque temps l'anglais passait pour être la langue du bourreau, des représentants du gouvernement, des fonctionnaires et des Bwana en général. C'était une belle langue, mais elle tendait à devenir une langue morte en Afrique, et son usage était toléré mais non approuvé. Puisque Ngui, qui était mon frère, l'avait employée, je l'employai à mon tour et compléai : « Les grands et les petits et les géants. »

Il regarda ces importuns avec qui, s'il était né en ces temps lointains que j'avais connus dans ma longue existence, il aurait été ravi de dîner, et dit en kamba : « Tous géants. »

« Interprète », dis-je, et rectifiai : « Peter, auriez-vous l'obligeance d'aller au duka dire à mon frère Mthuka que nous sommes prêts à charger ?

- Comment reconnaîtrai-je votre frère ?
- Il est kamba tu. »

Ngui ne voyait pas d'un bon œil l'interprète ni ses souliers, et il se frayait déjà un chemin, avec l'insolence ramassée d'un Kamba non armé, à travers les

Massaï porteurs de lance qui faisaient corps dans l'espoir d'un trajet en voiture ; leurs tests Wassermann positifs ne flottaient pas à la hampe de leurs lances.

Finalement tout le monde sortit et l'on chargea les emplettes. Je descendis pour laisser Mthuka reprendre le volant, et Debba et la veuve monter, et pour aller régler la facture. Quand j'eus payé, il me restait dix shillings et je voyais déjà la tête de Mwindi quand je reviendrais les poches vides. Il n'était pas seulement Grand Argentier, mais aussi ma conscience autoproclamée.

« Combien de Massaï pouvons-nous prendre ? demandai-je à Mthuka.

– Juste des Kamba plus six.

– C'est trop.

– Quatre. »

Nous les fîmes donc monter, Ngui et Mwengi se chargeant du choix, Debba très émue, raide de fierté et le regard ailleurs. Nous étions trois à l'avant et cinq à l'arrière, réservé aux Kamba, la veuve faisant le trajet avec Ngui et Kmui, et quatre favorites en second juchées sur les sacs de posho et les achats dans la benne. Nous aurions pu en prendre deux de plus, mais il y avait deux passages assez mauvais sur la route, où les Massaï avaient toujours mal au cœur.

Nous descendîmes la colline, comme nous appelions le contrefort de la grande Montagne, et Ngui ouvrait déjà les bouteilles de bière qui ont autant d'importance dans la vie des Wakamba que n'importe quel sacrement. Je demandai à Debba comment elle allait. La journée avait été longue, et dure à certains égards, et, avec les courses, le changement d'altitude et les virages, elle avait plus que le droit de se sentir comme elle se sentait. La plaine se déployait devant nous maintenant, et tous les détails du terrain ; elle se saisit de l'étui ouvragé du pistolet et dit : « En la puta gloria.

– Moi aussi », dis-je, et je demandai du tabac à Mthuka pour une prise. Il me le passa et je le passai à Debba qui me le rendit ; sans en prendre. C'était un excellent tabac à priser ; pas aussi fort que celui d'Arap Meina, mais assez

fort pour vous faire sentir sa présence lorsque vous en coinciez une pincée sous la lèvre supérieure.

« Tu ne prises pas ? » demandai-je à Debba. Je connaissais la réponse, et c'était stupide de ma part et le premier accroc de la journée.

« Je ne peux pas priser, dit-elle. Je ne suis pas mariée avec toi, je ne peux pas. »

Il n'y avait rien à dire à ce sujet et nous ne dûmes rien, et elle remit sa main sur l'étui qu'elle aimait sincèrement, il avait été fait à Denver, plus bellement ouvragé que tout ce qu'on avait jamais incisé ou tatoué, par Heiser & Company, reproduisant un superbe motif floral devenu soyeux à force d'avoir été passé à la cire pour selles, pâli et marqué par la sueur, portant encore des traces légères du matin de cette journée, et elle dit : « Je t'ai tout entier dans le pistolet. »

Et je dis quelque chose de très grossier. Entre Kamba, il y a toujours l'effronterie des femmes qui devient de l'impudence et bien plus encore s'il n'y a pas d'amour. L'amour est une chose terrible que vous ne souhaiteriez pas à votre voisin et, comme dans tous les pays, c'est une fête mobile. La fidélité n'existe pas et ne passe jamais pour aller de soi, sauf lors du premier mariage. C'était un premier mariage et j'avais peu à offrir, sauf ce que j'avais. C'était peu mais non négligeable, et ni l'un ni l'autre n'en doutions.

¹ En français dans le texte. (N.d.T.)

² « Une de rechange », dans l'espagnol un peu fantaisiste de Hemingway. (N.d.T.)

CHAPITRE XV

En fin de compte la soirée fut assez calme. Dans la tente, Debba ne voulut pas se baigner et la veuve non plus. Elles avaient peur de Mwindi, qui devait apporter l'eau chaude, et aussi de la grande baignoire en toile verte sur ses six pieds. On pouvait les comprendre et on les comprit.

Nous avons déposé des passagers aux Manyatta massaï et l'heure n'était plus à épater la galerie, et les choses, dans le noir et en un lieu précis, furent un peu lestes, et il n'y eut aucune dérobaide et on n'y songea pas. J'avais dit à la veuve de partir, mais, étant son protecteur, j'ignorais si la loi kamba l'autorisait à être là. J'étais prêt à lui accorder tous les droits que lui reconnaissait la loi kamba, et c'était une femme charmante et très fine, et bien élevée.

L'informateur avait fait une apparition pendant la période de turbulences, et Debba et moi l'avions vu subtiliser la bouteille de graisse de lion. Il s'agissait d'une bouteille vide de Grand MacNish, et Debba et moi savions que la graisse d'éland ajoutée par Ngui avant notre décision d'être frères en avait dénaturé le contenu. Cela ne valait guère mieux que du whisky titrant trente-sept volumes au lieu de quarante-trois et nous nous réveillâmes juste pour le voir la subtiliser et elle éclata d'un rire plein d'allégresse, elle riait toujours gaiement, et dit : « Chui tu », et moi : « No hay remedio.

– La puta gloria », dit-elle. Nous manquions vraiment de vocabulaire et n'étions pas de grands causeurs et n'avions nul besoin d'interprète, sauf en matière de loi kamba, et nous avons dormi une minute ou deux, la veuve montant farouchement la garde. Elle avait vu l'informateur s'emparer de la bouteille biscornue contenant la graisse de lion trop blanche que nous connaissions tous, et son toussotement avait attiré notre attention.

Alors j'appelai Msembi, le brave garçon mal dégrossi qui servait au mess et était un Kamba chasseur et non cultivateur, mais pas un chasseur expérimenté, et se voyait réduit, depuis la guerre, à la condition de serviteur. Nous étions tous des serviteurs puisque je servais le gouvernement par l'entremise des services de la chasse, et je servais aussi Miss Mary et dispensais mes services à un magazine dénommé Look. Mon service auprès de Miss Mary avait pris fin, provisoirement, avec la mort du lion. Je ne dispensais plus mes services à Look pour le moment ; et définitivement, avais-je espéré. Bien entendu je m'étais trompé. Mais ni Msembi ni moi ne souffrions du moindre complexe ancillaire, et ni l'un ni l'autre n'avions assez bien servi notre Dieu ou notre roi pour nous montrer chatouilleux en la matière.

Les seules lois sont les lois tribales et j'étais un Mzee, autrement dit un ancien, tout en conservant le statut de guerrier. Il est difficile de concilier les deux et les aînés des Mzee voient d'un mauvais œil cette position en porte à faux. Vous devez lâcher quelque chose, n'importe quoi au besoin, et ne pas essayer de tout garder. Cette leçon, je l'avais apprise en un lieu dénommé Schnee Eifel, où il avait fallu passer d'une position offensive à une position défensive. Vous lâchez ce qui vous avez conquis à grand prix comme si cela ne vous avait pas coûté un sou pour occuper une position remarquablement facile à défendre. C'est une décision risquée et elle vous vaut souvent le peloton d'exécution ; mais vous prenez plus vite une balle si vous ne redressez pas la situation

J'avais donc dit à Msembi de servir le dîner dans une demi-heure dans la tente du mess, et que l'on mettrait le couvert pour Debba, la veuve et moi. Il était aux anges, débordant d'énergie et d'espièglerie kamba, et il partit transmettre les instructions. Malheureusement les choses tournèrent autrement. Debba était courageuse et la puta gloria est un lieu plus enviable que ce que le commun des mortels atteindra ou obtiendra jamais. La veuve savait que c'étaient des instructions indues, et elle savait que personne n'avait jamais pris l'Afrique en un jour ni en aucune nuit précise. C'était pourtant ainsi qu'il en fut.

Keiti sabota l'entreprise au nom de sa loyauté envers les Bwana, la tribu et la religion musulmane. Il eut le courage et le bon goût de ne déléguer à personne le soin de donner ses instructions, et il frappa au mât de la tente et demanda si nous pouvions parler. J'aurais pu dire non ; mais je suis un gars qui a de la discipline. Non pas celle d'une douzaine de grands fusils comme Pop, mais la discipline implacable de toute une vie. Il dit : « Tu n'as pas le droit de faire violence à la jeune fille. (Sur ce point il se trompait. Il n'y avait jamais eu de violence de quelque ordre que ce fût.) Cela pourrait créer de gros ennuis.

– Bien, dis-je. Parles-tu au nom de tous les Mzee ?

– Je suis le plus vieux.

– Alors dis à ton fils qui est plus âgé que moi d'amener la voiture de chasse.

– Il n'est pas là », dit Keiti, et nous ne l'ignorions pas, ni son manque d'autorité sur ses enfants, ni pourquoi Mthuka n'était pas musulman, mais c'était trop compliqué pour moi.

« Je prendrai le volant, dis-je. Ce n'est pas si difficile.

– S'il te plaît, ramène la jeune fille chez elle et rends-la à sa famille. Je t'accompagnerai si tu veux.

– Je reconduis la jeune fille, la veuve et l'informateur. »

Mwindi, en longue tunique et chéchia vertes, avait rejoint Keiti car c'était un supplice pour Keiti de parler anglais.

Msembi n'avait rien à faire là mais il aimait Debba, comme nous tous. Elle faisait semblant de dormir et elle était l'épouse que nous aurions tous voulu acheter, sachant tous que nous ne possédions jamais ce que nous avions acheté.

Msembi avait été soldat et les deux anciens le savaient, et ils savaient qu'ils avaient trahi en se faisant musulmans ; et puisque tout le monde finit par être un jour un ancien, il lança aussitôt, en réplique à leur suffisance et

avec cet indiscutable sens de l'argumentation des Africains, usant des titres, qui avaient été abolis, et de sa connaissance personnelle de la loi kamba : « Notre Bwana peut garder la veuve puisqu'elle a un fils et qu'il est son protecteur officiel. »

Keiti hocha la tête et Mwindi approuva.

Pour en finir et le cœur meurtri en songeant à Debba qui, éclatante de fierté, avait partagé le repas et dormi la nuit, alors que nous n'étions pas autorisés à le faire mais comme nous l'avions si souvent fait, en nous passant de l'opinion des glorieux anciens qui devaient leur rang uniquement, enfin, ce n'était pas tout à fait vrai, à l'ancienneté, je dis en direction de la tente : « No hay remedio. Kwenda na Shamba. »

Ce fut le début de la fin du jour de ma vie qui m'offrit le plus de chances de bonheur.

CHAPITRE XVI

Ayant accepté le verdict des anciens et reconduit Debba, la veuve et l'informateur chez eux au Shamba où j'abandonnai Debba avec tout ce que j'avais acheté pour elle, je rentrai au camp. Ce que j'avais acheté pour elle marquait une nouvelle étape dans nos rapports et la veuve et elle avaient du tissu pour leurs robes. Je ne voulus pas parler à mon beau-père ni lui donner d'explications, et tout le monde fit comme si nous revenions, peut-être à une heure un peu tardive, d'une expédition dans les magasins. J'avais vu la bosse de la bouteille de Grand MacNish contenant la graisse de lion frelatée, enveloppée dans le châle à impressions cachemire de l'informateur, mais cela ne faisait rien. Nous avons de la graisse de lion de meilleure qualité et pouvons trouver mieux encore si nous le souhaitions, et rien n'égale cette petite satisfaction intime de voir quelqu'un, à commencer par un écrivain et en remontant jusqu'au-dessus du panier, et Dieu sait qu'il y a de la marge, vous voler quelque chose en croyant ne pas avoir été repéré. Les écrivains, il ne faut jamais les mettre au courant car on risque de leur briser le cœur s'ils en ont un, ce qui arrive parfois ; et puis, de quel droit juger de la résistance cardiaque du voisin, à moins d'être en concurrence avec lui ? L'informateur, c'était une autre histoire, d'autant que sa loyauté suscitait déjà des contestations. Keiti détestait l'informateur, et avec d'excellentes raisons puisqu'il l'avait eu sous ses ordres autrefois, et ils n'avaient jamais liquidé un vieux contentieux datant de l'époque où l'informateur travaillait comme conducteur de camion et ulcérait Keiti par son insolence alors juvénile et sa franchise renégate à l'endroit du grand aristocrate que l'informateur, au vu d'autres témoignages, n'était pas seul à juger demeuré. Keiti vouait à Pop une dévotion sans faille depuis le jour où il était entré à son service, et, avec sa haine kamba des homosexuels, il ne supportait pas qu'un conducteur de camion massai attaque un Blanc, surtout si illustre, et quand les voyous

barbouillaient de rouge à lèvres la bouche de la statue honorant cet homme, comme ils le faisaient toutes les nuits à Nairobi, Keiti détournait les yeux lorsqu'il passait à côté en voiture. Charo, qui était un musulman plus pieux que Keiti, la regardait et éclatait de rire comme nous tous. Mais Keiti, lorsqu'il avait pris le shilling de la reine, lui avait voué une allégeance indéfectible. Il était un victorien authentique, et nous autres, qui avons été édwardiens à l'époque, puis géorgiens et à nouveau édwardiens pendant une courte période mais pour redevenir géorgiens, et étions désormais loyalement et entièrement élizabéthains, en notre qualité de serviteurs de la Couronne et en raison de nos loyautés tribales, avions peu de chose en commun avec la rigueur victorienne de Keiti. Ce soir-là je me sentais trop peu fier de moi pour des attaques ou des jugements personnels sur qui que ce soit, et surtout pour me montrer injuste envers quelqu'un que j'admirais et respectais. Mais je savais Keiti plus scandalisé par l'idée que Debba, la veuve et moi dînerions à la même table dans la tente du mess que soucieux de la loi kamba, car c'était un homme adulte en possession de cinq épouses et d'une jeune épouse ravissante, et de quel droit juger de notre conduite morale ou de notre absence de moralité ?

Roulant ainsi dans la nuit, refoulant les rancœurs et pensant à Debba et au bonheur respectueux des formes dont on nous avait privés de manière arbitraire, sur lequel tout le monde aurait pu fermer les yeux sans question d'âge, l'idée me vint de tourner à gauche et de prendre la route de terre rouge jusqu'à l'autre Shamba, où je trouverais deux membres de notre groupe et pas la femme de Loth ni de Putiphar, mais la femme de Simenon, histoire de voir si nous pouvions réinvestir le pian et faire fleurir l'amour. Mais ce n'était pas une bonne idée non plus, si bien que je rentraï au bercail, garai la voiture et m'installai dans la tente du mess, à lire Simenon. Msembi était anéanti par toute cette histoire, mais ni lui ni moi n'étions du genre loquace.

Il lui vint une idée audacieuse : il allait partir avec notre conducteur de camion et ramener la veuve. J'opposai un hapana à cette suggestion et poursuivis ma lecture de Simenon.

Le désarroi de Msembi ne cessait de croître et lui n'avait pas de Simenon à lire, et son idée suivante fut que nous devions prendre la voiture et aller enlever la fille. Il dit que c'était une coutume kamba et qu'il n'y avait rien à payer sinon une amende. De plus, ajouta-t-il, le Shamba était illégal ; personne ne pouvait nous traîner en justice, et j'avais fait de nombreux cadeaux à mon beau-père et tué un léopard pour lui ce jour-là.

Je réfléchis un instant et rejetai l'idée. Un peu avant, j'avais payé le prix tribal pour dormir dans le lit de ma belle-mère, ce qui est assez scabreux en soi. Comment Keiti l'aurait-il appris ? Il était censé tout savoir, mais nous avions échafaudé un plan qui ne laissait rien au hasard, et peut-être un peu plus scabreux qu'il n'en avait eu vent. Je ne savais trop quoi penser à cause du respect et de l'admiration qu'il m'inspirait, surtout depuis Magadi. Il avait mené la traque là-bas, alors que rien ne l'y obligeait, ses deux macarons au-dessus des pommettes ramenés sous son turban, jusqu'au moment où je fus exténué et où Ngui commençait à peiner sérieusement. Il avait conduit cette traque par une chaleur de quarante degrés à l'ombre au thermomètre fiable du camp, et l'ombre, nous n'en avons que lorsque, exténué, je faisais une pause sous un petit arbre, accueillant cette ombre comme un cadeau des dieux, inspirant profondément et essayant de calculer combien de kilomètres nous séparaient du camp ; cet endroit fabuleux, avec l'ombre merveilleuse des figuiers, le murmure du ruisseau, les sacs à eau suintant de fraîcheur.

Ce jour-là Keiti nous avait menés à un train d'enfer sans se mettre en vedette, et ce n'était pas pour rien que je le respectais. Mais cette nuit-là, je n'arrivais toujours pas à m'expliquer pourquoi il s'en était mêlé. Les gens se mêlent toujours de vos affaires pour votre bien. En tout cas, j'étais sûr d'une chose, Msembi et moi ne devions pas revenir à la charge avec une obstination d'ivrognes et reprendre la manœuvre.

Les Africains, à ce qu'on prétend, n'ont jamais d'états d'âme à propos de quoi que ce soit. C'est une invention des Blancs qui occupent provisoirement le terrain. Les Africains, dit-on, ne ressentent pas la douleur parce qu'ils ne crient pas ; enfin, certains d'entre eux ne crient pas. Or, ne pas exprimer la douleur au moment où on vous l'inflige est une affaire tribale et un grand

luxé. Alors qu'en Amérique nous avions la télévision, le cinéma et des épouses coûteuses aux mains toujours douces, au visage enduit de graisse la nuit, et au manteau de vison naturel et non d'élevage en garde dans un entrepôt frigorifique avec un ticket, comme au mont-de-piété, pour le récupérer, les Africains, ceux des meilleures tribus, s'offraient le luxe de ne pas montrer leur douleur. Nous, les Moi comme nous appelait Nguï, n'avions jamais éprouvé de vraies souffrances, sauf à la guerre, qui est une vie ennuyeuse à périr, nomade, avec les compensations passagères du combat et le plaisir du pillage, jetés comme un os à ronger à un chien par un maître qui se fiche pas mal de lui. Nous autres Moi, Msembi et moi à cet instant précis, avons vécu la mise à sac d'une ville, et nous connaissions tous deux, encore que le sujet ne fût jamais abordé mais seulement partagé en secret, les mécanismes et les méthodes qui concrétisaient la phrase de la Bible sur les hommes passés au fil de l'épée et les femmes emmenées en captivité. On ne le faisait plus, mais quiconque l'avait fait était un frère. Les bons frères ne courent pas les rues mais vous pouvez tomber sur un mauvais frère dans n'importe quelle ville.

L'informateur était mon frère, comme il l'affirmait sans cesse. Mais je ne l'avais pas choisi. Dans la situation présente, qui n'était pas un safari et où le mot Bwana s'apparentait presque à une insulte directe, Msembi et moi étions de vrais frères, et cette nuit-là, sans en parler, nous nous rappelions tous deux que les trafiquants d'esclaves, qui étaient remontés à l'intérieur des terres par les différentes routes depuis la mer, étaient tous musulmans, et je savais que c'était pour cette raison que Mthuka, avec la flèche incisée sur chaque joue, ne se serait jamais converti, de gré ou de force, à la religion chic dans laquelle on avait admis son père, Keiti, et le cher et brave Charo, et Mwindi, le brave et habile snob.

J'étais donc là, et nous avions chacun notre part de chagrin. Nguili fit une apparition, avec l'humilité qui sied à un nanake. Mais souhaitant ajouter sa part de chagrin si l'on n'y voyait pas d'objection. On y vit une objection et je lui donnai une tape sur son derrière en longue tunique verte, avec affection, et dis : « Morgen ist auch noch ein Tag. » C'est une vieille maxime allemande

qui signifie le contraire de no hay remedio, qui est un vrai et beau dicton mais que je m'en voulais d'avoir transplanté, avec le sentiment de culpabilité d'un défaitiste ou un collabo. Je le traduisis de très près en kamba avec l'aide de Msembi, puis, éprouvant le sentiment de culpabilité d'un colporteur de dictons, je priai Ngui d'avoir la gentillesse d'aller chercher mes lances car j'irais chasser quand la lune se lèverait.

C'était carrément théâtral, mais Hamlet aussi. Nous étions tous profondément émus. Peut-être moi le plus ému des trois, ayant manqué, comme toujours, une occasion de me taire.

La lune brillait à présent au-dessus de l'épaule de la Montagne et je regrettais de ne pas avoir un bon gros chien et d'avoir manifesté mon intention d'accomplir un exploit qui me rendrait plus admirable que Keiti. Mais le mal était fait ; j'examinai donc les lances, chaussai mes mocassins souples, remerciai Nguli et abandonnai la tente du mess. Il y avait deux hommes qui montaient la garde avec des carabines et des munitions et une lampe-tempête accrochée à l'arbre devant la tente ; je laissai ces lumières derrière moi, laissai la lune au-dessus de mon épaule droite et entrepris la longue marche.

La hampe de la lance avait une solidité rassurante, et du sparadrap l'entourait pour empêcher la main de glisser en cas de transpiration. Souvent, quand vous utilisez une lance, vous transpirez énormément sous les bras et sur les avant-bras, et la sueur dégouline le long de la lance. L'herbe rase produisait une impression agréable sous le pas, et je sentis soudain la surface égale des traces de pneus conduisant à la piste que nous avions dégagée et à l'autre piste que nous appelions la grande route du Nord. C'était la première nuit où je partais seul avec la lance, et je regrettais de ne pas avoir un bon vieil Ernie ou le gros chien. Avec le berger allemand vous saviez toujours s'il y avait quelque chose dans le fourré suivant, car il battait en retraite aussitôt et avançait ensuite le museau collé derrière votre genou. Mais avoir une frousse aussi légitime que la mienne, dehors la nuit avec la lance, est une volupté qui a son prix, et, comme toutes les voluptés les plus exquis, la plupart du temps elle en vaut la peine. Mary, G.C. et moi avons partagé bien

des plaisirs, et certains auraient pu nous coûter cher, mais jusqu'à maintenant tous avaient mérité leur prix. C'étaient les bêtises de la vie ordinaire et son inlassable usure qui ne méritaient pas leur prix, pensai-je, et je vérifiai les buissons et arbres morts qui abritaient des trous de cobras dans mon souvenir, espérant ne marcher sur aucun d'eux s'ils étaient partis chasser.

Au camp j'avais entendu deux hyènes, mais elles s'étaient tuées à présent. J'entendis un lion plus haut, du côté du Vieux Manyatta, et décidai de garder mes distances avec le Vieux Manyatta. De toute façon je n'étais pas assez téméraire pour m'y aventurer, et puis c'était aussi le territoire des rhinocéros. Devant moi, sur la plaine, j'aperçus une masse endormie sous la lune. C'était un gnou, et je fis un détour pour l'éviter, mâle ou femelle ; il se trouva être un mâle ; et je revins sur la piste.

Il y avait une quantité d'oiseaux de nuit et de pluviers, et je vis deux renards à oreilles de chauves-souris et des lièvres bondissants, mais leurs yeux ne luisaient pas comme lorsque nous roulions doucement en Land Rover, car je n'avais pas de torche électrique et la lune ne créait aucun reflet. Son disque était haut dans le ciel à présent et dispensait un éclairage suffisant, et je suivis la piste, heureux d'être dehors dans la nuit, me fichant pas mal de tomber sur un fauve. Toute cette histoire absurde, Keiti, la fille, la veuve, notre festin et notre nuit au lit annulés, semblait sans importance ; je me retournai et ne vis pas seulement les feux du camp mais aussi la Montagne et son haut sommet carré, éclatante de blancheur au clair de lune, et j'espérai ne rien rencontrer qui m'obligeât à tuer. Rien ne m'empêchait de tuer le gnou, après tout, mais cela m'obligerait à le vider, puis à rester auprès de la carcasse pour empêcher les hyènes d'approcher, ou sinon à réveiller le camp, faire venir le camion et prendre la pose, et je me rappelai que nous n'étions que six à manger du gnou et que je voulais de la bonne viande pour le jour où Miss Mary rentrerait.

Je poursuivis donc ma route au clair de lune, entendant le bruissement des petits animaux et les cris des oiseaux lorsqu'ils s'envolaient dans la poussière de la piste, et je songeai à Miss Mary et à ce qu'elle faisait à ce moment précis à Nairobi, à quoi elle ressemblait avec sa nouvelle coupe de cheveux et

si elle l'aimait ou non, et à la façon dont elle était faite et à la façon dont Debba était faite, et que j'aurais Miss Mary de retour vers deux heures d'ici un jour et que c'était une sacrément bonne chose à tous points de vue.

Je m'aperçus que j'étais presque arrivé à l'endroit où elle avait tué son lion, et j'entendis un léopard qui chassait au bord du grand marécage sur la gauche. Je faillis continuer jusqu'aux licks, mais je savais que je me laisserais tenter alors par un animal ou un autre, et je fis donc demi-tour et repris la piste défraîchie en direction du camp, le regard sur la Montagne et sans chasser du tout.

CHAPITRE XVII

Le matin, Mwindi apporta le thé et je le remerciai, l'emportai dehors près des restes du feu, réfléchissant à ce qui s'était passé tout en buvant, puis m'habillai et partis voir Keiti.

On n'aurait pas la journée de calme plat ni consacrée à la lecture et à la contemplation que j'avais espérée. Arap Meina s'approcha de la tente du mess dont on avait relevé l'auvent, fit un salut très martial et dit : « Bwana, il y a de petits problèmes.

– De quel genre ?

– Rien de grave. »

Dans la partie du camp qui servait d'accueil, l'espace situé au-delà des feux de cuisine où se dressaient plusieurs grands arbres, les responsables de deux Manyatta massaï attendaient. Ce n'étaient pas des chefs, car un chef est un individu qui a soutiré de l'argent ou une médaille en camelote aux Britanniques et qu'on a donc acheté. Ceux-ci étaient simplement les plus hauts dignitaires de leurs villages, distants l'un de l'autre d'une quinzaine de miles, et tous deux avaient des problèmes de lion. Je pris place dans le fauteuil, devant la tente, avec mon bâton de Mzee et m'employai à signaler par des grognements entendus et pleins de componction si je comprenais ou ne comprenais pas, et Mwindi et Meina interprétaient. Aucun de nous n'était très versé en massaï, mais ces hommes ne plaisantaient pas et leurs soucis semblaient manifestement fondés. Quatre longs sillons qu'on aurait dit tracés par une fourche barraient l'épaule de l'un d'eux, l'autre avait perdu un œil à un moment quelconque, et une ancienne blessure hideuse partait un peu au-dessus de la naissance des cheveux et descendait, sur l'œil absent, presque jusqu'à la mâchoire.

Les Massaï aiment parler et argumenter, mais ces deux-là n'étaient pas du genre bavard et je leur dis, et à ceux qui les accompagnaient et restaient plantés là sans piper mot, que nous allions prendre leurs problèmes en considération. Pour ce, je dus parler à Mwindi, qui parla ensuite à Arap Meina, qui parla enfin à nos protégés. Je m'appuyai sur mon bâton de Mzee incrusté dans sa partie supérieure d'un shilling en argent martelé et grommelai en pure langue massaï, ce qui rappelle les sons émis par Marlene Dietrich lorsqu'elle exprime la jouissance sexuelle, la compréhension ou l'affection. L'intonation change, mais les sons partent de la gorge avec une inflexion montante.

Tout le monde se serra la main, puis Mwindi, qui adore annoncer les pires nouvelles, dit en anglais : « Bwana, il y a deux dames avec bubu. »

Bubu désigne toute forme de maladie vénérienne mais inclut aussi le pian, sur lequel la Faculté reste partagée. Il ne fait aucun doute que le pian est porteur d'un tréponème assez voisin de celui de la syphilis, mais les opinions divergent sur le mode de contamination. On prête aux gens la capacité d'attraper cette bonne vieille syphilis au contact d'un verre, ou en ayant l'idée saugrenue de s'asseoir sur le siège de toilettes publiques, ou en embrassant un inconnu. Dans l'expérience limitée qui est la mienne, je n'ai jamais rencontré personne d'aussi malchanceux.

Le pian, en l'occurrence, je le connaissais presque aussi bien que je connaissais mon frère. C'est-à-dire que j'avais beaucoup de contacts avec lui sans jamais être capable de l'apprécier à sa juste valeur.

Les deux dames massaï étaient toutes deux d'une grande beauté, ce qui me conforta dans ma théorie que, en Afrique, plus vous êtes beau, plus vous attrapez le pian. Msembi adorait la médecine appliquée et apportait tous les médicaments contre le pian sans qu'on ait à le lui dire. Je procédai à un grand nettoyage et jetai les produits récupérés dans les cendres encore incandescentes du feu. Après quoi, je badigeonnai le bord de la lésion au bleu de méthylène pour l'effet psychologique. Le bleu de méthylène a des répercussions admirables sur le moral du patient, et il enchante le médecin et

les spectateurs par sa couleur exquise virant à l'or. Je me faisais un devoir, habituellement, de tracer un petit point avec ledit produit sur le front du mari.

Ensuite, pour ne prendre aucun risque, j'aspergeai la lésion, quitte à retenir ma respiration, de sulfathiazole, puis appliquai de l'Auréomycine et posai un pansement. Je donnais toujours de la pénicilline par voie orale et, si le pian refusait de lâcher prise, après les soins quotidiens j'administrerais des doses de pénicilline aussi massives que nous pouvions nous le permettre. Quand j'eus fini, je sortis la pincée de tabac à priser coincée sous mon aisselle et en appliquai la moitié derrière l'oreille de chaque patiente. Msembi aimait beaucoup cette phase du traitement, mais je lui demandai d'apporter une cuvette d'eau et du bon savon Nekko vraiment bleu à deux pour cent, afin de me laver les mains après avoir serré celle de chaque patiente. Elles avaient toujours des mains ravissantes et fraîches, et une fois que vous prenez la main d'une femme massai, même en présence de son mari, elle ne veut jamais vous rendre la vôtre. Peut-être s'agissait-il d'une coutume tribale, ou alors d'un geste personnel à l'attention d'un spécialiste du pian. Cela faisait partie des rares questions que je ne pouvais poser à Ngui et nous manquions du vocabulaire nécessaire. En retour du service rendu, un Massai vous apportait parfois quelques épis de maïs. Mais cela restait l'exception.

Le malade suivant n'avait rien d'encourageant, même pour un médecin amateur. C'était un vieillard prématuré si l'on se fiait aux dents et aux organes génitaux. Il respirait avec difficulté et avait quarante de fièvre. Sa langue était blanche et chargée et j'aperçus des plaques blanches et des crevasses au fond de sa gorge quand je lui abaissai la langue. Lorsque je palpai doucement son foie, la douleur fut presque intolérable. Il disait beaucoup souffrir de la tête, du ventre et de la poitrine, et qu'il n'était pas allé à la selle depuis longtemps. Depuis quand, il l'ignorait. S'il avait été un animal, on aurait mieux fait de l'abattre. Comme il était un frère en Afrique, je lui donnai de la chloroquine pour la fièvre au cas où il se serait agi de malaria, un purgatif doux, de l'aspirine contre la douleur si elle persistait, puis on fit bouillir la seringue, on allongea le malade à même le sol et on injecta un million et demi d'unités de pénicilline dans la peau fatiguée, pendante et noire de sa fesse gauche. C'était

du gaspillage. Nous le savions tous. Mais si vous jouez le tout pour le tout, vous n'hésitez pas, et le sentiment de notre bonne fortune en matière de religion nous incitait à faire preuve de bonté envers tous nos prochains qui n'y appartenaient pas et devaient faire provision de pénicilline pour le jour où ils mettraient le cap, sans pilote, sur les bienheureuses chasses éternelles.

Mwindi, qui avait saisi l'esprit de la chose et revêtu sa longue tunique verte et sa chéchia, et pensait que nous étions tous des bons à rien non musulmans mais aussi des canailles kamba, annonça : « Bwana il y a un autre Massaï avec bubu.

– Amène-le ici. »

C'était un garçon sympathique, encore guerrier, et fier, mais que son handicap rendait timide. Rien que de très classique. On notait une induration du chancre, qui ne datait pas de la veille, et après l'avoir palpé, j'additionnai dans ma tête nos réserves de pénicilline et me rappelai qu'un homme ne doit jamais s'affoler et que nous disposions d'un avion capable de nous approvisionner ; je dis donc au garçon de s'asseoir, on remit à bouillir l'aiguille et la seringue, même si j'ignorais ce qu'elles pouvaient lui inoculer de pire que ce dont il souffrait déjà, avec un coton et de l'alcool Msembi nettoya la région fessière, cette fois aussi ferme et plate que devait l'être un cul d'homme, je fis la piqûre et vis le léger suintement huileux qui attestait mon manque de métier et le gaspillage de ce qui équivalait à présent à l'hostie, et, recourant à Mwindi et à Arap Meina, je dis au garçon, maintenant debout, sa lance à la main, quand il devait revenir et qu'il devait revenir six fois, puis apporter à l'hôpital un mot que je lui donnerais. On ne se serra pas la main parce qu'il était plus jeune que moi. Mais on se sourit, et il était fier d'avoir enduré l'épreuve de l'aiguille.

Mthuka, que rien n'appelait sur les lieux mais qui était resté à proximité, arriva pour voir pratiquer la médecine et dans l'espoir que j'effectuerais quelque acte chirurgical puisque cela m'arrivait de le faire en m'aidant d'un manuel que tenait Ngui ; il avait des photos en couleurs époustouflantes dont certaines se repliaient et qu'on pouvait ouvrir de façon à voir le devant et le

dos du corps en même temps. La chirurgie, tout le monde adorait, mais il n'y en eut pas ce jour-là, et Mthuka arriva, longiligne, détendu et sourd, avec ses magnifiques scarifications endurées pour les beaux yeux d'une fille en d'autres temps, et dit, arborant sa chemise à carreaux et son chapeau qui appartenaient naguère à Tommy Shevlin : « Kwenda na Shamba.

– Kwenda », dis-je, et à Ngui : « Deux fusils. Toi et moi et Mthuka.

– Hapana halal ?

– O.K. Prends Charo.

– Mzuri », dit Ngui, car il eût été insultant de tuer un bon morceau de viande sans l'égorger rituellement pour les anciens de religion musulmane. Keiti ne savait que trop que nous étions tous de mauvais sujets, mais, maintenant que nous pouvions nous réclamer d'une religion exigeante, et j'avais expliqué que cette religion remontait à des temps aussi anciens, sinon plus, que la Montagne, Keiti prenait la chose au sérieux. À mon avis nous aurions pu circonvenir Charo, ce qui eût été sacrilège puisqu'il avait le réconfort de sa foi, nettement mieux structurée que la nôtre, mais nous ne faisons pas de prosélytisme et nous avons beaucoup progressé lorsque Charo prit la religion au sérieux.

Miss Mary détestait ce qu'elle en connaissait, soit très peu de chose, et je ne suis pas sûr que tous les membres de notre chapelle eussent souhaité son adhésion. Si elle en faisait déjà partie de par la loi tribale, parfait, on lui obéirait et on la respecterait à ce titre. Mais, en cas d'admission par cooptation, je ne garantis pas qu'elle aurait eu gain de cause. Bien sûr, au sein de sa chapelle personnelle, dirigée par tous les pisteurs sous la houlette du beau Chungo à l'élégance raide et empesée, on l'aurait élue au poste de Reine des Cieux. Mais, chez nous, il était hors de question d'admettre le moindre élément des services de la chasse au moment où nous envisagions de supprimer le fouet et la peine de mort, sauf contre nos ennemis ; il n'y aurait pas d'esclavage sauf lorsqu'on aurait fait des prisonniers, et le cannibalisme était entièrement et définitivement aboli, sauf pour qui décidait de le

pratiquer. Miss Mary n'aurait peut-être pas recueilli le nombre de voix qu'elle pouvait escompter de ses fidèles.

Nous prîmes donc la voiture jusqu'au Shamba, j'envoyai Ngui chercher Debba et, elle assise à côté de moi, agrippant d'une main l'étui ouvragé du pistolet, nous repartîmes, Debba accueillant les saluts des enfants ou des vieux comme un colonel honoraire l'hommage de son régiment. À ce moment-là, elle calquait son attitude en public sur les photographies des hebdomadaires illustrés que je lui avais donnés, et elle avait opté pour le port gracieux des têtes couronnées et donnait l'impression de marcher sur les rouleaux d'étoffe du duka. Je ne lui ai jamais demandé sur qui elle copiait son comportement en public, mais on venait de vivre une année de fastes et d'apparat amplement photographiés et elle n'avait que l'embarras du choix. J'avais essayé de lui enseigner le mouvement de poignet et l'ondulation des doigts avec lesquels la princesse Aspasia de Grèce attirait mon attention lorsque j'arrivais dans le tohubohu enfumé du Harry's Bar de Venise, mais nous n'avions pas encore de Harry's Bar à Laitokitok.

Elle répondait donc aux saluts et j'affichais une affabilité figée, tandis que nous prenions de la distance, nous éloignant sur la route en lacet qui gravissait la Montagne en direction d'un endroit où j'espérais tuer un animal suffisamment gros, gras et succulent pour satisfaire tout le monde. Nous chassâmes activement et restâmes allongés sur une vieille couverture presque jusqu'à la tombée du jour sur l'épaule d'une hauteur, attendant qu'un animal vînt se nourrir sur la pente, à découvert. Mais il n'en vint aucun et, lorsqu'il fut temps de rentrer, je tuai une Tommy mâle qui nous suffisait largement. Je l'ajustai et, assis tous deux, je plaçai le doigt de Debba sur la détente, devant le mien et, tandis que je suivais le bélier dans la lunette, je sentais la pression de son doigt contre le mien et je la sentais qui essayait de ne pas respirer. Puis je dis, « Piga », et son doigt appuya au moment où mon doigt appuyait sur la détente, en me prenant de vitesse d'un soupçon de seconde, et le mâle, dont la queue fouettait l'air pendant qu'il broutait, tomba net, ses quatre pattes curieusement raides pointées vers le ciel ; Charo arriva

en courant dans sa direction, avec son short effiloché, son vieux blazer bleu et son turban miteux, pour l'égorger dans les règles.

« Piga mzuri », dit Ngui à Debba et elle se tourna vers lui, tenta de prendre son air royal et en fut incapable, et elle se mit à pleurer et dit : « Asanta sana. »

Nous étions assis sur la couverture et elle pleurait, puis elle s'arrêta d'un coup. Nous regardâmes Charo faire ce qu'il avait à faire, puis la voiture surgit de derrière le haut de la colline et descendit jusqu'à l'animal, Mthuka mit pied à terre et baissa le hayon, et Charo et lui, tout petits vus de loin, la grosse voiture minuscule aussi, se baissèrent, soulevèrent la carcasse et la lancèrent dans la benne. Puis la voiture remonta la pente dans notre direction, grandissant de minute en minute à mesure qu'elle approchait. À un moment j'avais eu envie de mesurer la distance du coup. Mais cela aurait manqué de panache et un homme doit être capable de tirer à n'importe quelle distance, en prenant en compte l'avantage du dénivelé.

Debba regarda l'animal comme si elle n'avait encore jamais vu d'antilope et enfonça son doigt dans le trou par lequel la balle avait traversé exactement le sommet des deux épaules, et je lui dis de ne pas se salir avec le sang sur le plancher. On avait fixé un châssis métallique sur le plancher pour laisser un espace entre la viande et la chaleur de la voiture et permettre à l'air de circuler, et on avait beau toujours le laver à grande eau, il n'en restait pas moins une sorte de charnier.

Debba se désintéressa de l'animal et nous redescendîmes la colline, elle assise entre Mthuka et moi, et nous savions tous deux qu'elle se sentait bizarre, mais elle ne disait pas un mot et se cramponnait seulement à mon bras et agrippait l'étui. Au Shamba elle redevint royale mais le cœur n'y était pas ; Ngui découpa l'animal, jeta les tripes et les poumons aux chiens, ouvrit l'estomac et le nettoya, mit le cœur, les rognons et le foie dans la poche stomacale et la donna à un enfant pour l'apporter dans la maison de Debba. Mon beau-père était là et je le saluai d'un signe de tête. Il prit la poche nacrée et humide et son contenu rouge et violacé et rentra à l'intérieur de la case qui

était indiscutablement une très belle construction, avec son toit conique et ses parois rouges.

Je sortis de la voiture et aidai Debba à descendre.

« Jambo tu », dis-je ; elle ne répondit rien et rentra dans la maison.

Il faisait nuit maintenant, et quand nous arrivâmes au camp le feu était allumé et on avait sorti mon fauteuil et la table avec ce qu'il fallait pour boire. Mwindi avait fait chauffer l'eau et je pris un bain, me savonnant avec soin, puis enfilai un pyjama, des bottes contre les moustiques et un peignoir épais, et allai m'installer près du feu. Keiti attendait.

« Jambo Bwana, dit-il.

– Jambo, monsieur Keiti, dis-je. Nous avons tué une petite Tommy. Charo a dû vous dire que la viande est O.K. »

Il sourit, et je sus que nous étions de nouveau amis. Il avait le sourire le plus sympathique et le plus franc que j'aie jamais vu chez quelqu'un.

« Assieds-toi, Keiti, dis-je.

– Non.

– Je te suis très reconnaissant pour hier soir. Tu as bien agi et exactement comme tu le devais. Je vois le père de cette fille depuis quelque temps et j'ai fait les visites et les cadeaux d'usage. Tu ne pouvais pas le savoir. Le père ne vaut pas grand-chose.

– Je sais. Les femmes dirigent ce Shamba.

– Si j'ai un fils de cette fille, il recevra une bonne éducation et décidera peut-être d'être soldat, médecin ou avocat. C'est son droit. S'il veut être chasseur, il pourra rester auprès de moi en qualité de fils. Est-ce clair ?

– C'est très clair, dit Keiti.

– Si j'ai une fille, je lui donnerai une dot ou elle pourra venir vivre avec moi en qualité de fille. Est-ce clair ?

– C'est clair. Mieux vaut peut-être qu'elle reste avec la mère.

– Je me conformerai en tout à la loi et aux coutumes kamba. Mais je ne peux pas épouser la fille et la ramener chez moi à cause de lois idiotes.

– Un de tes frères peut l'épouser, dit Keiti.

– Je sais. »

Le dossier était clos et nous étions aussi bons amis que toujours.

« J'aimerais bien venir un soir chasser avec la lance, dit Keiti.

– J'apprends tout juste, dis-je. Je n'y connais rien et c'est difficile sans chien.

– Personne ne connaît la nuit. Ni moi. Ni toi. Personne.

– Je veux l'apprendre.

– Tu apprendras. Mais fais attention.

– Je ferai attention.

– Personne ne connaît la nuit, sauf dans un arbre ou à un endroit sûr. La nuit appartient aux animaux. »

Keiti avait trop de tact pour parler de la religion, mais je vis son regard, celui d'un homme qu'on a conduit au sommet d'une haute colline et qui a vu les tentations du monde déployées devant lui, et cela me rappela que nous ne devions pas corrompre Charo. Je voyais que nous remportions la victoire et que je pourrais avoir Debba et la veuve à ma table désormais, avec un menu écrit et des marque-place. À deux pas de la victoire, je forçai très légèrement mon avantage pour marquer un point de plus.

« Naturellement, dans notre religion, tout est possible.

– Oui. Charo m'a parlé de votre religion.

– Elle est très petite mais très vieille.

– Oui », dit Keiti et je lui souhaitai de nouveau bonne nuit et de nouveau il fit une courbette, et j'enviai Pop d'avoir un homme tel que lui. Mais, pensai-

je, tu commences à constituer ta propre équipe, et si Ngui n'arrive pas à la cheville de Keiti à de nombreux égards, il est plus nature et plus drôle, et les temps ont changé.

Pendant la nuit, couché et ne dormant pas, j'écoutai les bruits de la nuit et essayai de les comprendre tous. Keiti avait dit quelque chose de très juste ; personne ne connaissait la nuit. Mais j'allais l'apprendre si j'en étais capable, seul et à pied. Mais j'allais l'apprendre et je ne voulais la partager avec personne. Partager, c'est bon pour l'argent, vous ne partagez pas une femme et je ne partagerais pas la nuit. Je n'arrivais pas à dormir et ne voulais surtout pas prendre de somnifère car je voulais entendre la nuit, et je n'avais pas encore décidé si je partais au lever de la lune. Je manquais encore d'expérience pour chasser seul avec une lance sans m'attirer d'ennuis, et j'avais le devoir et l'immense et incomparable plaisir de me trouver au camp lorsque Miss Mary rentrerait. J'avais aussi le devoir et le plaisir exquis d'être avec Debba, mais je savais qu'elle dormirait profondément au moins jusqu'à ce que la lune se lève, et qu'une fois la lune levée nous devions tous payer la facture de notre lot de bonheur ou de chagrin. Allongé sur le lit de camp avec le vieux fusil de chasse et sa rigidité rassurante à mon côté, et le pistolet, qui était mon meilleur ami et mon critique le plus sévère à la moindre absence de réflexe et d'esprit de décision, reposant confortablement entre mes jambes dans l'étui ouvragé que Debba avait si souvent poli de ses mains vigoureuses, je pensai à ma chance de connaître Miss Mary et qu'elle m'eût fait le grand honneur de m'épouser, et à Miss Debba, reine des ngoma. Maintenant que nous avons la religion, c'était facile. Ngui, Mthuka et moi pouvions décider de ce qui constituait un péché ou non.

Ngui avait cinq épouses, ce que nous savions être vrai, et vingt têtes de bétail, ce dont nous doutions tous. Moi, je possédais juste une épouse légitime aux yeux de la loi américaine, mais tout le monde se rappelait et respectait Miss Pauline qui était venue en Afrique autrefois et qu'on admirait et chérissait, surtout Keiti et Mwindi ; d'ailleurs ils croyaient qu'elle était mon épouse indienne brune et que Miss Mary était mon épouse indienne blonde. Ils étaient tous convaincus que Miss Pauline protégeait le Shamba depuis

chez elle tandis que j'avais amené Miss Mary dans ce pays, et je ne leur dis jamais que Miss Pauline était morte car cela aurait attristé tout le monde. Nous ne leur dûmes rien non plus d'une autre épouse qui ne leur aurait pas plu, et comme elle avait été reclassée, elle n'appartenait plus à ce grade ni à cette section. On présumait en général, même les anciens les plus conservateurs et les plus méfiants, que, si Ngui avait cinq épouses, j'en avais au moins douze compte tenu de notre différence de fortune.

À ce qu'on croyait aussi, j'étais marié à Miss Marlene qui, à en croire les photographies et les lettres que j'avais reçues, devait travailler pour moi dans un petit Shamba d'attractions à moi, appelé Las Vegas. Tous connaissaient Miss Marlene comme l'auteur de « Lily Marlene » et beaucoup pensaient qu'elle était Lily Marlene, et nous l'avions tous entendue des centaines de fois interpréter une chanson intitulée « Jonny » sur le vieux phono à manivelle à l'époque où Rhapsody in Blue était une nouvelle mélodie, et Miss Marlene, à l'époque, parlait dans la chanson de « mutts around the phlegm ». Cet air avait toujours chaviré tout le monde, et lorsqu'il m'arrivait par extraordinaire d'être morose ou abattu en ce temps-là, loin de mon Shamba d'attractions, Molo, qui était le demi-frère de Ngui, demandait : « Muts around flem ? », et je lui disais de passer le disque, il remontait le phonographe portable et cela nous faisait plaisir à tous d'entendre la voix magnifique, profonde et décalée de ma somptueuse épouse imaginaire chantant dans mon Shamba d'attractions qu'elle administrait avec tant de savoir-faire et de fidélité.

Voilà comment on bâtit les légendes, et le fait qu'on me prêtait Lily Marlene pour épouse ne détournait personne de la religion. J'avais appris à Debba à dire : « Vámonos a Las Vegas », et la sonorité lui plaisait presque autant que « No hay remedio ». Mais elle redoutait toujours Miss Marlene, bien qu'elle eût une grande photo d'elle vêtue de rien, à mon avis, sur le mur au-dessus de son lit, à côté des publicités pour les machines à laver, les broyeurs d'ordures et les tranches de jambon et steaks de deux pouces d'épaisseur, et les peintures du mammoth, du petit cheval à quatre doigts et du tigre à dents de sabre qu'elle avait découpées dans Life. C'étaient les

grandes merveilles de son nouveau monde et seule Miss Marlene lui faisait peur.

Comme j'étais pleinement éveillé sans savoir si je parviendrais jamais à trouver le sommeil, je songeai à Debba, à Miss Marlene et à Miss Mary, et à une autre fille que je connaissais et qu'à l'époque j'aimais beaucoup. C'était une Américaine mince et longiligne, à la démarche déhanchée, et dotée de ces avantages voluptueux d'ordinaire américains tant admirés de ceux qui ignorent la supériorité des petits seins durs, bien formés. Mais cette fille avait des jambes de négresse et était très ardente, bien que se plaignant toujours de quelque chose. Pourtant elle offrait un assez agréable sujet de réflexion la nuit, quand vous n'arriviez pas à dormir, et j'écoutais la nuit et pensais un peu à elle, et à la petite maison, à Key West, au chalet et aux divers tripots que nous fréquentions, et aux matins d'un froid mordant quand nous chassions ensemble, avec le vent qui s'engouffrait dans l'obscurité et le goût de l'air des montagnes et l'odeur de la sauge, à l'époque où elle attachait plus d'importance à chasser autre chose que l'argent. Aucun homme n'est vraiment seul, et les heures de la nuit noire de l'âme où il serait toujours trois heures du matin sont les meilleures heures d'un homme s'il n'est pas alcoolique et qu'il n'a pas peur de la nuit ni de ce qu'apportera le jour. J'avais aussi peur que tout un chacun à mon époque, et peut-être plus. Mais, au fil des années, la peur était devenue une forme de bêtise, à classer avec les découverts bancaires, les maladies vénériennes qu'on attrapait ou le fait de manger des bonbons. La peur est un défaut d'enfant, et alors que j'aimais la sentir approcher, comme c'est toujours le cas avec n'importe quel défaut, elle était déplacée chez un homme, et il fallait seulement craindre la présence d'un danger réel et imminent, sous une forme que vous deviez connaître, et ne pas faire l'imbécile si vous étiez responsable d'autres que vous. C'était la peur instinctive qui vous hérissait les cheveux devant le vrai danger, et si vous perdiez cette réaction instinctive, il était temps de changer de métier.

Je pensai donc à Miss Mary et à son courage pendant les quatre-vingt-seize jours où elle avait traqué son lion, jamais assez grande pour le voir correctement ; accomplissant une tâche nouvelle avec des connaissances

imparfaites et des outils inadaptés ; nous entraînant tous par sa force de volonté, au point que nous étions tous sur le pont une heure avant l'aube et excédés par les lions, surtout à Magadi, et Charo, d'une indéfectible loyauté envers Miss Mary, mais vieux et lassé des lions, m'avait dit : « Bwana tue le lion et on n'en parle plus. Aucune femme ne tue un lion. »

CHAPITRE XVIII

C'était une belle journée pour être en avion, et la Montagne paraissait très proche. Je m'assis contre l'arbre et observai les oiseaux et le gibier qui se nourrissait. Ngui vint prendre les instructions et je lui dis de nettoyer et graisser toutes les armes et d'aiguiser et graisser toutes les lances avec Charo. Keiti et Mwindi déménageaient le lit cassé pour le mettre dans la tente vide de Bwana Mouse. Je me levai pour aller jeter un coup d'œil. Il n'y avait pas trop de dégâts. Un des montants de l'armature pliante était fêlé sur une bonne longueur au milieu, et l'une des grandes tiges qui maintenaient la toile avait cédé. On le réparerait sans peine, et je dis que j'allais chercher du bois et le ferais scier aux bonnes mesures et poncer chez M. Singh.

Keiti, que l'arrivée de Miss Mary transportait de joie, proposa de prendre le lit de camp de Bwana Mouse qui était identique, et je revins à mon fauteuil et au livre sur les oiseaux et repris du thé. Je me sentais comme quelqu'un qui s'est habillé trop tôt pour une réception ce matin-là, où on avait l'impression d'être au printemps sur un plateau alpestre, et en me dirigeant vers la tente du mess pour prendre mon petit déjeuner, je me demandai ce que la journée nous réservait. La première chose qu'elle apporta fut l'informateur.

« Bonjour, mon frère, dit l'informateur. Comment va ta bonne santé ?

– Mieux que jamais, mon frère. Quoi de neuf ?

– Puis-je entrer ?

– Bien sûr. As-tu pris un petit déjeuner ?

– Cela fait des heures. Je l'ai pris sur la Montagne.

– Pourquoi ?

– La veuve était tellement pénible que je l'ai laissée pour me promener seul dans la nuit comme toi, mon frère. »

Je savais que c'était un mensonge et je dis : « Tu veux dire que tu as marché jusqu'à la route et que tu as pris le camion jusqu'à Laitokitok avec un des employés de Benji.

– Quelque chose du genre, mon frère.

– Continue.

– Mon frère, une catastrophe se prépare.

– Sers-toi ce que tu veux et raconte-moi.

– C'est pour le soir de Noël et le jour de Noël, mon frère. Je m'attends à un massacre. »

Je faillis demander : « De la part de qui ? Eux ou nous ? » mais je me dominai.

« Dis-m'en plus », fis-je, regardant le visage de l'informateur, fier, brun, buriné par la culpabilité tandis qu'il portait un petit verre de gin canadien additionnée d'un jet de bitter à ses lèvres gris-rouge.

« Pourquoi ne prends-tu pas du Gordon ? Tu vivras plus vieux.

– Je sais rester à ma place, mon frère.

– Et ta place est dans mon cœur », dis-je, citant le défunt Fats Waller. Des larmes montèrent aux yeux de l'informateur.

« Ainsi donc, la nuit de la Saint-Barthélemy est pour le soir de Noël, dis-je. N'a-t-on aucun respect pour le Bébé Jésus ?

– C'est un massacre.

– Les femmes et les enfants aussi ?

– Personne ne l'a dit.

– Qui a dit quoi ?

– On en parlait chez Benji. On en parlait beaucoup dans les magasins massaï et au salon de thé.

– Exécutera-t-on les Massaï ?

– Non. Les Massaï viendront tous ici à ton ngoma pour le Bébé Jésus.

– Parle-t-on du ngoma ? » demandai-je pour changer de sujet et pour montrer que la nouvelle de massacres imminents n'était pas pour m'inquiéter, moi qui avais survécu à la guerre contre les Zoulous et dont les ancêtres avaient liquidé George Armstrong Custer à Little Big Horn. Un homme qui allait à La Mecque sans être musulman, comme on irait à Brighton ou à Atlantic City, ne devait pas se laisser émouvoir par des rumeurs de massacre.

« On ne parle que du ngoma sur la Montagne, dit l'informateur. Mis à part le massacre.

– Qu'a dit M. Singh ?

– Il a été grossier à mon égard.

– Participe-t-il au massacre ?

– Il est probablement un des meneurs. »

L'informateur déballa un paquet qu'il cachait sous son châle. C'était une bouteille de White Heather dans un carton.

« Un cadeau de M. Singh, dit-il. Je te conseille de l'examiner avec attention avant de boire, mon frère. C'est un nom qui m'est inconnu.

– Dommage, mon frère. C'est peut-être un nom nouveau, mais c'est du bon whisky. Les nouvelles marques de whisky sont toujours bonnes au début.

– J'ai une information pour toi au sujet de M. Singh. Il a manifestement servi dans l'armée.

– Dur à croire.

– J'en suis certain. Personne n'aurait pu me maudire comme l'a fait M. Singh sans avoir servi le Dominion.

- Crois-tu que M. Singh et Mme Singh sont des éléments subversifs ?
- Je vais faire mon enquête.
- Les tuyaux manquent de précision aujourd'hui, l'informateur.
- Mon frère, la nuit fut rude. L'insensibilité de la veuve, mes errances sur la Montagne...
- Ressers-toi, mon frère. On se croirait dans Les Hauts de Hurlevent.
- S'agit-il d'une bataille, mon frère ?
- Dans un sens.
- Il faudra que tu me la racontes un jour.
- Tu me le rappelleras. Pour l'instant, je veux que tu passes la nuit à Laitokitok, à jeun, et que tu me rapportes autre chose que des âneries. Va au Brown's Hotel et couche là-bas. Non, dors sur la véranda. Où as-tu dormi, hier soir ?
- Par terre au salon de thé, sous la table de billard.
- Soûl ou à jeun ?
- Soûl, mon frère. »

Mary attendrait sûrement l'ouverture de la banque pour pouvoir prendre le courrier. C'était un jour idéal pour voler, aucune formation nuageuse ne semblait s'annoncer, et Willie ne serait probablement pas pressé de redécoller. Je mis deux bouteilles de bière fraîche dans la voiture de chasse, et Ngui, Mthuka et moi partîmes vers la piste d'atterrissage, avec Arap Meina à l'arrière. Meina monterait la garde près de l'avion ; il avait beaucoup de chic et de classe en uniforme, et son .303 à la bretelle était fraîchement astiqué et huilé. Nous fîmes le tour de la prairie pour obliger les oiseaux à s'envoler, puis nous nous repliâmes à l'ombre d'un grand arbre où Mthuka éteignit le moteur, et tout le monde se cala confortablement sur son siège. Nous avions

pris Charo à la dernière minute parce qu'il était le porteur de fusils de Miss Mary et se devait de l'accueillir.

Il était midi passé ; j'ouvris un litre de Tusker, et Mthuka, Ngui et moi bûmes à même la bouteille. Arap Meina était puni pour une cuite récente, mais il savait que je lui en donnerais plus tard.

J'annonçai à Ngui et Mthuka que j'avais rêvé cette nuit-là que nous devions prier le soleil à son lever, et de nouveau à son coucher.

Ngui déclara qu'il n'allait pas se mettre à genoux comme un caravanier ou un chrétien, même au nom de la religion.

« Tu n'as pas besoin de te mettre à genoux. Tu te tournes pour regarder le soleil et tu pries.

– Que demandions-nous dans nos prières, dans le rêve ?

– De vivre en braves, de mourir en braves et d'aller directement aux chasses éternelles.

– Braves, nous le sommes déjà, dit Ngui. Pourquoi prier pour ça ?

– Prie pour ce que tu veux, du moment que c'est pour notre bien à tous.

– Je prie pour demander de la bière, de la viande et une nouvelle femme aux mains vigoureuses. Tu peux partager la femme.

– C'est une bonne prière. Que demandes-tu, Mthuka ?

– Qu'on garde la voiture.

– Rien d'autre ?

– De la bière. Tu ne te fais pas tuer. Beaucoup de pluie à Machakos. Les chasses éternelles.

– Toi, tu demandes quoi ? dit Ngui.

– L'Afrique aux Africains. Kwisha Mau-Mau. Kwisha toutes les maladies. Beaucoup de pluie partout. Les chasses éternelles.

– Prie pour qu'on s'amuse, proposa Mthuka.

- Pour coucher avec la femme de M. Singh.
 - Ça, il faudra prier beaucoup.
 - Pour emmener la femme de M. Singh aux chasses éternelles.
 - Trop de gens veulent faire partie de la religion, dit Ngui. On en prend combien ?
 - On commence par un peloton. Peut-être une section, voire une compagnie.
 - Trop de monde pour les chasses éternelles.
 - Je le crois aussi.
 - Tu commandes les chasses éternelles. Nous faisons un conseil mais tu commandes. Pas de Grand Esprit. Pas de Grand Manitou. Hapana roi. Hapana route de la reine. Hapana H.E. Hapana D. C¹. Hapana Bébé Jésus. Hapana Police. Hapana Black Watch. Hapana services de la chasse.
 - Hapana, dis-je.
 - Hapana », dit Mthuka.
- Je passai la bouteille de bière à Arap Meina.
- « Es-tu un homme religieux Meina ?
- Très religieux, dit Meina.
 - Bois-tu ?
 - Seulement de la bière, du vin et du gin. Je sais boire aussi du whisky et tous les alcools blancs ou de couleur.
 - T'arrive-t-il d'être ivre, Meina ?
 - Tu devrais le savoir, mon père.
 - Quelles religions as-tu pratiquées ?
 - Aujourd'hui je suis musulman. » Charo s'adossa contre son siège et ferma les yeux.

« Qu'étais-tu avant ?

– Lumbwa », dit Meina. Les épaules de Mthuka s'agitèrent. « Je n'ai jamais été chrétien, fit Meina d'un air digne.

– Nous parlons trop de religion, je suis toujours garde-chasse suppléant, et on fête l'Anniversaire du Bébé Jésus dans quatre jours. » Je jetai un coup d'œil à ma montre. « Chassons les oiseaux de la piste et finissons la bière avant l'arrivée de l'avion.

– L'avion arrive », dit Mthuka. Il mit le contact, je lui passai la bière et il but un tiers de ce qui restait. Ngui en but un tiers et je bus la moitié du tiers et passai la fin à Meina. Nous foncions déjà sur les cigognes, les forçant à se disperser en courant et à prendre leur élan, pattes tendues comme si elles faisaient décoller leur train d'atterrissage, s'envolant à contrecœur.

Nous vîmes arriver l'avion, bleu et argenté, avec ses longues pattes grêles, emplissant le camp de son vrombissement, et déjà nous roulions à vive allure le long de la prairie, lui arrivait en sens inverse, ses grands ailerons baissés, nous dépassant pour atterrir sans heurt ; après quoi il décrivit des cercles, pointant son nez avec arrogance, projetant de la poussière sur les fleurs blanches dans lesquelles on enfonçait jusqu'aux genoux.

Miss Mary s'encadra dans la porte, elle sortit prestement et s'élança avec une vivacité merveilleuse. Je l'étreignis et l'embrassai, puis elle serra les mains de tout le monde, Charo en premier.

« Bonjour, Papa, dit Willie. Ngui pourrait-il décharger quelques trucs ? L'avion est plein comme un œuf !

– Tu as acheté tout Nairobi ou quoi ? dis-je à Mary.

– Tout ce que j'ai pu ! Ils n'ont pas voulu me vendre le Muthaiga Club.

– Elle a acheté le New Stanley et Torr's, dit Willie. On sera toujours sûrs d'avoir une chambre, Papa.

– Quoi d'autre encore ?

– Elle voulait m'acheter un Comet, dit Willie. On en déniche à des prix

tout à fait intéressants en ce moment, vous savez. »

On rentra au camp, Miss Mary et moi serrés l'un contre l'autre sur la banquette avant. Willie discutait avec Ngui et Charo. Au camp, Mary fit tout déposer dans la tente vide de Bwana Mouse et je fus prié de rester à l'écart et de ne pas regarder. On m'avait prié de ne rien regarder non plus dans l'avion et j'avais obéi. Il y avait un gros paquet de lettres, journaux et magazines et quelques câbles ; je les avais apportés dans la tente du mess, et Willie et moi buvions une bière.

« Bon vol ?

– Pas un trou d'air. Le sol ne dégage plus vraiment de chaleur, avec le froid de la nuit. Mary a vu ses éléphants à Salengai et une très grosse horde de lycaons. »

Miss Mary entra. Elle avait reçu toutes les visites officielles et rayonnait. Elle était aimée, accueillie avec chaleur et tout le monde avait été très stylé. Elle adorait le rôle de Memsahib.

« Je ne savais pas que le lit de Mousie était cassé.

– Il est cassé ?

– Et moi qui ne t'ai rien dit pour le léopard ! Laisse-moi t'embrasser. G.C. était mort de rire en lisant ton câble.

– Ils ont eu leur léopard. Ils n'ont plus de souci à se faire. Ni eux ni personne. Ni même le léopard.

– Raconte.

– Non. Un jour en revenant, je te montrerai l'endroit.

– Puis-je voir le courrier que tu as fini de regarder ?

– Ouvre tout.

– Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas heureux de me voir de retour ? Je m'amusais comme une folle à Nairobi, en tout cas je sortais tous les soirs et tout le monde était gentil avec moi.

– On va tous s'entraîner à être gentils avec toi et tu te sentiras bientôt comme à Nairobi.

– S'il te plaît, Papa, sois gentil. Tu sais que j'adore ça. Je suis allée à Nairobi juste pour me faire soigner et acheter des cadeaux pour Noël et je sais que tu voulais que je m'amuse.

– Mais oui, et maintenant tu es là. Serre-moi fort et donne-moi un bon baiser qui soit le contraire de Nairobi. »

Elle était mince et éclatante dans sa tenue kaki, le corps musclé, et elle embaumait, et ses cheveux d'un or cendré étaient coupés court, et je me ralliai à la race blanche et européenne avec autant de facilité qu'un mercenaire d'Henri IV décrétant que Paris valait bien une messe.

Willie vit avec plaisir nos retrouvailles, et il dit : « Papa, quoi de neuf à part le léopard ?

– Rien.

– Pas de problèmes ?

– La route, la nuit, est une abomination.

– À mon avis, ils comptent un peu trop sur le désert pour les couper du monde. »

J'envoyai chercher la selle de viande mise de côté pour Willie, et Mary partit dans notre tente prendre son courrier. Nous refîmes le trajet en voiture et Willie redécolla. Le reflet oblique de l'avion éclaira tous les visages et puis, quand il fut un point d'argent au loin, nous reprîmes le chemin de la maison.

Mary était tendre et ravissante, et Ngui se sentait le cœur lourd parce que je ne l'avais pas emmené. Le soir approchait, on aurait du temps et les éditions par avion des journaux anglais, et ce serait l'heure de l'embrassement du couchant, du feu et d'un verre.

Au diable tout ça, pensai-je. Je me suis trop compliqué la vie et les complications se multiplient. Je vais me plonger dans un Time dont Miss Mary ne voudra pas, je l'ai récupéré, je vais profiter du feu et on passera un

agréable moment à boire et à dîner ensuite. Mwindi préparait le bain de Mary dans la baignoire de brousse, je prendrais le mien après. J'allais me laver de tout et tremper dans le bathi ; et une fois la baignoire vidée, puis rincée et à nouveau remplie d'eau chaude apportée du feu dans de vieux bidons d'essence, je m'allongeai dans l'eau, marinai un bon moment et me savonnai au Lifebuoy.

Je me séchai vigoureusement avec ma serviette et enfilai mon pyjama, mes vieilles bottes chinoises contre les moustiques et un peignoir. C'était mon premier bain chaud depuis le départ de Mary. Les Britanniques en prenaient tous les soirs s'ils le pouvaient. Mais je préférais me laver le matin dans la cuvette au moment où je m'habillais, et de nouveau quand nous rentrions de la chasse et le soir.

Pop détestait cela, car le rituel du bathi était un des rares rites du safari d'autrefois à subsister. Je me faisais donc un devoir, lorsqu'il se trouvait avec nous, de prendre le bathi chaud. Mais, avec l'autre façon de vous laver, vous découvriez les tiques que vous aviez récoltées dans la journée et demandiez à Mwindi ou à Ngui de retirer celles que vous ne pouviez pas attraper. Autrefois, quand je chassais seul avec Mkola, nous avions des chiques qui s'enfonçaient dans les orteils sous les ongles, et tous les soirs nous nous asseyions sous la lumière de la lampe-tempête et il me retirait les miennes et je lui retirais les siennes. Aucun bathi n'y serait jamais parvenu, mais nous n'avions pas de bathi.

Je songeais à ce temps-là et à l'intensité avec laquelle nous chassions, ou plutôt la simplicité. En ce temps-là, quand vous faisiez venir un avion, cela signifiait que vous étiez odieusement riche et ne périssiez jamais d'ennui dans un coin d'Afrique où l'on se déplaçait avec difficulté, ou alors que vous étiez à l'agonie.

« Comment te sens-tu vraiment, chérie, après ton bain, et t'es-tu bien amusée ?

– Je suis en pleine forme. Le médecin m'a donné le truc que je prenais déjà et du bismuth. Les gens ont été très gentils. Mais tu m'as manqué tout le

temps.

– Tu es superbe, dis-je. Où as-tu trouvé une si jolie coupe de cheveux kamba ?

– J'ai carrément coupé un peu plus court sur les côtés cet après-midi, dit-elle. Cela te plaît ?

– Parle-moi de Nairobi.

– Le premier soir je suis tombée sur un homme très sympathique, il m'a emmenée au Traveler's Club et ce n'était pas trop insupportable, et il m'a raccompagnée à l'hôtel.

– Quel genre de type ?

– Je ne m'en souviens pas vraiment, mais il était très sympathique.

– Et le deuxième soir ?

– Je suis sortie avec Alec et son amie et nous sommes allés dans un endroit où on s'écrasait. Il fallait être en smoking et Alec ne l'était pas. Je ne me rappelle pas si nous sommes restés ou partis ailleurs.

– Cela paraît épatant. Juste comme à Kimana.

– Et toi, qu'as-tu fait ?

– Rien. J'ai traîné ici et là avec Ngui, Charo et Keiti. On a dû aller à un dîner paroissial quelconque. Qu'as-tu fait le troisième soir ?

– Chéri, je ne sais plus très bien. Ah, si. Alec, son amie, G.C. et moi sommes sortis. Alec était pénible. Nous avons fait deux autres boîtes et ils m'ont raccompagnée.

– Le même genre de vie que nous ici. Sauf que c'est Keiti au lieu d'Alec qui était pénible.

– À propos de quoi ?

– Cela m'échappe, dis-je. Quel numéro du Time veux-tu lire ?

– J'en ai parcouru un. Tu as une préférence ?

- Non.
- Tu ne m'as pas dit que tu m'aimais ni que tu étais heureux que je sois de retour.
- Je t'aime et je suis heureux que tu sois de retour.
- Tout de même ! Et moi, je suis ravie de me retrouver à la maison.
- Rien d'autre de particulier à Nairobi ?
- J'ai demandé à ce type sympathique avec qui j'étais sortie de m'emmener au Coryndon Museum. Mais je crois qu'il s'est rasé.
- Qu'as-tu pris au Grill ?
- Il y avait d'excellents poissons des grands lacs. En filets, mais cela ressemblait à de la perche ou du sandre. Ils ne précisaient pas le nom. Ils disaient juste samaki. Il y avait du saumon fumé frais vraiment délicieux qu'ils avaient fait venir par avion, et il y avait des huîtres, je crois, mais je ne sais plus.
- As-tu bu de ce petit blanc sec, grec ?
- Des quantités. Alec ne l'aimait pas. Il est allé en Grèce et en Crète je crois, avec ton copain de la R.A.F. Il ne l'aimait pas non plus.
- Alec a vraiment été pénible ?
- Seulement à propos de broutilles.
- Ne soyons pénibles à propos de rien.
- Tout à fait d'accord. Veux-tu que je te serve un autre verre ?
- Merci beaucoup. Keiti est là. Que veux-tu ?
- Je vais prendre un Campari avec un soupçon de gin.
- J'aime quand tu es à la maison au lit. On se couche tout de suite après le dîner.
- Bien.

– Tu promets de ne pas sortir ce soir ?

– Promis juré. »

Et puis, après le dîner, j'entamai la lecture de l'édition aérienne du Time tandis que Mary écrivait son journal, ensuite elle partit avec sa torche électrique sur le sentier fraîchement dégagé en direction de la tente des latrines, j'éteignis la lampe à gaz et accrochai la lampe-tempête à l'arbre, me déshabillai, pliant mes affaires avec soin et les posant bien à plat sur la cantine au pied du lit, et m'enfilai dans mes draps, rebordant la moustiquaire sous le matelas.

Il était encore tôt mais j'étais fatigué et j'avais sommeil. Au bout d'un moment Mary se glissa dans le lit et je mis l'autre Afrique ailleurs et nous recréâmes notre Afrique à nous. C'était une Afrique différente de celle que j'avais explorée, et au début je sentis le rouge de la honte me submerger, et puis je l'acceptai et ne pensai plus à rien et fus tout entier à ce que j'éprouvais et c'était délicieux d'être au lit avec Mary. On fit l'amour et puis on recommença, et puis après avoir recommencé, sans bruit, dans le noir, sans parler et sans penser et ensuite comme une pluie de météores par une nuit froide, on s'endormit. Peut-être y eut-il une pluie de météores. Il faisait assez froid et assez clair. À un moment de la nuit Mary quitta mon lit pour le sien et dit : « Bonne nuit, mon amour. »

Je m'éveillai lorsque le jour pointait et enfilai un chandail et mes bottes contre les moustiques sur mon pyjama, fermai mon peignoir avec le ceinturon du pistolet et rejoignis dehors Msembi qui allumait le feu, pour lire les journaux et boire le pichet de thé que Mwindi avait apporté. Je classai d'abord tous les journaux, puis commençai par les plus anciens. La saison des courses devait toucher à sa fin à Auteuil et Enghien, mais il n'y avait pas les résultats des courses en France dans ces éditions anglaises par avion. J'allai voir si Miss Mary était réveillée et la trouvai debout et habillée, fraîche et reposée, qui se mettait des gouttes dans les yeux.

« Comment vas-tu, chéri ? As-tu bien dormi ?

– Divinement, dis-je. Et toi ?

– Je viens juste de me réveiller. Je me suis rendormie aussitôt, quand Mwindi a apporté le thé. »

Je la serrai dans mes bras, respirant sa chemise propre du petit matin et son corps si joliment charpenté. Picasso l'avait appelée mon Rubens de poche un jour, et elle était un Rubens de poche, mais dûment ramené à cinquante-six kilos, et elle n'avait jamais eu un visage à la Rubens, et je la sentais à présent, fraîche et nette après sa toilette, et lui chuchotai quelque chose.

« Oh oui, et toi ?

– Oui.

– N'est-ce pas merveilleux d'être ici sans personne et avec notre Montagne et notre magnifique territoire et rien pour le gâter ?

– Oui. Viens prendre ton petit déjeuner. »

Elle eut un vrai petit déjeuner, avec du foie d'impala grillé au bacon et une demi-papaye achetée en ville, accompagnés de citron à presser sur le tout et de deux tasses de café. Je bus une tasse de café additionné de lait en boîte, mais sans sucre, et j'en aurais volontiers bu une autre tasse mais j'ignorais le programme de la journée, et de toute façon je ne voulais pas de café me gargouillant dans l'estomac.

« Je t'ai manqué ?

– Oh oui.

– Tu m'as terriblement manqué, mais il y avait tant de choses à faire. Je n'ai pas eu une minute en réalité.

– As-tu vu Pop ?

– Non Il n'est pas venu en ville et je n'avais pas de temps ni de moyen de transport pour aller là-bas.

– As-tu vu G.C.?

– Il était là un soir. Il te fait dire d'agir comme tu l'entends mais de t'en tenir exactement au plan fixé. Il a vérifié que j'avais bien retenu.

– C'est tout ?

– C'est tout. J'ai bien retenu. Il a invité Wilson Blake à venir ici pour Noël. Ils arriveront la veille. Il te dit de te tenir prêt à aimer son patron, Wilson Blake.

– Il t'a fait retenir ça ?

– Non. C'était juste une remarque. Je lui ai demandé si c'était un ordre et il a dit que non, que c'était une suggestion pleine d'espoir.

– Je suis ouvert aux suggestions. Comment allait G.C. ?

– Il n'était pas pénible, comme Alec. Mais il était fatigué. Il dit que tu lui manques, et il est très carré avec les gens.

– C'est-à-dire ?

– Je crois que les imbéciles commencent à l'excéder et il ne le leur envoie pas dire.

– Pauvre G.C., dis-je.

– Vous avez vraiment une mauvaise influence l'un sur l'autre.

– Peut-être, dis-je. Peut-être pas.

– Moi je pense que tu as mauvaise influence sur lui.

– N'a-t-on pas abordé le sujet une fois ou deux déjà ?

– Pas ce matin, dit Miss Mary. En tout cas pas ces derniers jours. As-tu écrit un peu pendant mon absence ?

– Très peu.

– Tu n'as pas écrit de lettres ?

– Non. Ah si. J'ai écrit à G.C., une fois.

– À quoi as-tu passé tout ton temps ?

– À des bricoles et aux tâches ordinaires. J'ai fait une expédition à Laitokitok après qu'on a tué le malheureux léopard.

– En tout cas, nous allons aller chercher un arbre de Noël digne de ce nom et ce sera au moins ça de fait.

– Bravo, dis-je. Il faut en prendre un qui tienne dans la voiture. J'ai renvoyé le camion.

– Nous allons prendre celui qu'on a choisi.

– D'accord. As-tu découvert de quelle espèce il s'agissait ?

– Non, mais je trouverai dans le livre sur les arbres.

– Parfait. On y va. »

Nous partîmes, finalement, chercher l'arbre. Keiti nous accompagnait, nous avions des pelles, des pangas, de la toile à sac pour envelopper les racines de l'arbre, des fusils grands et petits au râtelier fixé en travers du dos du siège avant, et j'avais dit à Ngui de prendre quatre bouteilles de bière pour nous et deux de Coca-Cola pour les musulmans. Nous partions visiblement nous acquitter d'une tâche et, hormis la nature de l'arbre, qui soûlerait un éléphant pour deux jours si l'idée le prenait d'en manger, nous partions nous acquitter d'une tâche si noble et si irréprochable que je pourrais écrire quelque chose à ce sujet pour une publication religieuse.

Nous nous appliquions à bien nous conduire et nous notions les empreintes sans faire de commentaires. Nous prîmes connaissance de ce qui avait traversé la route cette nuit-là. Et j'observai un vol de gangas qui dessinait une longue arabesque frémissante en direction de l'eau, au-delà des licks, Ngui les observa aussi. Mais sans faire de commentaires. Nous étions des chasseurs, mais ce matin-là nous travaillions pour le service des eaux et forêts de notre seigneur, le Bébé Jésus.

À vrai dire, nous travaillions pour Miss Mary et nous sentions un grand revirement dans nos allégeances. Nous étions tous des mercenaires et personne ne s'y trompait, Miss Mary n'était pas missionnaire. Elle ne se pliait

même pas aux instructions chrétiennes ; elle n'allait pas à l'église comme les autres Memsahib et cette histoire d'arbre était son shauri, comme l'avait été le lion.

Nous pénétrâmes dans l'épaisse forêt aux troncs verts et jaunes par notre ancienne route, envahie par l'herbe et les graminées depuis la dernière fois que nous l'avions empruntée, débouchant dans la trouée où poussaient les arbres à feuilles argentées. Ngui et moi décrivîmes un cercle, lui dans un sens, moi dans l'autre, pour nous assurer que la femelle rhinocéros et son petit ne se trouvaient pas dans les fourrés. Nous aperçûmes seulement quelques impalas et je repérai les traces d'un très gros léopard. Il avait chassé au bord du marécage. Je mesurai les empreintes avec la main et nous rebroussâmes chemin pour rejoindre les déterreurs d'arbres.

On décida qu'on ne pouvait pas tous creuser en même temps, et puisque Keiti et Miss Mary dirigeaient les opérations, nous allâmes nous asseoir à la lisière des grands arbres et Ngui me tendit sa tabatière. Nous prîmes chacun une pincée de tabac et nous regardâmes les experts des eaux et forêt en plein effort. Tout le monde travaillait dur, sauf Keiti et Miss Mary. D'après nous, l'arbre ne tiendrait jamais à l'arrière de la voiture de chasse, mais lorsqu'ils l'eurent enfin déterré, il apparut que oui et qu'il était temps pour nous d'aller aider à le charger. L'arbre était hérissé d'épines et pas commode à hisser dans la voiture mais à tous nous réussîmes. On posa de la toile mouillée sur les racines et on l'arrima, la moitié à peu près dépassant de l'arrière du véhicule.

« Nous ne pouvons pas rentrer par la même route, dit Miss Mary. Ces fichus tournants vont casser l'arbre.

- On va prendre un autre chemin.
- La voiture arrivera-t-elle à passer ?
- Sans problème. »

Sur cette piste qui traversait la forêt nous découvrîmes les empreintes de quatre éléphants, et il y avait des fumées fraîches. Mais les empreintes

partaient vers le sud par rapport à nous. C'étaient des mâles de taille respectable.

Je tenais le gros fusil entre mes genoux car Ngui, Mthuka et moi avions tous repéré les empreintes lorsqu'on les avait croisées sur la route, plus au nord, à l'aller. Peut-être venaient-ils du cours d'eau qui traversait le marécage du Chulu.

« La voie du campi est libre, annonçai-je à Mary.

– Tant mieux, dit-elle. On va pouvoir planter un arbre en bon état. »

Au camp, Ngui, Mthuka et moi restâmes en arrière pour laisser les bénévoles et les fanatiques creuser le trou pour l'arbre. Mthuka sortit la voiture de l'ombre quand on eut creusé le trou, l'arbre fut déchargé et planté, et il faisait très joli et très gai devant la tente.

« N'est-ce pas ravissant ? » dit Miss Mary. Et j'en convins.

« Merci de nous avoir ramenés sans accroc et de n'avoir inquiété personne au sujet des éléphants.

– Ils ne se seraient pas arrêtés là. Ils descendent probablement plus au sud pour trouver un couvert et de la nourriture. Ils ne nous auraient pas embêtés.

– Ngui et toi avez très bien manœuvré.

– Ce sont les mâles que nous avons vus d'avion. Ce sont eux qui ont bien manœuvré. Pas nous.

– Où vont-ils aller maintenant ?

– Peut-être qu'ils se nourriront un moment dans la forêt près du haut du marécage. Ensuite ils traverseront la route pendant la nuit et s'enfonceront dans cette zone du côté d'Amboseli qu'utilisent les éléphants.

– Je dois aller vérifier qu'ils finissent comme il faut.

– Je vais jusqu'à la route.

– Ta fiancée est là-bas sous l'arbre avec son chaperon.

– Je sais. Elle nous a apporté quelques épis de maïs. Je vais la raccompagner en voiture.

– Elle ne veut pas venir voir l'arbre ?

– Je ne crois pas qu'elle comprendrait.

– Reste déjeuner au Shamba si tu en as envie.

– On ne m'a pas invité, dis-je.

– Alors tu seras rentré pour le déjeuner ?

– Avant. »

Mthuka amena la voiture jusqu'à l'arbre où l'on attendait et dit à Debba et à la veuve de monter. Le petit garçon de la veuve me donna un coup de tête dans l'estomac et je lui tapotai gentiment le haut du crâne. Il s'installa sur la banquette arrière avec Debba et sa mère, mais je descendis et fis monter Debba à l'avant. Elle avait eu le courage de venir au camp apporter le maïs et de rester sous l'arbre à attendre notre retour, et je ne voulais pas qu'elle rentre au Shamba ailleurs qu'à sa place habituelle. Mais par sa gentillesse à l'égard du Shamba Miss Mary nous avait tous engagés sur l'honneur, comme si nous étions en liberté conditionnelle.

« As-tu vu l'arbre ? » demandai-je à Debba. Elle eut un petit gloussement de joie. Elle savait quel genre d'arbre c'était.

« Nous irons de nouveau chasser.

– Ndio. » Elle se tint très droite quand la voiture longea les premières cases avant de s'arrêter sous le gros arbre. Je descendis pour voir si l'informateur avait des spécimens botaniques à nous faire remporter, mais je ne pus mettre la main dessus. Il les avait sans doute mis dans l'herbier, pensai-je. Quand je revins, Debba avait disparu ; Ngui et moi remontâmes dans la voiture et Mthuka me demanda où nous allions.

« Na campi », dis-je. Puis je réfléchis et ajoutai : « Par la grande route. »

Ce jour-là nous étions en attente, suspendus entre notre nouvelle Afrique africaine et l'ancienne Afrique que nous avions rêvée et inventée et le retour de Miss Mary. Bientôt il y aurait le retour des pisteurs que G.C. déciderait de ramener et la présence du grand Wilson Blake qui définirait une ligne d'action et nous déplacerait, nous congédierait, fermerait une zone ou s'arrangerait pour donner six mois de sursis à quelqu'un aussi facilement que nous apportions un morceau de viande au Shamba.

Aucun de nous n'était spécialement gai, mais nous étions détendus et pas malheureux. On tuerait un éland pour en avoir le jour de Noël et j'essaierais de faire en sorte que Wilson Blake gardât un bon souvenir de son séjour ; G.C. m'avait demandé d'essayer de le trouver sympathique, j'essaierais donc. Lorsque j'avais fait sa connaissance, il ne m'avait pas plu, mais sans doute était-ce de ma faute. J'avais essayé de le trouver sympathique mais probablement pas avec assez de conviction. Peut-être que je devenais trop vieux pour aimer les gens quand j'essayais. Pop n'avait jamais fait le moindre effort pour les aimer. Il était poli, ou modérément poli, puis il les observait derrière ses yeux bleus, légèrement injectés de sang et aux paupières tombantes, sans paraître les voir. Il attendait qu'ils commettent une erreur.

Assis dans la voiture sous le grand arbre à flanc de colline, je résolus de faire quelque chose de spécial pour montrer que j'aimais et appréciais Wilson Blake. Il n'y avait pas grand-chose à Laitokitok qui pût l'intéresser, et je le voyais mal se régaler d'une réception donnée en son honneur dans un des Shamba massaï illégaux fabriquant de la bière ou dans l'arrière-boutique de M. Singh. Je doutais fort qu'il fît bon ménage avec M. Singh. Je savais ce que j'allais faire. Le cadeau idéal par excellence. Nous louerions les services de Willie pour faire survoler les Chyulu à M. Blake, et tout son domaine qu'il n'avait jamais vu. Je n'imaginai pas de cadeau plus royal ni plus utile, et je commençais à aimer M. Blake et à lui octroyer le statut de nation la plus favorisée. Je ne les accompagnerais pas mais resterais à la maison, effacé et tout à mon travail, à photographier mes spécimens botaniques peut-être, ou à identifier des pinsons, tandis que G.C., Willie, Miss Mary et M. Blake déchiffreraient le paysage.

« Kwenda na campi », dis-je à Mthuka, et Ngui ouvrit une autre bouteille de bière, qu'on boirait en franchissant la petite rivière à gué. Cela favorisait grandement la chance, et tout le monde but à la bouteille en observant les petits poissons dans le bassin au-dessus de la longue ride laissée dans l'eau par le gué. Il y avait de beaux poissons-chats dans la petite rivière, mais nous étions trop paresseux pour pêcher.

¹ H.E. : « His » ou « Her Excellency ». D.C. : « district commander ».

CHAPITRE XIX

Miss Mary attendait à l'ombre du double auvent de la tente du mess. On avait relevé l'arrière pour laisser passer le vent frais qui s'était levé et soufflait de la Montagne.

« Mwindi s'inquiète de tes expéditions de chasse nocturnes pieds nus.

– Mwindi est une vieille radoteuse. J'ai enlevé mes boots un jour parce qu'ils craquaient quand je marchais, et s'ils craquaient c'était de sa faute parce qu'il ne les avait pas graissés correctement. Quel foutu rabat-joie.

– C'est facile de traiter quelqu'un de rabat-joie alors qu'il ne pense qu'à ton bien.

– N'insiste pas.

– D'accord, mais comment se fait-il que tu prennes tant de précautions et parfois pas du tout ?

– Parce qu'on signale parfois la présence possible d'individus dangereux et puis on apprend qu'ils sont allés voir ailleurs. Je prends toujours les précautions qui nous sont nécessaires.

– Sauf quand tu sors seul la nuit.

– Quelqu'un veille sur toi et sur les fusils, et il y a toujours de la lumière. Tu es toujours sous bonne garde.

– Mais pourquoi sors-tu ?

– Il faut que je sorte.

– Mais pourquoi ?

– Parce qu'on n'a plus tellement de temps. Est-ce que je sais quand nous pourrions revenir ? Est-ce que je sais si nous reviendrons un jour ?

- Je me fais du souci à ton sujet.
- D'habitude tu dors comme une bûche quand je sors, et aussi quand je reviens.
- Pas toujours. Il m'arrive de toucher le lit et tu n'es pas là.
- Écoute, je ne peux pas sortir avant l'arrivée de la lune et la lune se lève très tard en ce moment.
- Tu en as tellement envie ?
- Oui, vraiment, chérie. Et je dis toujours à quelqu'un de monter la garde auprès de toi.
- Pourquoi n'emmènes-tu personne avec toi ?
- Cela ne sert à rien si on a quelqu'un.
- C'est encore une de tes extravagances. Mais tu ne bois pas avant de sortir, hein ?
- Non, et je me lave bien et je mets de la graisse de lion.
- Merci de la mettre après être sorti du lit. L'eau n'est pas froide la nuit ?
- Tout est si froid que tu ne t'en rends pas compte.
- Laisse-moi te préparer un verre pour l'instant. Que veux-tu ? Un gin-fizz ?
- Un gin-fizz serait parfait. Ça ou un Campari.
- Je nous fais un gin-fizz à tous les deux. Tu sais ce que je veux pour Noël ?
- Si seulement j'en avais une idée.
- Je ne sais pas si je dois te le dire. C'est peut-être trop cher.
- Pas si on est en fonds.
- Je voudrais voir vraiment quelque chose de l'Afrique. Nous allons rentrer et nous n'avons rien vu. Je veux voir le Congo belge.

– Pas moi.

– Tu n'as jamais envie de rien. Tu préfères rester piqué au même endroit.

– As-tu déjà été mieux qu'ici ?

– Non. Mais il y a tout ce qu'on n'a pas vu.

– Je préfère vivre dans un endroit en participant vraiment à sa vie que juste voir de nouvelles choses inconnues.

– Mais je veux voir le Congo belge. Pourquoi ne verrais-je pas quelque chose dont j'ai entendu parler toute ma vie alors que nous sommes si près ?

– N'exagérons rien.

– Nous pouvons y aller en avion. Nous pouvons faire tout ce voyage en avion.

– Écoute, chérie. Nous avons parcouru le Tanganyika d'un bout à l'autre. Tu es allée sur les plats de Bohoro et en bas de la Great Ruaha.

– Je suppose que c'était drôle.

– C'était éducatif. Tu es allée à Mbeya et dans les hautes terres du Sud. Tu as vécu dans les collines et chassé dans la plaine, et tu as vécu ici au pied de la Montagne et au fond de la Rift Valley au-delà de Magadi, et tu as chassé presque jusqu'à Nairobi.

– Mais je ne suis pas allée au Congo belge.

– Non. C'est vraiment ce que tu veux pour Noël ?

– Oui. Si ce n'est pas trop cher. Nous n'avons pas besoin d'y aller juste après Noël. Prends tout ton temps.

– Merci, dis-je.

– Tu n'as pas touché à ton verre.

– Désolé.

– Ce n'est pas drôle de faire un cadeau à quelqu'un si on n'y prend pas de plaisir. »

Je bus une gorgée de l'agréable cocktail au citron vert non sucré et pensai à quel point j'aimais l'endroit où nous nous trouvions.

« Cela ne te fait rien si j'emporte la Montagne, n'est-ce pas ?

– Ils ont des montagnes merveilleuses là-bas. C'est là qu'il y a les Montagnes de la Lune.

– J'ai lu des choses à leur sujet et je les ai vues en photo dans Life.

– Dans le numéro sur l'Afrique.

– C'est exact. Dans le numéro sur l'Afrique. Quand t'est venue cette idée de voyage ?

– Avant d'aller à Nairobi. Tu t'amuseras bien en avion avec Willie. Tu t'amuses toujours.

– On va mettre le voyage au point avec Willie. Il vient le lendemain de Noël.

– Nous ne sommes pas obligés d'y aller si cela ne te dit rien. Tu restes ici jusqu'à ce qu'on n'ait plus besoin de toi. »

Je touchai du bois et finis mon verre.

« Avais-tu des projets pour cet après-midi et ce soir ?

– Je pensais faire la sieste et rattraper mon retard dans mon journal. Ensuite nous pourrions sortir ensemble dans la soirée.

– Parfait », dis-je.

Arap Meina entra et je lui demandai de me faire un point de la situation au premier Manyatta. Il dit qu'il y avait une lionne et un lion, ce qui semblait inhabituel à cette époque de l'année, et qu'ils avaient tué cinq têtes de bétail pendant la dernière demi-lune ; la lionne avait écharpé un homme la dernière

fois qu'ils avaient sauté par-dessus les épineux du Boma, mais l'homme allait bien.

Personne ne chasse dans le secteur, pensai-je, je n'ai pas le temps d'envoyer un rapport à G.C. avant de le voir, je vais donc dire à l'informateur de faire passer le mot au sujet des lions. Ils opéraient sans doute en bas de la colline, ou alors sur la pente, mais on entendrait parler d'eux, sauf s'ils prenaient la direction d'Amboseli. Je ferais mon rapport à G.C. et c'était à lui de prendre la décision finale.

« Crois-tu qu'ils vont retourner dans ce Manyatta ?

– Non, fit Meina en secouant la tête.

– Crois-tu que ce sont eux qui ont attaqué l'autre Manyatta ?

– Non.

– Je vais aller faire un plein à Laitokitok cet après-midi.

– Peut-être que j'entendrai parler de quelque chose là-bas.

– Oui. »

J'allai dans la tente et trouvai Miss Mary éveillée et en pleine lecture, l'arrière de la tente relevé.

« Chérie, il faut qu'on aille à Laitokitok. Ça te dirait de venir ?

– Je ne sais pas. Je commençais à m'endormir. Pourquoi doit-on y aller ?

– Arap Meina est arrivé avec une histoire de lions qui sèment la panique et je dois prendre de l'essence pour le camion.

– Je me secoue, je fais un brin de toilette et j'arrive. As-tu plein de shillingi ?

– Mwindi va nous en donner. »

Nous prîmes la route qui traversait la partie dégagée du parc et rejoignait celle qui gravissait la Montagne et vîmes les deux magnifiques Tommies mâles qui broutaient toujours aux abords du camp.

Mary était installée derrière avec Charo et Arap Meina. Mwengi était assis dans la benne sur une caisse et je commençai à me tourmenter ; Mary avait dit que je n'étais pas obligé d'y aller si je n'en avais pas envie. J'arriverais à tenir bon pendant trois semaines après le premier de l'an. Il y avait beaucoup à faire après Noël et on ne chômerait pas. Je savais que je n'avais jamais connu d'endroit aussi merveilleux, menant une vie compliquée peut-être, mais une vie de rêve, apprenant tous les jours quelque chose ; et partir parcourir l'Afrique en avion alors que je pouvais survoler notre territoire à nous était le dernier de mes désirs. Mais nous trouverions peut-être une solution.

On m'avait dit de garder mes distances avec Laitokitok, mais le besoin d'essence et de ravitaillement et les informations rapportées par Arap Meina rendaient notre visite tout à fait normale et nécessaire, et G.C. l'aurait sûrement approuvée. Je ne verrais pas le jeune officier de police, mais je m'arrêterais chez M. Singh pour boire un verre et acheter de la bière et du Coca-Cola pour le camp puisque je le faisais toujours. Je dis à Arap Meina d'aller au magasin massaï pour leur parler des lions et recueillir n'importe quelle information, et d'en faire autant dans les autres points de chute massaï.

Chez M. Singh je trouvai plusieurs Massaï que je connaissais, des anciens ; je les saluai tous et allai présenter mes compliments à Mme Singh. Nous conversâmes, M. Singh et moi, dans mon swahili de manuel pour débutants.

Dans le magasin proprement dit, les anciens mouraient d'envie de boire de la bière, je leur en payai une bouteille et bus une gorgée symbolique de ma bouteille personnelle.

Peter entra pour dire que la voiture arrivait, et je l'envoyai à la recherche d'Arap Meina. La voiture fit son apparition avec le bidon arrimé par des cordes et trois femmes massaï à l'arrière. Miss Mary discutait avec animation avec Charo. Ngui entra pour prendre les caisses avec Mwengi. Je leur tendis ma bouteille de bière et ils la vidèrent à eux deux. Les yeux de Mwengi rayonnaient d'extase pendant qu'il buvait. Ngui but tel un pilote de course

étanchant sa soif à un arrêt au stand. Il en garda la moitié pour Mwengi. Ngui emporta une bouteille pour Mthuka et moi et décapsula un Coca-Cola pour Charo.

Arap Meina arriva en compagnie de Peter et monta à l'arrière avec les femmes massaï. Tout le monde avait des caisses pour s'asseoir. Ngui s'installa devant avec moi, et Mary prit place avec Charo et Mwengi derrière le râtelier. Je pris congé de Peter et nous remontâmes la rue avant de tourner à l'ouest dans le soleil.

« As-tu trouvé tout ce que tu voulais, chérie ?

– Il n'y a vraiment rien à acheter. Mais j'ai déniché une ou deux petites choses qu'il nous fallait. »

Je pensai à la dernière fois où j'étais venu là faire des courses, mais cela ne servait à rien d'y penser, et à ce moment-là Miss Mary se trouvait à Nairobi, qui offre plus de choix que Laitokitok. Mais je venais tout juste de commencer à apprendre à faire des courses à Laitokitok, et j'aimais bien car cela me rappelait l'épicerie et la poste de Cooke City, dans le Montana.

À Laitokitok ils n'avaient pas de boîtes en carton de cartouches pour des calibres périmés que les vieux achetaient par deux ou quatre de chaque sorte à la fin de l'automne, quand ils voulaient faire leurs réserves de viande pour l'hiver. Ils vendaient des lances à la place. Mais c'était un endroit où on se sentait chez soi pour faire ses achats et vous auriez tiré parti de presque tous les articles sur les rayons ou dans les casiers si vous habitiez le coin.

Mais ce jour-là était la fin d'un autre jour et demain en serait un nouveau et personne ne marchait sur ma tombe pour l'instant. Personne que j'aurais pu voir en regardant le soleil ou le paysage qui se déployait devant moi, et à le regarder tandis que nous descendions de la Montagne j'avais oublié que Mthuka devait avoir soif ; comme j'ouvrais une bouteille de bière et essuyais le bord du goulot, Miss Mary demanda, fort justement : « Les épouses n'ont-elles jamais soif ?

– Je suis désolé, chérie. Ngui peut t'attraper une bouteille pleine si tu veux.

– Non, juste une gorgée de celle-là. »

Je la lui passai, et elle but ce qu'elle voulait et me la redonna.

Je me disais qu'il n'existait pas de mot africain pour désolé et que c'était bien, et puis je me dis qu'il valait mieux ne pas y penser sinon cela mettrait une barrière entre nous, et je bus une gorgée de bière pour la purifier du contact avec Miss Mary, essuyai le bord du goulot avec mon mouchoir bien propre et la tendis à Mthuka.

Charo considérait tout cela d'un œil réprobateur et aurait aimé nous voir boire correctement, avec des verres. Mais nous buvions comme nous l'entendions et je ne voulais penser à rien qui pût créer de barrière entre Charo et moi non plus.

« Je crois que je vais reprendre une gorgée de bière », dit Miss Mary. Je dis à Ngui d'ouvrir une bouteille pour elle. Nous la partagerions, et Mthuka passerait la sienne à Ngui et à Mwengi lorsqu'il se serait désaltéré. Je n'avais rien dit de tout cela à haute voix.

« Je ne sais pas pourquoi tu fais toutes ces histoires avec la bière, dit Mary.

– J'emporterai des verres pour nous la prochaine fois.

– N'essaie pas de compliquer encore les choses. Je n'ai pas besoin de verre si je bois avec toi.

– C'est juste tribal, dis-je. Je n'essaie vraiment pas de rendre les choses plus compliquées qu'elles ne le sont déjà.

– Pourquoi es-tu obligé d'essuyer la bouteille comme un maniaque après que j'ai bu et de l'essuyer ensuite après avoir bu avant de la faire passer ?

– Tribal.

– Mais pourquoi aujourd'hui spécialement ?

- Phase de la lune.
- Tu deviens tribal quand cela t'arrange.
- Tout à fait possible.
- Tu crois à toutes ces histoires.
- Non. Je m'exerce seulement.
- Tu n'en sais pas assez à ce sujet pour t'exercer.
- J'en apprends un peu plus tous les jours.
- Oh, et puis zut. »

Comme nous arrivions au bas d'une longue côte, Mary vit un gros kongoni à environ six cents mètres de là, haut et jaune sur le rebord inférieur de la pente. Personne ne l'avait vu avant qu'elle l'ait montré, et ensuite tout le monde le vit au même moment. On arrêta la voiture et Charo et elle entamèrent leur approche. Le kongoni broutait loin d'eux et le vent n'apporterait pas leur odeur à l'animal, car il soufflait haut en travers de la pente. Il n'y avait pas d'animaux dangereux dans ce secteur et nous restâmes derrière avec la voiture, pour ne pas les gêner dans leur approche.

Nous observâmes Charo qui se déplaçait d'un couvert à l'autre et Mary qui le suivait, s'accroupissant comme lui. Le kongoni était hors de vue à présent, mais nous vîmes Charo s'immobiliser et Mary le rejoindre et lever sa carabine. Et puis il y eut la détonation, le ploc puissant de la balle, et Charo partit en courant et disparut du champ, Mary sur ses talons.

Mthuka sortit de la route et coupa à travers les fougères et les fleurs jusqu'au moment où nous arrivâmes à la hauteur de Mary et de Charo, et du kongoni abattu. Le kongoni, ou bubale, n'est pas un bel animal, ni dans la vie ni dans la mort, mais il s'agissait en l'occurrence d'un vieux mâle, très gros et en parfaite condition, et sa longue tête triste, ses yeux vitreux et sa gorge tranchée ne lui ôtaient rien de son charme aux yeux des mangeurs de viande. Les femmes massaï étaient surexcitées et très impressionnées par Miss Mary et ne cessaient de la toucher dans leur émerveillement et leur incrédulité.

« C'est moi qui l'ai vu la première, dit Mary. La première fois que je vois quelque chose la première ! Je l'ai vu avant toi. Et Mthuka et toi étiez devant. Je l'ai vu avant Ngui et Mwengi et Charo.

– Tu l'as vu avant Arap Meina, dis-je.

– Lui ne compte pas, il regardait les Massaï. Charo et moi l'avons approché tout seuls, et quand il a tourné la tête vers nous, je l'ai touché exactement où je le voulais.

– Au défaut de l'épaule gauche et droit dans le cœur.

– C'est là que je l'ai visé.

– Piga mazuri, dit Charo. Mazuri mazuri sana.

– On va le charger à l'arrière. Les femmes peuvent passer devant.

– Il n'est pas beau, dit Mary, mais pour la viande, j'aime autant tirer quelque chose qui ne soit pas beau.

– Il est magnifique et tu es merveilleuse.

– C'est qu'on avait besoin de viande, et j'ai vu la meilleure viande que nous puissions nous procurer, bien grasse, la plus grosse pièce de gibier après l'éland, et c'est moi qui l'ai vu, c'est Charo et moi qui l'avons approché, et c'est moi qui l'ai tué. Alors, dis, tu vas m'aimer, oui, et ne pas te réfugier tout seul dans tes pensées ?

– Monte devant. On a fini de chasser pour aujourd'hui.

– Puis-je avoir un peu de ma bière ? Cela m'a donné soif de l'approcher.

– Tu as l'autorisation de boire toute ta bière.

– Non. Tu en bois aussi parce que je l'ai vu la première et qu'on est de nouveau amis et qu'il faut fêter ça. »

Le dîner fut agréable et nous nous couchâmes tôt. Je fis de mauvais rêves pendant la nuit, et j'étais réveillé et habillé avant que Mwindi n'apportât le thé.

Cet après-midi-là, nous partîmes faire un tour sur le terrain et vîmes, à leurs empreintes, que les buffles étaient de retour dans la forêt, près du marécage. Ils étaient arrivés dans la matinée et avaient tracé une piste large et profonde, comme une piste de bétail, mais froide à présent, et les bousiers s'affairaient à rouler leurs boulettes d'excréments. Les buffles s'étaient enfoncés dans la forêt où les clairières et les espaces découverts offraient un tapis dru d'herbe fraîche et abondante.

J'avais toujours aimé voir les bousiers à l'œuvre, et puisque j'avais appris qu'ils étaient les scarabées sacrés de l'Égypte, sous une forme un peu modifiée, je pensais que nous pourrions leur trouver une place dans la religion. Pour le moment ils travaillaient avec acharnement, et il commençait à se faire tard pour les bouses fraîches. En les regardant, je réfléchissais aux paroles d'un cantique au bousier.

Ngui et Mthuka m'observaient car ils savaient que j'étais plongé dans un moment de réflexion intense. Ngui alla chercher les appareils de Miss Mary au cas où elle voudrait faire des photos des bousiers, mais elle s'en moquait et dit : « Papa, quand tu en auras assez de contempler les bousiers, crois-tu qu'on pourrait se remettre en route et passer à autre chose ?

– Bien sûr, si cela t'intéresse, nous pouvons trouver un rhinocéros et deux lionnes et un lion en maraude.

– Comment le sais-tu ?

– Plusieurs personnes ont entendu les lions cette nuit et le rhinocéros a traversé la piste des buffles un peu avant.

– C'est trop tard pour que la couleur soit bonne.

– Cela ne fait rien. Peut-être pourra-t-on simplement les observer.

– Ils sont plus inspirants que des bousiers.

– Je ne cherche pas l'inspiration. Je cherche la connaissance.

– Tu as de la chance d'avoir un champ d'exploration aussi vaste.

– Oui. »

Je dis à Mthuka d'essayer de trouver le rhinocéros. Il avait ses habitudes, et maintenant qu'il se déplaçait, nous savions à peu près où le localiser.

Le rhinocéros n'était pas loin de l'endroit où il aurait dû se trouver, mais, comme l'avait dit Miss Mary, l'heure était trop avancée pour obtenir de bonnes photos en couleurs avec la vitesse des pellicules disponibles. Il était allé jusqu'à un trou d'eau d'argile gris-blanc, et dans le vert de la brousse, se découpant sur un fond de roches de lave noir foncé, il prenait une blancheur fantomatique.

Nous nous éloignâmes sans l'avoir dérangé, mais il resta en alerte, magnifique et stupide, après que ses pique-bœufs se furent envolés, décrivant un large cercle sous son vent avant de réapparaître finalement sur les licks qui s'étendaient en direction du marécage. Il n'y aurait presque pas de lune cette nuit-là et les lions chasseraient, et je me demandai ce que ressentait les animaux en sachant que la nuit allait tomber. Le gibier n'était jamais en sécurité, mais ces nuits-là encore moins, et je pensais que c'était par des nuits noires comme ce soir-là que le grand python sortait du marécage pour se lover au bord des licks, en attente. Ngui et moi avons suivi sa trace un jour jusqu'à l'intérieur du marécage, et on aurait cru suivre la trace unique d'un camion surdimensionné. Parfois il enfonçait et laissait une sorte d'ornière profonde.

Nous aperçûmes les empreintes des deux lionnes sur le plat, puis le long de la piste. L'une d'elles était très grande, et nous espérions les surprendre au repos, mais non. Le lion, pensai-je, se trouvait probablement de l'autre côté, près du Vieux Manyatta massaï déserté, et pouvait très bien être le lion responsable de l'incursion chez les Massaï que nous étions passés voir ce matin-là. Mais c'était une hypothèse et non une preuve justifiant qu'on le tue. Cette nuit-là je les écouterai chasser, et le lendemain, si on les voyait, je serais capable de les reconnaître. G.C. avait dit, au début, qu'il faudrait peut-être débarrasser le secteur de quatre lions, voire six. Nous en avons eu trois et les Massaï en avaient tué un quatrième et blessé un autre.

« Je ne veux pas me rapprocher trop du marais, pour ne pas nous mettre sous le vent des buffles. Et peut-être viendront-ils paître à découvert demain », dis-je à Mary, et elle fut d'accord. On rentra donc à pied, et Ngui et moi étudiâmes les fumées sur les licks en marchant.

« On partira tôt, chérie, dis-je à Mary, et nous aurons toutes les chances de trouver les buffles à découvert.

– On va se coucher tôt et faire l'amour et écouter la nuit.

– Merveilleuse idée. »

CHAPITRE XX

Nous étions au lit et il faisait franchement froid, j'étais couché en chien de fusil du côté tente du lit de camp, et on était merveilleusement bien sous les draps et les couvertures. Personne n'a de taille au lit, on est tous du même calibre et les dimensions sont parfaites quand on s'aime, et nous étions couchés et sentions les couvertures nous protéger du froid et notre propre chaleur qui nous envahissait lentement et nous discussions à voix basse, puis nous écoutâmes lorsque la première hyène lança brusquement son hululement de flamenco, comme si elle hurlait dans un haut-parleur en pleine nuit. Elle se trouvait à proximité de la tente, et puis une autre arriva derrière la clôture, et je savais que la viande mise à sécher et la présence des buffles non loin de là les avaient attirées. Mary réussissait à les imiter, et elle le fit tout doucement sous les couvertures.

« Tu vas les amener dans la tente », dis-je. Puis nous entendîmes le lion rugir plus au nord, vers le Vieux Manyatta, et après l'avoir entendu, nous entendîmes la toux rauque des lionnes, et nous sûmes qu'ils chassaient. Nous crûmes entendre les deux lionnes, après quoi nous entendîmes un autre lion rugir très loin.

« Si seulement nous pouvions ne jamais quitter l'Afrique, dit Mary.

– J'aimerais ne jamais bouger d'ici.

– Du lit ?

– Il faut bien sortir du lit dans la journée. Non, de ce camp.

– Je l'aime aussi.

– Alors pourquoi partir ?

– Peut-être y aura-t-il des endroits encore plus merveilleux. N'as-tu pas envie de voir les plus beaux endroits avant de mourir ?

– Non.

– Écoute, pour l'instant nous sommes là. Ne pensons pas au départ.

– D'accord. »

L'hyène entonna de nouveau son chant nocturne et monta dans l'aigu à des hauteurs inimaginables. Puis elle s'interrompit net à trois reprises.

Mary l'imita et nous éclatâmes de rire, et le lit de camp semblait un beau grand lit, et nous y étions bien et chez nous. Plus tard elle dit : « Quand je dormirai, allonge-toi vraiment et occupe la part du lit qui t'est due ; je repartirai dans le mien.

– J'irai te border.

– Non, tu continueras de dormir. Je peux me border toute seule, même en dormant.

– Endormons-nous maintenant.

– D'accord. Mais n'attends pas d'être ankylosé pour me renvoyer.

– Ne t'inquiète pas.

– Bonne nuit, mon tendre amour.

– Bonne nuit, mon cœur. »

Au moment où nous glissions dans le sommeil, nous entendîmes le lion le plus proche pousser des grognements rauques et puissants, et très loin l'autre lion qui rugissait, et nous nous serrâmes fort et tendrement et nous endormîmes.

Je dormais quand Mary partit dans son lit et je ne me réveillai que lorsque le lion rugit très près du camp. Il semblait secouer les cordes de la tente et sa toux profonde était très proche. Il devait rôder au-delà de la clôture, mais quand il me réveilla, on aurait dit qu'il traversait le camp. Puis il rugit encore

et je sus à quelle distance il se trouvait. Il devait être juste au bord du chemin qui conduisait à la piste d'atterrissage. Je l'écoutai s'éloigner, et puis je me rendormis.

PERSONNAGES

LE NARRATEUR. L'auteur, qui n'a jamais tenu de journal de sa vie, écrit, un an après les événements qui l'ont inspiré, un récit à la première personne. Comme il le faisait remarquer un jour à sa troisième femme, Martha Gellhorn : « Nous sommes juste assis en tailleur dans un bazar et si ce que nous disons n'intéresse pas les gens, ils s'en iront. »

MARY. La quatrième et dernière femme de Hemingway.

PHILIP (M.P., Pop). Philip Percival, le chasseur blanc qui vécut le plus longtemps, connaissait mieux que personne son métier, fut le guide, entre autres, de Teddy Roosevelt et George Eastman, et dont Hemingway emprunta les traits pour camoufler le baron Bror von Blixen, modèle de son chasseur blanc dans « L'heure triomphale de Francis Macomber ».

GIN CRAZED (G.C., Bwana Game). Le garde-chasse du district de Kajiado, division administrative du Kenya, alors colonie britannique. C'était un vaste territoire comprenant la plus grande partie des réserves de chasse au sud de Nairobi et à la frontière nord du Tanganyika (l'actuelle Tanzanie) avec le Kenya. À aucun moment de son safari le couple Hemingway ne chassa hors du district de Kajiado.

HARRY DUNN. Un officier supérieur de police, du même secteur administratif.

WILLIE. Un pilote de brousse appartenant à une compagnie commerciale. Comme tous les pilotes qui ne bombardent pas les civils, c'est un personnage

éminemment sympathique.

KEITI. Le chef et principal responsable de l'équipe de safari du chasseur blanc. Ses idées édwardiennes sur la conduite séant aux Européens ressemblaient beaucoup à celles du majordome du film que beaucoup de lecteurs auront peut-être vu : Les Vestiges du jour, avec Emma Thompson et Anthony Hopkins.

MWINDI. Sous les ordres de Keiti, le responsable du personnel de maison du safari.

NGUILI. Un serveur et apprenti cuisinier.

MSEMBI. Un serveur.

MBEBIA. Le cuisinier du safari, emploi important et hautement qualifié. À en croire la fille du dernier gouverneur général du Congo belge, dont je fus le guide ainsi que celui de son mari pendant un safari de chasse d'un mois, le canard sauvage rôti qu'elle venait de manger battait de loin le dernier qu'on lui avait servi à la Tour d'Argent, à Paris. Les premiers cuisiniers se formèrent auprès des Européennes de la bonne société qui s'y connaissaient en art culinaire. On en trouve une illustration dans le livre de Karen Blixen, La Ferme africaine.

MTHUKA. Un chauffeur noir. La génération des chasseurs blancs à laquelle j'appartiens, qui apprirent leur métier après la Seconde Guerre mondiale, conduisaient des breaks de chasse de leur propre conception, qui leur appartenaient et n'entraient pas dans le matériel fourni par l'opérateur du safari, mais ce n'était pas le cas dans le safari des Hemingway. Percival utilisait un break fourni par l'opérateur et conduit par Mthuka. Hemingway, lorsqu'il prit en charge l'équipe de safari de Percival, demanda à Mthuka de lui servir de chauffeur aussi.

NGUI. Le porteur de fusils et pisteur de Hemingway. Personne, aimant la chasse au gros gibier et ayant les ressources physiques nécessaires, n'aurait jamais confié son fusil à un porteur. Le terme désignait en réalité un guide indigène, au sens qu'on lui donnait dans le Maine ou au Canada. Un porteur de fusils était censé posséder les compétences que le général Baden-Powell et Ernest Thompson Seton¹ attendaient d'un boy-scout. Il devait connaître les animaux et leurs mœurs, les propriétés utiles des plantes sauvages, savoir traquer le gibier, surtout suivre la piste d'un animal blessé, et prendre soin de lui et des autres dans la brousse africaine : bref, un Leather-Stocking ou Crocodile Dundee.

CHARO. Le porteur de fusils de Miss Mary. Hemingway s'efforce de mettre en évidence, dans ce récit, la dimension spatio-temporelle des normes éthiques dans des cultures différentes. L'éthique occidentale autorise la polygamie ou la polyandrie successives, par mort du conjoint ou par divorce, mais une personne ne peut avoir qu'un seul conjoint à la fois. Au moment où se situe le récit, Mary est mariée à un partenaire qui a déjà eu, dans le système éthique de l'Occident, deux épouses par divorce et une troisième, Pauline, par divorce et par mort du conjoint. Mary, elle-même mariée à deux reprises précédemment, est à l'abri de l'arrivée d'une seconde épouse aux termes de l'éthique occidentale, mais non de la polygamie successive, ce qui la perturbe beaucoup. D'où son désir de tuer le lion, non comme Pauline l'avait fait vingt ans auparavant, mais autrement et avec plus d'exigence. Charo était le porteur de fusils de Pauline dans le premier safari.

MWENGI. Le porteur de fusils de Philip Percival.

ARAP MEINA. Un pisteur de gibier. Le pisteur occupait l'échelon le plus bas de la hiérarchie des services de la chasse au Kenya. Il n'y avait pas de pisteurs blancs. À l'époque du safari, il n'existait pas de gardes-chasse noirs. Peut-être est-ce juste une coïncidence si Arap Meina a le même nom que le

jeune guerrier kipsigis qui emmena Beryl Markham chasser le phacochère à la lance dans *West with the Night* et fut tué plus tard lors de la Première Guerre mondiale.

CHUNGO. Un chef de pisteurs, beau garçon bien brique, qui travaille pour G.C. Il pourrait rappeler aux lecteurs Denzel Washington dans le rôle du duc de la superbe version cinématographique de *Beaucoup de bruit pour rien*.

L'INFORMATEUR. Il est, comme son nom le précise, un indicateur de la police. Hemingway travailla beaucoup pour les services de renseignement, d'abord pendant la guerre d'Espagne, où il introduisit l'expression « cinquième colonne » dans la langue anglaise et bien d'autres, puis à Cuba pendant la Seconde Guerre mondiale, où il contribua à l'arrestation de plusieurs espions allemands, dont l'un fut exécuté, qu'on envoyait à Cuba via l'Espagne. Hemingway manifeste à son endroit une compréhension et une certaine pitié que personne d'autre ne partage dans le récit.

BWANA MOUSE. Patrick, le deuxième des trois fils de Hemingway, dit « Mouse ».

LA VEUVE. La mère de Debba, placée sous la protection hasardeuse de l'informateur.

DEBBA. Une jeune Africaine. On a reproché à Hemingway d'être incapable de décrire les femmes de ses romans et nouvelles avec réalisme. Si c'était vrai, ce serait une grave lacune chez un écrivain majeur, comme si l'on accusait un grand maître de la peinture classique de ne pas savoir dessiner la forme humaine. Hemingway grandit aux côtés de quatre sœurs et savait sûrement à quoi s'en tenir. Un autre type de critique se veut aujourd'hui « politiquement correcte ». L'art y est vu comme un instrument d'action sur la société. Dans l'Allemagne de Hitler, il était politiquement correct de montrer

les Juifs comme souillant la pureté aryenne. Quelles que soient ses opinions sur la compétence artistique ou le but de l'art, le lecteur devrait s'intéresser de près à Debba.

M. SINGH. Dans l'ancien Kenya colonial, quand la population blanche prononçait la première syllabe « key », comme clé, au lieu du « Kay », comme le prénom, de la période post-coloniale, l'administration répartissait la population globale en Européens, Asiatiques et Africains suivant le continent d'origine. M. Singh est asiatique et sikh. Ce peuple est originaire du Pendjab, et sa fureur devant la façon dont le gouvernement indien géra la crise du Temple d'or entraîna l'assassinat d'Indira Gandhi. Belliqueux, les sikhs sont aussi doués pour la mécanique, et beaucoup exercent le métier de conducteur de machine-outil, pilote d'avion, inspecteur de police et ingénieur électricien. Un policier sikh de mes amis eut la mission ingrate d'arrêter une vieille dame européenne, grosse et mal embouchée, qu'on accusait d'avoir empoisonné son mari pour toucher l'assurance. Bien qu'elle l'eût traité de fumier perlousant le curry, mon ami l'arrêta avec la plus grande délicatesse et courtoisie professionnelle.

MME SINGH. La très belle épouse de M. Singh.

¹ Conteur et illustrateur de la vie sauvage, E.T. Seton (1860-1946) fut le président du comité fondateur des Boy Scouts of America. (N.d.T.)

GLOSSAIRE DE SWAHILI

Askari (nom). Soldat, mot emprunté au turc.

Bili (nom). Forme non grammaticale de deux. Devrait être mbili.

Boma 1. (Nom). Clôture, périmètre protégé ou fermé par n'importe quel type de clôture.

2. (Nom). Bâtiments et périmètre d'un quartier général de district.

Bunduki (nom). Fusil, mot emprunté à l'arabe.

Bwana 1. (Nom). Titre précédant le nom d'un Européen n'ayant pas d'autre qualification.

2. (Nom). Monsieur (utilisé par un Africain s'adressant à un Européen).

Chakula (nom). Nourriture.

Chai (nom). Thé.

Chui (nom). Léopard.

Dudus (nom). Pluriel anglais du mot signifiant microbe.

Duka (nom). Magasin.

Dumi (nom). Animal mâle.

Hiko huko (phrase). C'est, ou : il est, là-bas.

Hapana (particule). Non.

Hodi (interjection). Hello (attirant l'attention, ou répondant à un appel).

Jambo 1. (Nom). Souci.

2. (Interjection). Salutation : « Ça va ? », à quoi la réponse correcte est « sijambo » : Ne t'inquiète pas (littéralement : « pas de problème »).

Kanga (nom). Pintade.

Kidogo (adjectif). Petit.

Kikamba (nom). La langue parlée par la tribu kamba.

Kongoni (nom). Bubale.

Kubwa (adjectif). Gros.

Kufa (verbe intransitif). Mourir.

Kuhalal (verbe transitif). Égorger.

Kuleta (verbe transitif). Apporter.
Kupiga (verbe transitif). Tirer ; aussi : toucher, abattre.
Kuua (verbe transitif). Tuer.
Kwali (nom). Francolin, sorte de faisan des hauts plateaux.
Kwenda (verbe intransitif). Aller.
Kwisha (verbe intransitif). C'est fini. Contraction de imekwisha.
Mafuta (nom). Graisse. Lard.
Manyatta (nom). Mot massai, l'équivalent de Boma.
Mbili (nom). Deux (À noter : l'emploi volontairement impropre qu'en fait H. en bavardant avec Debba au chapitre XIV.)
Mchawi (nom). Sorcier.
Memsahib (nom). Titre précédant le nom d'une Européenne n'ayant pas d'autre qualification. Contraction de Madam Sahib.
Maganga (nom). Magicien. Un bon sorcier.
Mimi (pronom personnel). Je, moi.
Mingi (adjectif). Beaucoup.
Moja (nom). Un.
Moran (nom). Mot massai, l'équivalent d'askari.
Mtoto (nom). Enfant.
Mwanamuki (nom). Femme.
Mzee (nom). Vieillard.
Mzuri (adjectif). Bon.
Ndege (nom). Oiseau, avion.
Ndio (interjection). Oui.
Ngoma (nom). Danse.
Nyanyi (nom). Babouin.
Panga (nom). Machette, coupe-coupe, coutelas.
Poli poli (adverbe). Lentement.
Pombe (nom). Bière de confection maison.
Posho (nom). Farine de maïs.
Risasi (nom). Balle.
Samaki (nom). Poisson.
Sana (adverbe). Très.
Shamba (nom). Petit champ cultivé.
Shauri (nom). Affaire, occupation, sujet d'intérêt.
Simba (nom). Lion.

Tembo (nom). Éléphant. Peut signifier aussi alcool fort.

Tu (adjectif). Seulement, juste.

Ukambani (nom). Dans le territoire de la tribu kamba.

Uw (nom). Forme plurielle de mwanamuke, femmes.

Watu (nom). Peuple.

REMERCIEMENTS

Merci à Michael Katakis, administrateur des droits littéraires de l'œuvre de Hemingway, de la part de mes frères et de moi-même pour nous avoir confortés dans l'idée que cette entreprise en valait la peine.

Merci aussi au personnel de la Kennedy Library, et en particulier à Megan Desnoyers et Stephen Plotkin, dont la compétence d'archivistes a été si précieuse pour tous ceux qui ont eu le privilège de se pencher sur les manuscrits d'Ernest Hemingway.

Merci encore à l'équipe éditoriale de Scribner, et en particulier à Charles Scribner III et Gillian Blake, pour leur aide à un amateur reconnaissant.

Et merci tout spécialement à ma femme, Carol, qui partage ma conviction qu'écrire est important et qu'un seul mot vaut un millier de photos.

L'auteur

Ernest Hemingway est né en 1899 à Oak Park, près de Chicaco. Tout jeune, en 1917, il entre au Kansas City Star comme reporter, puis s'engage sur le front italien. Après avoir été quelques mois correspondant du Toronto Star au Moyen-Orient, Hemingway s'installe à Paris et commence à apprendre son métier d'écrivain. Son roman, *Le soleil se lève aussi*, le classe d'emblée parmi les grands écrivains de sa génération. Le succès et la célébrité lui permettent de voyager aux États-Unis, en Afrique, au Tyrol, en Espagne.

En 1936, il s'engage comme correspondant de guerre auprès de l'armée républicaine en Espagne, et cette expérience lui inspire *Pour qui sonne le glas*. Il participe à la guerre de 1939 à 1945 et entre à Paris comme correspondant de guerre avec la division Leclerc. Il continue de voyager après la guerre : Cuba, l'Italie, l'Espagne. *Le vieil homme et la mer* paraît en 1952.

En 1954, Hemingway reçoit le prix Nobel de littérature.

Malade, il se tue avec un fusil de chasse, en juillet 1961, dans sa propriété de l'Idaho.

Table des matières

INTRODUCTION
CHAPITRE PREMIER
CHAPITRE II
CHAPITRE III
CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
CHAPITRE XV
CHAPITRE XVI
CHAPITRE XVII
CHAPITRE XVIII
CHAPITRE XIX
CHAPITRE XX
PERSONNAGES
GLOSSAIRE DE SWAHILI
REMERCIEMENTS
L'auteur